Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **420** sur **420**

Nombre de pages: **420**

Notice complète:

**Titre :** Victor Hugo : Essai sur son oeuvre. Cours professé à la Société des conférences. Ouvrage orné de gravures (4e éd.) / André Bellessort

**Auteur :** Bellessort, André (1866-1942). Auteur du texte

**Date d'édition :** 1930

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 375 p. ; in-8

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 420

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9689851b](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9689851b)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-25173

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31789409r>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/06/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

Victor Hugo i . ssai sur son œuvre COURS-PROFESSÉ A LA SOCIÉTÉ DEs CONFÉRENCES -

OUVRAGE ORNÉ DE DIX GRAVURES

QUATRIÈME ÉDITION - .-

- Librairie acad'ètnique UMMWN et ("e

'VICTOR HUGO

ESSAi SUR SON CE U VIT E

DU MÊME AUTEUR

VOYAGES

La Jeune Amérique (Chili et Bolivie). 5\* édition. 1 vol. in-16.. De Ceylan aux Philippines. 5' édition. 1 vol. in-16.

La Société Japonaise. 10\* édition. 1 vol. in-16.

Les Journées et les Nuits Japonaises. 4' édition. 1 vol. in-16. Le Nouveau Japon. 6' édition. 1 vol. in-16.

Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre.

2' édition. 1 vol. in-16.

La Roumanie Contemporaine. 2\* édition. 1 vol. in-16 (épuisé), La Suède. 8\* édition. 1 vol. in-16.

Reflets de la Vieille Amérique. 3' édition. 1 vol. in-16. Le Crépuscule d'Elseneur. 4' édition. 1 vol. in-16.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Saint François-Xavier. 10' édition. 1 vol. in-16.

Sur les grands chemins de la Poésie classique. 2' édition, 1 vol. in-16.

La Pérouse (Plon). 1 vol. in-16.

Virgile, son œuvre et son temps. 13' édition. 1 vol. in-16. Études et Figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8 (épuisé). Nouvelles Études et Autres Figures.

Heures de Parole. 2\* édition, t vul. ill-IG.

Balzac et son œuvre. 91 édition. 1 vol. in-SO écu.

Essai sur Voltaire. 11' édition. 1 vol. in-8\* écu. Sainte-Beuve et le XIX' Siècle. 4' édition. 1 vol. in-8' écu.

Reine-Coeur, roman. 1 vol. in-16.

Énéide, traduction (Collection Guillaume Budé). 1 vol. in-80.

écu.

Mythes et Poèmes (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16 (épuisé). La Chanson du Sud (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16. L'Hôtellerie (poème couronné par l'Académie Française), (épuisé).

ANDRÉ BEtLESSORT

VICTOR HUGO

ESSAI SUR SON OEUVRE

COURS PROFESSÉ A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

Ouvrage orné de gravures

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS 3 5 , QUAI DES GRKNDS-AUGUSTIN S, 35 1930

Tous droits de reproduction et de traduction réserves pour tous paya.

Il a été tiré de cet ouvrage soixante-quinze exemplaires numirotus sur papier de Hollande Van Gelder.

Copyright by PEHMN et C", 1C30.

A MONSIEUR G. LENOrflE au grand historien et à lami.

A. B.

J'ai beaucoup hésité à prendre Victor Hugo comme sujet de mon cours à la Société des Conférences. Il me semblait, et il me semble toujours, qu'il ne reste rien d'important à dire sur lui après toutes les études qu'on a faites, depuis les premiers articles de Sainte-Beuve, jusqu'à la curieuse compilation de Misie Robertson : L'Epithète dans les œuvres lyriques de Hugo. Mais la plupart des derniers travaux, — j'en excepte le Victor Hugo de M. Berret, — portaient sur des œuvres particulières, les Contemplations, la Légende des Siècles, ou sur la vie de l'homme (les livres de M. Guimbaud et de M. Barthou, de Al. Le Breton et de M. Benoit-Lévy). L'excellent ouvrage d'Ernest Dupuy date d'un temps où, la réaction contre le poète se dessinait à peine. Cette réaction est allée beaucoup trop loin. D'autre part il a été souvent défendu avec une maladroite intransigeance. J'ai pensé que le moment était peut-être bon pour rappeler, une fois de plus, à ceux qui le dénigrent la grandeur, l'originalité puissante et même l'humanité de son œuvre. Je n'ai retenu de sa vie que ce qui m'a paru nous le mieux faire comprendre. La répugnance que j'éprouve pour les chimères, qui, à partir de son exil,

lui ont tenu lieu d'idées et de philosophie, m'a d'autant moins gêné que celle œuvre m leur doit aucune de ses beautés. Enfin j'appartiens il une génération qui a pu voir le grand vieillard, qui a su ses poèmes par cœw', qui a mêlé quelques-uns de ses vers ou des souvenirs de .sa prose à toutes les aventures de sa jeunesse, el 'il în a été agréable de repasser par les chemins ou mes iingt ans s'étaient enivrés.

VICTOR HUGO

ESSAI SUR SON ŒUVRE

DES c ODES ET BALLADES » AUX « RAYONS

ET OMBRES »

Un matin de 1822, M. Mennechet, lecteur de Louis XVIII, passant par la place du Palais-Royal, aperçut à la vitrine du libraire Pélicier un livre qui venait de paraître, intitulé Odes et Poésies diverses 1: Comme le roi était grand amateur de vers, il l'acheta. C'était un pauvre livre in-18 imprimé sur du papier gris en caractères de rebut, un de ces livres dont on sent immédiatement que l'auteur peu fortuné en a fait les frais : « La couverture, trop étroite, était ornée d'un dessin figurant un vase couronné de serpents qui voulaient sans doute être les serpents de l'Envie, mais qui semblaient plutôt être les couleuvres d'une pharmacie s'échappant de leur bocal. » Louis XVIII dit : « C'est mal fagoté. » Puis il se le fit lire. Puis il le lut et l'annota même de sa main, réprimant çà et là quel-

1. C'est ce même libraire Pélicier qui publiait une édition de Voltaire sous ce titre : OEuvres de Voltaire, de l'Académie française. « Cela fera venir les acheteurs, » disait cet éditeur naïf. (Les Misérables. L' Année 1817.)

ques audaces. L'Ode sur la mort du duc de Bcrrij lui parut la meilleure et il écrivit superbe en marge de la strophe qui lui était consacrée :

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse;

Un Bourbon va rentrer au sein de ses aieux ;

Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse,

Car ta main doit fermer ses yeux.

Le vieux roi accorda bientôt au jeune poète une pension de mille francs sur sa cassette. Ce jeune poète était Victor Hugo. Il avait vingt ans. Son nom n'était pas inconnu du petit public qui s'intéresse à la poésie. Mentionné au concours de l'Académie française, académicien des Jeux Floraux, il avait publié des vers, des articles de critique et même une longue nouvelle, Bug Jargal, dans une revue, le Conservateur littéraire, qu'il avait fondée avec son frère Abel. Chateaubriand avait eu l'idée de l'attacher à son ambassade de Londres. Lamartine, tout rayonnant du succès des premières Méditations, était allé le voir. Il avait été reçu par une femme « grave, triste, affairée », qui lui ouvrit « une salle basse au fond de laquelle un adolescent studieux. d'une belle tête lourde et sérieuse, écrivait ou lisait ». Il aurait bien pu le trouver bêchant le jardin ou passant dans la couleur un lainage ou une soierie, car madame Hugo, qui devait mourir subitement quelques mois plus tard, tenait de très près ses deux plus jeunes fils et les mettait aux besognes du ménage. Victor en gardera le goût : il se faisait volontiers teinturier, tapissier et même ébéniste. Lamartine admira ce front large, ces yeux pleins de feu et charmants, ce sourire confiant, pur, virginal. L'adolescent était très réservé ; mais sa réserve couvait une immense ambition. « Je veux être Chateaubriand ou rien, » avait-il écrit sur un de ses

cahiers; et sa mère lui avait appris qu'une volonté ferme est bien puissante.

Depuis déjà sept ans il fait des vers. D'où sort-il? Du peuple, comme il le proclamait lui-même dans une Epître de 1818. Mes jours, dit-il,

Dans une humble roture ont commencé leur cours.

Son père, Joseph-Léopold-Sigisbert, le futur général, était fils de menuisier, petit-fils de cultivateur; sa mère, Sophie Trébuchet, fille d'un ancien matelot qui avait obtenu le diplôme de capitaine au long cours. Plus tard, le général ayant rapporté d'Espagne un vague titre de comte, ses fils émirent la prétention de se rattacher à la noble famille lorraine des Hugo, par bonheur éteinte. Abel, à la mort de son père, prit le titre de comte; le cadet Eugène, de vicomte; Victor, de baron. Lorsque Eugène mourra, Victor deviendra vicomte et le restera jusqu'à la Révolution de 1848. Il tenait d'autant plus à cette noblesse qu'elle lui fournissait un nouveau mérite en lui donnant l'occasion d'affirmer son absolu dédain des titres nobiliaires. Ce n'était pas sa faute, à lui qui préférait les armes aux armoiries, s'il descendait de Georges Hugo, capitaine du duc René II de Lorraine. C'était encore moins la faute dudit capitaine! Mais lorsqu'il publie ses premières Odes, aux frais d'Abel, il n'est encore qu'un pauvre roturier, fils de la Révolution et de l'Empire.

Ses parents avaient vécu en très mauvaise intelligence et s'étaient séparés depuis cinq ou six ans. Le général, trois semaines après la mort de celle qu'il n'appelle plus que madame Trébuchet, et qu'il abhorre, épousera une maîtresse qu'il a connue à l'île d'Elbe, et qui ne l'a pas quitté. C'est un soldat brave avec un

tempérament qui le rendait insupportable à sa femme et des goûts littéraires qui se sont manifestés par un livre de Mémoires intéressant et par un roman et des vers exécrables. Victor Hugo est un des rares grands écrivains qui semble devoir plus à son père qu'à sa mère. De celle-ci autoritaire, vaniteuse, sans imagination, d'humeur violente, il tiendra peut-être son amour de l'argent, ses soucis ménagers, son habitude du livre de compte, son autoritarisme. Elle était morie en s'opposant à son mariage, et le jeune homme écrivait à sa fiancée : « Ce sera une grande leçon pour moi un jour que cette erreur de ma mère. » Quarante ans plus tard, il s'opposa aussi durement au mariage de sa fille Adèle qui s'échappera de sa maison et y reviendra folle.

Les trois fils de madame Hugo adoraient leur mère, mais ils conservaient à l'égard de leur père des sentiments d'affection et de respect, bien qu'elle ne se fit pas faute de les prendre à témoin de l'inconduite du général et qu'elle ne leur cachât pas que, si elle les surveillait avec rigueur, c'était par crainte de les voir tourner aussi mal que lui. Victor semble en avoir contracté une sorte de puritanisme que la vie et les tentations mirent assez longtemps à user. Mais madame Hugo n'avait donné à ses enfants aucune éducation religieuse. Lorsqu'elle s'était mariée, les églises étaient fermées, et ni son mari ni elle ne tenaient à la bénédiction du curé. On se demande où Victor a été baptisé et même s'il l'a été1. Quant aux idées politiques, il est possible que madame Hugo ait été la Vendéenne que son fils a chantée, labrigandede quinze ans

1. Madame Hugo était si voltairienne qu'à Madrid elle déclara ses enfants protestants pour qu'ils ne servissent pas la messe à l'Ecole des Pages.

en fuite à travers le Bocage comme madame de 15 Rochejaquelein, l'héroïne qui sauva douze prêtres dans l'espace d'un jour. Cette Bretonne détestait Napoléon parce qu'il lui avait pris son mari, parce qu'il lui avait fusillé son ami, le général Lahorie, et parce qu'il pourrait fort bien lui ravir ses fils. Le général, lui, que la Restauration confirma dans son grade et nomma en Ü125 lieutenant général honoraire, avait été beaucoup plus attaché au roi Joseph qu'à l'Empereur qui ne lui avait jamais pardonné son amitié pour Moreau. Il ne semble pas avoir jamais été gèné par ses opinions politiques. En pension, au collège, dans les maisons que fréquente leur mère, les enfants rencontrent l'horreur de la Révolution et l'attachement aux pratiques religieuses. Victor Hugo se dit de très bonne foi royaliste et catholique. Il se confessera à Lamennais. Si nous l'en croyons, Lamennais, voyant que tous ses péchés n'étaient que des scrupules excessifs, remplaça les confessions par des causeries. Quel étrange confesseur que Lamennais !

En fait de piété, Hugo a surtout pratiqué la piété filiale. Aucun poète n'a exprimé plus constamment son amour pour ses parents.

Étant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père.

On sait avec quelle éloquence il a regretté que le nom du général Hugo ne fût pas inscrit sur l'Arc de Triomphe. En 1844, il note précieusement que le duc de SaxeWeimar lui a dit, à Saint-Cloud,: « Monsieur Victor Hugo, vous avez un vaillant père... J'étais en 1814 devant Thionville qu'il a admirablement défendu. Il a publié un Journal de ce siège qui est un excellent livre et que j'ai dans ma bibliothèque, près des vôtres. » Ilugo ressentit à. l'entendre la même joie, le même

orgueil que le père eût éprouvé si on lui avait ainsi parlé de son fils. Les vers où il a déposé et embaumé le souvenir de sa mère jettent dans son œuvre le doux éclat d'un reliquaire de vieil or. Je ne connais rien de plus émouvant que le passage des Contemplations où, se rappelant son image, il s'interrompt et prononce ce vers .

Je vous baise, A pieds froids de ma mère endormie!

Comment avait-il été préparé à cette profession des lettres que, malgré son père, il avait choisie ? Il nous dira dans une pièce célèbre que son meilleur maitie fut le jardin des Feuillantines. Au fond de ses souvenirs d'enfance ce jardin brille comme un Corot de rêve. 11 est probable que ce fut pour une raison de santé ou d'économie que madame Hugo, qui était insensible à la nature, préféra garder ses enfants près d'elle plutôt que de les mettre au collège. Paris lui do de posséder un petit coin sacré de plus. On a tout démoli; mais nous savons l'emplacement de ce jardin merveilleux oil le petit Hugo contemplait les fruits, les fleurs, les bois, tout ce que, le soir venu, i revoyait dans son Virgile comme dans un miroir. Il n'oublia jamais les Feuillantines. Pendant le siège de Paris, au retour de son long exil, il voulut voir la rue qu'on y avait percée et il faillit y recevoir bom le he, Le poème de Y Année terrible, où il a consigne efa t est sa dernière mention, je crois, de ce jardin et , bois dont les lueurs étaient « surnaturelles ».

Mais la condition d'enfant de troupe lui fut encore plus profitable.

J'errai, je parcourus la terre avant la vie,

nous dit-il dans une de ses Odes. En 1807, madame

Hugo alla rejoindre- son mari en Italie. Victor avait cinq ans, l'âge où les images commencent à se graver dans notre mémoire.

Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains, Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,

Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Dans les Apennins un chevrier, qui venait de tuer un aigle, pluma l'oiseau impérial, en fit rôtir les cuisses, et le futur auteur de Ruy Blas en mangea. Ve ce voyage en Italie, il se rappelait des routes bordées de tronçons humains, cadavres de bandits exposés en exemple ; l'éblouissement de Rome ; l'azur de Naples ; le palais de marbre d'Avellino où le général les attendait en grand uniforme de gouverneur.

Ce n'est rien à côté des souvenirs que lui laissa l'Espagne. En 1811, le général fit venir à Madrid sa femme et ses enfants. Le jour où ils franchirent la frontière compte pour la poésie française. Irun étonna ce petit bonhomme « élevé dans L'acajou de l'Empire », par ses maisons noires, ses balcons de bois, ses portes fastueuses. Il aperçut de loin un énorme diamant, le golfe de Fontarabie ; et cela nous valut, dans la suite, ces deux vers surprenants :

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie.

Que fait-il là, ce poisson voyageur ? Il apporte au poète une rime aussi riche qu'imprévue. On peut dire qu'elle vient de loin. Mais on admire l'harmonie de ces deux vers avec leur note grave de mort et de dort tombant à la même place.

La première halte était Ernani, Madame Hugo trou-

vait le pays triste et laid. L'enfant, qui avait sonjugè. ment à lui, était ravi de toutes ces maisons aux blasons sculptés sur leur fronton. (( Elles portaient aussi fièrement leurs balcons rustiques que leurs armoiries». Au sortir des sinistres défilés de Pancorbo, les ruines où l'on s'arrêta se nommaient Torquemada. A Madrid, ce fut le palais Masserano et sa galerie de portraits transportée plus tard dans le drame de Hernani; puis le Collège des Nobles, les méchants camarades dont les noms furent donnés aux pires coquins de Ruy Blas, de Lucrèce Borgia ou d'Angelo, et le portier qui fit une belle carrière en France sous le nom de Quasimodo. Victor Hugo nous dira que la langue espagnole était faite pour sa voix. Toute l'Espagne s'accordait à sa nature, par sa grandesse autant que par sa grandeur, par son emphase autant que par son éloquence, par son art réaliste et macabre, par son humour picaresque autant que par sa chevalerie et sa galanterie précieuse. L'avouerai-je? Telle pièce de Hugo, dont on déplore la faiblesse de pensée, me rappellera « cette misère espagnole qui a des balcons de fer ouvré comme le Louvre et des armoiries sur lames de marbre comme l'Escurial ». Assurément l'enfant ne sentit pas tout cela. Mais songez au nombre de souvenirs que l'Espagne lui a laissés : cette partialité de la mémoire est une sûre indication. Malgré l'hostilité des camarades, malgré le silence chargé de haine des maisons où le Français pénétrait et le vide qui s'y faisait instantanément, l'Espagne fut pour lui la révélation d'une vie aussi belle qu'un rêve.

Je rêvais comme si j'avais durant mes jours Rencontré sur mes pas les magiques fontaines

Dont l'onde enivre pour loujourg...

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée, J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée,

Et ma mère en secret observant tous mes pas,

Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée

Qui lui parle et qu'on ne voit pas. »

Un jardin, un peu d'Italie, beaucoup d'Espagne ; ajoutons à ces éléments de formation le latin appris de très bonne heure comme on devrait l'apprendre et comme on l'apprenait autrefois1 ; quelques années passées dans une institution qui conduisait ses élèves à Louis-le-Grand et où il obtint un cinquième accessit de physique au Concours général sur la Théorie de la rosée, le plus poétique sujet qu'on pût lui proposer avec celui du tonnerre et des volcans ; enfin un commencement de préparation à Polytechnique. Il est bon de noter que, s'il n'aimait pas plus les mathématiques que la musique, il s'intéressait aux sciences et déjà peut-être à l'astronomie.

Tel était le jeune homme dont Louis XVIII lisait le premier livre de vers. Tout en lui commande la sympathie et même le respect. Il a conscience de sa valeur, ce qui n'exclut pas la modestie. Il est convaincu qu'une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. Et tous ceux qui l'approchent n'élèvent pas plus de doutes sur la beauté de son âme que sur son talent. Ses lettres à sa fiancée sont ravissantes. Il lui écrivait ; « Je ne suis point accoutumé à solliciter d-es autres de l'attention pour ce que je fais. C'est une pudeur que tu ne peux manquer de comprendre. »

1. Je doute un peu qu'il ait lu Tacite à huit ans. Mais on nous dit la même chose d'Agrippa d'Aubigné. Du reste, il n'importe guère. Les Latins ont eu une grande influence sur lui Il appartenait à la famille de Tacite et de Juvénal et aussi, par certains beaux endroits de son génie, à celle de Virgile. Et à douze ou treize aus, il savait bien plus de latin qu'un bachelier d'aujourdhui.

Il lui écrivait : « Que ne connais-tu mon caractère! Que n'as-tu entendu même les railleries dont j 'étais, il y a bien peu de temps, l'objet, parce qu'à des gens qui m'avaient demandé si je ne tuerais pas ma femme surprise en adultère, j'avais répondu simplement que ce serait moi que je tuerais. » Quand, après avoir lu ces lettres, on lit la pièce des Feuilles d'automne : 0 mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse..., on s'explique la mélancolie du poète et que l'homme rougisse presque devant le tout jeune homme qu'il était.

0 temps de rêverie et de force et de grâce !

Attendre tous les suirs une robe qui passe !

Baiser un gant jeté !

Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire !

Etre pur, être fier, être sublime et croire

A toute pureté !

L'âme était très belle. Que valait le talent poétique ? Cette môme année, Vigny, un des témoins de son mariage, publiait Moïse et Eloa, Deux ans auparavant Lamartine avait donné les Méditations. Les Odes n'ont ni la valeur spirituelle et sentimentale des Méditations, ni l'originalité intellectuelle et dramatique d' Eloa ou dè Moïse. On pouvait se dire en fermant le livre de Lamartine : « Il y a là une âme ; » en fermant celui de Vigny : « Il y a là une pensée; » mais en fermant les Odes, on devait se dire : « Quelle habileté ! Quel art ! Quelle imagination ! C'est un beau départ. » Notez que Hugo est le plus jeune des trois. Notez aussi que Lamartine est un jeune diplomate ou aspirant diplomate qui fait des vers quand cela lui chante ; que Vi-

gny est un jeune officier qui fait des vers dans les loisirs de sa vie de garnison, tandis que Hugo, lui, dès l'âge de seize ans, a pris résolument le métier d'écrivain. « Je voudrais, écrit-il à sa fiancée, t'inspirer de l'estime pour cette grande et noble profèssion des lettres. » Sans aucune fortune, il en attend sa subsistance. Depuis la mort de sa mère, il vit sur un budget de sept à huit cents francs par an, et la pension royale qu'on lui fait espérer lui permettra de se marier. On lui demande des semaines de patience ; ce sont pour lui des siècles de souffrance. Il juge donc nécessaire d'apprendre son métier. Il ne doit pas dépendre de l'inspiration ; c'est l'inspiration qui doit dépendre de lui. Il faut que cette maitresse capricieuse devienne une docile servante. Pendant quatre ans il remplit, sous son nom et sous dix pseudonymes, les colonnes du Conservateur littéraire. Ce que ce jeune homme lit et emmagasine est prodigieux. Voilà ce qu'il est bon de ne pas oublier quand on ouvre les Odes, non plus seulement lé pauvre volume mal imprimé de 1822, mais le recueil complet des Odes et Ballades de 1828 : nous avons là un artiste qui fait des « études », un forgeron de la forge d'Apollon qui apprend à forger.

Le caractère volontaire de cette poésie est très frappant, ne serait-ce que da{ls les sujets traités : Les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la statue d' Henri IV, la Mort du duc de Berry, le Baptême du duc de Bordeaux, la Guerre d'Espagne, les Funérailles de Louis X VIII. Le rôle du poète est de célébrer tout ce qui intéresse communauté : l'érection d'une statue, une guerre, une mort,, un incident diplomatique, comme l'insolence de l'ambassadeur autrichien qui dicta au jeune poète son Ode à la Colonne. Cette conception n'était pas

neuve : Pindare et Horace, Ronsard et Malherbe l'avaient eue. Mais, si Lamartine et Vigny exaltaient la mission du poète, ils se tenaient en dehors de l'événement du jour, du fait divers. Hugo, au contraire, s'en emparait. L'actualité était un des moyens de s'imposer. A côté de ces sujets, il y avait ceux que ses lectures lui-avaient inspirés et qu'à la rigueur il aurait pu traiter en.vers latins, les uns plus oratoires, dont il a fait des Odes, les autres plus narratifs, dont il a fait des Balla@les : Moïse sur le Nil, la Fille d'O-Taïti, le Chant de l'arène, l'Antéchrist, Un Chant de fête dé Néron, le Sylphe, la Fiancée du timbalier, la Ronde du Sabbat, la Fée et la Péri. Cette poésie parut bien moins artificielle aux contemporains qu'elle ne nous le paraît à nous : les châtelaines, les pages, les tournois, les sorcières, les géants et les nains jouissaient d'un tendre renouveau. Lamartine n'en usait pas ; Vigny en usait peu; Hugo, plus sensible au goût du public, plus homme de lettres, et aussi plus imitateur de Chateaubriand qui avait ressuscité la décadence romaine et le moyen âge, ne perdait aucune occasion de s'essayer sur les thèmes en vogue.

Il le faisait dans une langue ferme, nerveuse, éclatante, aussi supérieure à la langue fluide et chargée d'impropriétés de Lamartine qu'à celle de Vigny si souvent embarrassée et gauche. Mais ce qui, s'il avait ' disparu à cette époque, eût assuré la vie des Odes et Ballades, c'est la qualité des vers. Il y en avait qu'on eût dit frappés par le Corneille de Y Imitation, de ces vers sans épithètes qui tombent du rameau où le soleil et la sagesse les ont mûris. Il y en avait d'aussi splendides que les plus splendides de/Ronsard,

J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes Et l'éperon froissant les rauques étriers...

Et les vieux bataillons qui passaient dans les villes

Avec leur drapeau mutilé...

Et les dragons mêlant sur leur casque gépide Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers...

Il y en avait qui, on ne sait pourquoi, — mais c'est une des vertus de la poésie pure, — se fixaient à jamais dans la mémoire.

Messœurs, l'onde est plus fraiche aux premiers feux du jour...

Dors-tu? Réveille-toi, mère de notre mère...

Ce n'est point à dire que beaucoup ne sentissent encore leur dix-huitième siècle, Jean-Baptiste Rousseau et Lebrun-Pindare. Mais la force du poéte se manifestait dans son aisance à soulever la strophe par la strophe incessamment suivie 1. Les images manquaient souvent encore de nouveauté et même de cohérence. En revanche, la variété des rythmes était telle qu'il semblait que Hugo se fût proposé de les éprouver tous. Sa maîtrise technique allait jusqu'au tour de force. Il faisait faire des exercices de haute école au cheval ailé. Déjà, en 182"), la Ronde du Sabbat, avec ces strophes de neuf vers et ses vers de cinq pieds sur des rimes triplées, produisait un effet de sorcellerie poétique. En 1828, la Chasse du Burgrave, la Chanson du Fou, dans Cromwell, et le Pas d'armes du roi Jean sont les plus étranges joyaux peut-être de la versifica-

1. L'Ode sur le génie, adressée à M. de Chateaubriand, est étonnante. Les voyages de René s'y trouvent résumés dans de longues strophes qui ne trahissent aucune fatigue.

tion française. La Chasse du Burgrave et la Chanson du Fou, où le vers de huit pieds est suivi d'un vers monosyllabique, ont le mérite et le défaut des acrobaties ; on admire, mais on demande grâce. Il est difficile de supporter seulement dix strophes comme celles-ci .

C'est surtout quand la dame abbesse

Baisse

Les yeux que son regard charmant

Ment.

Son cœur brûle en vain dans l'enceinte

Sainte.

Elle en a fait à Cupidon

Don...

Mais le Pas d'armes, tout en vers de trois pieds, déroule à nos yeux une série d'enluminures entremêlées d 'eauxfortes. Le gentilhomme guerrier qui veut assister au Pas d'armes du roi Jean arrive devant la capitale.

Cette ville Aux longs cris Qui profile Son front gris,

Des toits frêles,

Cent tourelles,

Clochers grêles :

C'est Paris.

Il parvient jusqu 'au bord de la Seine.

Un marouffle,

Mis à neuf,

Joue et souffle,

Comme un bœuf,

Une marche De Luzarche Sur chaque arche Du Pont Neuf.

Le tournoi, la mort d'un des combattants, son cortège, la tristesse de madame Isabeau, et la hâte du gentilhomme à retourner chez lui : autant de tableaux. Quand il aura regagné son manoir, son moine Augustin couchera par écrit toutes ses prouesses.

Un vrai sire Châtelain Laisse écrire Le vilain :

Sa main digne,

Quand il signe,

Egratigne Le vélin.

On n'est pas tenu de dire avec le poète anglais Swinburne que ces réussites métriques « sont pour qui les pénètre une source de délices toujours renouvelées » ; mais aucun de ceux qui aiment les vers, et qui goûtent jusque dans les poésies les plus obscures la rareté et la sonorité des rimes, les allitérations et tous les savants artifices, n'hésitera à proclamer grand artiste l'écrivain capable d'égrener trente-deux strophes pareilles.

Il avait vingt-six ans. L'année suivante, 1829, la poésie française s'illumina des Orientales. La préface, haute en couleur, sonnait comme une déclaration de guerre. Ne demandez pas au poète qui lui a inspiré de s'aller promener en Orient pendant tout un volume : il est libre de sa fantaisie. D'ailleurs il est temps que l'Orient remplace l'antiquité classique et qtje le moyen ilge se substitue au siècle de Louis XIV. Les événements de la Grèce avaient ramené l'attention sur Constantinople ; Byron avait mis à la mode les turque-

ries; Chateaubriand avait rajeuni le roman hispanomauresque, et le jeune poète a la tête pleine de son voyage dans cette Espagne qui est encore l'Orient.

... Si jamais enfin je vous revois

Beaux pays dont la langue est faite pour ma voix,

Dont mes yeux aimaient les campagnes,

Bords où mes pas d'enfant suivaient Napoléon,

Fortes villes du Cid! 0 Valence! ô Léon!

Castille, Aragon, mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,

Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés, Voir vos palais romains ou maures,

Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit.

Les grelots des mules sonores.

Hugo écrivait dans une édition des Orientales : « Le terrain le plus vulgaire gagne un certain lustre à devenir champ de bataille. Austerlitz et Marengo sont de grands noms et de petits villages. » Les Orientales, faites en une année de bonheur avec ses souvenirs d'Espagne, ses lectures et les couchers de soleil parisien, sont le Marengo ou l'Austerlitz de la poésie romantique. Avec elles triomphaient l'exotisme, le pittoresque, tout un côté du moyen-tlge qui touchait aux Croisades et l'attrait voluptueux de la légende hispanomauresque. Mais ce livre extraordinaire semble aujour(l'hui mort de sa victoire. La plupart des pièces ont autant vieilli que les Odes, peut-être davantage. Cependant le génie du poète y grandit. Ses rythmes ont encore gagné en variété sous l'influence de SainteBeuve qui lui a révélé la Pléiade et Ronsard. S'il ne recommence pas des Pas d'armes ou des Chasses de Burgrave, il s'amuse à faire les Djinns, qui sont

comme une réplique de la Ronde du Sabbat. Les puissances mauvaises de la nuit, l'horrible essaim des vampires et des dragons approche, passe sur la ville et s'enfuit. Le poète a imaginé de nous rendre leurs approches, leur passage et leur fuite par des strophes de vers qui vont de deux pieds jusqu'aux vers de dix pieds et qui, arrivés là, redescendent aux vers de deux pieds 1. C'est le dernier exercice de ce genre que nous trouvons dans son oeuvre. Il fera plus tard quelque chose de plus difficile : il saura nous donner la sensation du bruit qui naît, s'enfle, puis diminue, s'éloigne, expire, en se servant du seul alexandrin 2.

Il y avait beaucoup mieux dans les Orientales. Périphrases, inversions, épithètes usagées, images et comparaisons fatiguées : son imagination achevait de briser le moule convèntionnel de la poésie pseudoclassique. Alors que Lamartine va encore chercher le symbole de l'inspiration dans l'histoire mythologique de Ganymède enlevé par un aigle et déposé au milieu des dieux, Hugo, lui, attache le poèie sur le cheval sacré comme Mazeppa sur l'étalon sauvage ; et la comparaison devient un drame. Ailleurs, elle devient un tableau. Le calife Noureddin, dont Dieu lui-même remplit de félicités la coupe d'or où il trempe ses lèvres, n'est point à l'abri de la tristesse ; et parfois une pensée soudaine glace sa grandeur taciturne.

1. Les vers des Djinns sont jolis; mais leur aspect typographique me rappelle les vers de Rabelais sur la dive Bouteille dont les mètres sont calculas de façon qu'ils en figurent le goulot et la panse.

2. Il dira plus tard dans Toute la Lyre :

L'hexamètre, pourvu qu'en rompant la césure Il montre la pensée et garde la mesure,

Vole et marche; il se tord, il rampe, il est debout.

Le vers coupé contient tous les tons, il dit tout.

C'est ce qui fait qu'Horace est si charmant à lire :

Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre.

Telle en plein jour parfois sous un soleil de feu,

La lune, astre des morts, blanche au fond d'un ciel bleu, Montre à demi son front nocturne.

Je ne cite que pour mémoire l'Enfant grec qui n'.t contre lui que d'avoir été trop répété. La pièce est une petite merveille d'inspiration populaire mise en œuvre par l'imagination d'un grand poète. Et quelle gaieté dans cette évocation de Salamanque :

Salamanque en riant s'assied sur trois collines,

S'endort aux sons des mandolines

Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers !

Et quelle harmonie dans ce Clair de lune imité de Byron :

La lune était sereine et jouait sur les flots.

La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,

La sultane regarde, et la mer qui se brise,

Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.

Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos. Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos, Battant l'archipel grec de la rame tartare?...

Toutes ces beautés étaient en germe et même plus qu'en germe dans les Odes et Ballades. Mais les Orientales apportaient un élément nouveau à la connaissance du génie de leur auteur : c'était le Feu du ciel.

Vigny dans son Moïse avait déjà interprété dramatiquement la Bible qui n'avait guère jusqu'ici fourni à nos poètes que des thèmes lyriques t, Hugo l'interprétait à la fois en poète lyrique, dramatique et épique.

1. Sauf chez Du Bartas et chez quelques poètes mineurs comme Millevoye.

Nous n'avions rien de semblable. Une nuée grosse de foudre va dans le ciel sous l'œil de Dieu. Elle plane audessus des mers. « Faut-il les dessécher? » demandet-elle. « Non », dit la voix. Elle passe sur un golfe où une tribu chasse et pèche. « Est-ce là ? » demandet-elle, La voix lui répond de continuer son chemin. La voici sur l'Egypte. Est-ce là? Non. Sur les ruines de Babel? Non. Plus loin, encore plus loin, Enfin elle arrive à Sodome et Gomorrhe : elle éclate. Cette composition, assez élémentaire, qui découpe le sujet en tableaux suivant l'ordre géographique, chronologique ou selon la progression dramatique, Hugo 1 adopte une fois pour toutes : elle sera celle de l'Expiation dans les Châtiments, des Statues dans les Quatre vents de l esprit, de la Conscience dans la Légende des siècles et de beaucoup d'autres poèmes moins célèbres.^

Mais le Feu du ciel est aussi la première pièce où l'imagination du poète atteint une puissance de visionnaire. Sa vision de l'Egypte a l'intensité d'une hallucination.

L'Egypte ! Elle étalait, toute blonde d'épis,

Ses champs, bariolés comme un riche tapis,

Plaines que les plaines prolongent;

L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent Se disputent l'Egypte : elle rit cependant

Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les çieux D'un triple angle de marbre et dérobaient aux yeux Leurs bases de cendre inondées;

Et, de leur faite aigu jusqu'aux sables dorés,

Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,

Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert Les gardaient, sans qu'il fut vent de flamme au désert

Qui leur fit baisser la paupière.

Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port, Une ville géante, assise sur le bord,

Baignait dans l'eau ses pieds de pierre.

On entendait mugir le simoun meurtrier Et sur les cailloux blancs les écailles crier

Sous le ventre des crocodiles1.

Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet.

Comme une peau de tigre au couchant s'allongeait

Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre-roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,

La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,

Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;

Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils, Comme deux rois amis, on voyait deux soleils

Venir au-devant l'un de l'autre.

Ajoutez à cette vision, celle des ruines de Bclbel où les crocodiles ont l'air de lézards; les palmiers pendant du front des tours, de touffes d'herbes ; les aigles et les vautours qui tournoient aux porches, d'abeilles autour d'une ruche. Ajoutez-y encore la peinture des villes damnées et de leurs temples :

Des temples où siégeaient sur de riches carreaux Cent idoles de jaspe à têtes de taureaux;

Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,

Veillaient, assis en cercle et se regardant tous,

Ces dieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

Une dizaine d'années plus tard, dans son ode A l'Arc de Triomphe des Voix intérieures, il reviendra à l'Egypte :

1. On a justement remarqué que les crocodiles n'avaient pas d'écailles sous le ventre; mais quand ils s'avancent au milieu des pierres, on peut entendre le bruit des écailles de leurs flancs et des cailloux qu'ils déplacent.

Comme une mère sombre et qui dans sa fierté Cache sous son manteau son enfant souffleté,

L'Egypte au bord du Nil assise

Dans sa robe de sable enfonce enveloppés Ses colosses camards à la face frappés

Par le pied brutal de Cambyse.

Ici tout un événement historique, l'invasion de l'Egypte par Cambyse, se résume en. un geste saisissant. Le poète traduit l'histoire dans de vivants hiéroglyphes dont notre imagination conserve l'empreinte. Dès les Orientales il est sur la route des Apocalypses. Étrange livre! Sauf une demi-douzaine de sujets, la matière nous en paraît désuète, assez fausse, quelquefois même « dessus de pendule »; et je n'en connais pas qui nous apporte plus de nouveautés métriques et où se dessine d'avantage la future grandeur du poète. Nous pourrions lui dire : « Vous êtes maître de votre art comme aucun de vos prédécesseurs ne l'a été. Le verbe et le nombre, vous avez.tout et les prestiges de l'imagination. De quel message êtes-vous chargé? Qu'avez-vous à dire à notre esprit? Qu'avez-vous à dire à notre cœur? »

Les Feuilles d'automne parurent au lendemain de la Révolution de 1830. C'étaient, après les éblouissements de la vie extérieure, les douceurs de la vie intime. Rappel de son enfance. (Ce siècle avait deux ans); une discrète allusion aux douleurs familiales (D'ailleurs, j'ai purement passé les jours mauvais); le souvenir de son père; son culte pour Napoléon qui, depuis l'Ode à la colonne, a fait des progrès, pour ce Napoléon qu'enfant il a vu

Passer grave et muet ainsi qu'un dieu d'airain 1 ; d'anciennes images de son amour; une pièce adressée sans doute à sa femme qu'il a surprise en pleurs (nous savons qu'elle pleurait souvent et ignorait pourquoi) ; la mélancolie d'un homme qui commence à regretter sa jeunesse et quelque chose de plus :

Où donc est le bonheur, disais-je? Infortuné!

Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Rien de plus triste que d'avoir tout ce qu'on avait désiré et de soupirer après le temps où on ne l'avait pas. Cette note, Hugo ne la donnera pas souvent; et l'on peut, je crois, l'attribuer ici à son intimité avec le Sainte-Beuve des Consolations. Au point de vue de l'art, les Feuilles d'automne n'ajoutent rien aux Orientales ; mais elles introduisaient dans notre poésie une nouveauté : l'amour de l'enfant, le charme du cercle de famille; et cette inspiration, que jusqu'ici nos poètes avaient ignorée, s'associait à l'idée religieuse dans la pièce Ma fille va prier dont la première partie est si belle et les autres si longues, quand elles ne témoignent pas d'un singulier manque de tact 2. C'est dans cette première partie que se trouve le plus, bel éloge qu'il ait fait à sa femme :

Sage et douce elle prend patiemment la vie...

Elle ne connaît pas les mauvaises pensées...

1. La pièce est dédiée au roi Joseph.

2. Prie, dit-il à sa fille qui a huit ans :

Pour celui que le plaisir souille D'embrassements jusqu'au matin...

Pour les femmes échevelées Qui vendent le doux nom d'amour...

D'autres erreurs de ce genre se rcncontrcul chez Hugo.

Faux plaisirs, Vanités, remords, soucis rongeurs,

Passions sur le cœur flottant comme une écume,

Intimes souvenirs de honte et d'amertume Qui font monter au front de subites rougeurs.

Prie pour moi, disait le poète à sa fille, j'en ai plus besoin qu'elle. Sa foi commençait a chanceler, et son hypertr Ophië d'orgueil à percer. C'est lui l Atlas à qui les collines jalouses demandent pourquoi tant d'abîmes dans ses flancs et qui leur répond : « C'est que je porte un monde. » C'est lui le jeune homme au front serein autour duquel grondent tant de jalousies, de haines envieuses, de ressentiments et de passions et qui pourrait d'un mot couvrir toutes ces voix, mais qui dédaigne de le prononcer. Il est vrai qu'on iie cesse de l'attaquer et de le railler et que, devant ses attitudes un peu théâtrales, nous devons tenir compte de la férocité des traînes littéraires.

Il y a encore une autre nouveauté dans les Feuilles d 'autom-ne : la première rencontre du poète et de la mort. Le fantôme ne le lâchera plus; il mêlera désormais la fumée de sa torche à tous les encens et à toutes les lumières de sa poésie. Il avait bien développé déjà la brièveté, l'incertitude, la vanité de la vie. Il nous avait bien dit que nous ne laissions pas même notre ombre sur le mur. Mais il en était encore à l'âge heureux où l'on ne croit qu'à la mort des autres; il n'avait pas ressenti de frisson particulier, ce frisson sur lequel finit la pièce Soleils couchants, dont il avait écrit les premières strophes en 1827 et qu'en 1829 il termina par celles-ci :

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.

Demain viendra l'orage et le soir et la nuit;

Puis l'aube et ses clartés de vapeurs obstruées;

Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit.

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule Sur la face des mers, sur la face des monts,

Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux et le front des montagnes,'

Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts S iront rajeunissant; le fleuve des campagnes Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,

Je passe, et refroidi sous ce ciel joyeux,

Je m'en irai bientôt au milieu de la fête Sans que rien manque au monde immense et radieux,

Mais moi! Le beau cri ! La tragique protestation de 1 Iio m me qui se sent d incomparables ressources et qui porte en effet un monde. Mais ce monde, une simple chiquenaude : le voilà par terre, et celui qui le portait, disparu, évanoui, comme s'il n'avait jamais été. Cette pensée s attachera désormais aux pas du condamné à mort qu'il est, que nous sommes tous. Tantôt elle le révoltera, tantôt il essaiera de la dépouiller de son horreur, il la vêtira d'azur, il lui donnera des yeux d 'étoile, il chargera ses bras d'une gerbe de lumières, il l appellera la Bienfaisante; mais elle sera toujours pour lui, la grande Muse ténébreuse, l'Èr;nr;e, Cependant

Il est encore jeune et quoique sur son front,

Où tant de passions et d'oeuvres germeront.

Une ride de plus chaque jour soit tracée,

il mettra tout son cœur et tout son talent au service des peuples sans défense qu'on martyrise et qui crient, la Grèce, l'Italie, la Pologne, l'Irlande saignante sur sa croix. Et ce livre de poésie intime et familiale, les Feuilles d 'automne, fait entendre à sa dernière page des accents avant-coureurs des Châtiments et les

premiers sons de la corde d'airain que le poète ajoute à sa lyre.

Un intervalle de quatre ans, et ce sont les Chants du crépuscule. Dans son beau livre, Victor Hugo et Juliette Drouet, M. Guimbaud compare le portrait de Hugo dessiné par Deveria en 1829 et le portrait dessiné par Léon Noël en 1832, « Quel changement, dit-il, dans le court espace de trois ans! » Il note les plis douloureux du front, l'œil presque fixe tout noyé d'ombre sous (les sourcils froncés, les lèvres serrées qui « font l'effet d'avoir désappris la joie pour ne plus exprimer que la volonté. )) Hugo a traversé un drame affreux. Il a été trahi par son ami Sainte-Beuve, trompé par sa femme. Puis il a connu Juliette Drouet, la princesse Negroni de Lucrèce Borgia. Elle ne ressemblait guère à cette bonne, ignorante, mélancolique et distraite Adèle qui, fiancée, lui écrivait qu'entre eux « la passion était de trop ». Il l'a aimée d'un amour profond, brillant. Mais les commencements de leur liaison, les derniers mois de 1833 particulièrement, ont été orageux. La jalousie rétrospective est un monstre qu'il faut tuer si on ne veut pas qu'il tue l'amour en le salissant. Juliette avait un lourd passé qui, de toutes façons, débordait sur le présent. Hugo n'était pas seulement jaloux des amants d'autrefois. Des scènes atroces et déchirantes éclataient entre ces deux êtres qui se possédaient passionnément. J'ouvre les Chants du crépuscule. Je sais bien que Hugo n'est ni Catulle, ni Musset. Mais ses vers trahiront-ils le passage de l'incendie? Sa poésie reflétera-telle la tristesse de son visage? Pas le moins du monde. Son culte napoléonien y grandit et s'exprime dans un lyrisme oratoire; il flétrit « l'homme qui a vendu une

femme » ; il loue un jeune prince pour une bonne action ; il donne des conseils aux rois ; il émet des considérations sans importance sur la Révolution ; il envoie un admirable souvenir à Canaris; et, si ses vers d'amour sont supérieurs à ceux des Odes et Ballades, la supériorité en vient uniquement de la plus grande habileté technique du poète. La dernière pièce du recueil, Date Lilia, exaltait sa femme, « son orgueil, son espoir, son abri, son recours 1 ». Et nous aurions tous partagé l'erreur de Vinet qui croyait que les autres vers d'amour s'adressaient également à elle, si Sainte-Beuve, dans son venimeux article, ne nous avait avertis qu'il y avait là deux encens qui se contrariaient2.

11 est un peu plus explicite dans les Voix intérieures qui parurent en 1837. Nous apercevons cette Juliette, « blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante. » Nous la voyons, penchée vers lui, laissant sur le dossier de son fauteuil déborder une manche traînante et souriant au livre qu'il lit, à l'iliade, car elle ne hait pas

Le poète qui chante Hélène et fait lever

Les plus vieux devant les plus belles.

Elle est digne aussi de comprendre Virgile, ayant dans le cœur « l'amour mystérieux de l'antique nature » ; et le doux poète, le maître divin, les accompagnera le soir dans le vallon et la clairière.

C'est dans ce recueil que, pour la première fois, il se

1. Je me demande si cette pièce n'est pas, dans la pensée de Hugo, une sorte d'alibi moral pour celle qui ne devait pas être soupçonnée.

2. Dans la préface des Chants du Crépuscule, il écrivait : « Il ne laisse même subsister dans ses ouvrages ce qui est personnel que parce que c'est quelquefois un reflet de ce qui est général. Il ne croit pas que son individualité, comme on dit aujourd'hui en assez mauvais style, vaille toujours la peine d'être autrement étudiée. »

désigne sous le nom d'Olympio, ce qui n'est pas un excès de modestie. Des méchants ont déchiré sa vie; sa chaste renommée a perdu son lustre; ses amis sont comme des gens (lui montrent un palais ruiné. Heureusement, lui dit l'un d'eux :

Tous ceux qui de tes jours orageux et sublimes S'approchent sans effroi

Heviennent en disant qu'ils ont vu des abîmes

En se penchant sur toi.

Qu'il se console! Bientôt on lui reviendra. Ses ennemis auront en vain répandu les secrets de son cœur. Olympio répond :

Ne me console point et ne t'afflige pas;

Je suis calme et paisible.

Je ne regarde point le monde d'ici-bas,

Mais le monde invisible.

Cette pièce A Olympio est peut-être celle où Hugo nous livre le plus de. son âme et du grand bouleversement de sa vie. 1 La mort du compagnon de son enfance, de son frère Eugène, qui est allé rejoindre sa raison, a réveillé leurs communs souvenirs des Feuillantines. Pourquoi Dieu met-il le meilleur de l'existence tout au commencement? Le passé lui est un refuge contre les chagrins, les calomnies, les bassesses, l'envie qui fait de la bouche d'un ami souriante hier « une bouche qui mord ». Les autres poèmes, même ceux dont le sujet est le plus impersonnel, me semblent d'un accent plus

1. Il nous en a livré davantage dans son Mirabeau (1834). La mère de Mirabeau avait élevé son fils dans la haine du père: le père, dans le mépris de la. mère; sa femme s'est retirée de lui; le Parlement l'a condamné; le roi embastillé. « Ainsi, dit Hugo, dont le lIoi t'amuse venait d'être interdit, il ne rencontre dans la vie que deux choses qui le traitent bien et qui l'aiment, deux choses irrégulières et révoltées contre L ordre : une maîtresse et une révolution. » (Cité par M. P. DE LACRETELLE, dans la Vie politique de Victor Hugo.)

intime que les Chants du Crépuscule Le Sunt lacrymœ rerum, où il parle de Charles X qui venait de mourir, a de beaux vers émus quand il se souvient qu'il fut son hôte à Reims. Et ses rêveries de visionnaire à l'ombre de l'Arc de Triomphe se terminent sur ces deux vers tant de fois cités :

Je ne regrette rien devant ton mur sublime Que Phidias absent et mon père oublié.

Sa foi diminue : il ne le cache pas. Au début du livre il s'effrayait que, dans ce siècle grand et fort, l'écho de la voix du Christ allât s'affaiblissant. 11 n'en a pas moins hâte d'affronter le combat; et les V Oi.T intérieures se terminent, comme les Feuilles d'automne, sur des menaces et sur un tremblement de la corde d'airain.

Comme les Orientales fermaient magnifiquement la période des essais du poète et de ses « études », les Hayons et les Ombres ferment avec la même richesse colle de sa poésie avant que l'exil l'ait renouvelée. Toutes les qualités de sa première maturité y trouvent leur expression la plus complète; et c'est, jusqu'ici, de tous ses recueils, celui qui compte le plus de perfections :Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813, le chef-d'œuvre des souvenirs d'enfance; Oceano Nox, le premier grondement mystérieux de l'Océan dans une poésie qui allait bientôt en être remplie ; Que la musique date du seizième siècle, la plus belle illustration des mélodies et des harmonies musicales; la Statue, un modèle de verve pittoresque, une résurrection empanachée des temps de Louis XIII et du jeune Louis XIV; et cette cantilène, la meilleure qu'il ait faite sur le thème que toutes les ambitions doivent céder à l'amour :

Quand tu me parles de gloire,

Je souris amèrement.

Cette voix que tu veux croire,

Moi je sais bien qu'elle ment...

Je ne veux pas d'autres choses Que ton sourire et ta voix,

De l'air, de l'ombre et des rose;,

Et des rayons dans les bois.

Dans l'ivresse oti tu me plung';.",

En vain pour briser nos nœuds Je vois passer dans mes songes Les poètes lumineux.

Je veux, quoi qu'ils me conseillent,

Préférer jusqu'à la mort Aux fanfares qui m'éveillent Ta chanson qui me rendort.

Laisse-moi t'aimer dans l'ombre,

Triste ou du moins sérieux.

La tristesse est un lieu sombre,

Où l'amour rayonne mieux...

enfui La Tristesse d'Olympio, la plus savante, la plus somptueuse orchestration de la nostalgie d'un amoureux passé, le témoignage plein de magnificence d'un cœur qui reproche à la nature ses changements et ses métamorphoses, — peut-être parce qu'il a changé luimême, — et qui va en chercher l'oubli dans la magie du souvenir

1. Là-dessus, une page émouvante de M. Guimbaud On arriva aux Metz (en 1845). « Tout y était selon le cœur de Juliette : la grille, la cloche, le potager, la borne où elle s'asseyait parfois pour voir son amant de plus loin... « Dieu, s'écria-t-elle s'est chargé de mettre un sceau sur tous les trésors d'amour que nous avons enfouis là! .. » Comme nous préférons son enthousiasme qui ressuscite les objets à la mélancolie qui déprime... Là où le poète a voulu voir de la mort, elle voit, elle fait de la vie. Les roses qu'il a cru voir fanées, dispersées, elle IL's admire fleuries, elle les respire parfumées. Du goût de cendre qu'il a senti et dénoncé, elle tire une saveur de miel. » Il faut lire aussi sur

De progrès depuis les Orientales, Hugo n'avait pas à en faire. Il a cependant acquis plus de souplesse; il a enrichi sa palette de quelques nuances. Comme ses qualités, ses défauts sont plus à lui. C'est d'abord une certaine monotonie dans la composition. Balzac écrivait au sujet des Rayons et des Ombres : « Il y a chez M. Hugo une forme absolue, dominatrice... L'énumération n'est pas chez lui une simple figure de rhétorique, elle est devenue le moyen do manifester la pensée, elle engendre la composition même. » C'est juste. Remarquons que l'énumération est surtout un procédé oratoire, que Hugo est souvent un grand orateur en vers, et qu'elle lui fournit l'occasion de varier ses images et ainsi de soulager son imagination qui en produit sans cesse. Et pourtant l'artiste en lui sait qu'à certains moments une fleur vaut mieux qu'un bouquet et que le vieux poète ] [ésiode n'a pas manqué de sens quand il nous a dit que la partie était supérieure au tout.

Autre défaut : la monotonie dans les effets qui provient de l'abus des antithèses. On dirait que Hugo s'imagine avoir découvert que tout était opposition en nous et dans la vie : le jour, la nuit; le blanc, le noir; le rire, les larmes; le bien, le mal. Mais c'est l'entredeux qui est le plus intéressant et où les combinaisons se multiplient à l'infini. Son esprit antithétique, qui obtient parfois d'admirables effets par des évocations imprévues, aboutit trop souvent à des simplifications rudimentaires. D'autres fervents de l'antithèse, Sénèque par exemple et quelquefois Montaigne, ont pu ètre des

la Tristesse d'Olympio la curieuse étude si vivante de M. Levaillant : elle est définitive, — et c'est un modèle de critique littéraire, historique et psychologique. (Librairie Honore Champion\

philosophes subtils et profonds, parce que l'antithèse n'était guère chez eux qu'un moyen d'expression. Mais chez Hugo elle est la pensée même. Il faut bien l'avouer, cette pensée est pauvre. Pensardudar, Sagesse, Sunt lacrymœ rerum, Dans léglise dé\*\*\*, Dicté après juillet 1830,toutes ces pièces ambitieuses ne sont que des développements d'idées communes. Dans la poésie de Hugo, le lieu commun est couronné d'or, vêtu de pourpre; il apparaît même comme le Dieu de Moïse, au centre d'un buisson ardent; mais il est toujours le lieu commun. Non certes que la recherche de la rime, la rencontre des images, et des analogies, ne fassent jaillir quelques vers d'une sombre lumière que l'intelligence recueille comme des oracles. Le poète nous dira en passant que le faune solitaire est « l'hiéroglyphe obscur d'un antique alphabet. » C'est ce qu'on appellera semer des éclairs. Mais il ne tire pas d'une idée ce qu'elle contient. Il ne fait qu'en varier l'expression.

C'est un puissant"agitateur de l'imagination. Chez lui les sensations du goût, de l'odorat, du toucher, qui étaient très fortes chez Chateaubriand, existent à peine. Comme ce sont ces sensations qui créent surtout la volupté dans l'art, on ne sera point surpris que les peintures voluptueuses soient très rares dans son œuvre. Mais, quoi qu'on en ait dit, il a l'oreille poétiquement musicale. Ses vers sont les plus puissamment orchestrés de la poésie française. Il est le maître des sons qui étreignent ou dilatent le cœur. Pouvez-vous entendre sans mélancolie cette première strophe?

C'était une humble église au cintre surbassé,

L'église ou nous entrâmes.

Où depuis cinq oents ans avaient déjà passé

Et pleuré bien des âmes...

Et cette autre strophe ne vous remue-t-elle pas comme une marche militaire?

Là, c'est le régiment, ce serpent des batailles,

Traînant sur mille pieds ses luisantes écailles Qui tantôt furieux se roule au pied des tours,

Tantôt d'un mouvement formidable et tranquille Troue un rempart de pierre et traverse une ville Avec son front sonore où battent vingt tambours.

Ses sensations de la vue sont d'une intensité rare qui s'affirme dans ses comparaisons et ses rapides assimilations. Le grand vautour fauve plonge au flanc des morts son col rouge comme un bras nu. Regardez

... ce canon tout gorgé de mitrailles

Qui passe son long cou par-dessus les murailles.

Aucune femme n'a plus aimé à se rafraîchir les mains dans les métaux précieux, les gemmes, les perles, que lui à y chercher des métaphores. Ils vivent sous ses doigts comme des fleurs. Je ne connais pas de plus riche madrigal que celui-ci :

Cellini sourirait à votre grâce pure Et, dans un vase grec sculptant votre figure,

Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or,

D'un lys qui devient femme en restant lys encor...

La musique se traduit dans son esprit en images.

L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.

Les gammes sont de chastes sœurs vaporeuses qui remplissent et vident leurs amphores; le fifre découpe des dentelles de sons. Il rend la couleur comme la forme et le contour, La croupe du cheval luit « ainsi qu'un rocher noir que polit une onde rapide ». Il nous mon-

trera « le beau coq vernissé reluisant au soleil ». Presque toutes ses images sont neuves, et, nous l'avons observé dans les Orientales, quelques-unes forment une scène ou un tableau.

Toutes nos passions s'éloignent avec l'àge,

L'une emportant son masque et l'autre son couteau, Comme un essaim chantant d'histrions en voyage Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Il ne demeure pas enfermé dans le domaine de la sensation. Son imagination ressemble à eelle des hommes du moyen-âge qui allégorisaient la nature. La figure des choses a une signification cachée. On lui appliquerait volontiers ce qu'il dit à Albert Dürer, dont « l'œil visionnaire » voyait dans les noirs taillis « le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts... »

Une forêt pour toi c'est un monde hideux.

Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.

Aussi l'épithète concrète ne lui suffit-elle pas. S'il matérialise les idées, il spiritualise les choses. Il usera donc des épithètes indéterminées : immense, énorme, monstrueux, colossal, et des épithètes morales. Les étoiles seront pudiques; le marbre de l'Arc de Triomphe sera véridique et son cintre virginal. Il découvrira une chaste vallée. Un toit lui apparaîtra grave et maussade. Il finira par donner une forme et une couleur à des adjectifs purement spirituels, comme pensif. Les morts seront pensifs. Et de même il étendra jusqu'au moral le sens de certains adjectifs matériels. Vermeil ne aigniliera plus qu'éclatant, comme le purpureus des Latins. Azur deviendra le synonyme de pureté. Fauve prendra de plus en plus la signification de farouche, d'hallu „

ciné, d'inspiré, Il est entrain de nous créer une nouvelle langue poétique.

Que manque-t-il à cette poésie, la plus étonnante que nous ayons encore eue? Le poète s'est peu livré à nous. De ses malheurs intimes, il n'a presque rien laissé filtrer dans ses vers; il les a gardés jalousement — et dignement — pour lui. Mais il ne nous a pas profondément émus. Il ne nous a guère donné à penser. Il est sorti du christianisme sans en être encore bien loin. Sa philosophie n'est pas claire. La nature lui semble la bible par laquelle Dieu se manifeste à nous. Seulement cette bible est un livre difficile, et quelquefois il n'en ressort que des leçons de carnage. Le poète est très capable de rancune et de violence. Pour un article de critique qui l'aégratigné, vingt vers insultants lui ont échappé contre Nisard, qu'il a soigneusement recueillis. Que serait-ce s'il s'agissait d'intérêts plus graves et de sa sécurité? Les chagrins qu'il a éprouvés sont de ceux que l'on cache. Mais si des souffrances, dont on n'a pas à rougir et qui vous brisent le cœur, s'abattaient sur lui? Sa Némésis est prête; la Douleur peut frapper de son plectre rude : l'instrument merveilleux est accordé. Dans trois ans, une barque chavirera en traversant la Seine. Dans onze ans, le 2 Décembre, des hommes et des ordres sortiront de l'Élysée avant la pointe du jour... Vers prophétiques des Chants du Crépuscule !

Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord.

Il faut qu'on laisse entrer. Et tantôt c'est la mort,

Tantôt l'exil qui vient la bouche haletante...

Mais ne devançons pas les années. Retournons plutôt en arrière.

(Dessin de Daumier)

Hugo voyant les voûtes bleues Au Seigneur demande tout bas Pourquoi les astres ont des queues Quand les Burgraves n'en ont pas.

LE THÉÂTRE

Le théâtre de Hugo a une destinée analogue à celui de Voltaire. IL a contribué, plus que ses recueils de vers, au moins autant que ses romans, à populariser son nom. Il a même cette supériorité sur celui de Voltaire d'avoir été un glorieux champ de bataille et d'avoir soulevé contre-le poète- des résistances, qui l'ont grandi. Et il n'est plus aujourd'hui qu'une des moins bonne&parties de son œuvre, presque un poids mort. Ses. admirateurs Je défendent mollement. Le plus remarquable d'entre eux, Ernest Dupuy, craint pour lui le feu de la rampe . et demande qu'on se contente de le lire. Nous pouvons prévoir le moment où Ruy Blas ne passera pas plus souvent sur l'affiche que Mérope, Hernani que Zaïre. Mais ils sortiront plus souvent des bibliothèques, — ce qui prouvera la puissance du style et du vers. Voltaire, dans la tragédie, perd toutes ses qualités d'écrivain; Hugo les garde; il reste partout le même artiste, le même poète; et la beauté du vers peut, quelquefois, suppléer, 4 la vraisemblance morale et à la psychologie. Ajoutons que Hugo possédait.aussi des dons d'homme de théâtre, moins que Voltaire, moins qu'Alexandre Dumas père; mais il en possédait; et l'auteur de Lucrèce Borgia savait combiner ses effets dramatiques.

Il s'était de bonne heure tourné vers la scène. A quatorze ans il avait fait une tragédie, Irtamène; à seize, il en avait commencé une autre, Athélie ou les Scandinaves. L'opéra comique le tenta : A quelque chose hasard est bon; mais le drame le retint. Sa pièce, Jnez de Castro, dira-t-il lui-même quand il nous parlera des Bêtises qu'il faisait avant sa naissance, est curieuse à connaître « comme première ébauche et point de départ de son théâtre ». En effet, la première scène d'Inez, mélodrame en trois actes, se passe dans une forêt entre un Alcade et un mendiant. Le Mendiant désigne une chaumière : « C'est ici. » L'Alcade : « Cette chaumière renferme les enfants du prince de Portugal? » Le Mendiant : « Les enfants de don Pedro et d'Inez... » L'Alcade : « Je te crois : c'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire... Écoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois. Dis-moi qui tu es... » Le Mendiant: « Alcade, je suis Albaracin, le chef des Maures. » L'Alcade : « Qu'entends-je? Vous ce chef redouté?... » Quarante ans plus tard, nous retrouverons le même décor, une entrée en matière analogue et presque la même situation dans la Grand'mère du Théâtre -en Liberté t.

Au second acte, il y a une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots à feu. Au fond, un tribunal tendu de noir; à droite un trône; à gauche un échafaud surmonté d'un catafalque et où l'on voit briller une hache. Des gardes vêtus de noir et de rouge et des bourreaux en robes de pénitents noirs, la torche à la main, occupent le devant de la scène.

1. M. Benoit-Lévy l'a fait remarquer dans sa Jeunesse de Ilugo.

Reconnaissez- déjà les gardes rouges de Marion de Lorme, les bourreaux de Marie Tudor, les pénitents de Madame Lucrèce. Au troisième acte, Inez meurt de ce poison qui aura tant de succès dans Hernani, Ruy Blas, Lucrèce -Borgia, Angelo, les Burgraves. Mais à la fin de la pièce, Inez morte apparaît, environnée d'anges, dans une miraculeuse lumière; et, sauf les anges, cette apparition ressemble à celles de la tragédie voltairienne. Le jeune Victor subit à la fois l'influence de Voltaire et celle des mélodrames. Il n'a pas oublié les représentations, au théâtre de Bayonne, des Ruines de Babylone de Pixérécourt, où la victime du tyran, pour échapper à la mort, se réfugiait par une trappe dansun souterrain. Et comment en aurait-il perdu le souvenir? Madame Hugo, qui s'en allait en Espagne, obligée de s'arrêter un mois dans cette ville, prit un abonnement au théâtre. Voilà les enfants ravis. Mais, tous les soirs, c'était le même drame, le même souterrain, la même trappe, les mêmes Ruines de Babylone. A la quatrième représentation ils demandèrent leur lit.

Hugo avait vingt-trois ans lorsqu'il fit connaissance avec Shakespeare. Il était à Reims, au Sacre de Charles X. Nodier avait acheté chez un chiffonnier le Romancero et un de leurs compagnons, un député du Doubs, Hémonin, avait eu pour six sous un tome dépareillé de Shakespeare, édition de Glascow. Hugo, qui savait l'espagnol, traduisit à Nodier le Romancero et Nodier, qui savait l'anglais, lui lut le Roi Jean. Ce n'est pas un chef-d'œuvre; mais le jeune homme fut ému. Certaines scènes lui en parurent « hautes et puissantes » et il y releva « des cris de génie ». Cromwell suivit d'assez près cette révélation, Cromwell, pièce

injouable, énorme prélude à son prochain théâtre.

Il y essaie quelques-uns des effets dont il se servira plus tard. Cromwell, qui sait qu'on doit l'assassiner, se promène, déguisé en soldat, le mousquet sur l'épaule, devant la poterne par où les conjurés doivent entrer. il entend un bruit de pas : Ah ! je suis rassuré, dit-il : voici mes assassins. » Ainsi au quatrième acte de Hernani, don Carlos, au seuil du tombeau de Charlemagne, entend des pas et dit : « Quoi donc / Ah! j'oubliais! Ce sont mes assassins. » -Au quatrième acte de Cromivell, les conjurés se saisissent dans l'ombre d'un homme endormi qu'ils croient être le Protecteur luimême à qui l'un des leurs a dû verser un puissant narcotique ; et un des chefs du complot, tenant sous son regard le fardeau que ses compagnons ont posé à terre, prononce des paroles éloquentes sur le peu de place qu'occupe à leurs pieds ce colosse de gloire. Mais ils ignorent que le porteur du narcotique, Rochester, a été obligé de le boire et que c'est lui dont le sommeil essuie cette éloquence. Nous verrons plus tard Triboulet commettre une méprise de ce genre, mais plus tragique, quand il traîne sur le bord de la Seine, enfermée dans un sac, sa fille qu'il croit être François Ier. — Les fous étaient appelés à jouer un assez grand rôle dans le théâtre de Hugo. Il y en a quatre autour de Cromwell, qui n'ont à eux quatre qu'un mérite, celui de chanter de jolies chansons sur des rythmes difficiles. Quand je dis quatre, je pourrais dire cinq, mais le cinquième n'est pas un fou de profession : c'est Rochester, le poète distrait, amoureux, bohème, qui, dans Notre-Dame de Paris, s'appellera Gringoire et dans Ruy Blas don César de Bazan. Il semble que, de très bonne heure, lesconceptions roma-

nesques et dramatiques de Hugo, situations et personnages, se soient trouvées arrêtées. Ce n'est pas par l'invention qu'il se renouvellera.

On prétend qu'il n'y a pas de pièce dans Cromwell où toute l'intrigue repose sur une conjuration misérablement avortée et sur une question aussi irrésolue au dernier vers qu'au premier. Il n'en fallait pas beaucoup plus à Corneille pour faire Cinna. « Abdiqueraije ou non ?» se demande Auguste. « Serai-je ou ne serai-je pas roi? » se demande Cromwell. Cet homme que son génie et un acte criminel ont conduit presque au faîte des honneurs, hésite à en franchir le dernier degré. Il n'a pas précisément contre lui sa conscience. Mais son fils, éloigné de toute ambition, qui n'aime que la chasse et l'indépendance, le décourage. Sa fille? Non seulement elle ne souhaite pas que son père prenne la couronne : il ne lui vient pas à l'esprit qu'il puisse la prendre. Écoutez-la, cette jeune Francis, sa préférée :

De grâce, dites-moi, serait-il vrai, mon père,

Vous relevez le trône ?

CROMWELL

On le dit.

FRANCIS

Jour prospère !

L'Angleterre, rnylord, vous devra son bonheur.

CROMWELL

Ce fut toujours mon but.

FRANCIS

Ah ! mon père et seigneur,

Que votre bonne sœur, mylord, sera contente!

Nous allons donc revoir après huit ans d'attente Notre Charles Stuart.

CROMWELL

Quoi ?...

La scène est belle, une des plus belles, psycholo-

giquement, du théâtre de Hugo. Il ne faut pas dire qu'il n'y avait pas dans Cromwell un sujet de tragédie intime et, si vous voulez, de tragédie bourgeoise. Mais Hugo n'a pas vigoureusement conçu son personnage : il l'a fait de petits morceaux rapportés qui ne nous laissent que l'impression d'un être mou, flottant, vaguement sincère, vaguement hypocrite. 1 Et pour la première fois nous entendons cette déclaràtion solennelle qu'il nous resservira souvent : « Nous prévenons qu'ici... l'auteur n'a hasardé aucun détail qui n'ait son germe ou son analogue dans l'histoire. » Il s'élève contre cette opinion de M. Gœthe qu'il n'y a point de personnages historiques en poésie et que le poète fait seulement à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux êtres de sa création. Comme il eut été bien inspiré d'applaudir à ces paroles de M. Goethe et désormais d'en invoquer le bénéfice ! Au contraire. « On sent, s'écrie-t-il, où mènerait cette doctrine prise au sérieux : droit au faux et au fantastique. » C'est donc celle qu'il a suivie, tout en la désapprouvant.

Il n'essaiera jamais de pénétrer dans l'âme d'un personnage historique pour y discerner les raisons de sa conduite, que l'histoire ne nous donne pas, et nous les rendre parfaitement claires. Il le mêlera à des circonstances extraordinaires, à de bizarres imbroglios. Mais il se croira respectueux de l'histoire parce qu'il mettra dans la bouche de son Cromwell, comme plus tard de don Carlos, de Ruy Blas, du vieux Job ou de Barberousse, des tableaux synoptiques de l'Europe. Les discours de la tragédie classique et les récits de Théra-

1. Le portrait qu'il fait de lui dans sa Préface est très supérieur.

mène sont des modèles de laconisme ou simplement de sobriété substantielle à côté des harangues qu'il prête à ses personnages et des développements épiques qu'il y intercale. Voyez plutôt, dans les imprécations que le farouche républicain Carr lance au Protecteur environné d'un appareil royal, le dénombrement de l armée de Sennachérib, de ces insolentes mêlées d 'liommes, de ces chevaux qu'avaient allaités des tigresses et de tous les plus terribles animaux, y compris les mammouths Une note de Hugo sur l'inter1. Voici tout ce passage si intéressant pour qui étudierait le génie épique de Hugo :

Songe à Sennachérib qui venait d'Assyrie,

Traînant après sa tente une armée aguerrie,

Neuf cent mille soldats si fiers, si furieux Que leur souffle eut poussé les nuages des cieux ;

1) impurs magiciens, d'affreux otiocentaures ;

Des Arabes, heurtant des cymbales sonores ;

Des bœufs, des léopards accoutumés au frein,

Des chariots de guerre armés de faux d'airain;

D'ardents chevaux qu'avaient allaités des tigresses,

Et six cents éléphants, mouvantes forteresses,

Qui, dans ces légions déchaînant leurs pas lourds,

Sur leur dos monstrueux faisaient bondir des tours.

Ce n'étaient que chameaux, buffles, zèbres, molosses, Mammouths, d 'un monde éteint, prodigieux colosses ■' Mugissante mêlée où se croisait encor La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or...

Tout jetait des éclairs autour du roi superbe ;

Ses cavales volaient et du pied broyaient l'herbe ;

Il passait dominant de son front étoilé Son char pyramidal d'éléphants attelé,

Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes, bannières, Pareils aux astres d'or qui traînent des crinièresMais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants ;

Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants,

Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille...

Serait-on surpris de trouver ces vers dans la Légende des Siècles ? Et le dernier ne fait-il pas penser au Waterloo de l'Expiation?

Comme s'envole au vent une paille enflammée S évanouit ce bruit qui fut la grande armée.

minable discours de Cromwell, nous dit « Tout ce discours est en germe et souvent en propres termes dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, que Cromwell adressa au peuple à ce moment de sa vie. On a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques. » Au diable, ce scrupule! Hugo s'imagine-t-il que nous sommes aussi patients au théâtre que sur la place publique ou au Parlement? Qui, —je ne dis pas au Théâtre-Français où l'habitude est maintenant de brailler ou de rugir les morceaux oratoires, mais dans un théâtre raisonnable comme l'Ambigu, — qui supporterait, ne fût-ce que dix minutes, le meilleur discours ministériel prononcé depuis un demi-siècle? Son amour de la couleur locale se complaît dans cette obéissance tout extérieure à l'histoire, mais elle aboutit vite, — et c'est déjà très sensible dans Cromwell, — à un pédantisme qui encombrera et alourdira de plus en plus son œuvre dramatique et épique.

Son drame fait, il en écrivit la préface qui eut plus de succès que le drame, et qui fut, le grand manifeste du Romantisme. Cependant n'oublions pas que Victor Hugo a toujours protesté contre la qualification de Romantique 1 . Le Romantisme n'a pas signifié pour lui autre chose que Liberté. « Le Romantisme, disait-il en présentant au public les vers du jeune Dovalle qui venait de mourir, n'est à tout prendre que le libéralisme en littérature... La liberté dans l'art, la liberté dans la société : voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et

1. C'est ce que disait encore Auguste Vacquerie à Jules Huret dans la fameuse Enquête sur l'Evolution littéraire (1895). Voyez la Préface de Marion de Lorme : « Les misérables mots à querelle, classique et romantique, sont tombés dans le gouffre de 1830 comme gluckiste et picciniste dans le gouffre de 1789. »

logiques... » Il y aurait, je crois, beaucoup à dire sur cette assimilation de la liberté dans l'art et de la liberté dans la société. La liberté dans la société se compose d une série de libertés qui sont autant de litiges et de transactions entre l'individu et l'État. La liberté dans l'art n'offre pas les mêmes dangers. Que l'artiste rejette toutes les règles, toutes les lois ; à ses risques et périls! Il n engage que lui. Si cette anarchie lui porte malheur, il sera le seul à en souffrir. D ailleurs les législations littéraires n'ont jamais asservi la véritable originalité. La rigoureuse division des genres n'a pas empêché Beaumarchais de mêler et de confondre dans son Mariage de Figaro la comédie, le drame, l 'opéra, tous les genres dramatiques, pour le plus grand plaisir des spectateurs.

La Préface de Cromwell fut un magnifique appel à la liberté. Les idées qu'elle exprimait l'avaient été déjà presque toutes ; elles avaient même triomphé aux Français avec Henri lIl et sa cour d'Alexandre Dumas; mais Hugo leur donnait une forme éclatante et, par ce qu 'il y ajoutait de son propre fond, par ses images, par ses erreurs, leur imprimait sa griffe. Ses erreurs provenaient de son esprit aussi ardent à simplifier qu'à systématiser. La poésie des temps primitifs, disait-il, c'était la poésie lyrique; la poésie des premières civilisations, l'épopée; avec le christianisme s'ouvre une ère nouvelle, le drame. Les trois inspirations se succèdent : « ode, épopée, drame; l'éternité, l'histoire, la vie ; l'idéal, le grandiose, le réel ; la Bible, Homère, Shakespeare. » Des mots, des mots, des mots! La Bible est aussi épique que lyrique. Entre les tragiques grecs et Shakespeare, le monde occidental est resté quinze ou seize cents ans privé de génies dramatiques.

Mais Hugo a la passion de ces symétries dont la vie et la nature ont l'hoi-reur 1. Qu'il est bien, encore par là, un poète du moyen-âge ! L'univers sans fausses fenêtres ne lui est point pensable.

J'en dirai autant de sa théorie du grotesque, originale, mais obscure. Dans la création le laid existe près du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime. Il faut que la poésie mêle, comme la nature, sans pourtant les confondre, le sublime au grotesque, la lumière à l'ombre, « en d'autres termes le corps à l'âme, la bête à l'esprit. » Le grotesque est, selon lui, un principe à peu près inconnu de l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie. De l'union du type grotesque et du type sublime naît le -génie moderne. Le grotesque crée le difforme, l'horrible, le comique, le bouffon. Il est dans le nain hideux que Rubens mêle au déroulement des pompes royales et dans les sorcières de Macbeth ; il va de Satan à Figaro en passant par les personnages de Callot, par Iago, Tartufe, Falstaff, Scaramouche, Crispin, Arlequin; il préside à la délibération du Sénat romain sur le turbot de Domitien; il conduit la main de Cromwell barbouillant d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant au moment où tous deux signent l'arrêt de mort de Charles IBr. Hugo voit encore le grotesque dans le fait que Louis XI subit son barbier et Richelieu le capucin Joseph (ce qui me paraît absurdement injurieux pour l'admirable serviteur et collaborateur du ministre que fut ce capucin). Le grotesque serait le sublime de la laideur, le contraste de notre nature animale et de notre âme, l'opposition entre notre condi-

1. Dans 1 e .Rhin il dira : « J'aime les systèmes. Les systèmes sont les échelles au moyen desquelles on monte à la vérité. »

tion et nos sentiments. Pourquoi Figaro est-il grotesque? Probablement parce qu'il est un valet et qu'il souffre autant qu'un seigneur amoureux. Cette théorie va peser sur tout le théâtre de Hugo. Grotesque, Ruy Blas, pour les mêmes raisons que Figaro ; grotesque, Triboulet bouffon bossu et père exemplaire; grotesque, Lucrèce Borgia mère douloureuse et terrible empoisonneuse. Bien loin que l'âge et l'expérience corrigent chez Hugo ce que cette théorie a d'excessif et même de puéril, ils l'exagèreront, et elle s'épanouira avec une insolence qu'elle n'avait encore jamais eue dans son avant-dernier roman, l'Homme qui rit. Elle ne lui a réussi qu'une seule fois, lorsqu'il a créé Quasimodo.

Il ne comprenait pas qu'elle faussait la nature bien plus que la règle des trois unités et que les conventions dont il dénonçait justement l'étroitesse et le ridicule ; et pourtant il proclamait que la nature était la seule maîtresse à suivre. Il demandait qu'on n'imitât plus ni les Anciens ni même les modernes. Les seules règles à respecter étaient celles de la nature « qui résultent des conditions propres à chaque sujet. » Ces règles sont éternelles; les autres « ne servent qu'une fois ». La nature et l'art sont deux domaines distincts ; mais tout ce qui est dans la nature peut entrer dans l'art à conditio n qu'on l'y transpose 1. Quant au drame, tel qu'on l'attend, il devra d'abord être imprégné de la couleur des temps. S'il est en vers, « le vers sera libre, franc, loyal, osant « tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche ; « passant d'une naturelle allure de la comédie à la tra« gédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et « poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et

1. Il dira, à propos de Ruy Blas : « Le drame n'est pas la vie même, mais la vie transfigurée en art. »

« soudain, large et vrai,... fuyant la tirade ; se jouant « dans le dialogue, se cachant toujours derrière le per« sonnage;... pouvant parcourir toute la gamme poé« tique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées « aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus « graves, sans jamais sortir des limites d'une scène « parlée; en un mot tel que le ferait l'homme qu'une « fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de « Molière. » Tel était l'idéal qu'il se proposait.

On ne pouvait pas songer à jouer Cromwell. Il avait depuis six ans dans son tiroir une pièce tirée du Renilworth de Walter Scott, Amy Robsart. Il ne voulait pas la donner lui-mème au théâtre après avoir écrit : « Ce n'est pas non plus en accommodant des romans, fussent-ils de Walter Scott, qu'on fera faire à l'art de grands progrès. » Mais son jeune beau-frère, Paul Foucher, la porta sous son nom à 1 Odéon où on l'accepta, sachant de qui elle était et où elle fut si vigoureusement sifflée qu'elle disparut de l'affiche. Cependant Hugo avait deux sujets en tête : Marion de Lorme et Hernani. Il se décida pour Marion. Commencée le pr juin 1829, terminée le 24, demandée par trois théâtres et prise par les Français, la censure l'interdit. On craignit que le public ne reconnût Charles X dans Louis XIII et la Congrégation dans Richelieu. C'était le moment où la chanson de Béranger sifflait aux oreilles du gouvernement, tl ce point menaçante que Veuillot se demandera plus tard : « Si c'est ainsi qu'on chante, comment assassine-t-on ? » Hugo obtint du Roi une audience qu'il a revécue en imagination et nous a racontée dans les Rayons et les Ombres.

Le poète voulait faire un soir apparaître Louis XIII, ce roi sur qui régnait un prêtre,

Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs,

Et que la foule vînt et qu'à travers des pleurs,

Par moments, dans un drame étincelant et sombre Du pâle Cardinal on crut voir passer l'ombre.

Mais Charles X ne lui a certainement pas dit :

Que sert de mettre à nu Louis XIII, ce roi chétif et mal venu ?

En revanche, nous croyons sans peine que le vieux Roi l'a bien accueilli, « bon, royal, gracieux », et même qu 'il l 'a interrogé « sur ses propres aïeux », — ce qui cl ailleurs ne manquait pas de saveur.

L'interdiction de Marion de Lorme, suivie du refus d'une pension de quatre mille francs par laquelle le Roi avait voulu, un peu trop vite, dédommager le poète, profitèrent à Hernani que le comité des Français' reçut avec acclamation et mit aussitôt en répétitions. On sait quel triomphe ce fut et combien disputé 1 La glorieuse tempête sembla emporter le souvenir des applaudissements frénétiques qui, un an et quelques jours plus tôt, dans cette même salle, avaient salué la première victoire romantique : Henri III et sa cour. La valeur littéraire de Hernani en faisait la date par excellence de l'avènement du Romantisme au théâtre. Et Alexandre Dumas était un si brave homme et un si bon confrère qu'il eut l'air de trouver cela tout naturel.

En 1832, on avait levé l'interdiction de Marion de Lorme ; mais le gouvernement de Louis-Philippe s'opposa au Roi s'amuse dont la première représentation avait été si tumultueuse que la Comédie-Française refusait de recommencer l'expérience. Procès devant

le tribunal de commerce qui se déclare incompétent et condamne Hugo aux dépens. Il prend sa revanche avec Lucrèce Borgia en 1833; mais, la même année, Marie Tudor échoue. En 1835, Mademoiselle Mars et madame Dorval assurent le succès d'Angelo au Théâtre-Français ; et, trois ans plus tard, Frédérick Lemaître fait pour Ruy Blas ce que Coquelin a fait pour Cyrano. Cinq années maintenant vont s'écouler avant que le Théâtre-Français monte sa dernière pièce les Burgraves, dont il a rapporté le sujet de son voyage aux bords du Rhin. Ils furent joués et tombèrent à plat le 7 mars 1843. Hugo comprit, non sans amertume, qu'il avait eu du théâtre tout ce qu'il pouvait en espérer : trois ou quatre beaux succès, dont l'un reste comme une constellation dans notre ciel dramatique. Mais que d'attaques ces succès même ne lui avaient-ils pas valus! Journaux et revues s'étaient montrés impitoyables. Je voudrais pouvoir citer l'éreintement de Ruy Blas paru, dans la Revue des Deux Mondes, sous la plume de ce misérable Planche, si justement méprisé de Sainte-Beuve 1. Le poète revint au théâtre injouable, à ce que Musset nommait le Spectacle dans un fauteuil. Il écrivit Torquemada et il composa les fantaisies qu'on publia sous le titre : Théâtre en liberté, et que nous retrouverons plus tard.

Tout le mal qu'on peut dire de ses huit ou neuf grands drames (comptons aussi Torquemada), les contempo-

1 .« Si j'entre dans un cabinet de lecture, écrit Hugo en 1830, je ne puis prendre un journal sans y lire : Absurde comme Hernani; , niais, faux, ampoulé, extravagant et amphigourique comme Hernani. »

rains l'ont dit. Il crève les yeux. D'abord l'invraisemblance historique et même l'avilissement des personnages de l'histoire. Pas un qui n'ait eu à souffrir du rude gantelet de Hugo. Charles-Quint est amoindri et ridiculisé dans les trois premiers actes de Hernani ; Louis XIII nous est représenté comme une moitié d'imbécile et une moitié d'hypocrite; Richelieu, comme une espèce de tyran qui ne gouverne qu'en coupant des têtes 1 ; François Ier, comme un vulgaire noceur qui va coucher dans les maisons borgnes et qui s'exprime sur lui-même ainsi :

Oh ! sais-tu qui nous sommes ?

La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes, Richesse, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi : Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le Roit

Il éérit cela en 1832 ; il a trente ans; il a lu ; il se flatte de connaître l'histoire; il se dit encore royaliste et catholique, et cette même année il écrit : « La démolition de la Vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la Restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais. » Et il se moque âprement de ceux qui allèguent, pour détruire les vestiges du passé, la dîme, la corvée, le servage, le droit de jambage et de cuissage, « les éternels prêtres et les éternels nobles. » Mais quel démolisseur de vieilles tours le passe en ignorance, lui qui ne sait pas par combien d'institutions, d'usages, de franchises, le pouvoir des Rois de France était limité ?

1. « Un pacha oriental! », dit Paul de Saint-Victor qui fait remarquer que, pendant les vingt ans qu'il gouverna, il y eut en tout quarante condamnations à mort, et « qu'il fallait le bourreau pour apprendre à ces beaux seigneurs à respecter la Patrie », ce dont Hugo n'a pas l'air de se douter.

Paul de Saint-Victor, qui de tous les admirateurs de Hugo l'a le plus sincèrement aimé, ne peut pas s'empêcher de protester contre l'abus intolérable -que le poète a commis en faisant de la cruelle, mais chaste Marie Tudor une femme dissolue, une espèce de Messaline. Déjà sa Lucrèce Borgia était bien contes, table. Le même Paul de Saint-Victor reconnaissait qu'il n'y avait sur elle ni une tache de poison, ni une goutte de sang 1. L'historien Grégorovius a réhabilité celle qui fut la bonne duchesse pour notre chevalier Bayard. Mais depuis, il est vrai, cette réhabilitation a été critiquée dans le livre sur les Borgia de M. Giuseppe Portigliotti2. De toutes façons, Lucrèce ne fut jamais la mère passionnée et la froide criminelle du drame de Hugo, qui se fait suivre d'une compagnie de moines chargés de confesser ceux qu'elle empoisonne.

Le poète était si instinctivement l'ennemi de la vérité qu'il a trouvé le moyen d'être injuste à l'égard de Borgia. Celui que Joseph de Maistre, dans un délicieux euphémisme, appelait un mauvais sujet, n'est resté marqué d'infamie qu'en raison de la dignité sacrée qu'il prostituait en lui. Mettez-le hors ' de l'Église, dans le cortège des princes italiens d& son temps ; il ne paraîtra pas exceptionnel. Mais, si abominable, si souillé qu'il soit, — à moins que voua ne le yepréseptiez dans la fameuse orgie décrite par Durckard, et encore ! — n'oubliez pas qu'il a les façons d'un prince

1. « Lord Byron, nous dit Théophile Gautier, raconte avoir trouve dans une bibliothèque d'Italie un recueil de lettres autographes de Lucrèce Borgia entre les feuillets desquelles était placée une boucle de cheveux. Les lettres parlaient d'amour platonique, de tepdresse idéale; les cheveux étaient doux, polis, soyeux... »

2. Ce livre a été traduit par M. Hayward et publié à la librairie Payot (1927).

et qu'il saura prendre, quand il le faudra, le langage d'un homme d'église, voire d'un pape. Si vous l'amenez en face d'un moine comme Torquemada et d'un saint moine comme François de Paule, soyez sûr qu'il saura se tenir et qu'il rougirait, — oui, en vérité ! — de prononcer les paroles que Hugo lui prête :

Avant tout être heureux. Je prends à mon service Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice. L'inceste? Préjugé. Le meurtre? Expédient.

J'honore le scrupule en le congédiant... Etc... etc...

François de Paule, consterné, se tourne vers Torquemada : « Qu'est-ce que ce bandit? » lui demande-t-il. Et Torquemada lui répond : « Mon père, c'est le pape. » Mais non : c'est Guignol.

Ses personnages sont les produits d'une imagination surexcitée par ses lectures. La plupart d'entre eux n'existent qu'en fonction de l'antithèse qu'ils représentent. De ses amoureux, il donnait, sans le savoir, une excellente définition dans un article de 1824 sur la mort de Byron. « C'est toujours une figure sombre et hautaine que le lecteur voit passer dans chaque poème comme à travers un crêpe de deuil. » A-t-on assez reproché aux Romantiques l'abus du moi ! Plût au ciel que Hugo se fût mis dans ses drames comme Musset et Molière dans leurs comédies \*. Nous aurions eu

1 Par un effet de l'imagination, assez naturel, Hugo a cru se mettre beaucoup dans ses drames et y avoir « péiri sa propre chair ». Voyez une pièce composée en 1854 et parue dans le livre premier des Contemplations : Le poème éploré se lamente... Les vers en sont magnifiques :

Dans sa création le poète tressaille...

Il est génie, étant, plus que les autres, homme.

Corneille est à Houen, mais son âme est à Rome.

Son front des vieux Gâtons porte le mâle ennui.

Comme Shakspeare est pâle Avant Hamlet, c'est lui

des jeunes gens convaincus que l'homme est l'artisan de sa destinée, travailleurs, réservés, volontaires et tendres ; nous ne les aurions pas entendus s'écrier, comme Hernani : « Je suis une force qui va, » ce qui équivaut à dire : « Je suis le contraire d'un être intelligent. » Ils ne se seraient pas flattés, comme le Didier de Marion de Lorme d'avoir pris parmi les hommes En haine quelques-uns et le reste en mépris.

Ils n'auraient point passé leur temps à répéter à la femme qui leur fait le don royal de son coeur : « Prenez garde ; mon amour vous perdra ! » Didier avertit Mario n :

Mon ciel est noir. Marie, écoute ma prière.

Il en est temps encor ; toi, retourne en arrière.

Et Hernani clame qu'il est un homme fatal,

Agent aveugle et. sourd de mystères funèbres,

Une âme de malheur faite avec des ténèbres.

Si leurs amantes avaient un peu de sang dans les veines, elles les mettraient à la raison ; mais Ophélie aux pâles couleurs a encore plus de personnalité qu'elles.

Les événements et les intrigues de ces drames sont Que le fantôme atlend sur l'âpre plate-forme,

Pendant qu'à l'horizon surgit la lune énorme.

Du mal dont rève Argan Poquelin est mourant.

Il rit oui, peuple : il râle. Avec Ulysse errant Homère éperdu fuit dans la brume marine.

Saint Jean frissonne : au fond de sa sombre poitrine, L'Apocalypse borrible agite son tocsin.

Eschyle, Oreste marche et rugit dans ton sein,

Et c'est, ô noir poète à la lèvre irritée,

Sur ton crâne géant qu'est cloué Prométhée.

d'ordinaire empruntés aux mélodrames. D'abord parmi les personnages, les uns parlent trop fort et les autres écoutent aux portes. Si Ruy Blas ne confiait pas à don César le secret de son cœur à haute voix, dans un des salons du Palais, don Salluste n'aurait pas l'idée de sa tragique combinaison. Si les ministres espagnols mettaient un peu plus de sourdine à leurs marchés, ils entendraient venir le Président du Conseil et s'épargneraient une longue et dure admonestation. Si Saltabadil n'exposait pas d'une voix de stentor le meurtre qu'il prépare, Blanche ne franchirait pas le seuil du sinistre bouge. Le premier acte de Marie Tudor, qui se passe au bord de la Tamise, est rempli de conversations intimes ou secrètes qu'un étranger surprend. Il arrive souvent que cet étranger se présente inopinément à des personnages que nous connaissons ou que nous pensions connaître et leur remémore leur vie et leurs œuvres comme s'il les recevait à l'Académie : « Vous ne vous appelez pas X... ; vous vous appelez Y..., vous êtes d'une ancienne famille; vous errez de ville en ville... » Le fait est que la plupart de ces personnages ne sont pas ce que l'on croit. Les uns, enfants trouvés, Didier, Otbert, Gennaro, ignorent eux-mêmes ce qu'ils sont. Les autres cachent leur nom et leur état civil. Le Rodolfo d'Angelo s'appelle Ezzelino da Romana. Il se donne des airs d'aventurier ; mais il est un prince. Blanche est aimée d'un étudiant, Gaucher Mahiet, qui n'est autre que François Ier. Aussi quel effet lorsque, tout à coup, ils abattent leur jeu et déclinent leur nom et qualités. Je suis Ruy Blas ! Je suis Barberousse ! Je suis Didier ! Je suis Ginevra ! Je suis ta mère ! Je suis ton père !

Je suis duc de Ségoibe et duc de Cardona,

Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte...

Le drame de Hugo vit de méprises, de surprises, de coups de théâtre. Les héros sont bien moins préoccupés de se conduire comme des hommes que de nous étonner par leur mise en scène ou par leurs revirements soudains. Don Ruy Gomez trouve, en rentrant chez lui, le soir, deux cavaliers près de sa pupille et fiancée. Si don lluy Gomez ne songeait pas à la galerie, il se dirait d'abord que deux cavaliers valent mieux qu'un seul, puis il les interrogerait après avoir congédié son escorte. Au contraire ! Il appelle à grands cris tout son personnel avec des flambeaux pour éclairer son déshonneur, ce qui est vraiment extraordinaire. Le Cocu imaginaire de Molière est moins drôle.

Quelquefois Hugo a le malheur de se laisser duper par un faux sublime. Comme un ami sincère, un Boileau, lui a manqué! Lorsque, dans les Burgraves, il peignait le vieux Job, seul, à l'écart, assis sous un dais, et ajoutait :

Son fils, le vieux Magnus, debout lui tient sa lance; Durant des mois entiers il garde le silence,

personne ne lui faisait remarquer qu'il était peut-être excessif de supposer que le vieux Magnus consacrait ses journées entières à tenir la lance de son très vieux père qui ne disait pas un mot1.

A la fin du second acte de Marie Tudor, Marie a convaincu son favori Fabiani de mensonge et de trahison ;

1. On dit toujours, « Les Burgraves, c'est de l'épopée. » Et certainement les vers épiques y abondent ; mais aucune grande épopée ne nous offre d'absurdités comparables à la fable de Hugo.

elle mande le bourreau : « Approche, toi; je suis aise f de te voir. Tu es un bon serviteur. Tu es vieux, tu as « déjà vu trois règnes. Il est d'usage que les souverains « de ce royaume te fassent un don, le plus magnifique « possible, à leur avénement. Mon père Henri VIII t'a « donné l'agrafe en diamants de son manteau. Mon frère a: Édouàrd VI t'a donné un hanap d'or ciselé. C'est mon C( tour maintenant. Je ne t'ai encore rien donné, moi. « Il faut que je te fasse un présent. Approche. Tu vois « bien cette tête, cette jeune et charmante tête qui, ce <( matin encore, était ce que j'avais de plus beau, de plus « cher et de plus précieux au monde ; eh bien, cette tête, « — tu la vois bien, dis ? — je te la donne ! ); Qui est attrapé? C'est le bourreau. « Madame, pourrait-il répondre à la reine, cette tête ne servira ni à ma toilette ni à ma table : que voulez-vous que j'en fasse? »

Ces pièces sont précédées de Préfaces qui contiennent de très belles pages. L'évocation de la Thessalie du temps d'Eschyle, au début des Burgraves, est d'une splendeur qui fait pâlir tout ce que les historiens de la littérature grecque ont pu écrire sur les origines et les sources de la tragédie eschylieiine. La préface de Marie Tudvr sur le grand et le vrai dans l'art, — « l'écueil du vrai c'est le petit, l'écueil du grand, c'est le faux, » — honorerait le meilleur critique. Malheureusement la juste admiration que Hugo professe pour les Avant-propos et les Avis au lecteur de Corneille, de Molière, — il pourrait ajouter de Racine, —- ne le persuade pas d'imiter la simplicité et la loyauté de ces grands hommes qui n'hésitaient pas à nous apprendre d'où ils avaient tiré

leur sujet, quelles libertés ils s'étaient permises avec l'histoire, ce qu'ils avaient emprunté, ce qu'ils avaient modifié. Hugo, lui, nous affirmera que dans lluy Blas « il n'y a pas un détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact ». La conclusion de ceux qui y sont allés voir, comme le grand hispanisant Morel-Fatio, est qu'il n'y a pas un seul détail qui soit exact. Du reste cette inexactitude était sans importance. Mais pourquoi nous trompait-il ?

L'idée qui domine toutes ses préfaces, idée voltairienne, est que le théâtre est une tribune. L'auteur dramatique est un éducateur. Dès l'âge de dix-sept ans, il écrivait : « Poètes, aye? toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux. « Et dans la préface de Lucrèce Borgia, il écrira que le « drame a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine ». Il s'attachera à nous prouver que la signification historique de ses drames se double d'une haute signification morale. Les effets dramatiques un peu gros, dont il abuse, nous empêchaient-ils de le sentir? C'est que nous n'en comprenions pas la portée. « Il ne faut pas, « dit-il, que la multitude sorte du théâtre sans empor« ter avec elle quelque moralité austère et profonde. « Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer « jamais sur la scène que des choses pleines de leçons « et de conseils. Il fera toujours apparaître volontiers « le cercueil dans la salle du banquet, la prière des « morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à « côté du masque... Il sait bien que l'art seul, l'art pur, « l'art proprement dit, n'exige pas tout cela du poète ; « mais il pense qu'au théâtre surtout il ne suffit pas de

« remplir seulement les conditions de l'art... Il ne « mettra pas Marion de Lorme sur la scène sans puri« fier la courtisane avec un peu d'amour ; il donnera à « Triboulet le difforme un cœur de père 1; ; il donnera « à Lucrèce la monstrueuse des entrailles de mère. Et « de cette façon sa conscience se reposera du moins « tranquille et sereine sur son œuvre. » Il n'est que de s'entendre. L'art en effet ne réclame ni cagoules, ni cercueil, ni billot, ni litière rouge, placards à secret ou portes dérobées; mais si c'est chez le poète affaire de conscience, n'en parlons plus.

Ces drames de Hugo sont, avec les comédies de Musset, une ou deux petites pièces de Mérimée, deux ou trois pièces d'Alexandre Dumas, tout ce qui vit du théâtre romantique. Et encore, au point de vue purement théâtral, le Roi s'amuse, les Burgraves, Marie Tudor, sont-ils aussi morts que la Maréchale d'Ancre et le ridieule Chatterton. Mais ils ont pour eux la beauté de la forme. En février 1870, à la reprise de Lucrèce Borgia à la Porte-Saint-Martin, certains critiques prétendirent que le langage de Hugo avait vieilli : « Oui, répondit Gautier, comme un tableau du Titien ou de Giorgione que le temps couvre d'un voile d'or, rendant les lumières blondes, les tons plus chauds et les ondes d'une profondeur plus mystérieuse. » C'est vrai surtout des pièces en vers. Depuis Corneille et Racine, rien de pareil ne s'était entendu sur la scène française. Laissons les personnages de côté. Les grands sentiments,

1. En quoi la difformité pourrait-elle étouffer ou simplement amoindrir le sentiment paternel chez Triboulet?

les sentiments éternels : l'amour, la pitié, la clémence, 1 honneur, l'hospitalité, en recevaient une expression souvent neuve, toujours belle. Je ne peux pas prendre au sérieux l'empereur Barberousse qui sort de son ermitage, de sa caverne ou de son tombeau pour venir se remettre à la discrétion de ses vieux ennemis, les sacripants de Burgraves; mais j'écoute avec ravissement ces vers qu'il prononce sous ses haillons de mendiant.

Donc, jeunes gens si fiers d'être puissants et forts,

Songez aux vieux, et vous, vieillards, songez aux morts. Soyez hospitaliers surtout : c'est la loi douce.

Quand on chasse un passant sait-on qui l'on repousse? Sait-on de quelle part il vient? Fussiez-vous rois,

Que le pauvre pour vous soit sacré 1 Quelquefois Dieu, qui d'un soufiie abat les sapins centenaires,

Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres Déjà grondant dans l'ombre à l'heurè où nous parlons,

La main qu'un mendiant cache sous ses haillons.

Il fallait, hier encore, tout l'art de Silvain, toute sa dignité simple pour sauver.îa scène des portraits de Hernani, mais la révolte de l'honneur peut-elle mieux s'exprimer que dans les derniers vers?

Ce portrait, c'est le mien. Roi don Carlos, merci!

Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :

« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,

Fut un traître et vendit la tête de son hôte ! »

De même la haine généreuse qu'inspirent les malversations et les concussions des hommes politiques applaudira toujours à ces vers de Ruy Blas devenus presque populaires. Le Conseil des ministres se partage, en se les disputant, les places, les fermes, les prébendes. Un ministre crie à un autre :

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres 1

Ruy Blas, qui est entré sans qu'on l'entendît, n'éclate pas comme au Théâtre-Français où il éclate tout le temps : il s'avance vers eux et d'une voix presque sourde, car il ne convient pas de claironner l'indignité ministérielle :

Bon appétit, Messieurs! 0 ministres intègres,

Conseillers vertueux ! Voilà votre façon De servir, serviteurs qui pillez la maison.

Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure, L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure;

Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts Que remplir votre poche et vous enfuir apl'ès 1

Soyez flétris devant votre pays qui tombe,

Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe.

Le jeune Otbert des 1Surgraves m'est tout à fait indifférent; mais quand il déclare ou plutôt quand il chante son amour à Régina, qui m'est aussi indifférente, je ne songe plus qu'au plaisir de suivre sa phrase musicale et b ['il! an te.

Je ne vous aime pas? - Régina, dis au prêtre Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au Toscan sans maitrc Qu'il n'aime pas sa ville, au marin sur la mer Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver;

Va trouver sur son banc le forçat las de vivre.

Dis-lui qu'il n'aime pas la main qui le délivre;

Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas!

Car vous êtes pour moi dans l'ombre où vont mes pas, Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,

Plus que la délivrance et plus que la lumière.

Ces enchantements de l'oreille et cette noblesse ne sont pas la seule force des drames de Hugo. Il a jusqu'à un certain point le don, et le don plus que l'art, de reconstituer les climats de l'histoire; nous le constaterons souvent dans la Légende des Siècles. Ses personnages sont artificiels: ils disent des choses invraisemblables ; ils n'appartiennent ni à leur pays, ni à

leur temps, ni à aucun temps, ni à aucun pays; mais autour d'eux vous avez la sensation d'un pays ou d'un temps. Marion de Lorme, ce n'est ni Louis XIII, ni Richelieu, ni Marion; mais c'est un peu de la France de Louis XIII; et le second acte, sur la place de Blois, où les jeunes officiers causent des nouvelles de Paris, des femmes et du théâtre, est d'un pittoresque excellent, supérieur au premier acte analogue de Cyr'ano ; seulement Cyrano l'emporte par l'intérêt qu'éveillent en nous les personnages. Rien n'est plus faux qu'Angelo et Lucrèce Borgia, mais ces faussetés baignent dans une atmosphère italienne. L'Allemagne des Burgraves n'a jamais existé : je n'y sens pas moins une odeur de fauve, je n'y entends pas moins le reniflement de la tanière féodale. Il y a de l'Angleterre dans ce je ne sais quoi d'hostile, de gris et de froid qui enveloppe Marie Tudor. Le Théâtre de Clara Gazul est plus espagnol que Hernani pour ceux qui connaissent l'Espagne et son théâtre. Mais Hernani, c'est l'Espagne telle que son image s'est élaborée en nous depuis le Cid jusqu'au Dernier des Abencérages. D'ailleurs, le jeune roi qui s'introduit dans la maison d'un de ses sujets pour lui prendre sa sœur, sa femme, sa fille ou sa nièce, nous l'avons plus d'une fois rencontré chez Lope de Véga ou Caldéron 1. Lorsque dofia Sol, tournée vers don Carlos, s'écrie : Altesse, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol! elle parle comme ses vraies sœurs d'Espagne. Ce n'est pas dans un pays ou l'on a écrit le Médecin de son honneur, qu'on pourrait trouver la sauvage inflexibilité de don Ruy Gomez invraisemblable. Et puis il

1. L'Étoile de Séville, de LOPE DE VÉGA, nous offre une scène admirable qu'on pourrait comparer à celle de Hernani; tout le naturel, toutela vérité nont du côté de Lope de Véga.

y a un certain charme de jeunesse et de chevalerie qui f-ait que les Espagnols eux-mêmes adoptent cette pièce absurde et charmante.

Mais, qualités et défauts, il me semble bien que le chef-d'œuvre est Ruy Blas : je ne reviens pas sur les défauts, et je n'insiste pas sur l'antipathie qu'on éprouverait à l'égard du personnage principal si, au lieu d'écouter les beaux vers qu'il prononce, nous songions que ce subalterne a accepté de jouer un rôle de mensonge et ne pouvait se dissimuler qu'il entrait dans un complot contre la reine dont sa consigne était de devenir l'amant. Nous n'avons guère de pièces où la couleur générale d'un pays étranger soit plus vive. Ne nous attachons point aux détails qui peuvent être et qui sont inexacts. Rappelons-nous, d'après les livres de madame d'Aulnoy et les rapports de nos ambassadeurs, que l'Espagne du dix-septième siècle était aussi éloignée de nous et nous paraissait aussi étrange que la Chine. Rien de plus vrai que la reine se mourant d'ennui sous l'étiquette impérieuse de la camerera mayor. Ce ne fut pas le sort de Maria de Neubourg, l'Allemande cupide et grossière; ce fut celui de Marie d'Orléans. Mais on comprend pourquoi Hugo a remplacé l'une par l'autre. « Les reines vont vite en Espagne, disait Paul de Saint-Victor, aussi vite que les morts de la ballade allemande. L'air de cette cour presque africaine était irrespirable pour les princesses nées dans des royautés tempérées. » Rien de plus acceptable que le personnage, qui nous semble caricatural, de don Guritan, cet échassier apprivoisé, digne et défiant, des appartements de la reine. Rien de plus « roman picaresque » que le personnage de don César de Bazan. Quant à l'histoire du valet s'élevant au rang de premier ministre, pour

une fois, l audacieuse antithèse de Hugo n'avait rien d 'ir)vraisemblable. Ceux qu'elle choque oublient le mot de Montesquieu que le corps des laquais est un séminaire de grands seigneurs. Ils oublient que Mazarm était le fils d'un valet de chambre, le cardinal Dubois d'un régent de collège; que le laquais de M. de La Rochefoucault, Gourville, nommé ambassadeur en Allemagne, finit par épouser la fille de son maître, et que le fils d 'un jardinier de Parme se nomma Alberoni. Ce qu 'il y a de moins espagnol dans le cas de Ruy Blas, c est la honte qu 'il ressent de sa livrée.

J 'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé :

Dans la fainéantise et dans l'ignominie.

Et pourquoi? Parce qu 'il était un de ceux

Qui passent tout un jour pensifs et paresseux Devant quelque palais regorgeant de richesses A regarder entrer et sortir des duchesses.

Mon Dieu, le meilleur moyen de les voir entrer et sortir, c était encore de leur ouvrir la porte. Pourquoi diable considère-t-il le métier de domestique comme un métier de fainéant et surtout comme un métier ignominieux? Les Espagnols ne le pensaient pas, et ils avaient raison. Et dans les romans picaresques, comme dans les autres, la situation de valet n'était point si mal vue. C'est la Révolution qui, chez nous, l 'a singulièrement rabaissée. Ruy Blas parle comme s 'il avait démoli la Bastille. Gil Blas l'aurait jugé un peu timbré.

On a cherché les « sources » de Ruy-Blas. On a rappelé le Mascarille des Précieuses ridicules, je ne sais

pourquoi, si ce n'est pour ridiculiser le personnage de Hugo. On a déniché un drame d'Edward Bulwer-Lyttoll joué avec un grand succès à Londres le 14 février 18-38, cinq mois avant que les premiers vers de la pièce française fussent écrits, et on a retrouvé tout Ruy Blas dans ce drame intitulé la Dame de Lyon jusqu'au jour où l'on découvrit l'histoire d'Angelica Kaufmann racontée par un ami de Hugo, Rabbe, collaborateur de la Biographie universelle, et mise en roman par Léon de Wailly. Un amoureux qu'Angelica a éconduit se venge en lui donnant pour mari un laquais qu'il a façonné aux belles manières. Je m'étonne qu'on p'ait pas cité l'admirable nouvelle de Diderot sur Madame de La Pommeraye qui, délaissée par son amant, le marquis des Arcis, l'amena à épouser la fille d'une entremetteuse plusieurs fois vendue par sa mère et qu'il avait prise pour une fleur à peine éclose 1. D'ailleurs, nous ne saurions prouver que Hugo a connu, et encore moins imité le chef-d'œuvre de Did-erot, le roman de Léon de Wailly ou le drame de BulwerLytton. Mais ces rapprochements, même superficiels, dont on l'accable, lui rendent le service de nous convaincre que le sujet de Ruy Blas n'est pas aussi invraisemblablp qu'on l'a prétendu.

Le dernier acte est le plus pathétique. Le guetapens a réussi ; la reine est surprise, en pleine nuit, chez Ruy Blas. Don Salluste ne lui a pas dit encore qui était son amant ; il savoure le succès de sa perfidie, et il ironise. Elle gagne le bonheur si elle perd le trône. Elle n'a qu'à signer sa déchéance et à fuir avec celui qu'elle aime. et qui l'aime.

1. Jacques ls- fataliste.

Il est digne de vous ; il est sur mon honneur De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne;

Il est duc d'Olmedo, Bazan et grand d'Espagne...

Et Ruy Blas, comme se réveillant tout à coup :

Je m'appelle Ruy Blas et je suis un laquais!

Ne signez pas, Madame ! Enfin! Je suffoquais!

« En effet, dit don Salluste, cet homme est mon valet, » et tout à l'ivresse de la revanche qui émousse le sens du danger :

Ah! vous m'avez banni! je vous chasse et m'en vante.

Ah 1 vous m'avez pour femme offert votre suivante;

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant...

Ah! vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,

Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez 1

J'ai connu dans ma jeunesse un homme qui, dans la sienne, avait assisté à une des premières représentations de Ruy Blas. Quand il me la racontait, je voyais, pendant que don Salluste parlait, Frédérick Lemaître, d'un pas flexible, silencieux et lent, aller fermer la porte au verrou, puis revenir aussi doucement, le regard fixé sur la brillante poignée de l'épée du marquis. Arrivé derrière lui, il la saisissait brusquement, la tirait, en frappait la table et d'une voix glaciale que le t-émoin de ces soirées héroïques entendait encore :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine.

Mais cette voix s'élevait, s'échauffait avec les inflexions les plus tendres lorsqu'elle s'adressait à la reine, terriblement cuivrée quand elle se retournait contre Salluste, et trahissant toute la surprise d'une âme que l'événement dépasse dans ces deux vers que le prodi-

gieùx acteur prononçait avec une sorte d'accablement :

Vous osez l'outrager quand je suis là! — Tenez,

Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez...

Notons que le meurtre de Salluste par Ruy Blas est le seul de son théâtre que Hugo approuve. En dépit de tout ce qui peut rendre ce Ruy Blas insupportable ou antipathique, il y a dans son rôle je ne sais quelle ardeur secrète, quelle sincérité d'émotion qui nous inclinerait à penser que Hugo y a mis un peu plus de lui-même, au moins ses ambitions politiques et peut-être son loyalisme chevaleresque envers la duchesse d'Orléans, -7- une femme adorable! comme dit Ruy Blas de la reine..

Et puis, pour la première et la dernière fois dans son théâtre, il mêlait avec un plein succès l'élément comique à l'élément tragique ou, si vous préférez, il jetait à la traverse du drame une excellente comédie. Le quatrième acte, qui appartient à don César de Bazan, est, mûri à la chaleur du génie, le plus beau fruit de cette inspiration, française par la verve rabelaisienne, espagnole par le ton de gueuserie emphatique dont, au dix-septième siècle, des poètes comme Scarron avaient donné les premiers modèles encore aigres. Don César, enlevé et vendu à des Africains sur les ordres de don Salluste, son cousin, s'est échappé, est revenu à Madrid, et, reconnu des alguazils qui l'avaient arrêté, se sauve et descend par la cheminée dans la maison secrète Oll Salluste a installé Ruy Blas depuis que celui-ci a pris le nom de César de Bazan. Il est là un peu meurtri de sa dégringolade, mais rassuré en se voyant seul, dans une chambre bien fournie en

commodités de la vie et particulièrement en victuailles, quand un valet se présente, demande don César de Bazan et lui remet des sacs plein d'or; puis une vieille femme entre et annonce à don César de Bazan que celle qui l'aime viendra ce soir ; puis un seigneur arrive et provoque en duel don César de Bazan. Qu'est-ce que cette féerie ou cette diablerie? De l'or, de l'amour, un froissement d'épées, tout ce qu'on peut désirer, et tout cela pour don César de Bazan vendu à des corsaires 1 Pendant que derrière la maison il se bat, don Salluste vient s'assurer qu'il ne manque rien au piège où tombera la reine. Tout à coup, il entend une voix derrière lui :

Ah! j'en étais bien sûr; vous voilà donc, vieux diablel

C'est le vrai César qui reparaît, l'épée victorieuse à la main. Toutes ces scènes admirablement enchaînées et conduites éclipsent, par leur forme éclatante et drue, les plus béaux vers pittoresques des Corneille et des Molière dont ils continuaient la tradition. Aucun Dorante, aucun Mascarille n'a eu la verve étincelante et fracassante de don César. Entendez-le charger le laquais, qui lui apporte tant d'or, d'aller en semer quelques parcelles chez de vieux camarades.

Dans un bouge,

A côté, tu verras un gros diable au nez rouge,

Coiffé jusqu'aux sourcils d'un vieux feutre fané Où pend tragiquement un plumeau consterné,

La rapière à l'échiné et la loque à l'épaule.

Donne de notre part six piastres à ce drôle.

Plus loin, tu trouveras un trou noir comme un four,

Un cabaret qui chante au coin d'un carrefour.

Sur le seuil boit et fume un vivant qui le hante C'est un homme fort doux et de vie élégante,

Un seigneur dont jamais un juron ne tomba Et mon ami de cœur nommé Goulatromba.

Quand on attaque le théâtre romantique, — c'est toujours oelui de Hugo qui est visé, — il serait jusfe de ne pas oublier que, par certains côtés, il suivait les traditions du théâtre classique et les enrichissait. Il serait juste aussi de se rappeler ce qu'était devenue la tragédie : une chose froide, entièrement conventionnelle, sans couleur, sans accent, sans psychologie, sans fantaisie, sans poésie, une chose qui pouvait aussi bien se passer sous Philippe II que sous Ninus, à Rome qu'à Babylone. Etonnons-nous que toute la jeunesse ait rugi d'enthousiasme aux grands éclats de IIernani l

Et maintenant allez visiter la maison de Hugo, place des Vosges. Regardez, le long des murs, les tableaux que le théâtre du poète a inspirés, dont il a fourni le sujet. C'est la litière de l'Homme rouge qui passe. Ce sont les sinistres cagoules qui se dressent dans la salle du festin de la princesse Negroni. C'est Triboulet qui, sur le point de jeter le cadavre à la Seine, relève la tête, épouvanté d'entendre la voix du Roi fredonner dans la nuit : Souvent femme varie. C'est Ruy Blas sortant du réduit où il a tué don Salluste, et s'avançant vers la Reine immobile et glacée. Quel théâtre fait pour les illustrateurs! N'est-ce rien que d'avoir ainsi déposé, pour un certain temps, dans la mémoire humaine, des images aussi colorées et aussi vives ?

Pendant les représentations de Hernani, le vieil acteur qui jouait don Ruy Gomez, Joanny, invita Hugo à dîner. Il avait une belle tête couronnée de cheveux blancs. Au dessert, il leva son verre et dit : « Monsieur Victor Hugo, le vieillard maintenant ignoré qui remplissait, il y a deux cents ans, le rôle de don Diègue dans le Cid, n'était pas plus pénétré de respect et d'admiration devant le grand Corneille que le vieillard qui

joue don Ruy Gomez ne l'est aujourd'hui devant vous. » On comprend son erreur; mais elle ne portait que sur le théâtre, non sur le génie. Au fond, le respect et l'admiration de Joanny ne se trompaient pas. -

LA ESMERALDA FAISANT BOIRE QUASIMODO Par Luc-Olivier M ers on

LES PREMIERS ROMANS ET « NOTRE-DAME DE PARIS »

Dans le roman, Victor Hugo, en trois pas, atteignit le chef-d'œÜvre.. Quand il n'étair eacore qu'élève demathématiques élémentaires au collège Louis-le-Grand, à un dîner- mensuel littéraire organisé par son frère Abel, il avait parié d'écrire un roman ou une longue nouvelle en quinze jours. Un des convives venait de proposer comme sujet d'un livre collectif une réunion d officiers qui, la veille d'une bataille, se raconteraient leur histoire, « pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue. » Le pari fut tenu et il le gagna. Bug-Jargal fut applaudi. En 1825, il le remania, lé récrivit en partie : et ce fut le Bug-Jargai qui a pris place dans ses œuvres complètes. Ne le lisez pas ; reportez-vous au Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie .- vous y trouverez le premier BugJargal. C! est celui-lit qu'il faut lire. Les événements en sont moins extraordinaires que les seize ans de l'auteur, tant le style a de fermeté et le récit d'intérêt.

Le capitaine Delmar, envoyé à Saint-Domingue chez un oncle très riche, remarque, au milieu des huit cents esclaves noirs qui travaillent sur la propriété, un jeune

homme, qu'on nommait Pierrot, d'une très haute taille, d'une souplesse et d'une force étonnantes, qui exerce un grand ascendant autour de lui. Un jour l'oncle de Delmar, prompt à la colère, lève une hache sur le front d'un nègre qui, tombé de lassitude et de sommeil, avait écrasé une plante rare. Pierrot l'arrête et lui épargne un crime. Aussitôt on le jette en prison. Delmar va l'y voir, s'entretient avec lui, reconnaît, dans ce fils de roi du pays de Gamboa que les Espagnols ont vendu, une âme vraiment noble et obtient que son oncle retire sa plainte. Le prisonnier disparaît. Trois jours après, dans la nuit du 21 au 22 août 1791, l'insurrection éclate. Parmi leurs chefs, les insurgés en ont un plus généreux, plus humain, pour lequel ils professent une sorte de vénération : Bug-Jargal. Ce Bug-Jargal n'est autre que Pierrot. Loin de se venger de son ancien maître, comme l'en avait un instant soupçonné Delmar, il l'a sauvé, lui et sa famille. Et il sauve Delmar lui-même sur le point d'être mis à mort par les nègres qui l'ont fait prisonnier. Mais, prisonnier à son tour des Français, il est la victime d'une affreuse méprise : on le fusille au moment où il venait \_ de donner une nouvelle preuve de sa magnanimité. Ce Bug-Jargal, — un beau nom, mais qui annoncerait plutôt un individu féroce, — pratique toutes les vertus, l'oubli des injures, le culte de la justice, la religion de l'honneur, l'amour de l'humanité. C'est le neveu chevaleresque de l'Oncle Tom, né avant son oncle.

Cependant le jeune Hugo ne le trouvait pas encore assez parfait. Lorsqu'il reprit son roman, sept ans après l'avoir écrit sur les bancs de sa pension, il rendit ce beau nègre amoureux de la fille de son maître et lui mit une mandoline dans les mains. Quand elle va

prendre le frais au pavillon de la rivière, Bug-Jargal chante des romances espagnoles. Le cousin et le fiancé de Marie, qui a échangé son nom plébéien de Delmar contre le nom plus aristocratique de Léopold d'Auverney, veut châtier ce drôle. Mais à ce moment, Marie serait la proie d'un monstrueux crocodile si Bug-Jargal, dit Pierrot, 11 enfonçait dans la gueule vorace un bâton armé de fer. Elle s arrache aux bras de son sauveur et se jette dans ceux de Léopold. Le fils de roi indigné en oublie la bête. Heureusement, d'un coup de sa carabine, Léopold la foudroie, si bien que Marie a été sauvée^ par Bug-Jargal, et Bug-Jargal sauvé par Léopold.

Cette histoire de crocodile et de mandoline n'est pas la seule complication que Hugo ait introduite dans son roman. Il avait lu des Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue et un ouvrage sur la Littérature des Nègres; il était devenu plus exigeant en fait de couleur locale et d'effets dramatiques. Il nous conduit à l'Assemblée coloniale où l'on discute de la situation ; il s'étend sur les opérations militaires ; puis il nous fait assister a des scènes d'horreur et de superstition. Enfin il crée un bouffon qui est un monstre, le premier de ses bouffons et le premier de ses monstres, leur ancêtre, si j 'ose dire. C est Habibrah, un nain hideux, gros, court, velu, singulièrement agile sur ses deux jambes grêles, la tête énorme hérissée d'une laine rousse et crépue de mulâtre, flanqué de larges oreilles. Cet horrible bouffon, qui est aux yeux des nègres un sorcier, un obi, a tué, pendant son sommeil, l'oncle de Léopold, son maitre, et veut tuer Léopold. Quand il le voit prêt à lui échapper, il s'élance, le poignard levé. Léopold, qui était au bord d'un précipice, l'évite. Le pied de Iïabibrah glisse, et c'est lui qui tombe. Une

racine d'un vieil arbre le retient, au-dessous du bord, par sa jupe chamarrée. Il s'y cramponne énergiquement et supplie Léopold. Celui-ci s'attendrit, lui tend la main ; mais l'autre, préférant la vengeance à la vie, l'entraîne, et, sans Bug-Jargal qui accourt, le nain ne serait pas le seul à rouler dans l'abîme. Nous avons là comme la première ébauche de la grande scène finale de Notre-Dame de Paris : Claude Frollo suspendu à une arête de Notre-Dame et s'écrasant sur le pavé.

Le second Bug-Jargal, plus fort que le premier, mais plus faux et moins agréable à lire, accusait chez Hugo une imagination tournée vers l'excessif et l'horrible. Du reste son grand roman Han d'Islande, conçu trois ans plus tôt que ce remaniement de Bug-Jarg/zl, en était un bel exemple. Il écrivait en 1822 à sa fiancée : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher « certaines idées qui me pesaient et que notre vers fran« çais ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de « roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de « douleur, de jeunesse; je ne t'avais plus; je n'osais en « confier les secrets à aucune créature vivante ; je choi« sis un confident muet, le papier. » Ce confident muet, ce fut Han d'Islande. Il faut qu'il nous le dise pour que nous le croyions. C'est à peine si de temps en temps, l'histoire d'un jeune homme et d'une jeune fille qui s'adorent, et qui se retrouvent après avoir craint de ne pas se revoir, nous rappelle que l'auteur était séparé de celle qu'il aimait et qu'elle pourrait lire entre les lignes de ce roman leurs inquiétudes et leurs espérances 1. Cette idylle est noyée dans une mer d'hor-

1. Les épigraphes des chapitres étaient bien choisis pour cela: par exemple cette citation- de Shakespeare : JULIETTE, — « J/i, crois-Lii

reurs. Représentez-vous le héros, ce terrible Han, un visage de tigre, des mains armées de griffes, des yeux flamboyants. Un vieillard injustement condamné s'est écrié devant lui : « J'exècre les hommes parce qu'ils sont fourbes, ingrats, cruels. Je leur ai dû tout le malheur de ma vie. — Tant mieux! dit Han. Je leur ai dû, moi, tout le bonheur de la mienne. — Quel bonheur? — Le bonheur de sentir des chairs palpitantes frémir sous ma dent, un sang fumant réchauffer mon gosier altéré ; la volupté de briser des êtres vivants contre des pointes de roches et d'entendre le cri de la victime se mêler au bruit des membres fracassés. »

Dans la préface d'une réédition de 1833, Hugo dénon. çait lui-même l'action saccadée et haletante, les gaucheries sauvages de ce roman, « produit inhabile et sans nuances de l'imagination d'un tout jeune homme qui convertissait en.. obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie. » Nodier, dont l'article fut le commencement de leur amitié, s'était montré moins sévère. Il avertissait le lecteur qu'analyser ce livre, ce serait risquer de le caricaturer; il en, énumérait avec un bon sourire les thèmes épouvantables : la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophagie. Mais il y louait « une bonne lecture de l'Edda de l'histoire et beaucoup d'érudition » 1. Malheureusement l'auteur semblait ignorer l'étrangeté des saisons polaires ou avait oublié que la Norvège des ours blancs n'était point éclairée comme la France.

que nous nous revoyions jamais? » — ROMÉO, — or Je n'en doute point, et toutes ces peines deviendront le doux entretien de nos jours à venir. »

1. Hugo avait moins pratiqué l'Edda que l'Introduction d l'Histoire du Danemark et l'Histoire du Danemark de Mallet. (Voir l'élude de M. S. Péès. Revue de Littérature Comparée. Avril 1929.1

Han d'Islande nous offre un autre intérêt que Nodier ne pouvait deviner. Il n'y a pas une grande scène de ce roman qui ne reparaisse plus tard dans l'œuvre du poète. Victor Hugo a toujours eu le goût des combats interminables, des corps à corps surhumains. L'effroyable duel entre le jeune Ordener et Han d'Islande est aussi fantastique que celui d'Olivier et de Roland dans une île du Rhône. A un certain moment le loyal et pur Ordener tient à sa merci le monstre dont la hache s'est embarrassée dans le manteau du jeune homme. Il lui enjoint de livrer les papiers dont le misérable a tué le possesseur et qu'il a volés. Han refuse. Que va faire Ordener? Il baisse son sabre : « Eh bien, dit-il, dégage ta hache des plis de mon manteau afin que nous puissions continuer. » Voilà les politesses qu'il fait à un cannibale. Elles sont plus acceptables de Hernani à don Carlos. Du reste ce cannibale a un vrai cœur de père; il sait au besoin, sans s'abuser sur sa propre ignominie, dénoncer celle du grand chancelier de Danemark et de Norvège « Comte d'Ahlefelt, s'écrie-t-il, si nos deux âmes s'envolaient de nos corps en ce moment, je crois que Satan hésiterait avant de décider laquelle des deux est celle du monstre. »

Ce roman, difficile à lire aujourd'hui, pour ne pas dire illisible, passionna des générations de lecteurs. On aimait à cette époque les romans noirs et sanglants. Han d'Islande avait de quoi satisfaire les plus exigeants. Ils n'y admiraient pas uniquement, comme il nous arrive encore de le faire, les qualités de 1 écrivain, la sûreté de sa composition, ses dialogues dont le seul défaut est la tension continue et le continuel éclat lapidaire. Ses personnages ont déjà pris l'habitude, qu'ils ne perdront jamais, de se donner la réplique

tous les jours de la semaine comme ceux de Corneille le dimanche. Leur consigne est trop souvent d'être laconiques, décisifs et sublimes. Et vous pourrez remarquer que, lorsque Hugo nous raconte ses souvenirB et se met en scène avec ses interlocuteurs, c'est la même escrime, ce sont les mêmes battements de fer. Enfin Nodier avait raison de noter, au milieu de ce qu'il appelait les jeux barbares d'une imagination malade, une veine de gaieté qui jaillira plus d'une fois dans son théâtre, dans Notre-Dame et dans les Misérables1.

Han d, 'Islande était certainement empreint de l'influence des romans de Walter Scott. L'année même où Hugo l achevait (1823), il publiait dans le Conservateur un article sur le romancier écossais d'autant plus curieux qu'il y formulait son idéal. Il ne louait pas Walter Scott d'avoir rétabli dans le roman historique les droits et la prééminence de l'histoire, ce qui est à nos yeux un de .ses titres les plus incontestables. La vérité historique le touche moins que la vérité morale. L'aveu du jeune Hugo est retenir. Il traitera toujours l histoire en moraliste. Je ne connais pas une meilleure façon de la dénaturer. Le roman de Walter Scott lui paraît merveilleux ; mais il y manque le sentiment ou la force poétique. « Après sort roman pittoresque, « mais prosaïque, disait-il, il restera un autre roman « à créer plus beau et plus complet encore selon nous. « C est le roman à la fois drame et épopée, pittoresque

1. Victor Hùgo avait le tempérament gai. Madame Hugo nous raconte qu'un peu avant son mariage, A. de Vigny le prit un matin avec Emile Deschamps et les emmena en coucou déjeuner à Courbevoie où casernait son régiment. « Les trois poètes convinrent de ne parler qu'en vers pendant la. route et se livrèrent à un dialogue saugrenu et à des soubresauts d'imagination qui les firent prendre par te cocher pour troia imbéciles. » On voit mal Viçny dans ce rôle, mais ofi y voit très bien Hugo. "

« mais poétique, réel mais idéal, vrai mais grand, qui « enchâssera Walter Scott dans Homère, » Le programme qu'il se traçait ainsi à vingt et un ans, il essaiera de le réaliser huit ans plus tard dans NotreDame de Paris, et trente ans plus tard dans Les Misérables. Il rejetait le roman épistolaire; il repoussait aussi le roman purement narratif. Il veut un roman dramatique « où l'action imaginaire se déroule en « tableaux vrais et variés, comme se déroulent les évé« nements réels de la vie ; qui ne connaisse d'autres « divisions que celles des différentes scènes à dévelop« per ; qui enfin soit un long drame, où les descriptions « suppléeraient aux décorations et aux costumes, où « les personnages pourraient se peindre par eux« mêmes et représenter, par leurs chocs divers et mul« tipliés, toutes les formes de l'idée unique de Tou— « vrage. »

Avant d'entreprendre ce-roman à la fois épopée et et drame, il écrivit un petit livre près duquel les scènes abominables de Han d'Islande me semblent presque une berquinade : c'est le Dernier jour d un condamné à mort. La préface de la quatrième édition en était dialoguée dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes. Ce qui est très amusant, c'est que l'auteur s'y faisait adresser par un poète élégiaque et par un gros Monsieur les deux critiques les plus justes de son ouvrage. Hugo était l'ennemi déclaré de la peine de mort. En 1820 il s'était trouvé sur le passage de Louvel conduit à l'échafaud ; et il l'avait plaint. En 1825, il vit à la place de Grève le bourreau arracher le voile noir d'un parricide, et un jeune visage effrayé et hagard lui appa-

rut. Une autre fois il aperçut dans la sinistre charrette un vieil homme dont le crâne chauve éclatait au soleil. L émotion qu 'il ressentit à ces spectacles ne prouve rien contre la peine de mort. Elle prouve seulement que, pour les gens de cœur, il est pénible et peut être atroce d assister à une exécution capitale. Ses autres arguments m'ont toujours paru très faibles. Mais je . ne discute point la question. Le gros Monsieur, qui vient de" lire le journal, où le condamné à mort nous confie minutieusement toutes ses impressions, s'écrie : « On n'a point le droit de faire éprouver à son lecteur des souffrances physiques. » Le gros Monsieur n'a pas tort, mais il s'exprime mal. L'écrivain a le droit de nous infliger toutes les souffrances qui lui plaisent ; mais il mérite que nous lui faussions compagnie. C'est abaisser l'a.rt de s'en servir pour tourmenter nos nerfs. On ne lit plus guère Han dislande ou Bug-Jargal, mais on lit encore bien moins le Dernier Jour.

Quant au poète élégiaque, il s'écrie de son côté :

« Détestable!... Encore ce criminel, si je le connaissais! Mais point. Qu'a-t-il fait? On n'en sait rien. C'est peut-être un fort mauvais drôle. On n'a pas le droit de m'intéresser à quelqu'un que je ne connais pas. » Il est plein de bon sens, ce poète élégiaque. En effet, Hugo nous laisse dans l'ignorance du crime que son condamné a commis ou dont on l'accuse. C'est un homme qui a de bonnes manières, un homme du monde. Avant qu 'on lui lise l'arrêt, son avocat se penche vers lui avec un sourire : « J'espère, dit-il. »

« N 'est-ce pas? lui répondis-je, léger et souriant aussi. » Un jour, tout Bicêtre retentit de trousseaux de clés, de voix, de rires, de chants. On ferrait les forçats qui allaient partir pour Toulon. Cette affreuse

cérémonie lui produisit un tel effet qu'il déclare préférer le couteau de Guillotin au carcan de la chiourme Son vœu sera exaucé. Mais, encore une fois, de quel forfait est-il coupable ? D'aucun ! Ce condamné, c'est Victor Hugo en personne qui, la plume à la main, s'imagine qu'on viendra dans quelques heures le chercher pour le mener à la guillotine. En attendant, il nous raconte son idylle aux Feuillantines avec Adèle ; mais il remplace Adèle par la jeune Andalouse qu'il connut à Madrid, cette Pepita au collier d'ambre près de laquelle il palpitait « comme un nid près du faucon », pendant que

Les soldats buvaient des pintes Et jouaient au domino Dans les grandes chambre peintes Du palais Masserano.

Notre condamné demande à voir .sa fille : c'est Léopoldine qu'on lui amène, fraîche, rose, avec de grands yeux. Il lui souvient aussi qu'il est allé, naguère ou jadis, visiter le bourdon de Notre-Dame. Il s'est avancé en tremblant sur des planches mal jointes et l'énorme cloche tinta... Mais j'en ai assez, de ce Victor Hugo à qui on doit couper la tête au lever du jour. Je ferme le livre, et je lui pardonne cette absurdité psychologique, à condition qu'il nous reconduise au bourdon de Notre-Dame.

Le Dernier jour avait paru en 1829, quelques mois après les Orientales. Le 15 mars 1831 paraissait NotreDame de Paris. Hugo avait vingt-neuf ans. Il avait renouvelé la poésie lyrique par la couleur et par la

variété des rythmes; il avait renouvelé le théâtre avec son Hernani. Dira-t-on que Notre-Dame de Paris renouvelait le roman? Le Cinq-Mars de Vigny, la Chronique de Charles I.V de Mérimée l'avaien-t devancée. Mais ni la Chronique ni le Cinq Mars n'avaient cette solidité harmonieuse et cette beauté. Bug-Jargal, Han dislande, malgré toutes les promesses qui y étaient contenues, nous préparaient moins à cette œuvre définitive que les premières Odes aux Orientales.

Il est de règle que la critique fasse payer à un ouvrage son extrême popularité. Notre-Dame de Paris a été pendant longtemps la création la plus populaire de Hugo. Quasimodo, Claude Frollo, Jehan Frollo, Clopin Trouillefou, la Esméralda, Phœbus de Chateaupers, tous ces personnages, qu'on le veuille ou non, sont entrés dans le courant de notre vie. Qu'on le veuille ou non, ils font partie de l histoire ou, si vous préférez, de la légende du vieux Paris. Notre-Dame, elle-même, a reçu de Hugo une existence romanesque qui ajoute à son prestige et grandit celui du romancier. Lorsque le jeune Vacquerie, arrivant de sa province, s'écriait que tout Paris pour lui était rempli de Hugo et que les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom, il revêtait d une image plaisamment imprévue le sentiment quia été, en général, jusqu'à la mort du poète, celui de la jeunesse. Cependant on fut dur d'assez bonne heure envers Notre-Dame de Paris. Jadis on nous apprenait que la pierre y tient trop de place et l'âme humaine pas assez. Et nous l'avons docilement répété jusqu'au jour où, relisant avec des yeux d'homme cet admirable roman, nous nous sommes aperçus qu'il renfermait autant d'humaine observation et d'humaine vérité que tant de romans dits psychologiques et qu'il ne convenait

pas de lui reprocher d'avoir donné tant de place à la pierre, attendu que cette place était de la vie.

Seulement il faut d'abord passer sur des défauts qui sont d'autant plus offensants qu'ils risquent de gâter de fort belles choses. Le premier, le plus grave, est le pédantisme de Hugo. Rien ne paraît plus opposé à la vigoureuse spontanéité de son génie. Mais il aime l'érudition moins en savant qu'en collectionneur et en artiste; il en poursuit les bizarreries qui en s^nt comme les orchidées ; elles ont des sons, une forme, une figure qui enchantent son imagination. D'autre part, il a le désir de nous étonner, de nous éblouir. Les chapitres intitulés Coup d'œil impartial sur l'ancienne magistrature et le Retrait ou dit ses heures Monsieur Louis de France sont hérissés de détails aussi faciles à se procurer que fastidieux. Nous le savons, il s'est consciencieusement documenté. Il ne nous a point caché qu'il avait lu de très près le livre de Sauvai sur Paris. Il a consulté les Chroniques de Pierre Mathieu. Il a compulsé les Comptes de la Prévôté où il a trouvé les noms de quelques-uns de ses personnages. Pour composer ses chapitres Abbas Beati Martini et 'AN 'AFKH il-a eu recours au Dictionnaire Infernal de Collin de Plancy. Ce n'est pas sa documentation qu'on regrette, c'est l'intempérance avec laquelle il l'a déversée dans son livre, sans égard. à notre fatigue.

Un second défaut, qui, hélas ! ira s'accentuant, c'est la verbosité des personnages et particulièrement de celui que j'appellerai le philosophe de la troupe. Gringoire, sur le point d'être livré à Tristan-l'Hermite, adresse à Louis XI un discours dont on s'étonne que celui-ci ne l'ait pas interrompu dix fois pour le faire pendre. Il est vrai que le roi n'est pas moins bavard. Il refuse

à Olivier Le Daim une place de conseiller que celui-ci sollicitait; mais il accompagne son refus de l'énumération de tous les postes et honneurs dont il l'a pourvu et gratifié, et avec quel sens du pittoresque! « ... En « 78, nous vous avons gracieusement assis, par lettres « patentes scellées sur double queue de cire verte, une « rente de dix livres parisis, pour vous et votre femme, « sur la place aux marchands, sise à l'école Saint-Ger« main... » Le même Gringoire, fuyant en barque avec la Esméralda et Claude Frollo, pendant que le massacre des truands continue, s'épanche en propos décousus que ses compagnons ne sont pas d'humeur à écouter, mais qui fournissent à l'auteur l'occasion d'égrener un certain nombre de notes inédites ou de renseignements puisés dans les dictionnaires, et aussi de faire le procès du roi Louis XI, une des bêtes noires des Romantiques, comme la plupart des grands artisans de l'ordre français. Enfin on critiquera, si l'on veut, l'emploi des procédés romanesques qui commençaient déjà à être un peu fatigués : l'enfant volé par les Égyptiens (il y en avait un dans Han d'Islande), reconnu par sa mère au moment où elle va le perdre à jamais ; cette mère, ancienne fille publique, aujourd'hui sœur Gudule, qui de désespoir s'est enterrée vive au fond d'une cellule pratiquée dans l'épaisseur d'une muraille. Mais, après tout, ces expédients, dont le mélodrame s'est emparé, encombrent moins le roman de Hugo que son théâtre.

Un des critiques qui ont été le plus impitoyables pour lui, son ennemi le plus méthodique et qu'on a pu le moins convaincre d'erreur, Edmond Biré, a écrit : « N'y eût-il dans le livre de Victor Hugo que la cathédrale... animée, vivante, indestructible comme sa sœur la cathédrale de pierre; n'y eÚt-il que cette résurrection

du vieux Paris avec ses rues étroites, ses maisons surplombantes, ses églises et ses mille clochers, avec ses effets de lumière et d'ombre aussi magiques que ceux de Rembrandt, avec ses mendiants plus déguenillés, plus fantastiques, plus grouillants que ceux de Callot; n'y eLit-il que cela, Notre-Dame de Paris serait encore une œuvre de premier ordre. » Rien n'est plus vrai. Dans Notre-Dame de Paris, il y a d'abord le Paris du quinzième siècle. Aucun livre d'archéologie ou d'histoire ne nous a jamais donné une aussi vive impression de cette forêt de pierres, de maisons, de palais, de couvents, de masures où dans un éternel clair-obscur les physionomies des personnages font des saillies lumineuses. Mais surtout personne n'en a senti et ressuscité la beauté comme Hugo. Le Paris du quinzième siècle n'est pas seulement à ses yeux de voyant une belle ville : « c'est une ville homogène, un produit architectural et historique du moyen-ùge, une chronique de pierre. » Cinquante ans plus tard, lorsque lq. Renaissance l'envahit avec le luxe éblouissant de ses fantaisies et de son paganisme, Paris fut peut-être encore plus beau, mais iL perdit de son harmonie. Puis la Renaissance ne se contenta pas d'éditler, elle détruisit et depuis « la grande ville alla se déformant de jour en jour ». Hugo arrête un instant sa pensée sur les monuments modernes du Paris qu'il a devant lui : la Sainte-Geneviève de M. Soufflot, ce gâteau de Savoie; le palais de la Légion d'Honneur, ce morceau de pâtisserie distingué ; les deux grosses clarinettes qui servent de tours à Saint-Sulpice ; le Palais de la Bourse « qui pourrait être indifféremment un hôtel de ville, un collège, un manège, une académie, un entrepôt, un tribunal, un musée, une caserne, un sépulcre, un temple,

un théâtre » et dont la colonnade permet sans doute, les jours de grande solennité religieuse, « un développement majestueux à la théorie des agents de change et des courtiers de commerce. » Hugo n'accepte que le Paris de Napoléon, à la place Vendôme. « Celui-là est sublime, une colonne faite avec des canons. » Mais aucun Paris ne vaut celui de Louis XI; et, après nous avoir décrit les quartiers et les rues, les maisons il solives sculptées, à vitres de couleur qui se surplombent d étage en étage ; l interminable zigzag des pignons ; l 'île de la Cité pareille à une énorme tortue, « dont les ponts écaillés de tuiles sortent, comme des pattes, de dessous sa grise carapace de toits » ; cette populace de bicoques serrées et étriquées où se carre un hôtel de pierre « comme un grand seigneur dans un tas de manants » ; après nous avoir fait passer sous les yeux ces eaux-fortes, voici la vision d'ensemble qu'il nous en laisse :

« Regardez le jour à travers cette haie surprenante « ( aiguilles, de tours et de clochers; répandez au milieu « de 1 immense ville, déchirez à la pointe des îles, plissez « aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaques « vertes et jaunes, plus changeante qu'une robe de « serpent; détachez nettement sur un horizon d'azur « le profil gothique de ce vieux Paris; faites-en flotter « le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à « ses innombrables cheminées; noyez-le dans une nuit « profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et « des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices ; « jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement « et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours ; « ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre « les mille angles aigus des flèches et des pignons et

« faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de « requin, sur le ciel de cuivre du couchant. »

Cette peinture est suivie de la célèbre symphonie des carillons, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, « Voyez, à un « signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, « ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord « des tintements épars, allant d'une église à l'autre, « comme lorsque les musiciens s'avertissent qu'on va « commencer. Puis tout à coup, voyez, car il semble « qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez « s'élever au même moment de chaque clocher comme « une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. « D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, « pure et pour ainsi dire isolée des autres dans le ciel « splendide du matin ; puis peu à peu, en grossissant, « elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une « dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique « concert... Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chan« teuse aigre et fêlée ; ici la voix sinistre et bourrue de « la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre « avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette « sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants « sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes « coupetées du beffroi de Notre-Dame qui les font « étinceler comme l'enclume sous le marteau... La « rumeur qui s'échappe de Paris, le jour, c'est la ville « qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est « la ville qui chante. Prètez donc l'oreille à ce tutti « des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure « d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du « fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et « lointain de quatre forêts disposées sur les collines de

« l'horizon comme d'immenses buffets d'orgues; ... et « dites si vous connaissez au monde quelque chose de « plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus € éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonne« ries;... que ces dix mille voix d'airain chantant à la « fois dans des flûtes de pierres hautes de trois cents « pieds; que celle cité qui n'est plus qu'un orchestre; « que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête. » C'est là une des pages les plus éblouissantes de la langue française, une des plus parfaites de Hugo, une des plus significatives aussi de son imagination visuelle.

Mais dans ce Paris splendidement évoqué, il y a Notre-Dame. Hugo ne se trompait pas en écrivant que son livre avait peut-être ouvert quelques perspectives vraies sur l'art du moyen-âge, sur cet art peu connu des uns, méconnu des autres. L'auteur d'un des plus grands livres de. notre temps, l'Art religieux au treizième siècle, M. Emile Mâle, lui a rendu pleine justice. « Victor Hugo, écrit-il, dans un des chapitres de NotreDame de Paris, où la lumière se mêle à tant d'ombre, disait : « Au Moyen-Age, le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » Nous avons démontré laborieusement ce que le poète avait senti avec l'intuition du génie. » Hugo adorait l'architecture. Nodier lui disait : « Vous avez au corps le démon Ogive. » Pendant le sacre de Charles X, il avait surtout contemplé et étudié Sa Majesté la cathédrale de Reims, « dont la façade, disait-il, est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture. » Il a été le premier de nos grands écrivains qui ait exprimé l'idée que le symbole s'était épanoui dans l'édifice et que, depuis la pagode la plus immémoriale

de l'Hindoustàn jusqu'à la cathédrale de Colognê, l'architecture avait été l'écriture magistrale du gëhre humain. La beauté et la signification symboliques de Notre-Dame lui apparaissaient dans chaque pierre dù il voyait non seulement une page de l'histoire du pays, mais encore une page de l'histoire de la science et de l'art. Il connaissait à merveille la cathédrale; il y allait souvent et pas uniquement pour contempler du haut des tours les soleils couchants. Il est probable qu'il eut l'occasion d'y rencontrer plus d'une fois, — c'est de M. Baldensperger que je tiens cette hypothèse très vraisemblable et qu'il se réserve d'approfondir, — un archidiacre nommé Œgger qui aurait pu, sur certains points, lui servir de prototype dans sa conception de Claude Frollo. Cet Œgger sortit de l'Église : il fut professeur au lycée de Quimper et publia un Vrai Messie et une Clef de la Nature qui accusent une tendance au SYIIlbolisme hermétique. Influa-t-il sur l'esprit de Hugo naturellement tourné vers le mystère et les sciences occultes? En tout cas, je serais très tenté d'attribuer à son étude passionnée de Notre-Dame l'importance grandissante de ses interprétations symboliques des choses et des spectacles de la nature.

Malheureusement son goût du système l'emporta beaucoup trop loin; et c'est ce qui nous explique le mot de M. Mâle « un chapitre de Notre-Dame où la lumière se mêle à tant d ombre y>. L'erreur de Hugo a son excuse dans la demi-ignorance où l'on était en 1832 de l'iconographie du moyen-âge. Son idée, originale d'ailleurs, niais du genre des idées superficielles et spécieuses qu'il avait énoncées dans la Préface de Cromwell, était que, pendant l'orageuse période des Jacqueries, des Pragueries et des Ligues, la face

de l'architecture avait changé comme la face de l'Europe; l'hiéroglyphe avait déserté la cathédrale pour nller blasonner le donjon, et la cathédralë avait échappé au prètre pour devenir la propriété de l'artiste. Le caprice et la fantaisie succédant au mystère et au mythe le livre architectural n'était plus âri sacerdoce, il appartenait à l'imagination, à la poésie, au peuple. « Il existe à cette époque, dit-il, pour la pensée écrite « en pierre un privilège tout à fait comparable à. notre « liberté de la presse : c'est la liberté de l'architec« ture. Cette liberté va très loin. Quelquefois un por« tail, une façade, une église totit entière présentent « un sens symbolique absolument étranger au eulte ou « même hostile à l'Église... » De là à faire des artistes du moyen-âge, des révoltés, des sceptiques, des libres penseurs, des précurseurs de la Révolution, vous seriez surpris que Hugo y manquât. Et pourtant nous ne sbmmes qu'eh 1'832, et huit ans plus tard, dans les Rayons et les Ombres, il maudira encore Voltaire ! Mais M. Mâle a victorieusement réfuté ce paradoxe, repris par Viollèt-le-Duc qui n'avait pas les mêmes excuses que l'auteur du fameux chapitre Ceci tuera Cela. Il nous a montré que ces artistes, si faussement soupçonnés d'inquiétude métaphysique, d'opposition politique ou de verve polémique, s'étaient appliqués à n'être que les dociles interprètes d'une grande pensée. « L'Église, dit-il, n'abandonna guère à leur fantaisie que les parties de pure décoration. Mais là leur puissance créatrice se déploie librement... Les plantes, les animaux, toutes ces belles créatures qui éveillent la curiosité et la tendresse dans l'âme de l'enfaht et du peuple naissent sous leurs doigts. Par eux la cathédrale est devenue un être vivant, un arbre gigantesque,

plein d'oiseaux et de fleurs. Elle ressemble moins à une œuvre des hommes qu'aune œuvre de la nature. » Ce n'est pas la première fois que je constate que la vraie poésie est toujours du côté de la vérité. L'assertion de Hugo peut être séduisante parce qu'elle suppose un état d'esprit romantique chez les sculpteurs du moyen-âge; mais ce que nous dit M. Mâle est plus touchant et plus beau.

Sauf cette digression sur l'évolution de l'architecture, ni la description de Paris ni celle de la cathédrale ne sont des hors-d'œuvre comme nous en trouverons dans les Misérables et dans les autres romans. La ville nous aide à comprendre les âmes. Quant à NotreDame, elle n'est pas seulement un des théâtres principaux du drame, elle en est un des principaux personnages. Faut-il rappeler le sujet? L'archidiacre Claude Frollo a conçu une passion insensée pour une bohémienne, la Esméralda, qui,-de temps en temps, avec sa chèvre savante aux cornes dorées, vient baller sur le parvis de la cathédrale. Un soir, il a voulu la faire enlever par une espèce de monstre qu'il a élevé et qui lui sert de sonneur, Quasimodo. Mais un beau capitaine, Phœbus de Chateaupers, l'a tirée des bras qui s'étaient refermés sur elle. Quasimodo saisi, garrotté, est traîné devant les juges et condamné à la flagellation et à une heure de pilori. Comme il était là, sanglant, sous les huées et les projectiles et que, d'une voix déchirante, il criait : A boire ! sa victime de la veille, l'Égyptienne, monta rapidement l'échelle et porta doucement sa gourde aux lèvres du misérable. Il avait cru qu'elle venait se venger. Une grosse larme

roula sur son visage difforme. Une étoile se leva dans la nuit de cette âme.

Cependant la Esméralda a accepté un rendez-vous de son sauveur. Claude Frollo s'attache aux pas de Phœbus qui, par gloriole, par intérêt et par cynisme, ne demande pas mieux que de l'introduire dans un réduit qu'une porte vermoulue sépare du galetas où il amènera l'Égyptienne. Au moment où elle s'abandonne aux baisers, le prêtre brise la porte, plonge un'couteau dans le dos du beau capitaine et s'enfuit. Elle a reconnu le meurtrier. Mais, si elle le dénonçait, qui la croirait? On l'arrête et, pendant quePhœbus, dont personne ne se préoccupe, se rétablit et va se terrer dans sa garnison à quelques relais de Paris, elle est condamnée à faire amende honorable devant le grand portail de Notre-Dame et de là à être menée en place de Grève pour y être étranglée et pendue. Mais quand l'amende honora-ble est faite, quand les prêtres, Frollo en tête, ont chanté sur elle, du fond de l'église ténébreuse, le chant des morts et que les aides du bourreau se disposent à la reporter évanouie dans le tombereau funèbre, Quasimodo, qui a tout suivi de la galerie des Rois au-dessus des ogives du portail, se laisse glisser à l'aide d'une corde « comme une goutte de pluie le long d'une vitre », court sur les deux bourreaux, les terrasse, enlève la jeune fille et d'un seul élan rebondit jusque dans l'église en criant: Asile! Asile!

La voici donc à l'abri dans Notre-Dame, protégée par Quasimodo, mais exposée aux entreprises du prêtre qu'elle hait. Le droit d'asile était sacré, à moins que le Parlement ne rendit un arrêt de réintégration qui violàt le refuge et restituât le criminel au bras séculier. Claude Frollo, repoussé par la Esméralda, a fait rendre

cet arrêt; mais il en éprouve aussitôt tant d'horreur qu'il provoque le soulèvement des truands de la Gour des Miracles qui considèrent la Esméralda catnme leur Notre Dame vivante et qui sè mettent en marche pour la soustraire à la prévôté. Leur assaut à la cathédrale serait probablement victorieux si Quasimodo; qui ne comprend rien à cette attaqué et qui s'imagine qu'elle menace la jeune fille, ne luttait prodigieusemeut contre eux et ne permettait ainsi à la troupe alertée d'accourir et de disperser ou de massacrer les envahisseurs. Au milieu de tout ce tumulte, Claude Frollo est parvenu à s'emparer de la Esméralda : il la supplie une dernière fois, mais elle préfère la mort à son amour. Alors, furieux, désespéré, -il là remet, pourqu'&lle la livre au bourreau, a une recluse qui dans chèque femme d'Egypte voit la voleuse de sa petite fille. Hélas! sa petite fille volée jadis, c'est la Esméralda. Mère Bt fillese reconnaissent trop tard. La jeune fille est pendue ; la mère tombe morte. Claude Frollo est précipité du haut de Notre-Dame par Quasimodo, pendant que, l'éxécuteur des hautes-œuvres remplit son office. Quasimodo disparaît. On retrouva plus tard dans une cave de Montfaucon son squelette qui tenait embrassé celui de l'Egyptienne. « Phœbus de Chateaupers fitatissiune lin tragique : il se maria. »

Selon la méthode qu'il avait préconisée dans son étude sur Walter Scott, Hugo a composé son roman par tableaux. Je n'ai point parlé dans ma rapide analyse du poète famélique Gringoire. C'est pourtant à lui que nous devons le tableau d'un Mystère représenté au Palais de Justice, et à sa déambulation nocturne le tablfeaii de la Cour des Miracles. Gringoire, poète malheureux dont la pièce a été désertée par un public qui

préférait voir danser la Esméralda, mais amoureux de la beauté, a suivi « cette salamandre, bette nymphe, cette déesse », et il est allé échouer là où jamais htinnête homme n'avait pénétré à une heure aussi tardive, dans le royaume de la Truanderie: C'est encore par l'entremise de Uringdire que Claude Frollo déchaîne les Truands coiitre Notre-Dame. Les deux tableaux de la Cour des.Miracles et de l'assaut à Notre-Dame rappellent la définition que Hugo avait dor1héè du roman historique moderne : du Walter Scott enchâssé dans de l'Homère. La Cour des Miracles sentit le triomphe d'une épopée burlesque, — et sinistre en même temps ; et ce que j'admire dans l'opulente peinture de cette place où les bouges t'omissetit leur clientèle crapuleuse, c'est la décence du pinceau qui ne lui enlève rien de sa force, et t'est aussi l'art avec lequèl Hugo en a su tempérer l'horreur par cette verve gauloise, ce sens du comique que Nodier avait déjà sentis en lisant Han d'Islande. On a ti'op considéré les Romantiques sous un jour mélancoliquè ou funèbre. Je voudrais un livre sur la renaissance de la gaieté rabelaisienne au soleil de 1830 : voyez plutôt Alexandre Dumas qui rit de ses trente-deux dents, Théophile Gautier et ses JeunesFrancé, le copieux Balzac, Hugo qui, pas plus que l'auteur du Gargantua, ne dédaigne le calembour.

Je ne connais rien dans les récits épiques qui soit supérieur comme peinture à l'attaque des truands contre Not-re-Dame. Nuit de fureur et d'incendie où leur flot vient battre les murs et la porte du géant de pierre, pendant qtie Quasimodo, du haut de la plate-forme entre les tours, jetait sur eux d'énormes poutres et répandait du plomb fondu, « dont les gouttes entraient d-ans les crânes comme des vrilles de feu »; Le foyer

qu'il avait allumé rendait tout fantastique. « Les sculp« tures de diables et de dragons prenaient un aspect « lugubre. La clarté inquiète de la flamme les faisait « remuer à l'œil. Il y avait des guivres qui avaient « l'air de rire, des gargouilles qu'on croyait entendre « japper, des salamandres qui soufflaient dans le « feu, des tarasques qui éternuaient dans la fumée. Et « parmi ces monstres ainsi réveillés de leur sommeil « de pierre par cette flamme, par ce bruit, il y en avait « un qui marchait et qu'on voyait de temps en temps <( passer sur le front ardent du bûcher comme une « chauve-souris devant une chandelle. » Et cette apparition dantesque se termine sur ce trait de poète épique : « Sans doute ce phare étrange allait éveiller « au loin le bûcheron des collines de Bicêtre épou« vanté de voir chanceler sur ses bruyères l'ombre « gigantesque des tours de Notre-Dame. »

Je ne parlerai pas des autres tableaux : celui du jugement, celui de l'amende honorable, celui de la pen-" daison, ni des scènes dramatiques comme celle du coup de poignard, ni des scènes presque comiques, comme celle où Claude Frollo excédé lance à son diable de frère le fameux Faites-vous truand! qui ressemble à un mot de Molière. Mais les personnages sont bien plus vivants et bien plus vrais qu'on ne l'a dit. Hugo nous présente son Claude Frollo dans une sombre cellule toute pareille à celle où. l'eau-forte de Rembrandt nous représente, croit-on, le docteur Faust : une table chargée d'objets impressionnants, têtes de mort, sphères, alambics, compas, parchemins hiéroglyphiques, un immense fauteuil et un grand cercle lumineux, composé de lettres magiques, qui brille sur le mur du fond. Il ne manque que cette vision flam-

boyante à la cellule de Claude. Il a trente-six ans. Il est sorti de la bonne bourgeoisie. Ses parents-l'avaient destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. Il a grandi dans la gravilé et la tristesse. La peste de 1466 (nous sommes en 1482) lui avait enlevé son père et sa mère. Il ne lui restait qu'un frère, Jehan, encore au berceau. Il crut que ce petit être suffirait à tous les besoins de son cœur et il a mis dans son affection pour lui son caractère « profond, ardent, concentré ». A vingt ans, une dispense spéciale du Saint-Siège le faisait prêtre, et il se trouvait le plus jeune des chapelains de NotreDame. On l'admirait pour son austérité et pour son savoir. La théologie mystique, la théologie canonique, la théologie scolastique l'avaient nourri. Il avait étudié le droit civil, le droit canon, la médecine et les arts libéraux. On pouvait encore à cette époque acquérir des connaissances encyclopédiques. Elles ne lui avaient point desséché le cœur.

Il était généreux. Un matin de Quasimodo, il aperçut un groupe de vieilles femmes qui glapissaient autour du lit de bois des enfants trouvés. Il s'approcha et vit un pauvre être difforme « avec une verrue sur l'œil gauche, la tête dans les épaules, la colonne vertébrale arquée, le sternum proéminent, les jambes torses. » Il eut compassion de cette infortune et il le fit élever « pour l'amour de son frère, afin que, quelles que fussent dans l'avenir les fautes du petit Jehan, il eût par devers lui cette charité faite à son intention ». Depuis, il a été nommé archidiacre; il est le second acolyte de l'Évêque. Mais Jehan est tombé de la paresse dans la débauche. Claude, découragé, a demandé à la science l'oubli de ses peines et de ses déceptions. Il ne s'est point jeté en Dieu, car il n'a aucun mysticisme. Il

s est abandonne à sa curiosité d'esprit, à sa passion de savoir, qui l ont fatalement entraîné jusqu'aux sciences occultes. Il s était épris du portail symbolique de Notre-Dame. « Tantôt il examinait les Vierges folles « avec leurs lampes renversées, tantôt les Vierges « sages avec leurs lampes droites ; d'autres fois, il caleu« lait l'angle du regard de ce corbeau qui tient au por« tail de gauche et qui regarde dans l'église un point « mystérieux où est certainement cachée la pierre phi« losophale, si elle ne l'est pas dans la cave de Nicolas « Flamel. » Il essayait de découvrir le sens secret de la cathédrale. On voyait paraître et disparaître, à la petite lucarne d une cellule qu'il s'était aménagée dans une des tours, « une clarté rouge, intermittente, « bizarre, qui semblait suivre les aspirations haletantes « d un soufflet. » Claude Frollo cherchait la pierre philosophale.

Peut-être cherchait-il surtout à tromper sa nature. Qui sait s'il ne vaut pas mieux goûter par l'esprit au fruit défendu, dans l'occultisme et l'hermétisme, que d 'y mordre avec les sens? Mais fait-on sa part a Satan ? L 'uii ne conduit-il pas à l'autre ? Claude s'était toujours détourné de la femme, bien que ses instincts refoulés eussent « plus d'une fois soulevé convulsivement la chaîne des vœux de fer qui le scellaient aux froides pierres de l'autel ». Un jour qu'appuyé à la fenêtre de sa cellule il entendait un bruit de tambour et de musique, il regarda sur la place du parvis une créature qui dansait et vit près d'elle une chèvre, une bête du Sabbat, qui semblait rire. Il ne douta pas un instant que cette femme lui ait été envoyée pour sa perdition. C'est un coup de génie d'avoir ainsirendu Claude Frollo irrésistiblement et passionnément

épris de celle qui, entre toutes les femmes, devait logiquement lui inspirer le plus de défiance et de répulsion. P4ais elle vipnt du pays mystérieux d'Egypte, de de la patrie des sortilèges, des conjurations, des sorcelleries, des secrets enfouis dans la poussière des âges. Le même qu'exerce sur lui l'hermétisme émane du corps de cette vierge folle qu sage qui danse. Elle est toute lq. convoitise de son esprit passée dans ses sens et délicieusement incarnée. Il verra luire dans ses yeqx la damnation dont la cabale pouvait menacer son âmej mais combien plus attirante et plus belle ! Il y aura de la flq.mmP alchimique daps son amour. Ne le cqmparpz pas à Fausj;, dont évidemment Hugo s'est souvenu. Faust yeut recommencer sa vie. Frollo ne veut que posséder une femme, la seule qui existe pour lui, peut-être une sorcière. Il n'est pas vieux, bien qu'il ait déjà grisonpé. Ne voyez pas non plus en lui un révolté. M se sent écrasé par cette Fatalité dont il a gr.q,yé le nom grec '.A.v.xy.r..1J dans un obscur recoin d'upe des tours. La science ne compte plus; son laboratoire se rouille et s'encrasse, Dans sa dernière rencontra avec la Esméralda, lorsqu'il lui donne à choisir entre le gibet et lui ; « Docteur, je bafoue la science, s'écriet-il; gentilhomme, je déchire mon nom ; prêtre, je fais du missel un oreiller de luxure, je crache au visage de mon Pieu! Tout cela pour toi, enchanteresse, pour être plus digne ee ton enfer. » Pour elle il a tué, car son couteau cherchait de sa pointe le coeur de Phœbus ; pour elle, popr l avpir à sa discrétion, il a commis le plus grapd crime •' il l'a laissé condamner innocente. Il est sûr d être damné. Mais qu'il le soit au moins avec cette magicienne diabolique dont les refus et la haine le torturent!

Une des scènes les plus pathétiques est celle où, la croyant morte, il la voit surgir devant lui. L'amende honorable accomplie, il s'était enfui et avait erré tout le jour dans les rues, dans les faubourgs, ignorant que Quasimodo l'avait sauvée de la potence. Le soir, il rentra à Notre-Dame. Tout y était sombre et silencieux. Derrière un massif de piliers, le bréviaire public, que, sous son treillis de fer, éclairait la lueur rougeâtre d'une pauvre lampe, était ouvert à ce passage de Job : « Et un esprit passa devant ma face et j'entendis un petit souffle et le poil de ma chair se hérissa. » Il gravit lentement l'escalier des tours et se trouva tout à coup sous la porte de la plus haute galerie. En ce moment l'horloge, de sa voix grêle et fèlée, sonna minuit. « Oh, se dit-il tout bas, elle doit « être froide à présent! »... Un coup de vent éteignit « sa lampe et presque en même temps il vît paraître, à « l'angle opposé de la tour, une ombre, une blancheur, « une forme, une femme. Il tressaillit. A côté de cette « femme, il y avait une chèvre qui mêlait son bêlement « au dernier bêlement de l'horloge. Il eut la force de « regarder : c'était elle. Elle était pâle, elle était « sombre. Ses cheveux tombaient sur ses épaules « comme le matin ; mais plus de corde au cou, plus de « mains attachées : elle était libre, elle était morte. Elle « venait vers lui, lentement, en regardant le ciel. La « chèvre surnaturelle la suivait. Il se sentait de « pierre et trop lourd pour fuir. A chaque pas qu'elle « faisait en avant, il en faisait un en arrière, et c'était « tout. Il entra ainsi sous la voûte obscure de l'escalier. « Il était glacé de l'idée qu'elle allait peut-être y entrer « aussi. Si elle l'eût fait, il serait mort de terreur... Elle « passa. Elle lui parut plus grande que lorsqu'elle

« vivait; il vit la lune à travers sa robe blanche ; il « entendait son souffle. Quand elle fut passée, il se « mit à redescendre l'escalier avec la lenteur qu'il « avait vue au spectre, se croyant spectre lui-même, « hagard, les cheveux tout droits, sa lampe éteinte « toujours à la main... et il entendait distinctement « dans son oreille une voix qui riait et qui répétait : « ... Un esprit passa devant ma face et j'entendis un « petit souffle et le poil de ma chair se hérissa. » Dans aucun de ses drames ni de ses autres romans, Hugo n'a fait agir ni parler la passion amoureuse avec autant d'éloquence et d'ardeur, surtout la jalousie. Il faut lire le chapitre Lasciate ogni speranza où Frollo, descendu dans l'in pace de la Esméralda condamnée à mort, lui découvre son terrible amour, son amour de damné, toute sa misère, et n'obtient d'elle que des marques d'horreur.

L'intérêt psychologique du personnage de la Esméralda est loin d'égaler sa valeur plastique. Hugo en a-t-il trouvé l'idée dans une nouvelle de Cervantès, la Bohémienne de Madrid? C'est possible. Mais la petite gitane de Castille, Préciosa, qui danse et chante merveilleusement en s'accompagnant des castagnettes et du tambour à grelots, est bien plus fine, plus délicate et plus spirituelle que la Esméralda. Ce n'est pas elle qui s'éprendrait d'un grossier imbécile comme Phœbus de Chateaupers et qui, en lui sacrifiant sa virginité, renoncerait à la seule chance qu elle ait de retrouver sa mère, car Préciosa est aussi une enfant volée. Je remarque encore que la bonne, la meilleure société de Madrid accueille la gentille bohémienne avec une bienveillance et des égards que l'on ignore à Paris Ott les

dames et les beaux messieurs nourrissent con4re-les

bohémiennes de cruels et sombres préjugés. Qui se serait attendu à trouver l'Espagne plus tolérante et plus humaine? La Esméralda n'a d'intelligent que sa petite chèvre. Mais elle nous reste dans l'imagination comme un fantôme de grâce, de vivacité pailletée d'or, de candeur innocemment voluptueuse, et, pour finir, comme le spectre d'un pauvre être traqué, toujours charmant, hélas ! aux yeux démesurément agrandis par la terreur et le désespoir.

Son Phœbus de Chateaupers, le gentilhomme soudard, est dans sa banalité une des créations les plus justes de Hugo. Il ne s'est pas donné la peine de poursuivre la petite Similar, comme il l'appelle. Elle est venue à lui; et on se doit de ne point repousser une jolie fille, dont la chèvre a appris à écrire votre nom avec des caractères de bois. Sur le chemin du rendezvous, il rencontre un individu qui lui offre de quoi payer la chambre d'hôtel à condition d'être mis à même de voir la femme qu'il y introduira : il n'hésite pas à accepter, n'ayant pas un liard en poche. De qu le coup de couteau lui est-il venu? De l'Egyptienne? Avec ces femmes-là on ne sait jamais. De l'individu rencontré? N'était-ce pas le diabolique et légendaire Moine-bourru? Phœbus, bientôt guéri de sa blessure, fait le mort pendant deux mois par crainte du ridicule. Puis il reparait chez sa fiancée Fleur-de-Lys, le jour même ou le tombereau lugubre traîne la Esméralda à Notre-Dame. Il assiste, malgré lui, du balcon de sa nouvelle famille, à la cérémonie de l'amende honorable. Et peut-être se dit-il, au fond de son àme brutale et superstitieuse, qu'il avait eu de la chance d'échapper aux maléfices de cette sorcière.

De tous les personnages le plus conventionnel et,

pour mieux dire, le plus fabriqué, me semble être Quasimodo. Habibras et Han d'Islande l'étaient peut-être moins. Lui, il est né d'une antithèse : une âme tendre et dévouée dans un corps monstrueux. Dans la première partie du roman, où il met sa force sauvage au service de son maître Claude Frollo et où la pitié de la Esméralda lui tire les premières larmes peut-être qu'il ait versées, il nous prend l'imagination ; mais lorsque amoureux, lui aussi, de la jeune fille, il chante, pour l endormir le soir, des chansons tristes et bizarres qu'il a composées lui-même, je songe à la guitare de Bug-Jargal : Hugo sort de la vraisemblance et de la vérité. Il exagère aussi, et singulièrement, quand il fait de son Quasimodo comme la vie obscure de la cathédrale. Depuis qu 'il a disparu, ce corps immense serait vide, l esprit l aurait quitté. Mais Quasimodo n'aurait incarné l'esprit de Notre-Dame que si NotreDame était un monument difforme et monstrueux. Disons qu'il en était la gargouille vivante. Et tel est le prestige du style que désormais son image est inséparable du passé de ce monument.

Enfin Hugo introduisait dans son roman deux personnages historiques, un poète et un roi. Le poète, Gringoire, musard, bohème, pythagoricien et péripatéticien, mari de la Esméralda qui a consenti à l'épouser pour quatre ans afin de le sauver de la potence, mais qui, le soir de la noce, a répondu à sa première galanterie en lui présentant la pointe effilée d'un poignard, ce qui fait qu'il préfère la chèvre à la femme, — le poète Gringoire, d'ailleurs bien campé et assez divertissant, n'a guère gardé que son nom en passant de l histoire dans le roman, et encore l'a-t-il altéré, car il s'appelait Gringore.

De Louis XI, qui ne joue qu'un rôle secondaire, nous avons deux portraits. Le premier, lorsqu'il accompagne incognito son médecin chez Claude Frollo, il. Notre-Dame, est admirable. « Son profil, quoique « d'une ligne très bourgeoise, avait quelque chose de « puissant et de sévère ; sa prunelle étincelait sous une « arcade sourcilière très profonde comme une lumière « au fond d'un antre, et, sous le bonnet rabattu qui lui « tombait sur le nez; on sentait tourner les larges plans <( d'un frontdegénie. » Le second portrait nous le montre à la Bastille, « la tête coiffée d'un vieux chapeau gras « bordé d'un cordon de figurines de plomb... et tellement « courbée sur sa poitrine qu'on n'apercevait de son « visage... que le bout de son nez sur lequel tombait « un rayon de lumière. » Mais ce Louis XI est le roi qui n'a jamais autour de lui assez de trappes et de gibets, le roi qui lésine sur tout sauf sur l'épée du bourreau et sur les cages où il enferme ses ennemis, le roi qui aime à entendre les supplieations et les gémissements de ses victimes, le roi enfin qui, dans 1 'œuvre de Hugo, ouvre le cortège des princes buveurs de sang. (Et nous ne sommes encore qu'en 1832 !)

Hugo nous dit que son livre fut fait sur le mot Fatalité « stigmate de crime et de malheur » inscrit, sans doute, par une âme douloureuse au front de NotreDame. Et la dernière impression que nous en emportons est bien celle que les jeux de la Fatalité révèlent entre les êtres irresponsables de mystérieuses et terribles correspondances. Une voleuse d enfants dérobe une petite fille et laisse à sa place un petit être horriblement contrefait. Dix-huit ans plus tard leurs deux squelettes seront étroitement unis à Montfaucon. Un prêtre est précipité dans le crime pour avoir vu danser

une fausse Egyptienne devant son église. Ce prêtre a recueilli et élevé un pauvre être mal venu dans l'espoir que le mérite de cette action se reversera sur son jeune frère. Cet être mal venu, par une nuit de meurtre et d'incendie, écrasera contre les pierres de la cathédrale, sans le reconnaître, le frère de son bienfaiteur ; et, quelques heures plus tard, agent involontaire de la justice divine, il poussera dans le vide son bienfaiteur lui-même. Ces individus n'étaient pas nos mauvais. Une force inconnue les a saisis, conduits, entre-heurtés, abîmés. Aucun des autres ouvrages de Hugo n'aboutit à une conclusion si désespérante. Il n'a rien écrit d'aussi irrémédiablement triste que NotreDame de Paris. Ses autres romans peuvent se terminer sur des morts ; mais ce sont des morts héroïques ou bienheureuses et chargées d'espérance. Ses personnages ne descendent pas dans la tombe avec la rage au cœur ou avec la stupeur des iniquités souffertes. Songez aussi que dans ce roman le plus passionné, le seul passionné qu'il ait écrit, l'amour honnête, l'amour heureux n'élève pas la voix ; qu'il n'y a pas de jeunes amoureux ; que l'unique jalousie y mène ses fureurs et son désespoir; et, en vous reportant à l'année où il fut composé, 1831, demandez-vous s'il ne se ressent pas de la crise domestique que Hugo a traversée, si l'ardeur des scènes entre Claude Frollo et la Esmér;dda n'est pas le reflet ou n'a pas reçu quelque reflet de sa douleur et de ses violences lorsqu'il dut constater que sa femme pouvait ne plus l'aimer et en aimer un autre. Gardons-nous d'insister ; mais il est certain que Notre-Dame de Paris a été conçue et faite en plein drame intime comme au milieu d'un cercle de flammes.

On dit que Flaubert eut quelque temps sur les lèvres

le goût de l'arsenic qu'avait absorbé madame Bovary. Hugo garda l'idée que le malheur s'attachait au nom même de cette Esméralda qui était sortie de son imagination toute vivante avec son tambourin et sa chèvre Djali. L'opéra, qu'il avait tiré de son roman pour mademoiselle Bertin la musicienne, fut joué à Paris par mademoiselle Falcon et par Nourrit. Il portait le nom de La Esméralda. Mademoiselle Falcon perdit la voix. Nourrit alla se tuer en Italie. Un navire, nommé Esméralda, qui faisait la traversée d'Angleterre en Irlande, sombra corps et biens. Une jument de grand prix, que le duc d'Orléans avait appelée Esméralda, se rencontra, dans une course au clocher, avec un cheval au galop et eut la tète fracassée. C'est Hugo qui nous l'apprend. Que vouliez-vous qu'il pensât, sinon que les créations de son génie étaient assez vivantes pour être soumises aux mêmes lois effrayantes et ténébreuses que tous les êtres créés ?

LE VILLAGE '" \_IRXLAIR DE LUNE

Dessin de Victor Hugo.

HUGO JOURNALISTE ET VOYAGEUR

A côté des œuvres qu'il' publiait, poésies, théâtre, romans, Littérature et Philosophie mêlées, Hugo en poursuivait une autre qui ne parut qu'après sa mort, qui surpassa encore ce qu'on pouvait en attendre et qui est peut-être celle qu'on relit aujourd'hui avec le plus de plaisir; j^h, parlez-môi du document humain rendu par un écrivain de génie ! L'intérêt n'en faiblit jamais; les modes passent sans le toucher; il se moque des évolutions ou des révolutions du goût et des écoles littéraires; Cette œuvre posthume est un journal assez impersonnel, où Hugo ne se montre guère à nous que dans sa vie mondaine ou publique. C'est à peine si, de temps en temps, il y glisse une note plus intime,. comme en 1847, au sujet d'une réception à la cour, où l'on donnait l'Elixir ri Amour de Donizetti : « Madame Cuvillier-Fleury était la plus jolie femme, Madame Victor Hugo la plus belle. »

Le titre de ce journal, Choses vues, est excellent : ce sont bien des choses qu'il a recuèillies ou surprises dans le champ de sa vision, des choses qui sont tombées au pouvoir de ses yeux. Il a vu une émeute en 1839; il a vu les Funérailles de l'Empereur; il a vu l'enterre-

ment de mademoiselle Mars et l'agonie de Balzac; il a vu les Journées de Février, et la description qu'il en a faite devrait guérir à jamais de toute révolution ; il a suivi le procès Teste et Cubières et l'affaire Praslin; Louis Bonaparte lui a rendu visite, rue de la Tour d'Auvergne; il a assisté au premier dîner de la Présitlence. Mais on aurait pu dire aussi Choses entendues. Il a entendu Louis-Philippe lui raconter son dîner avec Pétion et avec Robespierre qu'il rencontrait pour la première fois : « C'était bien la figure dont Mirabeau « avait fait le portrait d'un mot : un chat qui boit du « vinaigre. Je veux te marier, lui disait Pétion tu es « plein d'âcreté, d'hypocondrie et de fiel, d'humeur « noire, de bile et d'atrabile. J'ai peur de tout cela « pour nous. Il faudrait une femme pour fondre toutes « ces amertumes et faire de toi un bon homme. » Le chancelier Pasquier lui a raconté la mort du duc de Praslin en proie à l'arsenic. « Par pitié pour vous« même, lui disais-je, avouez : êtes-vous coupable? » « Il me regarda avec terreur et répondit faiblement : « Non ». Ce fut un moment effrayant. Il avait en même « temps le mensonge sur les lèvres et la vérité dans les « yeux. Oh! je vous aurais voulu IÜ, monsieur Hugo... » Royer-Collard lui a raconté ses dernières entrevues avec Charles X. Il sait ce qui est advenu après l'embaumement du prince de Talleyrand, « ce personnage étrange et considérable..., noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. » Il mourut le 17 mai 1838, et des médecins embaumèrent le cadavre. « Pour cela, à la manière des Égyptiens, « ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du « crâne. La chose faite, après avoir transformé le

« prince en momie et cloué cette momie dans une « bière tapissée de satin blanc, ils se s ont retirés laissant « sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait « pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, cons« truit tant d'édifices, conduit deux révolutions, trompé « vingt rois, contenu le monde. Les médecins partis, « un valet est entré; il a vu ce qu'ils avaient laissé. « Tiens! ils ont oublié cela. Qu'en faire? Il s'est sou« venu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé « et a jeté le cerveau dans cet égout. »

Toutes les Choses vues ne sont pas aussi impressionnantes, mais il n'y a pas une page qui n'ait son intérêt, ne fût-ce que par l'éclat du style. Victor Hugo se détend encore moins que Chateaubriand. Il n'écritpas, il ne peut plus écrire pour lui. « Tous ces détails, lui disait Royer-Collard qui venait de lui raconter quelques-uns de ses souvenirs, ne seront pas recueillis et ne seront jamais de l'histoire. — Peut-être, répondit Hugo. » Ce qu'il note le soir dans son journal, — je ne parle pas de ses calepins, — il le note pour la postérité. Il a raison : son œil a une prise extraordinaire et une implacable mémoire que traduit une imagination toujours neuve 1. Il dira du char qui ramène la dépouille de Napoléon « qu'il traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa famée ». Maurice Barrès nous a retracé dans ce chefd'œuvre, Leurs Figures, les plus basses attitudes de nos parlementaires ; mais il ne possède pas la largeur de touche d'un Hugo nous rendant compte d'un procès

1. Un exemple : le sacre de Charles X lui avait laissé de tels souvenirs que, dans Les Misérables, une trentaine d'années plus tard, il comparait aux chapeaux des hérauts d'armes le chapeau noir orné de plumes de la Thénardier.

à la Chambre des pairs ou d'un dîner à l'Elysée; il n'a pas cette puissance aisée qui doit encore plus à la nature qu'à l'art.

Hugo est incomparable dans le portrait physique. Je vois le blond Vigny « à profil d'oiseau, mais à longs cheveux »; Montalembert « avec ses cheveux longs, son air anglais doux et dédaigneux » ; la figure de fouine de Lamennais et le magnifique Ledru-Rollin, « un gros homme à belles dents avec de grosses mains blanches dont il caresse son collier de barbe; l'idéal d'Anne d'Autriche. » Et j'admire ce erayon de Lamartine. « Jules Favre monta il la tribune. « Je ne sais pas, « me dit Lamartine, où ils voient un serpent dans cet « homme-là : c'est un académicien de province. » Tout « en riant, il prit une feuille de papier dans mon tiroir, « me demanda une plume, demanda une prise de tabac « à Savatier-Laroche, écrivit quelques lignes. Cela fait, « il monta à la tribune, et jeta à M. Thiers, qui venait « d'attaquer la Révolution de Février, de graves et hau« taines paroles. Puis il redescendit à notre banc, me « serra la main pendant que la gauche applaudissait « et que la droite s'indignait, et vida tranquillement « dans sa tabatiùre la tabatière de Savatier-Laroche. » Je ne connais que les croquis parlementaires de Veuillot à valoir ceux de Hugo qui sont, malheureusement, trop rares, comme d'ailleurs ses impayables croquis d'Académie 1.

Sur le sérieax des Concours académiques, relisez cette note de Hugo (19 mars 1850) : « A t Académie française, on juge le concours de prose. Voici comment : M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse. M. de Ségur tient un journal. MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzis de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la pluine sur un couteau de bois. M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, Vigny, Pon-

Mais le portrait moral est inférieur. Hugo observe mal les caractères; il ne pénètre pas dans les âmes. Il n'est pas un bon connaisseur d'hommes, La forme, le relief, la couleur, le trait pittoresque, l'anecdote ,signifir,ative : voilà son domaine. Dès qu'il se mêle d'interpréter le sens symbolique de la réalité, il la dénature ou la transfigure. C'est quelquefois si brillant qu'on s'en voudrait de le chicaner, et quelquefois c'est faux jusqu'à la puérilité. J'en prends un exemple dans un chapitre des Choses vues intitulé Amours de prison. Hugo apprend que les prisonniers, qui ont toujours uq dessinateur dans leur nombre, lui commandent un bouquet dont chaque fleur sera accompagnée du chiffre d'écrou de chacun d'eux. Ce dessin, ils le font parvenir à Saint-Lazare qui le leur retourne avec l'indication que telle fleur a été choisie par Palmyre, telle autre par Séraphine ou Fanny. A dater de ce jour ces hommes ont des servantes qui, libérées avant eux, les nourriront, bien qu'elles ne les connaissent pas et ne les connaîtront peut-être jamais. Admettons que ce nouveau langage des fleurs soit une tradition dans la basse pègre, chez les escarpes et les souteneurs. L'imagination de Hugo prend feu. Cette antithèse de la fleur et du criminel est la chiquenaude qui met ses tourbillons en mouvement. Ecoutez ; « La pitié s'est faite « amour. Le cœur féminin a ces greffes sombres. Ces f[femmes disent : Je suis mariée 1 » Elles sont mariées «en effet. Par qui? Par la fleur. Avec qui? Avec

gerville et Empis regardent le plafond mi le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert. M. Tissot dort. Moi, j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents. Le sujet du concours est l'éloge de madame de Staël. »(Cftôses uttes.)

« l'abîme. Elles sont les fiancées de l'inconnu. Fiancées « enivrées et enthousiastes. Pâles Sulamites du songe « et du brouillard... » Les lignes succèdent aux lignes, les images aux images. Le poète a quitté la terre; il (lérive au gré des mots. Le thème des mystérieux bandits changés en héliotropes ou en iris littéralement l'enivre. Mais ces pages sont, en somme, assez rares dans Choses vues, et on pourrait leur en opposer bien d'autres du réalisme le plus juste et d'un grand bon sens, par exemple ses réflexions sur la fête que le duc de Montpensier donna la nuit dans le parc des Minimes; au bois de Vincennes, et dont les invités, attendus par la foule, durent traverser une double haie d'injures. « Les riches, dit Hugo, sont en question dans ce siècle comme les nobles au siècle dernier. » C'est là une de ces idées, un de ces traits de feu qui éclairent toute une zone de l'histoire. Il remarquait que c'est l'envie et non la pauvreté qui provoque les plus ardentes revendications; mais, en homme sage, il concluait que, si le luxe est nécessaire, il y a des heures où il n'est pas bon que le peuple le voie.

Quand nous lisons (,hoses vues, nous regrettons que Hugo, étonnant reporter, n'ait pas fait le tour du monde ou du moins n'ait pas voyagé autant que Chateaubriand ou Gautier. Un peu d'Italie, l'Espagne de son enfance, la France de l'ouest, du sud-ouest et celle du nord, la Belgique, les bords du Rhin : ce fut à peu près toute son odyssée. Mais ses carnets de voyage publiés sous les titres de France et de Belgique, Alpes et Pyrénées, rentrent dans les Choses vues, et aussi son livre le Rhin, paru en 1842, qui comprenait trois parties : Lettres à un ami, la Légende du Beau Pécopin et une Conclusion sur la politique européenne. Le Hugo

voyageur est entièrement là, et, si nous avions à réunir ses plus belles pages de prose, ses voyages nous en fourniraient probablement une bonne partie.

La forme qu'il donne ordinairement à ses impressions de route est la forme épistolaire. Ce sont des lettres adressées tantôt à sa femme, tantôt à un ami. Il nous en avertit dans la préface du Rhîn: chaque fois qu'il s'éloigne de Paris, il y laisse < un ami profond et cher » qui réclame de longues lettres. Ces lettres lui diront le temps qu'il faisait, la voiture où l'on est monté, l'enseigne de l'hôtellerie, l'aspect de la ville, les monuments visités, les grands souvenirs rencontrés, « toute cette foule d'aventures qui arrivent non pas au voyageur, mais à son esprit. » Elles seront « le journal d'une pensée plus encore que d'un voyage ». D'ailleurs, on n'aperçoit presque aucune différence entre les lettres à l'ami et les lettres à Madame Hugo. Sauf les quelques lignes où il embrasse ses enfants et où il remercie sa femme de lui avoir écrit, à moins qu'il s'étonne de ne pas avoir reçu de nouvelles, le ton est le même, les développements sont les mêmes. Il ne conte pas son voyage en causeur; il le décrit en artiste. Et c'est comme dans ses vers : il ne nous fait guère les honneurs de son intimité. « Qu'on ne cherche pas dans ces « volumes, dit-il en parlant du Rhin, les aventures « dramatiques et les incidents pittoresques, l'auteur... « voyage solitaire, sans autre objet que de rêver beau« coup et de penser un peu. » Mais il ne s'épanche pas à la façon de Lamartine ; il ne fait pas continuellement des retours sur lui-même comme Chateaubriand. Il voit moins de monde ; il s'intéresse moins aux hommes. Les moindres hasards de ses excursions ne se transforment pas sous sa plume en nouvelles comiques ou

dramatiques comme chez Alexandre Dumas qui a été, ne l'oublions pas, un voyageur extraordinaire, aussi dangereux à imiter, dans son genre, que Pierre Loti. Hugo n'a pas cette cordialité si savoureuse de Théophile Gautier dans ses voyages en Espagne, en Italie, en Russie, à Constantinople. Il manque totalement de bonhomie. « Il reste toujours, dit-il de lui-même, retranché dans le silence et le demi-jour qui favorisent l'observation. » Peut-être y a-t-il là quelque exagération qui vient de son goût naturel pour l'attitude théâtrale. On le voudrait aussi contemplateur, mais plus simple.

Les voyages, on le sait, sont pleins de petits incidents désagréables dont on secoue le souvenir avec la poussière du chemin. Lamartine ne daigne pas les voir: Gautier s'en égaie; Dumas en tire des scènes de vaudeville ; Hugo s'en indigne. Ainsi, à Barfleur, au moment où il veut se promener en barque, le maire s'y oppose. A-t-il soupçonné un espion ou un prisonnier évadé? Cette mesure était idiote, et il n'a pas volé la réprimande que lui adressa le sous-préfet. Mais fallaitil que le poète immortalisât son irritation passagère dans une page qu'un demi-siècle plus tard on croirait extraite de l'Histoire d'un crinie? « Je ne réponds pas « qu'à neuf heures du soir, au moment de partir, sur le « port même, vous ne trouviez point en travers de votre « fantaisie Jocrisse maire de village, Jocrisse pacha « enguirlandé d'un chiffon tricolore qui, nonobstant « passeports, visas et autres paperasseries, vous pren« dra, selon le sexe, pour madame la duchesse de Berry « déguisée en homme ou pour Robespierre travesti en

« femme ; et, son gendarme au poing, en présence d'une « trentaine de pauvres serfs abrutis qu'il appelle ses « administrés, vous interdira, quoi? le droit d'aller « vous promener... » Suit un développement sur l'égalité qui n'est pas la liberté. J'aime infiniment mieux sa veine burlesque, lorsque, dégoûté du gîte que lui a offert Yvetot, il lance sur le royaume du bon petit roi de Béranger ces imprécations qui n'auraient pas déplu à Ronsard et qui auraient ravi Scarron :

Que le passant te raille!

Qu'en voyant ta muraille,

Le voyageur s'en aille Sur son cheval rétif!

Que sans entrer le coche A la porte s'accroche 1

Que le diable à la broche jVJette ton roi chdtif!...

Yvetot la normande Où l'on est à l'amende Chez tous les taverniers,

Logis peuplé de singes Où l'on voit d'affreux linges Pendre aux trous des greniers!

Ville bâtie en briques,

Triste amas de fabriques Qui sentent le ranci...

Groupes d'informes bouges Où les maisons sont rouges Et les filles aussi !

C est dans ce genre de fantaisies, qui me semblent étinceler comme une cotte de mailles ou émerger d'une fraise espagnole, que Hugo réussit le mieux. Encore convient-il qu 'il se serve du jeu des rimes. En prose, son badinage risque de s allonger et de s'alourdir. Lisez son arrivée à Worms, la ville invisible où personne ne va plus : trente lignes auraient été amusantes ; cinq pages sont fastidieuses. Dans les démêlés avec les

aubergistes, qui fournissent à Dumas une copie triomphale, Hugo reste guindé. Là où un sourire, un haussement d'épaules, mettons un éclat de rire suffirait, il y va d'une tirade. « Le plaisir de voir, en Allemagne, « toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, « hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave « importunité du pourboire... La voiture s'arrête dans « la cour de la poste ; le conducteur vous ouvre la « portière... pourboire. Un moment après le postillon « arrive... : pourboire... Un grand drôle dépose à terre « votre valise et votre sac de nuit : pourboire... » Cela se continue pendant des pages; et l'on éprouve l'envie de relire du Voltaire ou du Beaumarchais.

Il ne résiste pas plus au développement qui lui fait signe que le marin antique à la Sirène. Nous reconnaissons que ces développements sur le mystère des astres, sur la croissance des villes ou sur leur décadence sont souvent très beaux. L'un d'eux est même charmant, un vrai joyau d'anthologie : c'est l'éloge du voyage à pied : « On s'appartient, on est libre, on est « joyeux, on est tout entier et sans partage aux inci« dents de la route, à la ferme où l'on déjeune, a « l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. « On part, on s'arrête, on repart; rien ne gêne, rien ne « retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce « la rêverie; la rêverie voile la fatigue. La beauté dit « paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage « pas, on erre. A chaque pas qu'on fait, il vous vient « une idée. Il semble qu'on sente des essaims éclore et « bourdonner dans son cerveau. Bien des fois, assis à « l'ombre au bord d'une grande route, à côté d'une <( petite source vive d'où sortaient avec l'eau la joie, la « vie et la fraîcheur, sous un orme plein d'oiseaux, près

« d'un champ plein de faneuses, reposé, serein, heu« reux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé « avec compassion passer devant moi, comme un tourc billon où roule la foudre, la chaise de poste, cette « chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels « voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis, cet éclair « qui emporte des tortues. Oh! comme ces pauvres « gens, qui sont souvent des gens d'esprit et de cœur « après tout, se jetteraient vite à bas de leur prison, où « l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en « chaleur et la route en poussière, s'ils savaient toutes « les fleurs que l'on trouve dans les broussailles, toutes « les perles qu'on ramasse dans les cailloux, toutes les « houris que découvre parmi les paysannes l'imagina« tion ailée, opulente et joyeuse d'un homme à pied. « Musa pedestris! » Jolie page, très sincère, et si délicatement, si artistiquement ouvrée qu'on prendrait cette fleur ciselée dans l'or et dans la pierre précieuse pour une fleur des champs. Mais Hugo écrit spontanément ainsi. Les gradations, les oppositions, les balancements de phrases, toute cette rhétorique savante lui est naturelle.

Au temps de ses premiers voyages, le chemin de fer était dans toute sa nouveauté. On se dérangeait pour aller le voir. C'est ce qu'il fit étant à Malines. Mais à Anvers il fit mieux : il le prit à destination de Bruxelles. « C'est un mouvement magnifique, s'écrie-t-il, et qu'il « faut çivoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité « est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus « des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies « rouges et blanches; plus de points, tout devient raie; « les blés sont de grandes chevelures jaunes, les « luzerness ont de longues tresses vertes ; les villes, les

« clochers et les arbres dansent et se mêlent follement « à l'horizon. » Mais la locomotive le déçoit : à l'entendre, c'est un monstre; à la voir, une machine, et la poésie s'en va. Il imagine alors ce qu'elle eût été si ceux qui ont inventé la poudre avaient inventé la vapeur. Quelle magnifique chimère ils auraient faite de la chaudière! Hugo voit un ventre écaillé, monstrueux, une énorme carapace. La cheminée serait devenue une corne fumante ou un long cou portant une gueule rouge de braise ; les roues, d'immenses nageoires ou de grandes ailes tombantes. « Les wagons eussent eu « aussi cent formes fantastiques ; et le soir, on eût vu « passer près des villes tantôt une colossale gargouille « aux ailes déployées, tantôt un dragon vomissant le « feu, tantôt un éléphant, la trompe haute, haletant et « rugissant... C'eût été grand. » Erreur : c'eût été carnavalesque. Toutes les choses, toutes les inventions ont leur propre beauté. Seulement nous n'arrivons à la concevoir qu'avec le temps qui les perfectionne et qui les familiarise à nos yeux. La nouveauté nous gène toujours, nous blesse ; nous voudrions qu'elle prît pour venir à nous une forme connue. Aux premières automobiles, on disait : « Que ces voitures sans chevaux sont laides 1 » L'imagination de Hugo, si riche, si puissante, qui a découvert tant de nouveaux rapports entre les choses et les êtres, est encore remplie des formes du passé. Il souhaiterait qu'un train ressemblât à un défilé vertigineux des monstres de Notre-Dame.

Du reste, ce passé, il l'aimait dans ses vestiges artistiques, dans ses pierres, et il le cherchait partout. Il en

avait la mémoire hantée, mais pas au point où il désirait nous le faire croire. Pourquoi cette vaine obstination à se grandir ? Il nous déclare solennellement dans le Rhin, qu'il nous livre sa correspondance intacte ou peu s'en faut. « Ces lettres, dit-il, ont été écrites « au hasard de la plume, sans livres, et les faits histo« riques ou les textes littéraires qu elles contiennent ça et « là sont cités de mémoire. » Ainsi Hugo n'a eu recours à aucun livre et il a poussé le scrupule si loin qu'il s'est même abstenu de corriger, en publiant ses lettres, les petites erreurs qui lui avaient échappé. Dans la dixseptième, par exemple, on parle des nombreuses croisades de Frédéric Barberousse. L'auteur a oublié que Frédéric ne s'était croisé que deux fois. Tant pis pour l'auteur! Sa défaillance de mémoire reste acquise. Cela dit, nous ouvrons le llhin et nous sommes confondus de son effrayante érudition. Il sait tout, absolument tout ce qui se passait dans le monde au moment où Turenne se donnait la peine de naître. Il connaît l'histoire du Rhin depuis les premiers hommes qui en habitèrent les rives. 11 peut vous énumérer les quaranteneuf îles qui se dispersent sur le vieux fleuve de Cologne il Mayence, tous les burgs que ses eaux reflètent et ceux qui les ont construits. La chronique du chàteau de Heidelberg n'a point de secret pour lui 1. Mais ce qui nous étonne encore plus que sa connaissance de Louis le Barbu qui emprisonna le pape Jean XXIII et de tous les archevêques rhénans, c'est son incroyable science de la vénerie. Voici une description ou plutôt un dénombrement de meute unique dams

1. Il est vrai que, dans sa lettre sur Heidelberg, adressée à Louis Boulanger, il nous dit : Je ne perds pas un instant ; je hante la forêt et la bibliothèque. »

notre littérature : « Le premier groupe se composait de « cent dogues d'Angleterre et de cent lévriers d'at« tache avec douze paires de chiens tigres et douze « paires de chiens bauds. Le deuxième groupe était « entièrement formé de griffons de Barbarie blancs « et marquetés de rouge, braves chiens qui ne s'éton« nent pas du bruit, demeurent trois ans dans leur- « bonté, sont sujets à courir au bétail et servent pour « la grande chasse. Le troisième groupe était une légion « de chiens de Norvège : chiens fauves, au poil tirant « sur le roux, avec une tache blanche au front et au « cou, qui sont de bon nez et de grand cœur et se « plaisent au cerf surtout; chiens gris, léopardés sur « l'échiné qui ont les jambes de même poil que les « pattes il'un lièvre ou cannelées de rouge et de noir. « Le quatrième groupe était formidable : c'était une « cohue épaisse, serrée et profonde de ces puissants « dogues noirs de l'Abbaye de Saint-Hubert en Ardennes « qui ont les jambes courtes et qui ne vont pas vite, « mais qui engendrent de si redoutables limiers et qui « chassent si furieusement les sangliers, les renards et « les bêtes puantes... Le cinquième groupe... avait dû « coûter des sommes immenses, car on n'y avait mis « que des chiens de Palimbotra qui mordent les tau« reaux, de-s chiens de Cintiqui qui attaquent les lions « et des chiens du M-onomotapa qui font partie de la « garde de l'Empereur des Indes. »

Ce passage éblouissant de pittoresque et d'érudition cynégétique, je le détache de la légende du beau Pécopin que Hugo nous assure avoir écrite au pied des ruines du Falkenburg, caché dans un ravin, assis sur un bloc « qui avait été un rocher, puis une tour et était redevenu un rocher ». Il cueillait de temps en temps une

fleur sauvage, et regardait tour à tour l'herbe verte et de grandes nuées d'or dans un ciel radieux. Pas de dictionnaire! Pas le plus petit in quarto! Quoi, ces chiens, leurs noms, leurs particularités, leur signalement, il savait tout cela par cœur? Il connaissait les chiens orientaux, ceux de Cintiqui et ceux de Palimbotra? Quel chasseur, ce Hugo! Mais on devait découvrir que toute cette meute enchantée sortait d'une Encyclopédie du xvn9 siècle, du Monde de Rocolès, qui figurait dans sa bibliothèque et qu'il laissa vendre, l'ingrat, lorsque après le coup d'Etat il quitta la France Il avait parfaitement le droit de consulter et d'exploiter Rocolès, comme de tirer du dictionnaire de Moreri presque toute l'histoire et toute la géographie de sa Légende des Siècles. Ce déploiement facile et formidable de science surcharge son récit et enlève toute vraisemblance à la forme épistolaire qu'il se plaît à lui donner : mais cela: le regarde. Il n'était même pas tenu de nous indiquer ses sources, — ce qu'il faisait encore dans Notre-Dame de Paris. Mais comment peut-il nous affirmer que son livre a été rédigé, en courant, sur des tables d'auberge ou au milieu des ruines? Si l'on prononce le mot de charlatanisme, aura-t-on tort? Il me paraît évident que, depuis sa rude épreuve de 1830 et son foyer ravagé, le moral chez lui s'est affaibli. Il est devenu plus orgueilleux, plus théâtral, plus distant, plus soucieux d'impressionner le public.

1. Sur cette question, on peut consulter les articles de Georges Dottin, d'Emmanuel Philipot et de Jean Guiraud dans la Revue d'llistoire littéraire. L'Essai des Merveilles de Nature du Jésuite Etienne Binet fut pillé au xvn' siècle par Jean-Baptiste de Rocolès, conseiller et aumônier du Roy et historiographe de Sa Majesté, dans un ouvrage encyclopédique le Monde, où Hugo a puisé il pleines mains eL qui le dispensait d'ouvrir beaucoup d'autres ouvrages comme \'flisLo\re naturelle de Pline et les Voyages de Marco Polo.

Et pourtant c'est encore peut-être dans ses voyages que nous l'approchons le plus. C'est là, en tout cas, que nous assistons de plus près au travail de son imagination. Il y a souvent, volontaire ou non, du grossissement dans sa vision. On lui a reproché ses dîners d'auberge qui prenaient les proportions des Noces de Gamache. On a dit qu'il peignait le monde avec un tel despotisme que tout le paysage ne jurait plus que par lui. Il a en effet une puissance d'animation qui fait de l'univers une action continûment dramatique. Tous les spectacles qui le frappent sont des scènes ou des actes de ce drame éternel. Il est, comme l'humanité que nous appelons primitive, un créateur de mythes. En Allemagne, au bourg de Lorch, un incendie éclate. « On ne peut se figurer, écrit-il, avec quelle rage « Feau attaque son ennemi. A peine la pompe, ce long « serpent qu'on entend haleter en bas dans les ténèbres, « a-t-elle passé au-dessus dit mur sombre son cou effilé « et fait étinceler dans la flamme sa fine tête de cuivre « qu'elle crache avec fureur un jet d'acier liquide sur « l'épouvantable chimère à mille têtes. Le brasier attaqué « à l'improviste hurle, se dresse, bondit effroyable« ment, ouvre d'horribles gueules pleines de rubis et « lèche de ses innombrables langues toutes les portes « et toutes les fenêtres à la fois. Le sifflement de l'eau « répond au mugissement du feu. Rien n'est plus ter« rible et plus grand que cet ancien et éternel combat « de l'hydre et du draqon. » Vous avez vu comment, par la force de l'imagination du poète, les deux éléments se sont individualisés, animalisés ou déifiés en

deux monstres, deux démons. Les récits de Hugo sont pleins de ces métamorphoses. Victor Pavie se plaignait qu'on revînt de la lecture du Rhin « suffoqué et meurtri, comme une proie tombée des serres d'un aigle ». Autant se plaindre que Hugo soit Hugo. Félicitonsnous plutôt que cet aigle ait des moments de grâce et de douceur.

Son inspiration obéit parfois aux plus légères circonstances, aux sensations les plus fugitives. Une jeune fille, une vraie princesse de féerie, rencontrée dans un vieux burg, son nom de Stella, le crépuscule qui tombe, le Rhin qui bruit, le cliquetis clair et faible d'une forge invisible, « ce bruit d'enclume qui est parmi les voix du soir une de celles qui éveillent en lui le plus d'idées inexprimables » ; cela suffit, le voyageur s'éloigne dans la nuit en improvisant ces vers :

L'Amour forgéait. Au bruit de son enclume Tous les oiseaux troublés rouvraient les yeux,

Car c'était l'heure où se répand la brume Où sur les monts comme un feu qui s'allume Brille Vénus, l'escarboucle des cieux.

La grive au nid, la caille en son champ d'orge S'interrogeaient, disant : « Que fait-il là ?

Que forge-t-il si tard ?» Un rouge-gorge Leur répondit : « Moi, je sais ce qu'il forge :

C'est un regard qu'il a pris à Stella. »

Et les oiseaux riant du jéune maître De s'écrier : « Amour, que ferez-vous De ce regard qu'aucun fiel ne pénètre ?

Il est trop pur pour vous servir, ô traître !

Pour vous servir, méchant, il est trop doux ! »

Mais Cupido pa,rmi les étincelles Leur dit : « Dormez, petits oiseaux des bois,

Couvez vos çeufs et repliez vos ailes.

Les purs regards sont mes flèches mortelles,

Les plus doux yeux sont mes pires carquois. »

C'est ici le côté « romance » du génie de Victor Hùgo. Il n'est point à dédaigner. Non seulement il a fait des chansons charmantes, des « guitares » qu'on a cru élégant de mépriser, mais que nous savons presque tous par cœur ; il est encore le seul de nos grands poètes qui ait rencontré la veine populaire, comme Shakespeare, et dont l'art ait retrouvé la magique naïveté des chansons d'autrefois ou des rondes enfantines. La Chanson de Fantine dans les Misérables, pour ne citer que celle-là, est une des plus adorables fleurs qui ait été cueillie dans les champs de la poésie pure.

Ses impressions de voyage abondent en motifs poétiques, qu'il pourra développer plus tard, et nous verrons alors s'épanouir dans sa poésie ce qui était déjà plus qu'une promesse dans sa prose. Ainsi, à Mons, d'où il devait partir à trois heures du matin, il préfère ne pas se coucher et jouir du clair de lune, de la place si bien déchiquetée et du carillon. « De temps « en temps, dit-il, un carillon ravissant s'éveillait dans « la grande tour. Ce carillon me faisait l'effet de chanter à « cette ville de magots flamands je ne sais quelle chanson « chinoise ; puis il se taisait et l'heure sonnait gravement... « Puis un bruit étrangement doux et mélancolique tom« bait du haut de la grande tour : c'était le son aérien et « affaibli d'une trompe, deux soupirs seulement. Puis « le repos de la ville recommençait pour une heure. « Cette trompe, c'était la voix du guetteur de nuit. Moi, « j'étais seul éveillé avec cet homme, ma fenêtre ou« verte devant moi, avec tout ce spectacle, c'est-à-dire « tout ce rêve dans les oreilles et dans les yeux. » Il reviendra sur cette impression; il effacera les magots flamands, probablement dus à une mauvaise humeur du voyageur ; il biffera la chanson chinoise : que ferait

ici la" Chine quand on a l'Espagne? Il écartera le guetteur de nuit, le veilleur ; il prendra sa place et écrira ces vers Sur la vitre d'une fenêtre flamande :

J'aime le carillon dans tes cités antiques,

0 vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,

Noble Flandre, où le nord se réchauffe engourdi Au soleil de Castille et s'accouple au midi.

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle Que l'œil croit voir vêtue en danseuse espagnole, Apparaître soudain par le trou vif et clair Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.

Elle vient, secouant sur les toits léthargiques Son tablier d'argent plein de notes magiques, Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,

Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,

Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;

Par un frêle escalier de cristal invisible,

Effarée et dansante elle descend des cieux ;

Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,

Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore, Entend de marche en marche errer son pas sonore.

Les souvenirs qu'il rapportera de ses voyages enrichiront sa poésie épique. Tous les poèmes de la Légende des Siècles qui touchent à l'Espagne sont vivifiés par ses sensations des Pyrénées1. Il n'oubliera pas les monts Jaitzquivel, derrière lesquels il vit se lever la lune quand il sortit du village de Leso. Il fait partout provision de noms harmonieux, sonores ou étranges, de détails pittoresques, d'aspects de la nature. Mais c'est surtout de ses voyages sur les bords du Rhin qu'il est revenu avec son butin le plus lourd. L'Allemagne, cette « Inde de l'Europe », comme il l'appellera dans son William Shakespeare, avait pour lui des attraits confus et mystérieux : confus, parce qu'ilen con-

1. Se reporter à l'édition définitive de la Légende des Siècles de M. Paul Berret dans la Collection des Grands Ecrivains.

naissait mal les philosophes, les poètes, les romanciers; mystérieux, parce que ce qu'il connaissait d'eux répondait à son amour du fantastique. Déjà la fameuse Lénore de Burger, cette chevauchée nocturne de la fiancée qu'emporte en croupe son fiancé mort, avait influé sur lui du temps qu'il écrivait ses Ballades. Ce fut dans le même sens que la Germanie rhénane, avec ses légendes, ses châteaux, ses ruines et tous les secrets de son fleuve, lui inspira en 1841 la pièce qui figurera dans le Pauca mese des Contemplations : A quoi songeaient les deux Cavaliers dans la forêt.

La nuit était fort noire et la forêt très sombre.

Hermann à mes côtés me paraissait une ombre.

Nos chevaux galopaient. A la garde de Dieu 1 1

Les Burgraves naquirent peut-être dans sa pensée le jour où, sur la route de Bingm)l, ayant croisé trois jeunes gens dont le plus âgé s'écria : Vivat Gallia re,qina ! il répliqua Vivat Germania mater! comme si la nermanie était notre mère. Mais il y a de cette absurdité-là dans son exaltation du grand burgrave et du grand empereur. En quel château, « à l'heure où les façades des vieux édifices abandonnés ne sont plus des façades, mais des visages, » a-t-il conçu son Eviradnusl Est-ce dans celui des Palatins, quand, le soir tombé, il entendait du fond de la salle des Chevaliers, une sorte de ràlement faible, comme un grincement de

1. Faut-il croire que les morts ne souffrent plus? Faut-il croire qu'ils nous entendent « comme à travers un rêve? » Hermann les envie de ne plus souffrir; Hugo penche pour la seconde hypothèse. D'ailleurs ce qu'en disent l'un et l'autre ne signifie pas grand'chose; mais la pièce est émouvante par le décor qui rappelle en effet les ballades allemandes et par je ne sais quoi d'angoissant qui ressort de ce galop nocturne :

Les fontaines chantaient. Que chantaient les fontaines ?

Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes?

métier qui le faisait penser malgré lui « à ce hideux fileur de légendes qui file la nuit dans les ruines de la corde pour les gibets » ? Au milieu de ces débris féodaux, il a le sentiment qu'il trouble un mystère de la nuit, que quelque chose de mobile et de terrible palpite autour de lui sur les murailles. « Tous « les habitants surnaturels de cette royale masure (( fixaient sur moi leur prunelle vague et effarée. » Et il s'écrie : « Ètes-vous visionnaire comme moi? « Avez-vous éprouvé cela? Les statues dorment le « jour ; mais la nuit elles se réveillent et deviennent « fantômes. » On ne peut lire cette page du Rhin sans songer aux vers de Expiation, dans les Châtiments :

Une nuit, c'est toujours la nuit dans le tombeau,

On entendait pleurer les Victoires de marbre f...

La grande force de Hugo est de croire à ces pleurs, à cette indignation ou à cette pitié du marbre, à ces spectres, à ces apparitions. Ilomère ne croyait peutêtre pas autant à ses dieux. La poésie fantastique de la Légende des Siècles est absolument sincère. Hugo ne relève d'aucune mythologie. Il ne nous dose pas la superstition savamment, comme Mérimée. Cette vie formidable est une réalité pour lui. Il a tout vu ; il a tout entendu, il a tout capté à la bouche d'ombre du Mystère et de la Terreur.

Il a recueilli des légendes certainement sur cette terre légendaire, mais moins que Dumas qui interrogeait beaucoup plus l'habitant. Il a surtout feuilleté les

1. En 1841, il écrivait dans Choses vues à propos du tombeau de l'Empereur : « J'entrevoyais, derrière une balustrade, par l'ouverture d une arcade blanche, un groupe destatues dorées posées là, pêle-mêle et sans doute arrachées du baldaquin, qui semblaient s'entretenir à voix basse de toute celle dévastation. »

livres d'histoire, où il tombe toujours sur des épisodes extraordinaires. Un des plus singuliers qu'il ait rencontré est celui d'un seigneur bandit nommé Bligger qui vivait au temps de Rodolphe de Habsbourg. L'empereur le mit au ban de l'Empire : il ne fit qu'en rire. Le pape l'excommunia : il haussa les épaules. Mais le lendemain du jour où la sentence lui avait été lue, son burg était désert; la porte et la poterne murées. D'un rocher d'où le regard plongeait dans l'intérieur du château, un de ses hommes d'armes le vit marcher, la tête baissée, à pas lents, dans sa cour. Il marcha ainsi jusqu'au soir, et au moment où le soleil se couchait, il tomba de tout son long sur le pavé, — mort. C'est certainement un conte de bonnes femmes ; mais Hugo a raison de ne pas partager le dédain des historiens pour ces contes. Je regrette que Bligger n'ait pas trouvé place dans la Légende des Siècles.

Du reste, Hugo n'avait pas besoin qu'on lui contât Peau d'âne, il était capable de l'inventer et de se laconter à lui-même. Et précisément c'est ce qu'il fit après avoir visité les ruines du Falkenburg. La fantaisie lui vint d'imaginer une légende allemande.

Le beau Pécopin aimait la belle Bauldour qui le lui rendait de tout son cœur. Pécopin était le fils du burgrave de Sonnek ; Bauldour, la fille du sire de Falkenburg. L'un avait la forêt, l'autre la montagne. « On fiança la montagne à la forêt. » Malheureusement Pécopin aimait trop la chasse. Quelques jours avant son mariage, il rencontre le comte Palatin qui, acrompagné de ses burgraves, de ses landgraves, de ses rhin-

graves et de ses raugraves, allait chasser un milan qui détruisait ses faisans, un vautour qui exterminait ses lanerets, un aigle qui tuait ses émerillons. Pécopin se joint à eux : ils devaient tous revenir le lendemain.

La chasse dura trois jours. Le premier jour, Pécopin tua le milan; le second, le vautour; le troisième, l'aigle. Émerveillé, le comte l'emmena dans sa ville pour un mois. Mais là, il lui plut de l'envoyer en qualité d'ambassadeur à son cousin le duc de Bourgogne ; le duc, charmé de l'ambassadeur, l'accrédita près du roi de France ; le roi de France le chargea d'une mission pour -le Miramolin des Maures en Espagne ; le Miramolin lui fit le plus gracieux accueil et le dépêcha au calife de Bagdad. A Bagdad, il fut aimé de la sultane favorite. Mais le sultan le conduisit sur une haute tour et lui dit : « Chevalier, le comte Palatin t'a envoyé au duc de Bourgogne ; le duc au roi de France ; le roi de France au prince de Grenade ; le prince au calife de Bagdad, et moi, chevalier, je t'envoie au diable. » Et il le poussa si violemment que Pécopin tomba du haut de la tour.

Heureusement la sultane lui avait donné une turquoise qui, tant qu'il la garderait au cou, le protégerait et l'empêcherait de vieillir : s'il la perdait, il vieillirait en un instant de toutes les années laissées derrière lui. Grâce à cette turquoise, des ailes invisibles le déposèrent sur une grève. Là, par bonté d'âme, il allait rendre service à un pauvre homme chargé d'une outre pleine, quand il s'aperçut que ce pauvre homme était Satan en personne. Il lui joua le mauvais tour de libérer d'un coup de poignard toutes les âmes que le maudit avait emprisonnées dans son outre. Aveuglé de fumée noire, roulé dans des odeurs de soufre, il s'évanouit et se réveilla chez un sorcier éthiopien qui

lui offrit sa fille en mariage. Il s'enfuit, erra comme Ulysse et, cinq ans après avoir quitté sou château et Bauldour, il atteignit les Vosges. Il s'engagea un soir dans le fatal bois des pas perdus d 'où le voyageur qui y entre la nuit ne sort jamais. « Ah, soupira Pécopin, je ne reverrai plus Bauldour! — Si fait! » dit près de lui un vieux seigneur tout cassé sous un habit magnifique, qui lui promit de le déposer au seuil du Falkenburg s'il consentait à passer la nuit à chasser avec lui.

Pécopin accepte. Aussitôt une troupe de cavaliers vêtus comme des princes, montés comme des rois, sortent de l'épaisseur des bois ; et la clairière se reIllplit des aboiements de la meute la plus étonnante que Pécopin ait jamais vue (nous la connaissons). Et le vieux seigneur sonna du cor comme s'il avait le tonnerre dans la poitrine. Quelle chasse et quelle nuit ! Pécopin se crut un instant dans les Cévennes, puis dans les Pyrénées, puis dans l'Inde. Tout à coup il se trouva devant un édifice « magnifique comme un palais, menaçant comme une caverne, muet comme un tombeau. » Son cheval monta les degrés du perron et, à travers une enfilade de salles illuminées et désertes^ arriva dans une prodigieuse salle babylonienne où Péeopin reconnut, autour d'une grande table éclairée par un chandelier a sept branches, dont Nemrod occupait le haut bout sur un trône d'or, tous les fameux chasseurs depuis Cyrus jusqu'à l'Abbé de Sainl-Deuii;, Fardulfus. Et tout à coup une porte s'ouvrit : le vieux seigneur, maître de la chasse, parut suivi de Sa meute et de deux cents valets qui soutenaient sur leurs épaules à la lumière des flambeaux un immense plat d'or où gisait le cerf rôti. « Tu viens bien tard ! » dit Nemrod au vieux seigneur en lui.montrant les fenêtres

qui commençaient à pâlir. Mais Pécopin, qui prenait conscience des sortilèges démoniaques dont il était assiégé, se tourna furieux contre le vieillard. « Rendsmoi Bauldour ! » s'écria-t-il. — « Eh, qui te dit que je ne te la rendrai pas? » répliqua le vieil homme. A ce moment lia-coq chanta. « Il y avait je ne sais quoi, di,t le conteur, de terrible dans ce chan.t clair, métallique et vibrant qui traversa l'oreille de Pécopin. » Tout s'évanouit; le jour se levait; il reconnut Fglkenburg.

H.s'élança vers la chambre de Bauldour où il enteadait le bruit d'un rouet: Une vieille femme lui ouvrit, « cGiirkée, pliée, cassée, tannée, rouillée, éraillé.e, écaillée, renfrognée, ratatinée et recbignée », .qui lui sauta au cou. -Citait Bauldour. La nuit de chasse du diable avait duré cent ans. D'horreur, Pécopin déchira ses < vêtements, .s'arracha Les cheveux ^et vit qu'ils étaient blancs. Il avait, .&n déchirant ses vêtements, brisé la chaîne de son talisman-et l'avait jeté au torrent. A l'instant même il avait yieilli d'un siècle.

Cette Jégeude, que l'inventio.n de Hugo a située en Allemagne, n'a presque rien d'allemand, rien de ce caractère à la fois idyllique et macabre que nous offrent si souvent les Contes et Ballades .d'.outr.e-,Rhin.. Elle cherche moins à nous effrayer qu'à nous éblouir.. C'est uja jeu d'imagination soutenu par un art exubérant, mais sf>lendide. Elle crée un genre, dont elle reste un .chef-d'œuvre : .celui de la légende traitée pour sa valeur esthétique avec toutes les ressources de l'art..C'est de Hugo que procéderont Flaubert lorsqu'il écrira la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier et avec plus de discrétion, Anatole France1.

1. Je la comparârais-aussi au Shagpai rasé de Mérédi-tii.

On admire la fécondité de celle fantaisie toujours active. Du reste, aucun voyageur ne nous produit un pareil effet d'être perpétuellement en vigie. Quand dort-il? On le dirait toujours au guet de ce qui luit et de ce qui fuit, l'oreille tendue, l'œil rapace : couchers de soleil, crépuscules inquiétants, fantasmogaries du clair de lune, ou belles nuits fascinantes, spectacles inachevés qui ont encore plus de prestige, tous « les grands drames du paysage », à toutes les heures, se jouent devant nos yeux quand nous feuilletons ses livres. Mais, si nous nous sentons entre les mains d'un incomparable artiste, parfois aussi l homme nous émeut. C'est l'homme, avec ses souvenirs d'enfance, qui, en présence du Tombeau des Rois Mages à Cologne, nous confiera que rien au monde ne le charme plus que « cette légende des Mille et une Nuits enchâssée dans l'Évangile. » Connaissez-vous une plus charmante déiinition de ce conte merveilleux ?

On se rappelle peut-être un poète lyonnais;'Soulary, qui fut presque célèbre pour un sonnet, les Deux Cortèges. Deux cortèges se rencontrent à l'église : un baptème, un enterrement. Les deux mères se croisent : la mère heureuse pleure en voyant le cercueil ; et celle qui pleurait sourit au nouveau-né. C est médiocre. Hugo, qui appelait les antithèses ou que les antithèses poursuivaient, comme vous voudrez, a vu ces deux cortèges dans la cathédrale de Sens. « Il y avait là deux « enfants, dit-il. On allait baptiser l'un; on allait enter« rer l'autre... Deux innocents allaient commencer à « vivre tous les deux en même temps, l'un sur la terre,

« l'autre au ciel. Il y avait dans cette ombre une mère « ravie et une mère désespérée. Pour ne pas troubler « cette grande rencontre des deux mystères, je m'étais « retiré près de la porte. Je ne voyais plus rien; mais « j'entendais tout au fond de la cathédralè, dans la « vapeur des chapelles lointaines de l'abside, des voix « divines, des voix d'enfants, des voix d'anges qui « chantaient le chant des morts, et, tout à côté de moi, « une voix d'homme lente et basse qui murmurait à « l'oreille du' nouveau-né les graves recommandations « du baptême. Dans l'état de rêverie presque visionnaire « où j'étais tombé, je croyais voir deux portes du ciel « entr'ouvertes. Par l'une, une âme revenait vers Dieu; « par l'autre, une âme s'en allait vers nous. Le chant «de rentrée me paraissait joyeux; les conseils du « départ me semblaient tristes. » C'est autre chose que la petite chose conventionnelle de Soulary.

D'ailleurs, chaque fois que Hugo rencontre la mort, il se surpasse. Le tombeau est son Thabor. Sa visite au charnier de Bordeaux a cette horreur qui n'est supportable que dans la poésie d'un Villon et aussi d'admirables mouvements d'éloquence. Le cimetière de Saint-Michel avait été dévasté en 1793 ; mais quand on eut arraché les cercueils du sol, la pioche rencontra des corps desséchés et conservés presque intacts dans l'argile. On les adossa au mur, dans la crypte du campanile que la foudre avait décapité et qu'on avait surmonté d'un télégraphe. « Quel contraste! s'écrie Hugo. Sur « son faîte..., un télégraphe qui gesticule et se démène <( comme Pasquin... qui détaille minutieusement toutes « les pauvretés de l'histoire du jour et de la politique « du quart d'heure,.. les grands événements microsco« piques, les infusoires qui se font dictateurs, les vol-

d voces qui se font tribuns, les vibrions qui se fout « tyrans, toutes les petitesses dont se composent <( l'homme qui passe et l'instant qui fuit, et, pendant « ce temps-là, à sa base..., dans une crypte où n'arrive « ni un rayon, ni un bruit, un concile de spectres assis « en cercle dans les ténèbres parle tout bas de la « tombe et de l'éternité. » C'est du Bossuet première manière, un peu plus théâtral.

n avait commencé par Bordeaux et le charnier de Saint-Michel, en juillet 1843, son voyageaux Pyrénées avec sa compagne habituelle, Juliette Drouet. De Bordeaux il gagna Bayonne où les souvenirs de sa mère et de son premier amour lui revinrent au cœur. A Biarritz, comme il se promenait à marée basse, il entendit une voix qui sortait de derrière un rocher et qui jetait aux échos :

Gastibelza l'homme à la carabines

Chantait ainsi :

Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine,

Quelqu'un d'ici?

Dan&ez, hant ez, villageois, la nuit gagne

Le mont Falou.

Le vent qui vient à travers la montagne

Me rendra, fou.

Une belle jeune fille, qui nageait se soule va à moitié hors de l'eau et lui dit : « Sefior estrangero, conoce usted cette chanson ? — Je crois "que oui, répondit-il. Un peu. »

Le 27 juillet il franchit la frontière espagnole; et il entendit l'horrible bruit des vieilles charrettes à boeufs qui lui parut une délicieuse musique, car elle lui rap-

pelait les montagnes traversées pendant des années bénies. Les alentours de Saint-Sébastien avaient été ravagés par la guerre civile. Il aima le bourg nommé le Passage où il habita une cabane soudée à un palais, ne sachant s'il était chez des paysans ou chez des grands seigneurs. Ce puissant portraitiste des monuments et des agglomérations humaines ne nous a pas donné de peinture plus colorée, plus vive, plus baignée de ciel, plus gaie que celle de ce petit Eden ert nuipuzcoa. Il revit la grande rue d'Ernani « qui est un livre magnifique où l'on peut lire page à page, maison il maison, l'architecture de quatre siècles ». L'Espagne l'enthousiasmait. Il y retrouvait sa verve de don César de Bazan pour la célébrer. Pays unique ! Les mendiants ont des bijoux; les masures, des armoiries.

Tous les soldats jouent de la guitare dans tous les « corps de garde. Les prêtres grimpent sur l'impériale, « fument des cigares, regardent les jambes des femmes, « mangent comme des tigres et sont maigres comme « des clous. » Il arriva à Pampelune où il n'était jamais venu, mais qu'il reconnut. Et il lui souvint de ses vers des Orientales, un soir qu'après une longue visite à la cathédrale, il se promenait sur les remparts. Il entendit le grincement des chaînes du pont-levis et l'ébranlement sourd de la herse qui retombait. La lune se levait. Il murmura :

Toujours prête au combat, la sombre Pampelune Avant de s'endormir aux rayons de la lune

Ferme sa ceinture de tours.

Tout imprégné de cette Espagne, il revint à Bayonne, prit la route d'Orthez et de Pau et poussa jusqu'à Cauterets en passant par Lourdes dont il admira le donjon

sur son rocher. A Cauterets il écrivit à Louis Boulanger une lettre sur les deux nuits qu'il y avait passées, l'une pluvieuse, l'autre sereine, et sur la vie crépusculaire et nocturne des objets que nous nommons inanimés. Il vit Gavarnie, Luz. Au commencement de septembre, il était à Auch, puis à Agen, puis à Périgueux, puis à Angoulème. D'Angoulême, par Jarnac, Cognac, Saintes, il suivit l'étroite et claire Charente « qui entre dans les marais et devient une flaque de boue que la marée remue et rend fétide ». Le 8 septembre, il arriva dans l'île d'Oléron. Il était, sans savoir pourquoi, accablé de tristesse. Cette île lui paraissait sinistre, « un grand cercueil couché dans la mer. » Il avait la mort dans l'âme. Le lendemain il passait à Soubise où il eut peut-être visité une vieille maison délabrée des Rohan. Il était là devant ce vaste paysage marécageux, devant cette eau lourde, ensoleillée et triste, que traverse le bac de Rochefort, lorsque, ayant soif, il entra dans un café et demanda de la bière. On lui apporta une bouteille et le journal. Il commença à lire. On le vit pâlir et porter la main à son cœur. Le journal racontait la catastrophe de Villequier; sa fille Léopoldine, son enfant préféré, mariée depuis six mois, s'était noyée avec son mari, le 4 septembre, en traversant la Seine. Il revint précipitamment à Paris t. Ce fut la fin de ses voyages avant l'exil. Désormais le problème de l'au-delà l'obsédera encore plus. Sa fille morte ne le quittera pas. Quand, à Jersey,

1. Il écrivait le 10 septembre, de Saumur, à mademoiselle Louise Bertin : « Hier, je venais de faire une graude course à pied au soleil dans les marais, j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qui s'appelle, je crois, Subise, et j'entre dans un café. On m'apporte d ! la bière et un journal, le Siècle. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte. »

il consentira un soir, sur l'insistance de madame Girardin, à écouter la table tournante, c'est elle la première qui lui parlera. La mort de Léopoldine, la plus grande douleur de sa vie, la plus inconsolable, est dans le renouvellement de sa forme et de sa poésie, dans l'approfondissement de sa conception du monde. Mais il faudra douze ans pour qu'il nous livre son Pauca meœ, son immortel sanglot. Et il n'eut jamais le courage de donner une forme déiinitive aux notes qu'il avait prises depuis Pampelune, de recommencer, mais les yeux ouverts cette fois, la dernière partie d'une route qui le menait à cette horreur.

PLANTATION DE L'ARBRE DE LA LIBERTÉ PAR VICTOR HUGO SUR LA PLACE DtS VCSGES (1848)

« NAPOLÉON LE PETIT »

ET « LES CH-ATIMENTS »

Nous avons laissé Hugo devant la tombe de sa fille. De 1843 i\ 1852 il ne publia rien. Là douleur n'avait point tari. sa veine. De cette période silencieuse datent nombre de pièces qui paraîtront plus tard dans les Contemplations, les' Quatre Vents de l'Esprit, et, après sa mort, dans Toute la Lyre. Il écrit alors Torquemada, une première version du Pape, des Petites épopées, qui compteront parmi les plus beaux poèmes de la Légende des Siècles. II.compose une partie des Misérables, qui sont d'abord intitulés les Misères. Pourquoi ne donnet-il rien au public? La souffrance-lui en a peut-être enlevé le goût pendant quelque temps. Puis il a réagi, et ses ambitions politiques l'ont sérieusement occupé.

Dans sa jeunesse nous l'avons vu, il s'était cru royaliste et catholique. C'était le temps où il écrivait "que l'histoire n'avait de sens et de poésie que vue du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. Mais même alors il éèrivait, mélancoliquement, il est vrai, dans les Mémoires d un jeune Jacobite. « Jérusalem et Salomon, choses mortes; Rome et Grégoire VII, choses mortes; il .y a Paris et Voltaire. »

Ni Pelletan de la gauche, ni Cuvillier-Fleury de la droite ne se sont laissé prendre à ces premières manifestations, d'ailleurs très sincères, d'un tout jeune homme. L'un a raison de dire qu'il avait déjà un génie républicain, mais qu'on ne dégage pas d'un coup la logique de sa propre nature ; l'autre, que sa pensée avait toujours été socialiste au fond. C'est la vérité même. Le jeune homme ne s'en rendait pas compte. Ni son Cromwell ni sa Maxion de Lorme ne l'en avertissaient, et autour de lui on n'y prenait pas garde. Mais depuis son Ode à la\* Colonne de 1827, ce républicain inconscient, ce socialiste qui s'ignorait était avant tout un bonapartiste. La Révolution de 1830 l'émancipa. La liberté littéraire qu'il revendiquait le conduisait à la liberté politique. Et peut-être ce qu'il y avait de républicanisme dans son bonapartisme se fût-il plus vigoureusement affirmé si le chef du parti républicain, Armand Carrel, — cet Armand Carrel qui avait poussé le libéralisme jusqu'à prendre les armes contre son pays, — n'avait voué une véritable haine à son œuvre de poète. Il prévoyait que la République, qui n'était pas encore mûre, aurait l'Europe dans un siècle ; et Lamennais disait amen. Il écrivait à Sainte-Beuve que cette République, proclamée par la France à l'Europe, serait la couronne de leurs cheveux blancs ; et Sainte-Beuve sentait déjà dans cette lettre le tribun percer sous le songeur. Il perçait partout, dans son Claude Gueux, dans Notre-Dame de Paris, dans le Roi s'amuse, dérision de la royauté française, dans Marie Tudor où le seul personnage loyal était un homme du peuple, dans Ruy Blas où le héros représentait, paraît-il, le peuple affamé de justice. Il avait percé, dès 1831, dans les Feuilles d'automne où il s'écriait :

Je hais l'oppression d'une haine profonde.

Aussi, lorsque j'entends dans quelque coin du monde Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,

Un peuple qu'on égorge appeler et crier..,

Alors, oh! je maudis dans leur cour, dans leur antre,

Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre,

C'est déjà l'accent des Châtiments et de la Légende des Siècles.

La chute des Bourbons avait ravivé l'espoir de voir le duc de Reichstadt monter sur le trône; et nous savons que le poète remit à un émissaire du roi Joseph, qui vivait depuis quinze ans en Amérique, une lettre où il formulait sa pleine adhésion à l'Empire libéral. Mais la mort de l'Aiglon affermit la nouvelle dynastie. L'interdiction du Roi s'amuse l'en écarta. L'intérêt que le duc d'Orléans manifestait aux lettres et l'admiration de la duchesse,..Hélène de Mecklembourg-Schwerin, pour le poète des Feuilles d'automne et des Chants du Crépuscule, l'y ramenèrent, et il devint un familier du pavillon de Marsan. Lorsqu'il se présenta pour l^uatrième fois à l'Académie, le duc intervint près du comte Molé et épargna aux Académiciens la honte et le ridicule de lui préférer encore un Em pis quelconque. Son discours académique de réception étonna par l'ambition politique qu'il laissait éclater et que confirma presque immédiatement la conclusion de son ouvrage sur le Rhin, où, au milieu d'images grandioses, de rapprochements imprévus, d'analogies effarantes, il préconisait, pour assurer l'équilibre européen, une étroite alliance franco-germanique qui nous donnerait le vieux fleuve. La mort du duc d'Orléans porta un rude coup à ses espérances ; mais, bien qu'un acte législatif eût attribué le droit de régence au duc de Nemours, une régence de la princesse Hélène était toujours possible,

et la princesse lui restait fidèle. Ce fut elle qui triompha de la mauvaise volonté de Louis-Philippe et lui obtint la pairie le 21 avril 1845, jour anniversaire de la catastrophe de Neuilly. La reconnaissance de Hugo ne se démentit. jamais 1 ; et nouveau pair de France, il appro- cha plus souvent le vieux roi. Il voulait le gagner : c'est lui qui fut gagné. Il admira ce vieillard qui avait beaucoup vu, qui était très fin, et laborieux, probe, dévoué au bien du pays, un des meilleurs hommes que nous ayons eus à notre tète. Il s'est acquitté envers lui dans un admirable chapitre des Misérables ou pour une fois il s'éleva à la dignité de l'historien. On a eu raison de dire que des régimes qu'il a connus, la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe est celui qui lui donna le plus satisfaction.

Il ne joua aucun rôle à la Chambre des pairs. Il y avait mal débuté. Il n'y était pas depuis deux mois que surpris par M. Biard en conversation criminelle avec mamme Biard, menacé d'un procès retentissant, il eut été obligé de donner sa démission si Louis-Philippe n'avait lui-même apaisé le mari, qui était peintre, en lui commandant des fresques qu'il payft sur sa cassette particulière. Il dut garder le silence pendant assez longtemps, Les quatre discours qu'il prononça plus tard

1. Un de ses recueils posthumes, -Toute la Lyre, en garde le témoignage. Le poète s adresse au comte de Paris.

J'ai vu, moi, quand l'angoisse étreignait sa jeunesse, Comment elle a souffert, comment elle a lutté,

Et J'ai dit dans mon cœur : Cette femme eût été Archidamie à Sparte et Cornélie à Rome ..

Si le sort m'eût donné, douce et charmante loi,

r Le grand devoir des fils qu'il te confie à toi, M 011! comme elle eut dormi sous ma garde fidèle, .

Et lion pour autrui, j'eusse été chien pour elle!

0 Ruy Blas Ce dernier vers m'est aussi désagréable que la phrase où Jean-Jacques regrette de ne pas avoir été le domestique de Féneloç.

furent peu appréciés. Ce ne sont que des variations lyriques sur des thèmes politiques. Hugo ne laisse rien à l'improvisation. Tout est pesé et calculé, Abondance d'antithèses, et pas une qui n'ait été soigneusement taillée par cet habile diamantaire, Il est souvent maladroit en homme qui expose une idée p$rce qu'elle lui plaît et que son imagination s'en est emparée, mais sans se soucier des conséquences. Dans l'actualité la plus pressante, comme il est absorbé par le souci, du développement oratoire et ne se préoccupe guère des intérêts qui sont en jeu, il trouve le moyen d'être étonnamment inactuel, Qu'il ait souvent causé de l'impatience à ses auditeurs, c'est très compréhensible. Une assemblée politique ne se réunit pas pour écouter des morceaux de poésie ou des généralités éloquentes. Mais que de médiocrités dans une assemblée politique, et de médiocrités envieuses, saisissent l'occasion de vexer et d'humilier l'homme qu'elles sentent supérieur! Les assemblées. politiques, après tout, ne sont pas si difficiles en fait d'éloquence. Essayez de lire ceux qu'elles consacrent grands orateurs : on rougit des pauvretés de pensée, des clichés misérables, des bassesses d'esprit, des mensonges qui ont été salués d'approbations et d'applaudissements. Les discours de Hugo valent mieux que ça. La chambre des pairs se montra à peu près correcte à son égard ; l'Assemblée nationale ne sut pas avoir pour lui le .minimum de déférence que le génie serait en droit d'attendre \

1. Dans les Actes et Paroles, Hugo nous affirme n'avoir prononcé dans les assemblées que des discours improvisés! D'ailleurs il fait l'éloge des discours écrits. « Est-ce qu'on peut être orateur avec un discours écrit? On a fait cette question. Elle est étrange. Tous les discours de Démosthène et de Cicéron sont des discours écrits. RoyerCQUa.rd... n'a prononcé que des discours écrits,.. Les trois quarts des

La Révolution de 1848 l'avait surpris comme elle surprit ses auteurs responsables. La veille encore aucun trône ne'paraissait plus solide que celui de Louis-Philippe. Les sociétés secrètes, jadis redoutables, n'existaient plus ou étaient aux mains de la police. Le parti républicain souffrait de ses divisions; le parti légitimiste s'était momifié; le parti bonapartiste était aux trois quarts rallié. Mais l'Histoire des Girondins de Lamartine, un des plus mauvais livres du siècle, avait réveillé la fièvre des aventures; et il paraît que la France s'ennuyait. Elle s'ennuyait de vivre en paix et d'être honnêtement administrée. La Révolution éclata à propos d'une réforme électorale et parlementaire dont se moquaient les neuf dixièmes du pays; et, en trois jours, tout fut par terre.

Pendant qu'on arrachait au roi son abdication, Hugo avait essayé de rallier le peuple à la régence de la duchesse d'Orléans : on. le hua. La République l'effrayait; il redoutait l'anarchie et tous les excès de de la Convention, et, epcore convaincu, comme aux jours des Voix intérieures, que le poète doit « se maintenir au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant, indulgent quelquefois, chose difficile, impartial toujours, chose plus difficile », il ne se présenta pas aux élections. Mais les soixante mille suffrages qu'il recueillit le décidèrent à poser sa canditature aux élections complémentaires. S'il reconnaissait la République, il distinguait deux Républiques, celle du drapeau rouge, qui se propose d'abattre la statue de

harangues de Mirabeau sont des harangues écrites... Danton écrivait, souvent ses discours... Quant à Robespierre, sur dix harangues, neuf sont écrites... » Pourquoi ne pas nous dire simplement qu'il était comme Démosthène, Cicéron, Royer-Collard, Mirabeau, Danton et Robespierre? Et encore il pouvait ne rien nous 4ire du tout.

Napoléon, qui ruine les riches sans enrichir les pauvres, qui abolit la propriété et la famille, qui fait banqueroute, qui nie Dieu; et l'autre, la sainte communion de tous les Français dans le présent et de tous les peuples un jour dans le principe démocratique... Ainsi soit-il !

Il fut élu en même temps que Changarnier, Thiers, Pierre Leroux, Proudhon et Louis-Napoléon-Bonaparte qui, au grand étonnement de l'Assemblée, était nommé par quatre départements. Ce fils de la reine Hortense, devenu par la mort du duc de Reichstadt et par celle de son frère aîné une espèce de prétendant, se fût déconsidéré, s'il avait eu de la considération à perdre, dans ses échauffourées de Strasbourg et de Boulogne. Son emprisonnement au fort de Ham l'avait fait connaître, et ses ouvrages comme l'Extinction du Paupérisme lui avaient gagné quelques sympathies. A peine paraît-il que l'Assemblée donne des signes de trouble et d'affolement. Elle vote la proscription et se déjuge dans les vingt-quatre heures. Du reste le moment était tragique. Son insouciance et son goût des surenchères démocratiques avaient provoqué l'effroyable insurrection de juin. Ce ne sont pas seulement les rois « dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre. » La République de 48 dut faire massacrer des soldats et des chefs ; elle massacra elle-même des milliers d'hommes et en déporta encore bien davantage. Cavaignac l'avait sauvée. Elle ne le lui pardonna pas. Et maintenant qu'il fallait élire un président, tous les regards cherchaient cet inconnu d'hier qui, après avoir donné sa démission, revenait élu cette fois par cinq départements. Thiers l'appelait le crétin ou l'idiot, maisil se prononçait pour lui, — ce qui est essentiellement démocratique.

Hugo, qui venait de fonder un journal, t Evénement, avec l'aide de Girardin, reçut la visite de Louis-NapolÓon Bonaparte le jour même où il emménageait rue de la Tour d'Auvergne. Il ne put lui offrir d'autre siège que le coffre à bois de son antichambre. Le prince ne lui tint certainement pas le discours qu'on lit dans l'Histoire d'un Crime : « Je ne suis pas un grand homme; je ne copierai pas Napoléon; mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington. Mon nom, le 110m de Bonaparte, sera sur deux pages de l'Histoire de France : dans la première, il y aura le crime et la gloire ; dans la seconde, la probité et l'honneur. » Jamais Louis-Napoléon Bonaparte n'aurait parlé du crime de son Oncle, et jamais il n'a fait d'aussi belles antithèses, à moins qu'il ne fût venu chez le poète pour le parodier. Il était venu bien plutôt pour le remercier d'avoir été le fourrier magnifique de son succès. Le prince devait deux visites, l'une à Béranger, l'autre à Hugo : ils avaient contribué plus que personne iL propager la légende napoléonienne. Mais il est probable que Louis-Napoléon ne se confondit pas en remerciements. Il n'avait point d'effusion; il se livrait peu ; il préférait questionner. Perça-t-il du premier coup les nuées où vivait superbement le poète? Il l'écouta sans doute; il approuva ses antithèses; et Hugo, avec son manque habituel de psychologie, eut le sentiment qu'il touchait à un moment solennel dans l'histoire du monde. Il avait fait à la Chambre des pairs un discours lyrique sur l'avènement d'un pape libéral, Pie IX, et maintenant il tenait un Napoléon également libéral, cette autre moitié de Dieu. Le soir même de cette entrevue, l' Événement désignait le prince à la France et lui offrait la collaboration du poète.

Deux jours après, Hugo était invité au premier dîner que Napoléon donnait à l'Elysée, dîner improvisé, dont on était prié d'excuser la rusticité, dîner d'intimes servi « dans une porcelaine blanche commune », avec « une argenterie bourgeoise, usée, grossière. » Au moment oiL il s'en allait, le Président lui remit, à l'intention de madame Hugo, des billets d'entrée pour voir la revue du lendemain de la galerie du garde-meuble. Mais déjà Hugo avait éprouvé une déception. A la séance même où Louis-Bonaparte était proclamé, le président de l'Assemblée avait annoncé que le président de la République chargeait Odilon Barrot de composer le ministère; et le poète était sorti, — c'est lui qui nous le dit, — « seul et évité comme un homme qui a manqué ou dédaigne l'occasion d'être ministre. » Vous sentez l 'arriertume. Il est regrettable du reste qu un Hugo soit écarté d'un honneur qu'ont obtenu tant de remarquables incapacités. Quand des hommes d un grand talent, à plus forte raison des hommes de génie, brûlent du désir d'être appelés Excellence ou simplement Monsieur le Ministre, les Princes-Présidents et même les Présidents tout court ont bien tort de ne pas les satisfaire. Le ministère de l'Instruction publique est ce qu 'il leur faut. Nous dirions aujourd'hui : « Du temps que l'Université avait Victor Hugo à sa tète... » Avouez que la Présidence de Napoléon en aurait reçu quelque lustre.

Mais ce prince taciturne, défiant, secret, d'une froideur hollandaise, se conduisit envers Hugo au rebours du bon sens et de la bonne politique. Il n'aurait pas été fâché de l'éloigner : le poète refusa l'ambassade de Naples et, après hésitations, celle de Madrid. Tous ses votes avaient été ceux d'un bourgeois qui craint les

socialistes et qui ne demande qu'à restaurer l'Empire. Celui qui, de tous ses biographes, a le mieux dégagé son rôle politique, M. Pierre de Lacretelle dira : « Hugo eût été le seul ministre parlementaire capable d'exécuter le coup d'État sans manquer à aucun de ses engagements envers la nation. » Il avait refusé de déférer le président au serment; et il lui vota les six cent mille francs annuels qui, en ce temps de l'innocence, indignaient les républicains. Il s opposa au projet de loi relatif à l'anniversaire de la République qu'il jugeait inutile de célébrer. Il favorisait de tout son pouvoir les ambitions du prince. Puis un jour, dans un discours au sujet des affaires de Rome, il se montra, avec les meilleures intentions, si maladroit, que Napoléon lui fit sentir son mécontentement. La scène fut vive. Cependant, il tenait tellement à son rêve impérialiste qu'il retarda encore la rupture définitive. Elle vint le jour où il fut persuadé que Napoléon ne ferait jamais le coup d'État, et où il entrevit pour lui-même la glorieuse possibilité de le remplacer en 1852. Il avait nourri le désir d'être son inspirateur; maintenant il rèvait de le supplanter. Les poursuites intentées a l'Événement, les attaques inconsidérées de la Droite, ses désappointements et ses espérances le jetèrent dans l'opposition agressive, et les mots de Napoléon le Petit retentirent à la tribune.

On comprend ce que fut pour lui le Deux Décembre: la ruine complète de ses ambitions politiques ; le sentiment d'avoir été la dupe de ce « misérable » ; la difficulté d'accorder son présent et son passé d 'hier, Ü. moins d'avouer franchement qu'il avait été trompé. Mais cela, il ne l'avouera jamais. Il accusera Napoléon d avoir violé son serment; mais il ne dira pas qu 'il avait

refusé de le lui imposer, sans doute parce qu'il jugeait impossible de le tenir. Il l'accusera d'avoir déchiré la Constitution ; mais il ne dira pas qu'il avait refusé de sanctionner une 'constitution aussi funeste. Il l'accusera d'opprimer les journaux, mais il ne dira pas qu'il avait voté contre la suppression du cautionnement. C'est sur Bonaparte, cause de sa plus grande déception morale, qu'il fera retomber la colère que ses propres contradictions ont amassée en lui. Que fut son rôle pendant le coup d État ? On a dit que l'entourage de Napoléon s était entendu pour lui en créer un ridicule. Mais il se l'est donné à lui-même dans cette Histoire d'un Crime qu'il ne publia qu'en 1875 longtemps après la mort des principaux témoins et qui est incontestablement son plus mauvais ouvrage. La vérité est que le gouvernement ne voulait point d'affaires avec lui. Mit-on sa tète à prix? Ils fureut deux à le croire sérieusement, lui-même et l'auteur de la Tour de Nés le qui était accouru l 'e\*n avertir. On se doutait bien que ce bruit le déciderait à franchir la frontière. C'est tout ce qu 'on demandait, et on lui en fournit le moyen 1. Du reste je troqve odieuse la loi d'exil dont il fut frappé.

1. Cependant M. Léon Daudet, qui a écrit des pages définitives sur Hugo, nous dit que Schœlcher, « qui était d'une probité admirable et .qui, comme la sœur Simplice des Misérables, de sa vie n'avait menti, affirmait que la tête de Victor Hugo avait été mise à prix par la préfecture de Police, d'ordre de Morny. » Frédéric Masson, à Champrosay, comme Alphonse Daudet lui demandait ce qu il en pensait, déclara qu'il s.avail qu'en effet cette mise à prix était réelle. M. Léon Daudet croit que « le bénéficiaire du coup d'État oui n'était pas un méchant homme était beaucoup trop bête pour 'comprendre quelle faute énorme et hideuse eut été 1 assassinat de Victor Hugo » Et il ajoute : « Hugo, pendant et après le coup d'État fut aauvé pari l'ingéniosité merveilleuse et le sublime dévouement de sa vraie e^m?' Juliette Drouet. Il ne cessait de le répéter, et c'était la vérité absolue... Une chose m'a toujours frappé : l'Histoire d'un Crime est un livre raté et ridicule, alors que les Châtiments sont un incontestable et immortel chef-d'œuvre. La colère qui anime les Chà-

Tant pis pour un gouvernement qui commence par proscrire un des plus grands poètes du pays ! S'il finit à Sedan, on ne le plaindra pas de s'être attiré le pamphlet de Napoléon le Petit et les Châtiments, les deux premiers livres publiés du proscrit.

Ne nous représentons pas Hugo dans les premiers temps de l'exil, à Bruxelles, comme un sombre Dante qui trouve amer le pain de l'étranger. Ses lettres nous le montrent actif, plein de ressort, agitant des projets considérables, dressant des plans de bataille contre Bonaparte et s'employant, avec une farouche allégresse, à construire cette « citadelle d'écriture » d'où il le bombardera. M. de Lacretelle a rendu à merveille l'impression que nous produisent ses lettres « incroyables » à sa femme. « Du passé il n'est plus question. Il s'en débarrasse en quelques mots et, lorsqu'il s'examine, c'est pour constater qu'il est irréprochable : il n'a trempé dans tien, il n'a pas tenu le pouvoir, il n'a pas hasardé de théories, il n'a pas fait de fautes... Il est permis de se demander si Hugo, d'une manière quelconque, a conscience des réalités qui pèsent sur lui1. » Sa popularité lui réjouit le cœur. Les proscrits viennent lui demander des conseils. Il reçoit des visites de

timenls et qui crie et même hurle à travers les strophes vengeresses est remplacée, dans l'IIistoire d'un Crime, par une sorte de vanité, drapée, du plus haut comique. On pourrait en conclure que le véri- . table langage de Victor Hugo était la poésie, le rythme et la rime. Et pourtant il y a Choses Vues... » (Action Française Février 29). L'explication ne serait-elle pas que, dans l'Histoire d'un Crime (composée avant les Châtiments) il est uniquement préoccupé 'de se donner un grand rôle, tandis que dans les Châtiments il laisse parler sa colère et sa haine?

1. La Vie politique de Victor Hugo, par P. DE LACUKTELI-E.

Parisiens, Dumas, Janin, Ponsard, Emile de Girardin qui s'est déjà rallié à l'Empire, mais pour lequel Hugo aura toujours une exceptionnelle indulgence. Le bourgmestre, M. de Brouckère, à qui il a confié sa crainte que Bonaparte ne le fit enlever par ses sbires, comme dans Angelo ou Lucrèce Borgia, le rassure et lui garantit la protection de la police. Il travaille jour et nuit.

Il a d'abord écrit, puis récrit l'Histoire d'un Crime. Comprend-il que cette histoire déplorablement romancée nuirait à sa cause? Il la gardera vingt-six ans en portefeuille. Deux semaines lui suffisent à faire Napoléon le Petit. N'hésitons pas : c'est le pamphlet politique ou, pour mieux dire, le réquisitoire le plus véhément, le plus implacable que nous ayons dans notre littérature. Mais en le lisant il m'arrive ce qui ne m'arrivera pas en lisant les Châtiments : je le discute. Je suis étonné que le Prince-Président, en qui Hugo avait vu un sauveur, soit devenu si vite un bandit exécrable. Le Deux Décembre est peut-être plus qu'une opération de police un peu rude, comme l'appelait Melchior de Vogué. Et d'abord, il y a eu là dedans trop de police, trop de mouchards, trop d'agents provocateurs, trop de délations, trop de déportations. Les gouvernements où le ministre, le magistrat et le policier collaborent trop étroitement font une vilaine figure. Puis un crime fut commis : la stupide, l'ignoble fusillade des boulevards ; la force armée tirant sur la foule sans armes. On en tiendra pour responsables jusqu'à un certain point ceux qui, comme Hugo, si on l'en croit, excitèrent la population quand ils auraient dû voir qu'aucune réaction n'était possible et que pousser à la barricade, c'était mener à l'abattoir. Il fallait être aveugle ou fou pour assumer la responsabilité d'un

soulèvement populaire. Les républicains forcenés qui voulaient que le peuple s'insurgeât étaient les mêmes qui l'avaient fait impitoyablement massacrer en 1848 parce qu'il avait pris au grand sérieux I& droit sacré de l'insurrection. Il refusait maintenant de marcher et les laissait se débrouiller avec leurs principes. Et je ne puis m'empêcher de penser que le crime du Deux Décembre a été bien moins sanglant que les répressions de Juin; que l'avènement de Napoléon a causé moins de souffrances, moins de morts, que les convulsions de la seconde République, et, songeant aux sept millions cinq cent mille oui du plébiscite, je partage l'opinion de Renan qui ne pouvait comprendre qu'un républicain n'en reconnût pas la valeur. Croyez-vous au peuple souverain? Et, si vous y croyez, en tant que partisan de la République, comment admettriez-vous que votre souverain se trompât sept millions cinq cent mille fois? Mais ces millions de suffrages ont été obtenus par la peur ou extorqués. Quel pitoyable souverain, alors ! C'est contre lui qu'il faut prêcher cette insurrection qui, paraît-il, serait un forfait sous la République et un devoir sous l'Empire.

Tout cela fait que je résiste à Napoléon le Petit, bien que Hugo n'ait peut-être rien écrit de plus éloquent. Non que j'aie la moindre pitié pour les hommes politiques qu'il attaque et attaquera. Que le poète, pareil à Cambyse, dont l'exemple excite son humour S fasse asseoir tel sénateur sur la peau de tel autre et un troisième sur la peau du premier, je n'y vois aucun inconvénient. Le métier de politicien a ses profits et ses risques. C'est aux victimes des hommes politiques que

1. Voir la pièce Les Grands Corps de l'État.

je réserve ma sympathie. Mais le livre repose sur des contradictions qui me gênent, sur des sophismes qui arrêtent toute émotion. Avec les Châtiments, c'est autre chose !

Hugo quitta Bruxelles à la fin de juillet 1852. Napoléon le Petit allait paraître à Londres. Il avait promis au gouvernement belge de ne lui créer par ses publications aucune difficulté diplomatique ; il tenait sa promesse. Le 5 août, il débarquait à Jersey. « L'arrivée y fut lugubre, » nous dit-il. Elle le devint du moins dès les premiers jours de l'automne. Au début de son William Shakespeare, il nous a peint la maison où il s'installa avec sa femme, sa fille, ses deux fils. Elle s'appelait Marine-Terrace. Un lourd cube à angles droits qui avait la formé d'un tombeau. Sous son toit en terrasse, « rectiligne, correcte, badigeonnée de frais, « toute blanche, c'était du méthodisme bâti. Rien n'est « glacial comme cette blancheur anglaise. Elle semble « vous offrir l'hospitalité de la neige. On songeait, le « cœur serré, aux vieilles baraques paysannes de France, « en bois, joyeuses'et noires, avec des vignes. » De la maison, on apercevait à droite sur une hauteur une tour qui passait pour hantée; à gauche, une file de grands troncs d'arbres « adossés à un mur, plantés « debout dans le sable, desséchés, décharnés, avec des «; nœuds, des ankyloses et des rotules, qui semblait « une rangée de tibias. » La plage était toute proche, hérissée de rochers comme ceux de quelques-unes des côtes bretonnes qui prennent des formes animales, gigantesques, monstrueuses. On était enveloppé par la grande voix incessante de la mer. Ce fut dans cette atmosphère saturée d'embrun, dans cette maison .,K dont la petitesse des fenêtres aggravait la tristesse

crépusculaire » que Hugo écrivit les Châtiments.

Sa vie était encore plus sombre que la maison, plus monotone que l'éternel bruit des flots. Bien plus qu 'à Bruxelles, il sentait toute l'amertume de sa défaite, toute l'horreur de l'exil. Ses fils, sa fille Adèle, sa femme se font l'effet de naufragés. Hormis quelques visiteurs ou visiteuses de Paris, et quelques exilés de son monde, — le général Le Flô, Ribeyrolles, un ancien représentant du peuple, Mathé, et un avocat de Lorient, Hattier, — il ne peut que se tenir à l'écart des autres proscrits dont la société s'est scindée en deux sociétés, la Fraternelle et la Fraternité, « qui ne vivent pas fraternellement. » Elles sont composées de cordonniers, de cabaretiers, de vieux conspirateurs qui semblent avoir vécu dans des caves, d'insurgés de 48 dont Hugo a naguère voté l'exil, de gens dont on ignore la profession, d'étrangers et de déclassés parmi lesquels se glissent des espions, car la police de Paris. fait entretenir des mouchards par ces pauvres hères t.

1. « Votre exil est hanté par ce spectre, l'espion. Un inconnu, trés mystérieux, vient vous parler bas à l'oreille; il vous déclare que si vous le voulez, il se charge d'assassiner l'empereur; c est Bonaparte qui vous offre de tuer Bonaparte... Quelquefois l espion mendie; l 'empereur vous demande l'aumône par son Pietri; vous donnez, il rit: gaité de bourreau. Vous payez les dettes d'auberge de cet exilé, c'est un agent; vous payez le voyage de ce fugitif, c'est un sbire; vous passez la rue, vous entendez dire : Voilà le vrai tyran!... Vous vous retournez : qui est cet homme? On vous répond : c'est un proscrit. Point. C'est un fonctionnaire. Il est farouche et payé. C'est un républicain signé Maupas. » (Actes et Paroles. Ce que c est que lexil). Dans ces pages curieuses, Hugo énumère toutes les vexations qui attendent l'exilé et il signale la tendresse particulière de l'hospitalité anglaise pour les livres des proscrits « Elle réimprimait ces livres et les publiait et les vendait avec l'empressement le plus cordial au bénéfice des éditeurs anglais... L'hospitalité pour le livre allait jusqu'à oublier l'auteur. La loi anglaise, qui fait partie de l'hospitalité britannique, permet ce genre d'oubli... » Les Châtiments enrichissaient le libraire Jeffs, et Hugo ne touchait pas un penny. Ruy Blas fut joué

Hugo ne fréquente régulièrement que Pierre Leroux à qui il reste reconnaissant de lui avoir ouvert en 1824 le journal le Globe. Leroux le tutoie, le sermonne, l'irrite de ses critiques fumeuses et indigentes, et lui paraît de moins en moins un grand esprit. Voilà donc où il en est réduit! Et par la faute, par le crime d'un seul homme, de ce Bonaparte qui se carre à J1Elysée pendant qu'il vit dans ce tombeau.

Il sort; il va s'asseoir au bord de la mer.

Nous sommes là tous deux, moi rêveur, elle énorme;

Elle attend que je pleure et j'attends qu'elle dorme f.

Il écrivait à Emile Deschanel : « Ici, l'hiver, tout est « sombre, gris, violent, terrible, orageux. Je n'ai « guère autre chose à faire qu'à rager comme le vent « et à rugir comme la tempête. » Il avait à se venger. A la fin des Voix intérieures, s'adressant à sa Muse, il lui recommandait la patience, mais il voulait qu'en la voyant passer le peuple se demandât sur qui tomberait la foudre suspendue en éclairs dans ses yeux. On le saurait maintenant; sur l'homme de l'Élysée, et pas seulement sur lui et sur ses acolytes, sur tous ceux qui, à l'Assemblée nationale, l'avaient méchamment harcelé de leurs interruptions, l'avaient blessé de leurs sarcasmes, sur le grossier président Dupin aussi bien que sur Rouher, sur Montalembert aussi bien que sur Maupas et sur Saint-Arnaud. Il allait convertir sa rage et ses rugissements en vers impérissables.

plu" de deux cents fois en Angleterre ; et ce fut la môme chose. Cependant, dit-il, « la presse de Londres reprochait aux proscrits d'abuser de l'hospitalité anglaise; cette presse a souvent appelé celui qui écrit ces lignes avare. Elle l'appelait aussi ivrogne (abandonned drinker.) Ces détails font partie de l'exil. »

1. Les Quatre vents de l'Esprit.

Si, de tous ses recueils, il fallait n'en garder qu'un, je crois que je choisirais les Châtiments, parce que j'y retrouve tout ce qui fait la puissance et l'originalité des autres avec quelque chose de plus : la pleine sincérité. Dans ses plus beaux livres, les Rayons et les Ombres, les Contemplations que nous verrons bientôt, je ne suis jamais sûr que le poète n'ait pas retouché complaisamment son portrait moral, qu'il ne se soit pas prêté trop généreusement peut-être des sentiments de douceur, de clémence, de charité, de libéralité. Ici rien de pareil. Tout est vrai. Les attitudes sont vraies; les effusions de tendresse pour les victimes sont aussi vraies que les imprécations contre les bourreaux, Ce qui. parle, c'est la passion toute pure, une haine irréductible mais si féconde en -mouvements de pitié ou d'admiration qu'elle est à l'honneur de celui dont elle possède l'âfrie. Il mérite, et mieux encore, les éloges qu'il décerne, dans son 1rVilliam Shakespeare, à Juvénal « haut, rigide, austère, éclatant, violent, grave,.;. inépuisable en images, âprement gracieux » et qui a « au-dessus de l'Empire l'énorme battement d'ailes du gypaète au dessus du nid de reptiles. » Je n'accepte pas pour l'Empire français l'expression du nid de reptiles. Mais le genre qu'il traite excuse les déformations de la réalité, les exagérations, les mordantes hyperboles, et l'exil dont il souffre, la surveillance policière qui l'obsède, les autorisent. Et il est supérieur à Juvénal. en ce qu'il s'attaque à des vivants. Son « grondement de foudre continue », — ce grondement qu'il admirait chez un autre génie auquel il ne lui déplaisait pas de

ressembler, le prophète hébreu Isaïe, — ne roule pas sur un cimetière.

Juvénal n'est qu'un rhéteur à côté de Hugo. Mais la première nouveauté des Châtiments c'est la place que le poète occupe dans ses satires et la façon dont il y associe tout ce qui l'entoure. Ni Juvénal ni Agrippa d'Aubigné ne nous ont dit d'où ils lançaient leurs invectives. Étaient-ils en ville ou à la campagne, sous la tente ou dans une retraite battue par les vents? Hugo, lui, nous apparaît dans son sauvage décor familier :

France, à l'heure où tu te prosternes Le pied d'un tyran sur ton front,

La voix sortira des cavernes ;

Les enchaînés tressailliront.

Le banni debout sur la grève Contemplant l'étoile et le flot,

Comme ceux qu'on entend en rêve,

Parlera dans l'ombre tout haut.

Il habite une île; il y passe ses jours dans un tête-àtète prométhéen avec l'Océan et la nature. Il interroge cette nature :

0 soleil, ô face divine Fleurs sauvages de la ravine Grottes où l'on entend des voix,

Parfums que sous l'herbe on devine,

0 ronces farouches des bois,

Monts sacrés hauts comme l'exemple,

Blancs comme le fronton d'un temple,

Vieux rocs, chêne des ans vainqueur,

Dont je sens, quand je vous contemple,

L'âme éparse entrer dans mon coeur.

0 vierge forêt, source pure,

Lac limpide que l'onde azure,

Eau chaste où le ciel resplendit,

Conscience de la nature,

Que pensez-vous de ce bandit?

Il entend des voix qui lui répondent et qui l'encouragent.

Nous nous promenions parmi les décombres

A Rozel-Tower,

Et nous écoutions les paroles sombres

Que disait la mer.

L'énorme Océan, — car nous entendîmes

Ses vagues chansons, —

Disait : « Paraissez, vérités sublimes

Et bleus horizons.

Le monde captif, sans lois et sans règles,

Est aux oppresseurs.

Volez dans les cieux, ailes des grands aigles,

Esprits des penseurs 1...

Vous, — laissez passer la foudre et la brume,

Les vents et les cris,

Affrontez l'orage, affrontez l'écume,

Rochers et proscrits ! »

Souvent aussi il se rejette vers cette nature et cet Océan comme vers des libérateurs. Les sanglantes visions du Deux Décembre le poursuivent et les images des déportés qui râlent à Cayenne et à Blidah; des enfants qui agonisent brûlés par la fièvre, dévorés par la vermine; des victimes qui sont montées à l'échafaud ; des horribles charrettes qui traversent la ville le soir et où l'on entend quelque chose sauter dans des paniers sanglants. C'en est trop.

Oh! laissez, laissez-moi m'enfuir sur le rivage!

Laissez moi respirer l'odeur du flot sauvage 1

Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers.

Les genêts sont en fleurs, l'agneau paît les prés verts; L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines;

Par moment apparaît au sommet des collines,

Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,

Un cheval effaré qui hennit dans les cieux.

Mais ces spectacles ne peuvent pas toujours ramener

la paix dans son âme. Que ses yeux tombent sur un journal, alors toute l'horreur lui revient. Némésis, à travers les rameaux et les fleurs, lui montre sa gorge de furie.

Ainsi pas de printemps ! ainsi pas de ciel bleu 1

0 bandits, et toi, fils d'Hortense de Saint-Leu,

Soyez maudits d'abord d'être ce que vous êtes,

Et puis soyez maudits d'obséder les poètes!...

Soyez maudits, bourreaux qui lui masquez le jour, D'emplir de haine un cœur qui déborde d'amour)

La voix de Hugo nous arrive dans la rumeur des vents, sur le tremplin des mers. Sa situation d'insulaire confère à sa proscription je ne sais quelle grandeur. Il nous rapportera plus tard l'histoire ou la légende du personnage consulaire Vipsanius Minator que Tibère avait' exilé ,dans cette île cimmérienne de Jersey/alors Cœsarea. Défense fut faite aux orateurs du sénat et du forum et à l'histoire de prononcer son nom. Mais, serait-on Napoléon-le-Grand, allez donc aujourd'hui décréter l'oubli quand il s'agit d'un Hugo ! Il remplit toute une île de l'Océan de son injuste malheur. C'est autre chose que de vivre dans un café de Bruxelles où dans un faubourg de Londres. Le grondement des flots, le mugissement des rocs, ces tempêtes qu'il aspire comme les lions, donnent à ses imprécations la force d'un élément ; et l'on voit trembler à la cime de sa poésie le scintillement de l'étoile du matin.

La division de ses poèmes en sept livres me semble tout à fait arbitraire. Les titres en sont ironiques. La société est sauvée. Sous-entendez : parce qu'on envoie les honnêtes gens au bagne. L'ordre est rétabli. Parce qu'on a tué des passants inoffensifs. La Famille est restaurée. Parce^iÈmpcreur s'amuse. La Religion est

glorifiée. Parce que les Jésuites triomphent et que le pape, qui n'avait pourtant pas à s'immiscer dans nos affaires, n'a point excommunié ce bandit taciturne, ce Corse hollandais, Napoléon III. L'Autorité est sacrée. La Stabilité est assurée. Les Sauveurs se sauveront. D'un bout à l'autre ce sont les mêmes thèmes : le faux serment, le guet-apens, la séquestration arbitraire, la subornation de fonctionnaires, la subornation de juges, le vol, le meurtre sont des crimes, et tous ces crimes sont compris dans le coup d'État et dans les conséquences du Deux Décembre; — après Napoléon le Grand nous avons Napoléon le Petit, après l'homme du destin, l'homme du hasard, après l'éblouissement d'Austerlitz le massacre du boulevard Montmartre, après les splendeurs du premier Empire la basse orgie du second ; — la liberté proscrite, mitraillée ou reléguée sur les pontons, reviendra triomphante et vengeresse. C'est là, me paraît-t-il, toute la substance de ce grand livre.

Les contradictions n'y manquent pas. Le poète, effrayé lui-même d'avoir lâché dans son emportement ce terrible vers en parlant de Bonaparte : Tu peux tuer cet homme avec tranquillité, s'empresse de se rétracter et n'admet pas qu'on touche à un cheveu de ce Caïn qui appartient à Dieu. Mais, un peu plus loin, il crie au peuple d'imiter les hommes de Quatre-vingt-douze ou même les Chouans, de saisir des marteaux et des fourches et de foudroyer la horde et le maître. S'imagine-t-il que ce foudroiement consisterait à prendre l'Empereur par les épaules et à le mettre à la porte? — En 1852, dans une chanson étrangement poétique, où la France, missionnaire de la Justice et de l'Idéal, avant de redevenir l'ange vêtu de lumière, doit rem-

plir l'office du Chasseur Noir, chasser tout ce qui s'oppose à la République universelle, le pape, le roi, le prêtre, le juge, l'espion, il n'oublie pas de lui signaler le Czar. Chasse le Czar, chasse VAutriche, ô Chasseur Noir! (Pourquoi l'Autriche et pas la Prusse?) En 1853, il s'indigne que Napoléon ne marche pas sur le Rhin quand le Czar marche sur le Danube; il dénonce la lâcheté de ce fier-à-bras qui refuse à ses soldats de leur jeter un peu de gloire après tant de honte, qui se blottit dans son antre et fait rentrer son aigle au poulailler. Mais, quelques mois plus tard, la guerre de Crimée éclate. L'homme de Décembre n'y gagnera rien : Hugo le voit frissonner, toujours aussi lâche, devant les Dardanelles ; et le Czar n'est plus qu'une victime. Pourquoi n'a-t-il pas supprimé au moins sa première pièce intitulée la Reculade? Mais pourquoi l'aurait-il supprimée? Ces contradictions n'entament point la forte unité du livre qui est toute dans la sincérité de sa haine et dans la violence de ses mouvements désordonnés.

Seulement cette haine aveugle est toujours clairvoyante quand elle choisit ses mots, ses rythmes et ses symboles et qu'il lui faut utiliser jusqu'au désordre de ses impulsions. Ne soyez point surpris qu'un artiste aussi impeccable, un aussi grand virtuose, dans les éclats de la colère, demeure maître de son art. Des passions comme celles qui l'agitent sont des stimulants admirables ; elles accroissent sa puissance d'expression. Si elles ne sauraient lui créer une nouvelle rhétorique, elles effacent presque les formes trop arrêtées de l'ancienne par tout ce qu'elles y versent d'impétueux, de spontané et qui les déborde. Nous avions eu des poètes, de vrais poètes, qui avaient traité ce -

genre de la satire. Sans remonter à Juvénal, très surfait par Hugo, Agrippa d'Aubigné avait dénoncé, dans ses Tragiques, des tragédies plus sanglantes que celle du Deux Décembre ; mais les trois cents pages de son poème furieux, d'où çà et là jaillissent des éclairs, s presque illisible,& André Chénier, du pied de l'échafaud, nous avait légué sa vengeance contre les barbouilleurs de lois dans des Iambes dont ils restent immortellement souffletés et qui nous promettaient peut-être un grand poète satirique. Hugo aurait pu prendre comme épigraphe aux Châtiments son vers : 0 ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie ! Au lendemain de 1830, un jeune poète, Auguste Barbier, sur le même rythme qu'André Chénier, avait lancé deux ou trois satires d'une éloquence, d'un lyrisme et d'une couleur extraordinaires dont certainement l'imagination de Hugo demeura frappée. Puis, comme si ce coup de génie l'avait épuisé, il ne donna plus que des vers insignifiants et se retira dans un silence où l'Académie alla vers 1860 le chercher et lui offrir un fauteuil pour faire pièce à, l'Empereur, car ce vieil homme cassé avait écrit au temps de sa jeunesse folle : 0 Corse à cheveux plats !... et

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine :

Soit maudit, ô Napoléon !

Les Châtiments ont englobé les Iambes d'André Chénier, ceux de Barbier, et les discours de feu et de fumée des Tragiques. Mais ce n'est là que le côté classique du livre, la satire genre littéraire tel qu'on l'avait toujours conçu avec le romantisme que Barbier y avait ajouté. Hugo allait faire pour ce genre qui risque d'être si monotone, — la comparaison vous paraîtra

peut-être inattendue, — ce que La Fontaine avait fait pour la fable, genre si médiocre et à la longue si ennuyeux. De la simple épigramme à la poésie la plus haute, il n'y a pas une seule variété d'inspiration qui ne soit représentée dans l'ouvrage de La Fontaine : l'idylle, le conte, l'épître, la fantaisie lyrique, la comédie, le poème philosophique ou épique. De même, de la simple chanson à l'épopée, la satire de Hugo parcourt tout le clavier des genres de poésie. Mais La Fontaine, avec un art qui est aussi de la prudence, se contente la plupart du temps de nous les suggérer en quelques vers. Hugo, lui, n'a pas besoin d'être prudent; il les a tous en son pouvoir et leur fera chanter à tous son exécration de l'Empire. Sa satire n'est plus un genre : c'est l'explosion d'une âme tour à tour, et sou- \ vent à la fois, lyrique, oratoire, dramatique, épique, ' comme la fable de La Fontaine n'était plus une fable, mais le rayonnement d'une âme charmante à travers mille petits sujets que transformait sa fantaisie.

La diversité du livre est aussi grande que le sujet en -est rigoureusement uniforme. Il y aurait toute une étude à faire rien que des chansons qu'il contient. Les unes ont l'accent et la couleur populaires que Hugo, nous l'avons dit, seul de nos grands poètes, a su attraper : ainsi la chanson du Chasseur Noir, ou le Chant de ceux qui s'en vont sur mer (les déportés) sur un air breton :

Adieu maison, treille au fruit mur,

Adieu les fleurs d'or du vieux mur!

Adieu patrie!

Ciel, forêt, prairie !

Adieu patrie,

Azur !

ou encore la chanson du Sacre sur l'air de Malborough :

dans l'herbe de Clamart, les assassins se réveillent l'un après l'autre et s'écrient : « Je veux être César! Je veux être Majesté ! Je veux être le frère du Czar ! Je veux avoir le Louvre ! » Et tout à coup, Robert Macaire, leur dit :

Pourquoi cette colère ?

Paris tremble, ô douleur, ô misère!

Pourquoi cette colère ?

Ne sommes-nous pas rois ? [

Regardez, le Saint-Père,

Paris tremble, ô douleur, ô misère !

Regardez, le Saint-Père Avec sa grande croix,

Nous sacre tous ensemble,

0 misère, ô douleur, Paris tremble !

Nous sacre tous ensemble Dans Napoléon trois.

D'autres chansons ressemblent davantage à celles d'un Béranger qui aurait le coup d'aile : chansons comiques ou élégiaques ou cruellement mordantes comme celle qui, comparant une fois de plus les deux Napoléon, se termine sur ce couplet :

Quand il tomba lâchant le monde

L'immense mer

Ouvrit à sa chute profonde

Son gouffre amer ;

Il y plongea, sinistre archange,

Et s'engloutit.

Toi, tu te noieras dans la fange,

\ Petit, petit.

D'autres, l'Empereur s 'amuse, par exemple, avec ce refrain :

Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,

Et demain le tocsin 1

toutes en strophes lourdes de poésie, me produisent le même effet qu'au milieu de légères da nses en ferait la grâce rude et martelée d'une pyrrhique guerrière. Enfin il y en a qui ne sont pas les moins belles, mais qui sont les plus simples. Patria, mème sans la musique de Beethoven, a quelque chose de religieux et comme le tremblement d'un voile qu'on lève sur un sanctuaire.

Là-haut qui sourit?

Est-ce un esprit?

Est-ce une femme?

Quel front sombre et doux!

Peuple, à genoux.

Est-ce notre âme Qui vient à nous?

Cette chanson ne garde plus de la chanson que le motif qui se répète à la fin de chaque strophe ou de l'ensemble des strophes. Laissez-le tomber, et l'ode prend son vol. Ce sont les strophes aux Abeilles dont le manteau impérial était parsemé.

Chastes buveuses de rosée Qui pareilles à l'épousée Visitez le lys du coteau,

0 sœurs des corolles vermeilles,

Filles de la lumière, abeilles,

Envolez-vous de ce manteau!

Ruez-vous sur l'homme, guerrières!

0 généreuses ouvrières,

Vous le devoir, vous la vertu,

Ailes d'or et flèches de flamme,

Tourbillonnez sur cet infâme,

Dites-lui : c Pour qui nous prends-tu?

Maudit, nous sommes les abeilles,

De s chalets ombragés de treilles

Notre ruche orne le fronton.

Nous volons, clans l'azur écloses,

Sur la bouche ouverte des roses Et sur les lèvres de Platon.

Ce qui sort de la fange y rentre.

Va trouver Tibère en son antre Et Charles neuf sur son balcon.

Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette Non les abeilles de l'Hymette,

Mais l'essaim noir de Montfaucon... »

Je ne connais pas dans la poésie française une autre ode qui donne, par son mouvement et ses images, une pareille impression de lumière et de gràce fulgurante. Mais j'en connais une autre, dans les Châtiments, qui, sans lui être supérieure, sans peut-être réaliser la même perfection, est encore plus chargée d'électricité et nous saisit encore plus vivement. Qu'a-t-il fait de nos soldats, le Corse taciturne du Deux Décembre? Il a traîné dans les ruisseaux de la rue Tiquetonne une gloire que la Révolution avait portée si loin et si haut. Le poète maudit cette obéissance passive qui transforme les héros en assassins, et sa pensée évoque les temps héroïques :

0 soldats de l'an deux! 0 guerres, épopées !

Contre les rois tirant ensemble leurs épées,

Prussiens, Autrichiens,

Contre toutes les Tyrs et toutes les So'iomes,

Contre le czar du nord, contre ce chasseur d'hommes

Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,

Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,

Avec ses cavaliers,

Tout entière debout comme une hydre vivante,

Ils chantaient, ils allaient, l'àme sans épouvante

Et les pieds sans souliers.

Au levant, au couchant, partout, au sud, au -pôle,

Avec de vieux fusils sonnant, sur leur épaule,

Passant torrents et monts,

Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,

Ils allaient fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres Ainsi que des démons..

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre;

Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,

On allait! en avant 1

Et l'un offrait la paix, et l'autre' ouvrait ses portes,

Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,

Se dispersaient au vent...

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,

Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,

Le fer heurtant le fer,

La Marseillaise ailée et volant dans les balles,

Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,

Et ton rire, ô Kléber!...

Strophes haletantes et superbes, elles se poussent, se précipitent à l assaut avec des vers qui sonnent comme de la vieille ferraille et d'autres comme un bruit de foudre, et par-dessus tout le beau rire français de Kléber dont l'intelligence et l'allégresse dominent la mêlée'.

1. Hugo a toujours gardé la religion de cette grande armée qui, ditil. « s'était d'abord appelée armée de la république, puis armée de l'empire et qui était à proprement parler, à travers l'Europe, l'armée de la révolution. » Et à ce propos il écrivait à son fils Charles en décembre 1869 ce curieux souvenir de son enfance : « J'étais à Madrid au temps de Joseph... Nous étions, mes deux frères et moi, au séminaire des Nobles, collège San Isidoro. Nous avions pour maîtres deux Jésuites, un doux et un dur, don Manuel et don Basilio. Un jour nos Jésuites, par ordre sans doute, nous menèrent sur un balcon pour voir arriver quatre régim-nts français qui faisaient leur entrée dans Madrid. Ces régiments avaient fait les guerres d'Italie et d'Allemagne et revenaient du Portugal. La foule, bordant les rues sur le passage des soidats, regardait avec anxiété ces hommes qui apportaient dans la nuit catholique (?) l'esprit français, qui avaient fait subir à l'Eglise fait révolutionnaire, qui avaient ouvert les couvents, défoncé les grilles, arraché les voiles, aéré les sacristies, et tué le saint-office. Pendant qu ils défilaient sous notre balcon, don Manuel

A côté de ce lyrisme que le poète n'a pas dépassé, les Châtiments nous offrent tous les exemples de poésie familière et pédestre : commentaire du journal qu'on vient de lire; émotion ressentie au cours d'une promenade; souvenir lugubre : il était à Bruxelles; on lui apprit des exécutions capitales voulues par l'Empereur ; il sortit; le spectacle des rues lui était insupportable ; il gagna la campagne; mais la nature mème l'irritait. Le soir tomba; la lune se leva; elle lui apparut sanglante et il regardait rouler dans le ciel « cette tête coupée ». Autre souvenir : celui de la Nuit du 4. Mais ici nous avons le réeit en vers, ce récit qui, même chez les plus habiles artistes, s'enlise toujours dans le prosaïsme et qui, avec Hugo se soutient et court toujours au-dessus ou à côté.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.

Le logis était propre, humble, paisible, honnête.

On voyait un rameau bénit sur un portrait.

Une vieille grand'mère était là qui pleurait.

Nous le déshabillions en silence : sa bouche Pâle s'ouvrait; la mort noyait son œil farouche.

Ses bras pendants semblaient demander des appuis.

Il avait dans sa poche une toupie en buis.

On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies. Avez-vous vu saigner les mûres dans les haies?

Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend. L'aïeule regardait déshabiller l'enfant...

Et tout à coup de cette poésie qui côtoie la prose jaillit l'invective :

Vous ne compreniez point, mère, la politique.

Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,

se pencha à l'oreille de don Basilio et lui dit : Voilà Voltaire qui passe. b (Actes et Paroles. Pendant l'Exil). A rapprocher de la pièce des Châtiments :

0 drapeau de Wagram! 0 pays de Voltiirel

Est pauvre et même prince; il aime les palais;

Il lui.convient d'avoir des chevaux, des valets,

De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,

Ses chasses; par la même occasion, il sauve La famille, l'Eglise et la société.

Il veut avoir Saint-Cloud plein de roses l'été,

Où viendront l'adorer les préfets et les maires;

C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

L'invective de Hugo va du plus violent, du plus brutal éclat, je dirais presque du coup de poing proche du coup de sang, — Ah! tu finiras bien par hurler, misérable! — jusqu'à la déclamation (je prends le mot dans le meilleur sens) la plus surveillée, la plus fortement gradùée, la plus dramatique. Comme Villon qui, penché sur le charnier, ne peut pas reconnaître les tètes des évêques ou celles des lanterniers, Hugo, 'l'œil fixé sur 1 égout de Rome n'arrive pas à distinguer si ces choses affreuses qu'on y entrevoit et qui furent jadis vivantes, mâchoires, entrailles, carcasses, « ce sont des chiens crevés ou des césars pourris. » De ces splendides morceaux oratoires, le poète passera le plus aisément aux poèmes symboliques et du récit en vers à l'épopée. C'est d'ailleurs à l'épopée que tend sa poésie lyrique comme ses drames y tendaient; et /'Expiation sera non seulement le plus grand poème des Châtiments, mais le poème épique le plus original de Hugo.

Napoléon, dans la retraite de Russie, comprend qu'elle est pour lui une expiation, mais de quoi? La même voix, qui dirigea jadis le Feu du ciel, lui répond que ce n'est pas l'expiation. Le soir de Waterloo : « Est-ce le châtiment? » demande-t-il et la voix lui répond : «; Non. » A Sainte-Hélène, au moment où il retourne la tète pour mourir, il voit Hudson Lowe

guettant par la porte en tr'ou ver te. « Ahl Seigneur, vous m'avez châtié! » s'écrie-t-il. La voix dit : « Pas encore. » Les années passent; l'Océan rend son cercueil à la France. Une nuit, il s'éveille dans son tombeau.

Réveille-toi, Moscou, Waterloo. Sainte-Hélène,

L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,

Sire, cela n'est rien : voici le châtiment!

Le châtiment, c'est le sabbat du Second Empire, « empire à grand spectacle » avec parade où l'oncle de bronze, le spectre du vainqueur d'Iéna, bat de la grosse caisse. Et Napoléon épouvanté crie : « Démon qui me suis partout, qui donc es-tu? » — « Je suis ton crime. » Et la tombe s'emplit du flamboiement de ces mots : Dix-huit Brumaire. Je ne puis m'empêcher de penser que, si Napoléon a ignoré jusque-là que le Dix-huit Brumaire était un crime, il doit bénéficier sur cette ignorance et ne mérite pas qu'on le traite en criminel. Mais ne chicanons pas Hugo. Ce poème, par les grands v tableaux de la Retraite de Russie, de Waterloo, de Sainte-Hélène et. par la vision de l'ignoble foire du Second Empire, consomme, mieux que ne l'avait fait aucune pièce de son théâtre, l'alliance dans le tragique du sublime et du grotesque. On ne saurait comparer au dessin et à la couleur de la partie grotesque que les chants de l'Enfer où Dante nous peint les farces des diables. Quant au sublime, Hugo u'eût-il jamais écrit que les quatre-vingts vers de Waterloo, il serait encore notre plus grand, notre seul poète épique.

Il faudrait au sortir de ce Waterloo prendre Stella :

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.

Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon i-ê-ve.'

J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin...

Il faudrait lire ces vers où ne gronde aucun ressentiment, en admirer de près la finesse et la pureté des tons, la transparence oii se reflètent des images précises et pourtant aussi charmantes que des images de rêve, et, par une progression savante mais qui semble naturelle, le passage de la réalité au symbolisme, d'une étincelle à une- explosion de lumière; et l'on aurait alors l'idée de l'incroyable variété des Châtiments. Peut-être en avons-nous dit assez pour qu'on puisse l'entrevoir.

Tous les renouvellements, tous les enrichissements de.la poésie de Hugo y sont contenus et encore maîtrisés. Le poète jusqu'ici n'a rien perdu du contrôle de son génie. Mais, plus qu'aucun autre de ses ouvrages, les Châtiments hâteront la prédominance chez lui de l'esprit prophétique et apocalyptique. Il s'était écrié :

0 Dieu vivant, mon Dieu, prêtez-moi votre force,

Et moi qui ne suis rien j'entrerai chez ce Corse

Et chez cet inhumain ;

Secouant mon vers sombre et plein de votre flamme, J'entrerai là, Seigneur, la justice dans l'âme

Et le fouet à la main.

Et retroussant ma manche ainsi qu'un belluaire,

Seul, terrible, des morts agitant le suaire

Dans ma sainte fureur,

Pareil aux noirs vengeurs devant qui l'on se sauve, J'écraserai du pied l'antre et la bête fauve,

L'Empire et l'Empereur.

Il n'avait rien écrasé. L'Empire devait survivre dix-sept ans au Mane Tecel Phares qu'il avait tracé sur le mur du festin. Mais il ne se lassa pas de répéter :

Ce serait une erreur de croire que ces choses Finiront par des chants et des apothéoses.

Et, il faut bien le reconnaître, les événements, hélas ! lui donnèrent raison. Il ne les attendit pas. Il était sûr d'avoir Dieu pour lui, d'avoir Dieu à son côté. La composition des Châtiments coïncide avec l'entrée du spiritisme à Marine Terrace. Les tables tournantes achevèrent de dégager le mage, le prophète, que son rôle de justicier avait commencé à ébaucher en lui. Nous le constatons en 1854 dans le poème d'une violence inouïe que lui inspira la mort de Saint-Arnaud. Le maréchal, en qui Hugo n'avait pas tort de mépriser l'ancien parlementaire, avait succombé en Crimée à une attaque de choléra. Le poète nous le montre râlant, hurlant, fétide, ensanglanté, à deux pas de la fi ère mêlée où la bataille criait : « Wagram! Ulm 1 Iéna! »

Triste, horrible, il mourut. Je plains ce misérable.

Et s'adressat à son spectre :

Puisque traînant ton crime, abject, épouvanté,

Te voilà face à face avec l'éternité...

Tu me serres le cœur, bandit, et je t'avoue Que je me sens un peu de pitié pour ta boue,

Que je frémis de voir combien mon Dieu te suit...

Que dites-vous de ce mon Dieu te suit? Ne croirait-on pas entendre un prophète hébreu, un Isaïe ou le Joad de Racine, ou, j'en demande pardon à la grande ombre de Hugo, Torquemada lui-même? Mais que ces vers sont donc beaux !

LE B U R G NfcilrA CROIX

Dessin iln Victor Hugo.

LA « LÉGENDE DES SIÈCLES »

Les Châtiments avaient paru en 1853 et, si je me réglais sur la chronologie, nous devrions passer maintenant aux Contemplations qui ont été publiées en 1850. Mais la Légende des Siècles n'est en grande partie qu'un prolongement à la fois magnifique et monstrueux des Châtiments, et nous ne changerons pas d'atmosphère en commençant par elle.

En 1855, un article injurieux de Félix Pyat contre la reine Victoria en visite chez Napoléon indigna les habitants de Jersey. Les autorités supprimèrent le journal des proscrits, l'Homme, et expulsèrent le directeur, Ribeyrolles. Hugo protesta au nom d'un certain nombre de proscrits et fut expulsé à son tour. Le 31 octobre, il partit pour Guernesey. M. Berret, dans la préface de sa remarquable édition de la Légende des Siècles, a su tirer des témoignages contemporains un portrait saisissant du poète qui débarquait sur cette nouvelle terre d'exil : de taille moyenne, trapu, carré d'épaules; négligemment vêtu d'un pantalon gris et d 'uii ample veston noir; le col de la chemise large et rabattu, la cravate flottante et lâche pour ne pas comprimer son cou d'homme sanguin; la tète énorme, dis-

proportionnée avec le corps (comme celle de Chateaubriand); le front haut, large et plissé; les cheveux aux mèches drues et rebelles ; un visage glabre aux rides et aux méplats fortement accusés et qui portait la cicatrice d'états violents; quelque chose de théâtral dans l'attitude, et, — que cette observation me paraît juste L — « cet air de distinction particulière qu'ont les hommes de volonté et de passions fortes qui ont beaucoup souffert ».

Quant à la maison où il va vivre quinze années consécutives, Hauteville-house, si souvent décrite ce n'est plus la froide et triste demeure impersonnelle de Marine Terrace. « Il l'a faite lui-même, dira son petitfils Georges, avec la patience d'un imagier de cathédrale gothique et la fantaisie extrême-orientale de son pinceau, maison où chaque meuble, chaque bibelot presque, porte l'empreinte de sa griffe. » Les tableaux en rappellent les Orientales; les boiseries, les stalles, la galerie de chêne, le candélabre aux quarante flambeaux, que le poète a sculpté lui-même, le « fauteuil des ancêtres », le clair-obscur sentent le moyen-âge des Burgraves et de la Légende des Siècles. Jamais habitacle de bois, de pierre, de bronze, de tentures, de cou-

1. Elle l'a été enco-re et très bien par M. Escholier dans la Vie glorieuse de Victor Hugo. M. Claudius Grillet, dans son Victor Ilugo spirite, y trouve la preuve des préoccupations ésotériques de l'étrange menuisier. « Demeure déconcertante, dit-il, à la fois sanctuaire, chapelle funéraire monas'ère, pagode, musée rétrospectif, palais des Mille et une Nuits, caverne d'Ali-Baba, salle du Pandémonium. Mais pas plus déconcertante à coup 81Îr qiie le maître de céans, à la\* fois prophète, mage, messie, homme, archange, demi-dieu : Victor Hugo. Entre le confort bourgeois et banal de sa maison de la Place Royale, qui fut la sienne jusqu'à l'exil, et sa résidence de Guernesey, il existe les mêmes différences, les mêmes oppositions qui nous frappent dans son art et dans sa vie entre les deux époques séparées par la date fatidique de 1853. » 1853 est l'année où le spiritisme lui fut révélé.

leurs, n'a été plus à l'image de la pensée qui y logeait, de l'œuvre qui en est sortie. Elle était surmontée d'un belvédère vitré sans stores, brûlant au soleil, glacial enîiiver, d'où l'on découvrait jusqu'au rivage de France, et où, « sur une petite tablette, devant un miroir décoré par lui d'une fleur aux pétales étranges, » cet homme, imperturbable dans son travail et son hygiène, d'un appétit bourbonien, écrit, sous les nuages qui passent, au milieu des vents qui sifflent ou qui hurlent, des choses géniales avec la régularité d'une force de la nature et d'un bureaucrate, — bureaucrate de l'infini.

La production de Hugo jusqu'à son retour en France, et particulièrement de 1852 à 1860, fut prodigieuse. D'abord l'exil le débarrassait de tous les devoirs sociaux et lui assurait tous les bénéfices de l'isolement. Puis l'excitation du ressentiment, la haine inassouvie doublaient sa puissance imaginative et verbale. Enfin ceux qui ont étudié sur lui l'influence des tables tournantes, nous ont expliqué comment les séances de spiritisme l'avaient jeté dans une fièvre prophétique et visionnaire. Il n'y a pas eu déséquilibre; l'organisme était trop solide; il y a eu exaltation. Sur la couverture des Châtiments il avait annoncé en préparation les Petites Epopées, car il avait apporté de France le Mariage de Roland, Aymerillot, Àprès la Bataille, et il ne s'abusait pas sur la richesse de ce filon. Mais ce fut seulement au lendemain des Contemplations que ce recueil s'élargit dans sa pensée jusqu'à devenir une immense épopée qui exprimerait « la conscience, la science, les rêves, les croyances, les superstitions, les siècles, les peuples, l'humanité ». Cette idée d'une œuvre cyclique, — Shakespeare est un homme cyclique, a-t-il dit, — devait couver en lui depuis que Quinet avait donné son Ahas-

vérus et Lamartine la Chute d'un Ange. L'influence allemande n'était point étrangère à ces prétentions d'enfermer dans un poème toute l'histoire de l'humanité et d'y faire apparaître, en marche depuis la première aurore « cette grande figure une et multiple, libre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme ». Ces mots de Hugo seraient aussi bien de Michelet, et nous pourrions remplacer l'Homme par le Peuple.

Une autre raison militait en faveur de son nouveau projet. Ni Napoléon le Petit ni les Châtiments n'avaient épuisé sa haine. Mais son sens artistique lui défendait de les recommencer. La Vision de Dante, écrite en février 1853, aussi considérable que l'Expiation et toute chargée d'imprécations contre Pie IX, attendit près de trente ans dans les tiroirs du poète et ne parut que dans la troisième série de la Légende. Et précisément cette Légende des Siècles le séduisait parce qu'elle lui offrait l'occasion de déverser tout le surplus d'une bile que les Châtiments avaient été incapables de contenir. Il pourrait ainsi les continuer sans se répéter. L'ennemi de l'Empereur et de l'Église ralliée à l'Empire en poursuivrait les images odieuses dans tous les tyrans et dans tous les prêtres. Il lâcherait sur le passé, la torche à la main, son troupeau d'Euménides. L'histoire du genre humain expierait le crime du Deux Décembre. On est confondu de la rapidité avec laquelle il compose les principaux poèmes dont il formera la Légende de 1859, celle de 1877, celle de 1883. Songez que le 20 janvier 1859 il achève Eviradnus, le $1 le Régiment du Baron Madruce, le 6 février l'Inquisition, le 11 février le Cid exilé, le 16 (évrier Bivar, le 21 février le Jour des Rois. Au mois de mai de la môme année, il écrira Tout était Vision, la Trompette

du Jugement, les Retires, et deux chefs-d'œuvre incontestables : la Rose de l'Infante et Booz endormi. C'est une fougue sacrée et une création continue. D'autre part, comme son expulsion de Jersey l'a rendu plus prudent et que cette prudence s'accorde avec les intérêts de son génie, il arrive que sa fureur contre Napoléon, en se répandant sur toute l'histoire, paraîtra s'apaiser parce qu'elle s'élargit et s'assourdit. Elle ressemble à un flot qui, resserré entre deux escarpements, se gonfle, bouillonne, écume et retentit, mais qui, débouchant sur une plaine, s'y étale.

Enfin la Légende des Siècles répondait à sa vocation la plus impérieuse, et Hetzel, qui en fut le premier éditeur, le comprenait bien. Hugo avait d'abord hésité sur le titre : Légende humaine, Légende de l'Homme, Légende de l'Humanité, puis Légende des Siècles. Hetzel accepta ce dernier titre à condition que le titre primitif figurât au-dessous : Petites Epopées. Il se défiait autant de la philosophie et des apocalypses du poète qu'il avait confiance dans son génie épique. En effet, Hugo était né pour l'épopée.

Qu'est-ce qu'un poète épique? Constatons d'abord que l'espèce en est rare. Homère semble le plus complet de tous, et nul n'a mieux parlé d'Homère que l'auteur du IVilliam Shakespeare : « Homère, c'est « l'énorme poète enfant. Le monde naît, Homère chante. « C'est l'oiseau de cette aurore... Le chaos, le ciel, la « terre, Jupiter dieu des dieux, Agamemnon roi des « rois, les peuples, les temples, les villes, les assauts, « les moissons, l'Océan; les méandres d'une voile cher« chant la patrie ; les cyclopes, les pygmées ; une carte

« de géographie avec une couronne de dieux sur « l'Olympe et, çà et là, des trous de fournaise laissant « voir l'Érèbe; les prêtres, les vierges, les mères, les « petits enfants effrayés des panaches, le chien qui se « souvient, les grandes paroles qui tombent des barbes « blanches, les deux aspects du mariage résumés « d'avance pour les siècles dans Hélène et dans PéfltÍ« lope; les monstres, les héros, les hommes,... cette « immensité, c'est Homère... Homère, c'est la guerre « et c'est le voyage, les deux modes primitifs de la ren« contre des hommes ; la tente attaque la tour, Je navire « sonde l'inconnu, ce qui est aussi une attaque; autour « de la guerre, toutes les passions ; autour du voyage, « toutes les aventures; deux groupes gigantesques : le « premier sanglant se nomme VIliade, le second lumi« neux se nomme l'Odyssée. Homère fait les hommes « plus grands que nature : ils se jettent à la tête des « quartiers de rocs que douze jougs de bœufs ne feraient « pas bouger... Nulle monotonie dans ces puissantes « statures... Ces géants sont nuancés. Après chaque <( héros Homère brise le moule... Homère est un,de ces « génies qui résolvent ce beau problème de l'art, le plus « beau de tous peut-être, la peinture vraie de l'huma« nité obtenue par le grandissement de l'homme, c'est« à-dire la génération du réel dans l'idéal... Michel« Ange disait : « Quand je lis Homère, je me regarde <( pour voir si je n'ai pas vingt pieds de haut. »

M. de Lacretelle a prononcé une des paroles les plus profondes sur Hugo. « Jamais, dit-il, Hugo n'admire un homme à moins qu'il ne retrouve en lui quelquesuns de ses propres traits1. » Il admire chez Homère

1. Son William Shakespeare le prouve abondamment. Pas un des quatorze génies qu'il met hors de pair, qui n'ait des traits communs

« cette génération du réel dans l'idéal » qu'il demandait au roman de réaliser lorsqu'il écrivait Notre-Dame de Paris. Il admire ces hommes de l'iliade et de l'Odyssée plus grands que nature; mais ses Roland et ses Eviradnus les surpasseront encore. Comme les poèrnes d'Homère, la Légende des Siècles reflétera le chaos, le ciel, la terre, l'Océan; elle nous ouvrira des soupiraux sur l'Érèbe ; nous y rencontrerons des cyclopes, des pygmées, des monstres, des héros et des petits enfants ; et de grandes paroles tomberont des barbes blanches surtout depuis que Hugo aura laissé pousser la sienne.

Mais Homère n'est pas toute l'épopée. Virgile, que Hugo a écarté du ç.teur des Génies, probablement parce qu'il avait été l'ami d'Auguste, Virgile a été, lui aussi, un grand poète épique, et la définition qui convient à Homère ne saurait s'appliquer à lui. Ses personnages ne sont point d'une taille démesurée. Seulement, les intérêts que ces humains très humains, Enée, Didon, Évandre, Turnus, représentent, excèdent de beaucoup la portée d'une aventure sentimentale ou romanesque. Derrière ces héros se profile la silhouette de Rome. Nous ne pouvons oublier que la naissance d'un grand empire, que les destinées même du monde méditerranéen dépendent de l'issue de leurs conflits. Cet aspect du génie virgilien et de la poésie épique, je regrette qu'avec la magie de son style et de ses évocations Hugo ne l'ait pas fait ressortir. Mais il avait autant que

avec lui.. Eschyle toute sa vie fut conteste ; Juvénal et Dante connurent l'exil. Shakespeare composait sur des feuilles volantes comme lui. Shakespeare fut perpétuellement insulté, comme lui ; Shakespeare fut accusé de 86 livrer à des pratiques de magie (allusion aux tables tournantes de Jersey qu il rapproche des trépieds de Delphes qui marchaient tout seuls), etc., etc.

Virgile l'art d'intéresser toute la conscience au drame qu'il imaginait et de donner comme fond à ses tableaux un immense horizon.

Ni l'épopée d'Homère ni celle de Virgile ne ressemblent à celle de Dante. Hugo n'a pas compris tout Dante. Je suis même étonné qu'il ne paraisse pas avoir senti la beauté du Purgatoire où, à mesure qu'on en gravit la pente, la chaleur des sombres flammes de l'enter cède à la lumineuse fraîcheur du crépuscule matinal. Mais ce qu'il a compris du poète infernal, personne ne pouvait l'exprimer comme lui. « Dante, « dit-il, a fait l'épopée des spectres... Où tout finit, Dante « commence. Dante est au delà de l'homme; au delà, « pas en dehors... Il tord toute l'ombre et toute la « clarté dans une spirale monstrueuse. Cela descend, « puis cela monte. Architecture inouïe. Au seuil est « la brume sacrée. En travers de l'entrée est étendu « le cadavre de l'espérance... L'immense angoisse san« glote confusément dans l'invisible... Toutes les mau« vaises actions possibles y sont au désespoir... Le « fond de l'Enfer touché, Dante le perce et remonte de « l'autre côté de l'infini. » La Légende des Siècles, elle aussi, est quelquefois l'épopée des spectres. Je ne prétends pas que ce que dit Hugo de la Divine Comédie caractérise ses poèmes de visionnaire. Mais enfin il est le seul de nos poètes qui nous fasse songer à Dante, au moins dans la partie satirique de son épopée. Il est plus près de lui que de Juvénal. « Juvénal, dit-il, fas« tige avec des lanières ; Dante fouette avec des flammes ; « Juvénal condamne, Dante damne. » Lui aussi.

Il y a encore une autre grande épopée : le Paradis perdu. Hugo ne jugeait pas Milton digne d'être placé dans la région supérieure de la poésie et de la pensée,

sa sévérité de puritain ayant exclu de son œuvre la nature, cette païenne. Le Lucifer miltonien n'en est pas moins une des plus fortes créations poétiques, et son arrivée au Paradis terrestre, dont les parfums au loin embaument les airs, une des belles choses de la poésie anglaise. Celui de Hugo n'a ni cette originalité ni cette envergure. Mais, au début de la Fin de Satan, qui devait faire suite à la Légende des Siècles et qui s'y rattache étroitement, la chute de l'archange foudroyé, — cette chute dans un abîme où les soleils s'éteignent l'un après l'autre et qui dure des milliers d'années, — est une aussi puissante invention que les plus impressionnantes du vieux poète aveugle. Et la Bible n'a trouvé que deux interprètes qui, la. traduisant en vers ou s'inspirant d'elle, ne lui aient pas été inégaux : Victor Hugo et Milton. Ainsi parmi les chefs-d'œuvre épiques anciens ou modernes, nous n'en voyons pas un avec lequel la poésie de Hugo, sans qu'il les ait imités, n'ait un air de famille et ne puisse être comparée. Si elle leur est inférieure, l'infériorité en viendra plutôt du sujet que de l'exécution.

Quel sujet a-t-il donc choisi? Il nous l'a exposé dans un poème intitulé Vision d'où ce livre est sorti et qui ouvre la seconde série de la Légende. Il avait traité à peu près le même thème dans une pièce assez étrange des Feuilles dautomne : la Pente de la Rêverie. Ce n'est pas la première fois que nous remarquons la tendance de Hugo à revenir sur les motifs qu'il a déjà traités et à reprendre les figures que son crayon ou son pinceau a déjà fixées. Peu d'auteurs ont pratiqué davantage

l'imitation de soi-même. Le jeune homme des Feuilles d'automne, seul et songeant, avait vu apparaître ses amis ; puis leurs traits pâlissaient, devenaient confus, et l'immense foule des vivants, où ils se perdaient, s'effaçait elle-même dans une foule encore plus immense, eelle des morts; et il apercevait les villes d'aujourd'hui et d'autrefois, une humanité bruissante, des races éteintes, l'intérieur des vieilles Babylones, les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions, cet océan du temps et de l'espace. Son esprit y avait plongé pour en chercher le fond et avait trouvé l'éternité, — ce qui évidemment ne signifie rien.

Il n'en est pas de même de la Vision. Le poète voit en rêve le mur des siècles, un mur étrange comme ce qui apparaît dans le sommeil, un mur fait de chair et de granit.

C'était une muraille et c'était une foule.

Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet ;

La poussière pleurait et l'argile saignait;

Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine...

Et devant mon regard se prolongeaient sans fin Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,

La superstition, la science, l'histoire,

Comme à perte de vue une façade noire.

Peu à peu, comme aucun brouillard ne résiste

A la fixité calme et profonde des yeux,

il distinguait les- peuples, paladins, patriarches, archanges, demi-dieux, héros,

Nemrod parmi les morts, Booz parmi les gerbes1,

les Eddas, les Vedas, les Romanceros, Tacite, Tibère,

1. Nemrod est le sujet de ia première partie de la Fin de Salait.

Salomon et Charlemagne, Bonaparte au pont de Lodi, Eschyle et la Marseillaise, le Christ et Néron, les misères, les blasphèmes, la mort, les avatars, les métempsycoses; et le poète termine cette énumération ou plutôt ce dénombrement confus des figures belles, grandes ou terribles du monde et des événements qui les bouleversent et des maux qui les ravagent, par ces deux vers déconcertants :

Je regardais rôder noir, riant, l'œil un l'eu,

Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.

La vignette est plaisante et nous étonnerait moins d'un humoriste. Il est très rare que Hugo commette une pareille faute de ton, il moins qu'il n'ait voulu ici mèler, comme il est naturel dans un rève, une pointe de grotesque au tragique. Car sa vision est tragique.

Des bras sortant du mur montraient le poing aux cieux.

Et tout à coup des cris terribles s'élèvent; l'un disait : Fatalité! l'autre : Dieu.' Aussitôt le mur se lézarde et s'effondre. Ce ne sont plus que des ruines.

Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit,

des débris difformes, des piliers encore debout qui ne soutiennent plus rien, un cimetière, un chaos. Et c'est de cette vision que son livre est sorti. La Légende des Siècles, c'est ce qui demeure après le tremblement de terre, ce qui reste de Babel ;

C'est la lugubre tour des choses, l'édifice Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,

Fier jadis, dominant les lointains horizons,

Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons, apars, couchés, perdus dans l'obscure vallée ;

C'est l'épopée humaine âpre, immense, — écroulée.

Sous ces apparences apocalyptiques l'idée de Hugo

est claire et le sujet de la Légende des Siècles suffisam,¿ ment précisé. Le poète a assisté à un énorme écroulement : des morceaux de colonnes, des chapiteaux, des blocs de marbre, des pierres sculptées et d'humbles pierres ont été confusément projetés et dispersés devant lui. Il a choisi parmi ces ruines au gré de son inspiration ; et il en a édifié comme une fantastique cité de témoignages humains. En somme c'était une bonne façon de présenter la Légende. Pourquoi Hugo l'a-t-il écartée quand il en a publié la première série? Il a certainement craint de déconcerter et d effrayer le lecteur et il a remplacé la Vision par une préface où il écrivait : « Ces poèmes divers par le sujet, mais inspirés « par la même pensée, n'ont entre eux d autre nœud « qu'un fil, ce fil qui s'atténue quelquefois au point de « devenir invisible, mais qui ne casse jamais, le grand « fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès. » Et il ajoutait que tous les aspects d^l'humanité se résumaient en un seul et immense mouvement d ascension vers la lumière. La Légende s 'annonçait ainsi comme le poème de l'Humanité dont la marche obéit à un idéal de justice et de bonté.

Lorsque Lucrèce, — dont Hugo disait en une de ses formules marquées d'un sceau royal « qu'il tordait le vieux voile d'Isis trempé dans l eau des ténèbres et qu'il en exprimait tantôt à flots, tantôt goutte à goutte une poésie sombre », — lorsque Lucrèce se propose de nous montrer comment les hommes se sont peu à peu dégagés des superstitions et.se sont élevés à une civilisation supérieure, il nous les représente d abord vivant d'une vie animale et traquée au milieu des forêts primitives. J'ouvre la Légende. Elle commence par le Sacre de la Femme, et je lis :

L'aurore apparaissait : quelle aurore ? Un abîme D'éblouissement vaste, insondable, sublime...

L'Éden pudique et nu s'éveillait mollement.

Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,

Si frais, si gracieux, si suave, si tendre Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre.

Le seul rugissement du tigre était plus doux.

Les halliers où l'agneau paissait avec les loups,

Les mers où l'hydre aimait l'alcyon, et les plaines Où les ours et les daims confondaient leurs haleines Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,

Entre le cri de l'antre et la chanson des nids...

L'astre était sans orgueil et le ver sans envie ;

On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie...

Nous sommes au Paradis terrestre. Mais, quand on croit au progrès de l'espèce humaine, ce n'est pas du Paradis qu'on la fait partir. Si la science et l'amour, comme le poète semble le penser, nous ramènent à un âge aussi heureux, nous n'aurons point progressé, nous aurons pris simplement un billet d'aller et retour. Quand on croit au progrès, il est à la fois injuste et ridicule de maudire le passé puisque ce passé, si triste, si méchant qu'il nous paraisse, portait en lui les germes d'un meilleur avenir. Je parcours la Légende. Je vois bien que le crime et le remords ont commencé avec lies premiers hommes ; témoin, Caïn ; mais quel temps enviable, celui où, flairant l'innocence, les lions venaient lécher les pieds de Daniel, et comme ils ont dégénéré depuis! C'était aussi une belle époque, celle où, pendant que Booz dormait et que Ruth rêvait dans une nuit traversée par le vol des anges, Dieu préparait mystérieusement la naissance du Christ. Très heureux encore, l'âge du Cid, de'Roland, d'Aymerillot, d'Eviradnus, des chevaliers errants :

On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter Blêmir la trahison et se déconcerter

Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,

Devant ces magistrats sinistres de l'épée.

Mais les choses se gâtent avec les trônes d'Orient, l'atroce Italie du moyen-âge, l'effroyable monde pyrénéen et rhénan, l'Inquisition, les Reîtres et les Mercenaires du XVIIe siècle. Que sont devenus les Trois Cents de Léonidas qui savaient châtier la superbe des rois? Par-dessus quelques idylles du XVIII" siècle, d'ailleurs de pure fantaisie, nous sautons au xixe où le général Hugo prononce une parole assurément digne de Roland, d'Eviradnus et du Cid, et où de pauvres gens se montrent aussi humains, aussi généreux que les plus généreux des personnages bibliques. Où y a-t-il progrès ? Qu'avons-nous gagné à passer du Paradis à la Rome des Césars ?

Au lieu d'Ève et d'Adam si beaux, si purs tous deux,

Une hydre se traînait dans l'univers hideux...

Préférez-vous le temps des mercenaires à celui des paladins? Le temps des prêtres qui condamnaient Jésus valait-il beaucoup moins que celui où Dante, se réveillant, eut une nouvelle vision et entendit le monde entier rejeter sur Pie IX la responsabilité de tous les crimes commis sur la terre? Et l'on voit mal comment le poète, après avoir déroulé sous nos yeux tous les replis de la cruauté humaine, proclame éperdument sa confiance dans l'avenir et s'autorise de l'invention des dirigeables pour se faire l'annonciateur d'un nouvel Éden. Tout le poème Pleine mer, Plein ciel, repose sur une invraisemblable antithèse. Le poète oppose le dirigeable de l'ingénieur Pétin en 1850 au steamer construit en i853 par l'ingénieur Brunei, le Leviathan que ses proportions énormes empêchèrent de se ravi-

tailler çt qui, dégréé, démâté, fut réduit à l'état de monstrueuse épave. Pourquoi, dans l'imagination de Ilugo, ce steamer symbolise-t-il l'horreur du passé, L'ancien monde, l'ensemble étrange et surprenant De faitg sociaux morts et pourris maintenant,

alors que le dirigeable lui apparaît comme une « strophe du progrès »? 1 En quoi la navigation à vapeur, qui est une des plus heureuses applications de la science, représente-t-elle la barbarie? Depuis, des Leviathans, plus gigantesques, se sont fort bien comportés sur les flots et sont entrés légèrement dans les ports. Quant aux dirigeables, nous en avons vu de plus perfectionnés que celui de l'ingénieur Pétin. Des chars merveilleux ont sillonné nos nuits. Nous connaissons leur musique et l'hymne de leurs agrès. Mais ils n'ont pas tenu les promesses du poète. Ils devaient, à l'en croire, nous mener, « ces saints navires », à la mort des fléaux, au droit, à la raison, à la fraternité, à l'amour, « au juste, au grand, au bon, au beau, » et baigner l'homme

Dans l'Océan d'en haut plein d'une vérité

Dont le prêtre fait un mensonge.

« Rien n'en tombe!... » affirmait-il. Merci ! Et pourtant ce n'étaient pas des prêtres qui les montaient. Plaisanteries faciles, dira-t-on. Hélas 1 oui, très faciles. Mais il était encore plus facile de ne pas s'y exposer. On

1. Dans les Travailleurs de la Mer il se moque de ceux, catholiques ou ca.lyinisteç, qui, voyaient dans le bateau à vapeur de l'enfer qui flottait. « Cette bête de feu et de fer ne ressemblait-t-elle pas à Leviathan fJ N'était-ce pas refaire, dans la mesure humaine, le chaos? » (En effet, l'eau et le feu étant un divorce ordonné par Dieu, on ne devait pas réunir ce qu'il avait séparé.) « Le n'est pas la première fois, ajoutait-il, que l'ascension du progrès est qualifiée de retour au c4aog, »

n'en veut pas à Hugo d'avoir fait le beau rêve d'une fraternité universelle ni même d'en avoir imaginé un instant la réalisation. On lui reproche tout bonnement d'avoir méconnu la nature humaine au point de supposer que les inventions de la science pourraient la transfigurer et que tous les peuples deviendraient frères, toutes les âmes droites et pures, quand on saurait diriger les ballons. Lamartine, qui était pourtant un grand chimérique, avait plus de bon sens dans sa Chute d'un Ange où, décrivant bien avant Hugo, mais avec moins d'éclat et de précision, « un navire céleste à l'étrange figure », il accusait les nautoniers d'avoir fait « du char merveilleux » un instrument du mal. La science a d'autres soucis que de nous moraliser et d'assurer le bonheur de l'humanité : elle ne s'inquiète pas de savoir, au moment où elle l'accomplit, comment les passions de l'homme utiliseront sa découverte. L'idée du progrès, dans la Légende des Siècles, est incohérente et démentie par la connaissance de l'homme comme par les événements de l'histoire.

Mais ces poèmes, ces morceaux du passé., sont-ils vrais historiquement? Hugo nous l'affirme. « Ce sont, « dit-il, des empreintes prises tantôt sur la barbarie, « tantôt sur la civilisation, presque toujours sur le vif « de l'histoire, des empreintes moulées sur le masque « des siècles... La fiction parfois, la falsification jamais. « Aucun grossissement de lignes. Fidélité absolue à la « couleur des temps et à l'esprit des civilisations di« verses. Pour citer des exemples, la décadence ro« maine n'a pas un détail qui ne soit rigoureusement

« exact... Du reste, les personnes, auxquelles l'étude « du passé est familière, reconnaîtront, l'auteur n'en « doute pas, l'accent réel et sincère de tout ce livre. » L'auteur a tort de ne pas en douter. Il nous est pénible de le surprendre une fois de plus en flagrant délit d'erreur ou d'inconscience. Il étale à nos yeux une somme ahurissante de connaissances et il emploie tous les moyens pour nous en dissimuler l'origine. Il essaiera même de discréditer tel ouvrage qui lui a permis de faire le savant. Dans une pièce de Toute la Lyre, bien amusante pour qui sait son robuste amour des encyclopédies, il s'emporte contre les bibliothèques, contre ces recueils et ces collections et « les noirs livres flairés du profil des pédants », et il s'écrie :

L'ombre amoureusement étreint sous le tasseau Lipse avec Moreri, Brossette avec Crasso.

Quoi! Moreri sous le tasseau! Moreri dont le dictionnaire a été son refuge, son soutien, son érudition, sa science, qui lui a fourni plus d'une phrase innocente que d'un coup de pouce il a convertie en un grand vers pittoresque ; Moreri, ce monde enehanté où l'on 11e connaît la plupart des personnages que par leurs noms, mais où les syllabes de ces noms riants ou sinistres dessinent des figures, chantent l'amour ou suent le crime ! Il lui arrivera de prendre à un poète obscur un très médiocre récit, celui des Pauvres gens, et d'en tirer le poème que vous savez ; et il se plaindra presque que ce pauvre le lui ait dérobé, tant il redoute l'accusation de plagiat, comme s'il pouvait venir à l'esprit de personne que Victor Hugo ait plagié Charles Lafont. Une humilité aussi inattendue est un des bons tours que lui a joués son orgueil.

On comprend mieux qu'il nous cache les volumes oji il se documente, car ces volumes révéleraient son dédain de l'exactitude et de la vérité. Il ne, demande à l'histoire que des détails singuliers et des noms propres. Les exemples abondent. J'en prends un au hasard. Le thème est assez banal des grands inventeurs méconnus, des savants injuriés et livrés aux quolibets de la foule. L'astronome Halley prédit la venue d'une comète. Ses collègues refusent de croire à sa prédiction ; le peuple l'accable de sarcasmes. Il en meurt fou. Le silence se fait sur ce malheureux. Trente ans passent. Soudain, un soir, on vit l'ombre noire blêmir, puis blanchir, et la blancheur devenir lumière et la lumière devenir pourpre, et

Apparut par-dessus le farouche horizon Une flamme emplissant des millions de lieues, Monstreuse lueur des immensités bleues,

Splendide au fond du ciel brusquement éclairci,

Lt l'astre effrayant dit aux hommes : Me voici.

C'est très bien. Mais Halley n'a jamais eu à souffrir de l'injustice des hommes, Il n'a pas été bafoué. Les enfants pe riaient pas de lui ; il n'est pas mort fou ; il a vécu jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. « Passe quatrevingts ans, dit l'Encyclopédie, il fut attaqué d'une paralysie qui le conduisit au terme de sa longue et brillante carrière ». L'erreur de Hugo n'est pas très grave, si l'on veut. Mais pourquoi vanter sa fidélité rigoureuse à l'histoire ?

On devine ce qu'il en fait, de la vérité ou de la vraisemblance historique, dès que ses passions politiques entrent en jeu. L'indignation, qui l'avait si bieq servi dans les Châtiments, ne pouvait qu'être désastreuse dans une œuvre où, se flattant de peindre les différents aspects de l'humanité, il devait essayer d'abord de les

comprendre. La résurrection historique ou légendaire risquait de tourner à la mascarade. C'est ce qui est advenu. Nul n'a poussé plus loin l'inintelligence de l'histoire. L'Essai sur les mœurs de Voltaire est un modèle d'impartialité, et même de bienveillance, à côté d'une conception qui nous a valu les poèmes de Ratbert, du Lion d'Androclès, de l'Inquisî"tion,, du Jour des Rois et tant d'autres. Toute sa philosophie historique est contenue dans ces mots empruntés à l'éloge extravagant qu'il fit de Paris, Ville Lumière, pour l'Exposition de 1867, et qui commençait ainsi : « Au vingtième siècle, « il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera « grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre,.. Elle « s'étonnera de la gloire des projectiles coniques et « elle aura quelque peine à faire la différence entre un « général d'armée et un boucher. » Et plus loin : « Disons-le, après la Révolution française, aucune « gangrène de peuple n'est possible... Qu'est-ce que la « Révolution française? Un vaste assainissement. Il y « avait une peste, le passé. Cette fournaise a brûlé ce « miasme. » Un philosophe, Charles Renouvier, qui a écrit tout un livre sur Victor Hugo philosophe et qui n'y a pas eu peu de mérite, car, à certains moments, on le sent proche du désespoir, a très justement dit : « Dans la Légende des Siècles et ailleurs, Victor Hugo a condamné le passé monarchique et religieux absolument avec des formes d'outrages que n'ont pas même égalé les auteurs révolutionnaires des Crimes des rois et des papes. »

Nul n'a plus contribué à en inspirer la haine aux intelligences primaires. Qu'on se rappelle comment il résume deux grands siècles de notre histoire dans ce poème de la Légende qu'il a réservé pour les Quatre

Vents de l'esprit, intitulé les Statues. Henri IV fait tout en riant, il aime les batailles et les faciles amours, et ça lui est bien égal que des squelettes tordent leur chaîne à Montfaucon 1. Louis XIII, faible et lugubre, a pour bras Laubardemont, pour cerveau Laffemas, pour âme La Reynie, des bourreaux 1 La Grève fut Ja grande fête de son règne. « Son trône ténébreux eut une odeur de tombe. » Sous Louis XIV la France fut une esclave en haillons. Le peuple mange de l'herbe; les cités s'allument comme des lambeaux. Sa grandeur est mêlée de meurtre et de charnier ; et la veuve Scarron jette sur son nom « une ombre vile ». Louis XV est le dégoût de la terre, l'éclat de rire insolent de vingt rois. J'abrège. Voilà la légende de France telle que l'a vue notre plus grand poète épique. Le souvenir de ses Soldats de V An II, son Waterloo, tant de vers où frémit l'enthousiasme de la Révolution, effacent-ils ces injures au bon sens, à la justice, à la vérité, à la Patrie? Que la France de l'avenir qu'il a tant aimée lui pardonne, si elle peut. La France du passé proteste. Ceux qui ne conçoivent même pas qu'on puisse les séparer et dont l'admiration pour le poète veut lui chercher à tout prix des circonstances atténuantes, ne demandent pas mieux que de faire retomber sur le Deux Décembre, sur l'exil, la cause de son aveuglement ou de son impiété.

Plus il avance en âge, plus il traite l'histoire comme les barbares ont traité Rome : il la saccage. Dans la seconde et la troisième série de la Légende, sa personnalité s'installe plus ouvertement au centre même des faits dénaturés. Pour un poème ou il rend justice à Jean

1. Dans les Misérables, il nous dira que Louis-Philippe était doux comme Louis IX et bon comme Ilenri IV.

Chouan, on en citerait dix autres qui ne sont que des amas d'erreqrs ou d'invraisemblances. Sa satire rejette toutes les draperies. Il flagelle le pape qui a refusé la rente du gouvernement italien et qui n'hésite pas à solliciter les petites bourses catholiques. Il dénonce les procédés du pouvoir envers les fonctionnaires qui assistent aux enterrements civils. Il était parti pour nous dérouler l'histoire du monde, et il se renferme de plus en plus dans son histoire à lui, dans ses rancunes, ses ressentiments, sa détestation des prêtres et des rois. Son moyen-âge n'est plus qu'un taureau de Phalaris qui, gorgé de victimes, beugle infatigablement la torture et l'agonie. Comment ne s'est-il pas lassé lui-même de se répéter sans trêve, de tourner ces moulins à imprécations avec autant d'obstination qu'un moine du Thibet des moulins à prières ? Ce déchaînement invariable fi-nit par nous paraître quelque chose d'énorme etqui passe l'imagination. Il y a, dans l'étonnement dont nous sommes saisis au milieu de cette forêt interminable d'alexandrins étincelants et bruissants et d'anathèmes contre le prêtre vénal et le tyran cannibale, comme une horreur sacrée. Entre les mains de qui sommes-nous? D'un monstre ou d'un dieu?

Ne voyons que le dieu ou le demi-dieu. Si la Légende des Siècles est une des œuvres les plus incomplètes de notre poésie et, par endroits, les plus manquées, elle en est aussi une des plus géniales. Écartons tout ce qui est polémique trop accusée, philosophie ou apocalypse, bien que dans ces pièces il ait parfois une nouveauté d'image à la fois familière et sublime qui, sur

ce point, l'égale à Dante, et qui nous prouve que, dans la poésie scientifique, il n'àurait eu aucun mal à surpasser Lucrèce. Tenons-nous-en aux poèmes les plus accessibles, à ces petites épopées que Hetzel mettait aii- dessus de tout. La plupart se ressentent encore de -la double influence politique et -religieuse dont il subissait la haute pression. On ne saurait douter que la Première rencontre du Christ avec le tombeau, intitulée primitivement les Prêtres, ne se rattache à l inspiration biblique et anticléricale des Châ¡:ments. Mais Htigo suit ici l'Évangile, et ce n'est pas lui qui a inventé qu'après la résurrection de Lazare les princes des prêtres s'assemblèrent et ne songèrent qu'à faire mourir Jésus. La Conscience et le Parricide illustrent l'implacable tyrannie du remords. Mais un parricide n'a pas besoin d'être prince, roi ou empereur pour que le sang de sa victime retombe sur lui; et il flouS importe peu que Hugo songe au parricide du DeuxDécembre si nous, nous n'y pensons pas. Je soupçonne qu'il.s'est peint dans Eviradnus. Chaque fois qu'il met en scène un personnage puissant, austère et doux, collaborateur de Dieu, vous pouvez être assuré qu'il nous propose un portrait de lui-même.

Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne...

Il écoute partout si l'on crie au secours.

Quand les rois courbent trop le peuple, il le redresse Avec une intrépide et superbe tendresse...

Sa grande épée était le contrepoids de Dieu...

Mais si Evifadnus ne parlait pas tant et agissait un peu plus vite, personne n'aurait l'idée en lisant son histoire de reconnaître sous sa cuirasse le mage de Guernesey. Le Petit Roi de Galice nous présente des princes féroces en liberté ; il y en a eu ; métis il y erra eu

d'autres, et Roland était prince; et la ressemblance de Napoléon 111 avec Rostabat ou Ruy le Subtil ne crève pas les yeux. Nous ne sommes point surpris d'apprendre qu'un certain nombre de vers de Zim-Zizimi furent écrits d'une main aveugle dans l'ombre d'une nuit d'insomnie. — On sait que Hugo dormait peu, que son lit était très bas et qu'il avait à portée de sa main des crayons et des feuilles de papier, toujours prêt il écrire sous la dictée des ténèbres. — Zim-Zizimi, c'est lui-même déguisé en Soudan d'Egypte à qui les Sphinx de la Gloire, de l'Amour, de la Volupté, de la Santé, de la Grandeur, de la Victoire rappellent que tous les hommes, les hommes de génie comme les autres, sont nés pour mourir et qu'un jour il mourra.

Cléopâtre embaumait l'Egypte : touti; nue,

Elle brûlait les. yeux ainsi que le soleil.

Les roses enviaient l'ongle de son orteil.

0 vivants, allez voir sa tombe souveraine.

Fière, elle était déesse et daignait être reine.

L'amour prenait pour arc sa lèvre aux coins moqueurs; Sa beauté rendait fous les fronts, les sens, les cœurs,

Et plus que les lions rugissants était forte...

Mais bouchez-vous le nez si vous passez la porte.

Souvenons-nous des Soleils couchants dans les Feuilles d'automne. Ce n'était que l'idée de la mort inévitable. Cette épouvante du cadavre, dont Villon et Baudelaire ont su nous donner le frisson, jamais encore Hugo ne l'avait rendue avec cette puissance de visionnaire ou d'halluciné. Zim-Zizimi, c'est lui, mais c'est vous, c'est moi, c'est nous tous.

Lorsqu'il consent à ses haines un peu de sommeil, lorsqu'il se soumet loyalement au sujet qui a fondu sur lui, lorsqu'il ne songe plus qu'à revêtir de beauté, sur un des points de l'histoire ou de la légende, un

des éternels lieux communs où nous ramène notre condition d'homme, alors les anciennes épopées ne nous offrent rien de supérieur à ses tableaux dramatiques, ses visions de l'Orient, du moyen-âge, des soirs de Judée ou de la grande nuit Scandinave. C'est Caïn échevelé, livide, fuyant sous l'œil de Jéhovah; c'est Xerxès retrouvant aux Thermopyles, dans les trois cents Spartiates, les trois cents coups de fouet dont il a insulté l'Océan; c'est le sommeil auguste de Booz; c'est la blancheur de Jésus penchée sur l'ombre où gît Lazare; c'est Mahomet touché par la mort, triste comme « un vieux aigle forcé d'abandonner son aire » ; c'est l'île du Rhône retentissant sous le fracas sauvage du combat d'Olivier et de Roland; le petit roi de Galice arrivant sur le pont de Compostelle à l'heure où « les bons clochers sortent des brumes indécises » ; la marquise de Lusace, la jolie reine Mahaut, endormie près de la trappe sinistre dans l'immense salle où des chevaliers, qui ne sont que des armures et dont les chevaux ne sont que des harnachements, apparaissent formidables sous leurs cimiers, cette végétation de monstres; c'est toute l'Espagne de Vélasquez qui respire et qui brille dans la rose que tient la petite Infante et dont le vent disperse les pétales comme une armada ; c'est toute la Renaissance des dieux antiques qui resplendit dans la fresque du Satyre ; toutes les guerres de l'Empire dont l'écho passe dans le Cimetière d'Eylau ; et dans la cabane des Pauvres gens, qu'ébranle la tempête, toute la grandeur des âmes simples ignorée d'elles-mêmes. Les plus belles épopées, qui l'emportent par l'unité du sujet, n'ont pas d'épisodes plus nombreux, plus divers, ni d'une poésie plus jaillissante.

Même dans ses poèmes les plus contraires à toute

vérité et à toute vraisemblance, il garde encore, ce que nous avons remarqué au sujet de son théâtre, un sens du décor et de l'atmosphère historiques. Dans les autres, ce sens devient merveilleux. Ces vers du Petit

Roi de Galice dressent devant nos yeux le paysage pyrénéen avec tout ce qu'il a de lumineux, de sonore, d'âpre, de nerveux et de sauvage :

Laveuses qui dès l'heure où l'Orient se dore Chantez battant le linge aux fontaines d'Andorre.

Et qui faites blanchir dès toiles dans le ciel,

Chevriers qui roulez sur le Jaitzquivel Dans les nuages gris votre hutte isolée,

Muletiers qui poussez de vallée en vallée Vos mules sur les ponts que César éleva,

Sait-on ce que là-bas le vieux mont Corcova Regarde par-dessus l'épaule des collines ?

Le mont regarde un choc hideux de javelines,

Un noir buisson vivant de piques, hérissé,

Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,

Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,

Que protège le cercle immense d'une épée.

Hugo a multiplié à l'infini les effets des noms propres que nos plus grands poètes, qui ne possédaient point son imagination auditive, n'avaient fait que rencontrer par hasard. Mais il n'en a pas besoin : le rythme des vers, le son des rimes lui suffisent. L'insolente

Autriche du dix-septième siècle surgit au bruit pittoresque de ces vers du Régiment du Baron Madruce :

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,

L'aigle à deux têtes, l'aigle à la griffe rapace,

L'aigle d'Autriche dit : « Voilà le régiment De mes hallebardiers qui va superbement.

Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres.

Ils marchent droits, tendant la pointe de leurs guêtres. Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,

Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.

Et la belle musique ardente et militaire !

Leur clairon fait sortir une rumeur de terre,

Tout cet éclat de rire orgueilleux et vainqueur Que le soldat muet refoule dans son cœur Etouffé dans les rangs, s'échappe et se délivre Sous le chapeau chinois aux clochettes de cuivre ;

Le tambour roule avec un faste oriental Et vibre, tout tremblant de plaques de métal,

Si bien qu'on croit entendre en sa voix claire et gaie Sonner allègrement les sequins de la paie.

Des vers comme ceux-ci, qui sont à la fois peinture, musique, suggestion historique ou légendaire, n'avaient pas été entendus, chez nous du moins, avant Victor Hugo. Son imagination, plus rapide qu'un Génie des Mille et une Nuits, saisit les extrèmes et les relie d'un nœud instantané comme un éclair. Quel rapport peutil exister entre les rochers où s'écroule le bandit Rostabat et une courtisane qui vivait en Grèce du temps de Socrate ? Roland assène son estoc sur le misérable. Il tombe,

... et sur son cou d'albâtre

Lais nue avait moins d'escarboucles luisant Que ces fauves rochers n'ont de plaques de sang.

Le combat se poursuit; un ruisseau de pourpre erre et fume dans cette clairière aride qui s'ouvre joyeusement à l'horrible rosée. Elle boit le sang mieux qu'un faune le vin. Mais avant d'arriver à ce dernier trait, le poète a vu la scène faunesque :

Des satyres, couchés sur le dos, égrenant Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,

Des segipans aux yeux de dieux, aux pieds de bête, Joutant avec le vieux Silène, s'essoufflant A se vider quelque outre énorme dans le flanc,

Tétant la nymphe Ivresse en leur riante enVie,

N'ont pas la volupté de la soif assouvie Plus que ce redoutable et terrible ravin...

Et c'est presque tout le temps cette luxuriance de rapprochements soudains, d'analogies brèves et splendides, de visions où le chimérique se mêle au réel « dans une proportion, disait Gautier, qui est la poésie même ».

Ses personnages, — quand il veut bien ne pas ouvrir les cages de sa ménagerie et ne pas lâcher sur la place publique ses princes, ses rois, ses prêtres, ses évêques, ses papes, ses empereurs, — ne sont pas plus compliqués que ceux des légendes et des contes les plus populaires. Sa grande infériorité est là. Ils se ramènent presque tous à celui du justicier qui, malheureusement, gâte un peu son héroïsme par son ton de matamore. Cependant il a imaginé, je ne dis pas créé, une figure à laquelle sa poésie a prêté un charme, celle du page blond, rose comme une fille et qui aura le courage d'un lion : Roland jeune et le jeune. Olivier et le jeune comte Angus de l'Aigle \*clu Casque, qui, à peine âgé de seize ans, vient affronter l'horrible Typhaine :

Un cheval d'un blanc rose

Porte un garçon doré, vermeil, sonnant du cor,

Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor. Doux être confiant comme une fleur précoce,

Il a la jambe nue à la mode d'Ecosse,

Plus habillé de soie et de lin que d'acier Il vient gaîment suivi d'un bouffon grimacier,

Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore;

Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore...

Mais le plus aimable de tous, c'est le héros de cette incomparable comédie héroïque. Ayhverillbt : Charlemagne revenant d'Espagne 11i tête basse, et tout à coup une belle ville aux mâchicoulis de forme sarrazine se montrant à lui comme une tentation de revanche ; tous ses pairs, dégoûtés et fourbus, refusant de marcher ;

l'Empereur furieux criant qu'il assiégerait la ville a lui seul, et soudain un jeune homme sortant des rangs...

Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches, Que d'abord les soudards, dont l'estoc bat les hanches, Prirent pour une fille habillée en garçon.

Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson Et sans panache, ayant sous ses habits de serge,

L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge...

Un de ses pairs, qui avait répondu à Charlemagne de façon fort bourrue,

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,

Se mit à rire et dit aux reîtres de sa suite :

« Hé, c'est Aymerillot, le petit compagnon t »

— « Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom. »

— Aimery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.

J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine.

Je sais lire en latin et je suis bachelier.

Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.

Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,

Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur. J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur,

Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles plus rayonnant que l'archange céleste S'écria : « Tu seras pour ce propos hautain Aimery de Narbonne et comte palatin,

Et l'on te parlera d'une façon civile.

Va, fils. » Le lendemain Aimery prit la ville.

Il y a la une étonnante jeunesse d'imagination, unie a l'art le plus mûr, le plus savant. Hugo a nommé Homère « l'énorme poète enfant ». Je le nommerais volontiers, lui, l'énorme poète adolescent.

Pas de' poésie plus autonome. Hugo n imite pas ses

pairs. Sans doute s'est-il souvenu du Roland de l'Arioste qui déracine les chênes. Mais l'Arioste ne croit pas à ce qu'il nous dit et Hugo a vu ce qu'il nous raconte. Milton l'a plus fortement impressionné. Peut-être. le Prométhée de Shelley, que son fils lui traduisait, lui a-t-il indiqué quelques traits pour son Satyre. On relève çà et là un souvenir de Virgile ou de Lucrèce. Les poèmes de Vigny, et même les Poèmes Antiques de Leconte de Lisle l'ont peut-être encouragé dans sa veine épique; mais il ne leur doit rien ou presque rien. Sa dette est-elle plus sérieuse envers Lamartine? On l'a prétendu t. Je le crois; mais elle ne va pas très loin. L'influence du Théophile Gautier de la Comédie de la mort et des Fleurs du A/al de Baudelaire l'a-t-elle effleuré? Ce n'est pas impossible. Disons cependant qu'en général il n'emprunte qu'aux érudits et aux lexicographes. Ce grand burgrave ne s'attaque point aux autres grands burgraves. Il ne se met sous la dent que de pauvres diables de petits savants ou des versificateurs attardés sur qui tombe la nuit, convaincu d'ailleurs qu'en les croquant il leur fait beaucoup d'honneur. Il leur en ferait surtout s'il daignait les mentionner dans un post-scriptum. Quand il aborde un de ses égaux, il traduit ou transpose et rivalise. Il traduit Eschyle, et nous avons une scène de l' Ores lie qui nous fait regretter de ne pas avoir la pièce entière. Il est le seul poète qui ait pu toucher au Nouveau Testament et le traduire sans devenir infirme. Quant à l'Ancien, il en égale la beauté en le transposant.

Il fait exactement avec la Bible ce que les Corneille, les Racine, les La Fontaine faisaient avec les Espa-

1. Introduction aux Contemplations par M. Joseph Vianey (Les Grands Ecrivains de la France.)

gnols, les Grecs, les Latins et la Bibl& elle-même. §Mi Booz endormi est un des meilleurs témoignages de l'aptitude traditionnelle du génie français à dépouiller ce dont il s'empare des particularités de temps et de lieu et à ne conserver que l'essentiel et l'universel. Du livre de la Bible il a supprimé, comme l'eût fait un poète du xvn" siècle, les détails réalistes, presque toute la couleur locale, lui, l'auteur de la Préface de Cromwell! et toute l'histoire de Noémi, sa parenté avec Booz qui autorise Ruth à lui demander de l'épouser, son adroite politique, lorsqu'elle prescrit à sa belle-fille « de mettre ses plus beaux vêtements, et de s'oindre, puis de ne pas se laisser apercevoir de Booz avant qu'il ait achève de manger et de boire, et ensuite d'aller s'étendre à ses pieds ». Il ajoute un rève (comme dans la tragédie classique, ô Pauline! ô Athalie!) le rêve qui descend dans l'âme de Booz : il en emprunte les éléments tl la Genèse, où Abraham, quand Dieu lui annonce qu'un fils naitra de lui, tombe la face contre terre et rit disant en son cœur : « Naîtra-t-il un lils a u& homme de cent ans ? » Seulement Hugo a laissé de côté, comme l'pùt fait un poète du temps de Louis XIV, — hormis peut-être La Fontaine, — ce rire du patriarche qui, signe de joie ou d'incrédulité, n'eût pas paru convenable en présence du Seigneur. Mais il a gardé la figure de Boor; « bon maître et fidèle parent , », sa piété, sa générosité et la poésie pastorale du récit biblique rendue plus chaste.

ijooz s'était couché de fatigue accablé,

et non plus rassasié de nourriture. Et il en a l'epdu le sujet plus vraisemblable ou moins choquant. Booz, malgré son âge, peut attirer l'amour.

Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard qui revient vers la source première Entre aux jours éternels et sort des jours changeants.

Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,

Mais aux yeux des vieillards on voit de la lumière.

Surtout Hugo a compris que l'épisode, important aux yeux des Juifs puisque David est issu de Booz, prenait une valeur dramatique infinie pour les chrétiens, Jésus étant humainement le descendant de David. Le christianisme idéalise et sanctifie l'aventure de la glaneuse. A Noémi, femme avisée et pratique, le poète a magnifiquement substitué l'invisible Dieu qui conduit tout. C'était pour rapprocher ces deux êtres prédestinés, si éloignés l'un de l'autre par leur âge et leur condition, que le divin moissonneur avait fait la nuit si tranquille, si lumineuse, si embaumée, prologue d'un mystère qui, depuis dix-neuf cents ans, hante l'imagination des hommes et a changé le ciel des âmes. Les vers de Hugo sont soulevés du mème grand souffle qui, sorti du Nouveau Testament anime et gonfle le Discours sur l'Histoire universelle.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle.

Les anges y volaient sans doute obscurément,

Car on voyait passer, dans la nuit, par moment Quelque chose de bleu qui paraissait une aile...

Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeth,

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre Brillait à l'Occident et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,

Quel dieu, quel moisonneur de l'éternel été Avait en s'en allant négligemment jeté Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Nos regards suivent naturellement celui de Ruth vers le ciel où s'est décidé le grand drame.

Hugo n'a pas fait mieux ; mais il a fait aussi bien lorsque, dans la seconde partie de la Fin de Satan, les jeunes gens et les jeunes filles du bourg de Bethphagé chantent le Cantique des Cantiques au moment où Jésus apparaît, se rendant à Jérusalem. Il n'a vu dans ce Cantique, qui d'ailleurs a donné lieu à tant de discussions et d'interprétations, que l'appel de l'âme humaine au bien-aimé qu'elle attend. La sensualité biblique, qu'il me semble si difficile d'accorder avec un chaste amour, s'est transformée, chez Hugo, en une effusion voluptueuse où l'âme a autant de part que les sens. Il a émondé la poésie hébraïque ; il en a éliminé les images trop particulières qui pouvaient nous paraître des étrangetés ou des brutalités ; il l'a clarifiée et universalisée, tout en y conservant l'accent oriental. Et il en a tiré des strophes comme celles-ci :

Qu'est-ce que des amants? Ce sont des nouveau-nés.

Mon bien-aimé, venez des monts, des bois, venez.

Profitez des portes mal closes.

Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.

Venez, mon lit est plein de roses.,.

Dans l'obscurité grand, dans la clarté divin,

Vous régnez : votre front brille en ce monde vain

Comme un bleuet parmi les seigles.

Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez.

Venez de l'ombre où sont les lions et venez

De la lumière où sont les aigles.

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,

Et la lune était froide et blême,

Et la ville était noire et le vent était dur,

Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :

« Avez-vous vu celui que j'aime? »

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,

0 mer, quand le printemps dira : « Je ne veux plus

Ni de l'ambre ni du cinname, »

Quand on verra le mois nisan congédier La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,

Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.

Viens; le lis s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret;

Les agneaux sont dans la prairie,

Le vent passe et me dit : « Ton souffle est embaumé. » Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,

Toute la montagne est fleurie.

Oh! quand donc viendra-t-il mon amour, mon orgueil, C'est lui qui me fait gaie ou sombre; il est mon deuil,

Il est ma joie et je l'adore.

Il est beau. Tour à tour sur sa tète on peut voir L'étoile du matin et l'étoile du soir,

Car il est la nuit et l'aurore...

Ces strophes ardentes et parfaitement belles qui sortent du Cantique des Cantiques comme l'Esther ou l'Athalie de Racine des livres de la Bible, sont suivies de l'arrivée du Christ.

Alors on aperçut au tournant de la route Un homme qui venait monté sur un ânon.

Cet homme dont chacun se redisait le nom Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,

Avait jeté du haut du temple un cri de haine,

Il avait les cheveux partagés sur le front.

Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes;

Et des petits enfants portaient des branches vertes ;

Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs Et de Jérusalem dont on voyait les murs,

Sortait la foule gaie, heureuse, pêle-mêle.

Des mères lui montraient leur fils à la mamelle Et les vieillards criaient : Hosanna) Quelques-uns Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.

Il s'avançait avec le calme du mystère.

Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre

Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus.

Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus Faisaient une bannière en avant du cortège;

Et tous disaient : « Que Dieu le Père le protège!

Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs. »

Lui pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,

Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,

Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,

Et les femmes chanter et le peuple accourir,

Et sourit en disant : « Je vais bientôt mourir. »

Je parlais en commençant des autres grands poètes épiques. Je ne dis pas, je ne pense pas que Hugo leur soit supérieur; je ne crois même pas qu'il soit toujours leur égal. Mais enfin il est le seul qui ait jamais passé aussi aisément du plus magnifique lyrisme au ton le plus simple et le plus pathétique de l'épopée.

Vf • '

VICTOR HUGO APRÈS 1850

<( LES CONTEMPLATIONS »

Les Contemplations furent publiées en i856, trois ans avant la première Légende des siècles. Elles sont l'œuvre lyrique de Hugo, la plus considérable et la plus célèbre. « Ce livre, disait-il dans sa Préface, doit « ètre lu comme on lirait le livre d'un mort... Qu'est« ce que les Contemplations? C'est ce qu'on pourrait « appeler, si le mot n'avait quelque prétention : les « Mémoires d'une Ame... Une destinée est écrite là « jour il jour... On se plaint quelquefois des écrivains « qui disent mot. Parlez-nous de nous! leur crie-t-on. « Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de « vous... Ah! insensé qui crois que je ne suis pas toi! »

Nous avons donc dans les Contemplations comme les Confessions lyriques du poète, cinquante ans de son existence, un miroir de la nature humaine où nous retrouverons notre image. Parcourons-en les deux premiers livres, Aurore et l'Arne en fleur et même le troisième, les Luttes et les Rêves. Inutile de chercher pourquoi le poète n'avait pas fait entrer dans les Voix intérieures ou dans les Rayons et les Ombres ces pièces datées de 1830, 1836, 1840 : presque toutes les dates sont fausses, comme on a pu le constater en se réfé-

rant aux manuscrits qui portent la date exacte. Hugo a daté de 1836 ou de 1840 des pièces imprimées qu'il a écrites en exil quinze ou vingt ans plus tard. Les deux tiers environ des Contemplations ont été composés du 30 mars i854 au 2 novembre 1855.

Le poète, dit-on, a fait comme ceux qui rédigent leurs Mémoires en prose. Il a revécu les instants passés de sa vie; et les dates qu'il a mises au bas de ses poèmes ne sont pas celles de leur composition ; ce sont celles de ses souvenirs. Mais ceux qui écrivent leurs Mémoires ne nous trompent pas. Nous savons qu'ils battent le rappel de leurs anciennes émotions. Ils ne nous tromperaient que s'ils introduisaient dans leur texte des lettres ou des fragments de journal intime refaits pour les besoins de leur cause. Du reste, qui obligeait Hugo à nous abuser sur la date de ses poèmes? Personne ne la lui demandait. Mais il espérait par quelques-unes de ces fausses dates donner plus d'unité à sa vie passée.

Songez que, jusqu'à l'exil, ses adversaires avaient continuellement dénoncé ses palinodies ou ce qu'ils appelaient ainsi. En 1846, lorsqu'il avait été nommé pair de France, le National d'Armand Marras t publia : « M. Pasquier a lu l'ordonnance qui élève à la dignité de pair de France M. le vicomte Victor Hugo. Notre poitrine s'est dilatée. Nous ne le savions pas : il était vicomte ! Ce large front où l'Orient et l'Occidents'étaient rencontrés, nous avions pensé qu'il n'aspirait qu'à la couronne du poète : c'est une couronne de vicomte qui le surcharge. Le chantre du Sacre de Charles X et de la Colonne de l'Empereur, le poète qui a célébré les bienfaits de la légitimité,... la lyre qui a eu des accents pour toutes les puissances et quelquefois aussi des con-

solations pour de patriotiques douleurs, cet homme enfin qui a essayé, sans réussir, de mettre d'accord des sentiments justes et des idées fausses, il avait déjà bien de la peine à faire excuser un premier ridicule : il y en a joint un autre. Victor Hugo est mort; saluez M. le vicomte Hugo, pair lyrique de France. La démocratie qu'il a insultée peut désormais en rire : la voilà bien vengée. » Et dans le courrier des théâtres, un journaliste, Charles-Maurice, écrivait : « M. Victor Hugo est nommé pair de France : le Roi s'amuse 1 ».

Ces attaques, nous l'avons déjà dit, étaient ridiculement injustes. Hugo aurait eu beau jeu pour répondre : « Quand ai-je insulté la- démocratie? Est-ce dans NotreDame de Paris où j'ai fait de l'artiste du moyen-âge un devancier de la Révolution? Est-ce dans Marion de Lorme, dans le Roi s 'amuse, dans Ruy-Blas, qui représente à mes yeux les aspirations du peuple et son éternel besoin de justice? Mais relisez donc mes ouvrages, et vous, démocrates, vous républicains, osez dire que je ne suis pas de votre famille et que je n'en étais pas, même au temps du Sacre ! Je n'ai insulté que des rois : Louis XI, François I"', Louis XIII, et des prètres : Richelieu et le Père Joseph; j'ai prophétisé que la presse tuerait l'Église, que la pensée tuerait le dogme, — et cela, dès 1831 : que vous faut-il de plus? »

Mais Hugo ne parlait pas ainsi. Il ne voulait pas avouer que si, malgré ses. sentiments. et ses instincts démocratiques, il était resté au-dessus ou à l'écart de

i. Quelques-uns reconnaissaient l'unité de vie de Hugo, mais par dérision, comme un nommé Alexandre Thomas qui publiait en juin 1850, dans la Revue des Deux Mondes, un article intitulé la Carmagnole d'Olympio.

tous les partis combattants, c'était dans l'attente d'une occasion qui le porterait au pouvoir et lui donnerait la faculté de prouver effectivement son amouf pour le peuple. Il préférait antidater d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années des pièces où il s'exprimait, non plus comme le libéral démocrate e-t bonapartiste qu'il était alors, mais comme le socialiste, le révolutionnaire, le soldat du drapeau rouge qu'il était devenu sous le coup de ses déceptions politiques. Ainsi, dans Aurore, il introduit une pièce intitulée : Réponse à un acte d'accusation, qu'il a composée en 1854 et qu'il date de 1834. En effet, en 1833, le médiocre dramaturge Alexandre Duval lui avait écrit une lettre où il I'BICICUsait d'avoir ruiné le théâtre et le traitait à peu près Îe Robespierre 1. Hugo n'y avait pas répondu ; mais l'exil lui ouvrit les yeux sur le parti qu'il pouvait en tirer. On lui reprochait d'avoir ruiné le théâtre. Non! il l'avait révolutionné. Et il avait fait bien mieux : il avait révolutionné la langue. Ah r on le comparait à Robespierre? Quelle heureuse comparaison! Elle donnait le branle à son imagination ! Les images accouraient en foule autour de cette idée centrale : je suis un révolutionnaire; j'ai fait à moi seul un Quatrevingt-neuf et un Quatre-vingt-treize dans la langue, dans la versification, dans les genres littéraires. Oui, je suis ce Danton des mots, ce Robespierre des rythmes.

Plus de mot sénateur, plus de mot l\oturier...

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire,..

Jamais il n'a eu plus de verve ni plus de bonheur

1. Voir les Contemplations, édition des Grands Ecrivains (Hachette) avec les commentaires historiques de M. J. Vianey. Il fait remarquer que ce fut très probablement la publietl1itJn du lV\* tome'de Xlliskme de la Littérature dramatique de Jules J'ànin qui inspira -it Ilugn 1b désir de revenir sur cet incident.

flans la verve, car ce qu'il dit est eu partie vrai. Il a certainement accompli une révolution. Nous ne con.naissons pas d'écrivain français qui ait laissé une -pareille empreinte dans là langue et dans la poésie, -On peut dire que, depuis 1850, aucun poète nouveau n'eût été, sans lui, absolument ce qu'il est. Mais il exagère d'abord quand il pousse ce cri de combat :

Guerre à la Rhétorique et paix à la Syntaxe !

Si personne n'a été plus res1)ootacux de la syntaxe, je ne vois pas bien qu'il ait fait la guerre à la rhétorique, êtant donné que personne n'en a possédé comme lui les ressources et les artifices. Loin d'avoir expulsé les syllepses, les hypallages, les litotes, qui prennent sous sa plume et dans son vers des airs de gargouilles barbares, il s'en est servi avec la même habileté que les plus grands poètes de l'ancieil régime. Il a pratiqué les aecords, non selon les mots, mais selon le sens, qui sont des Syllepses. Il a donné, entre mille exemples, à la chanson du fossoyeur l'épithète de hébétée qui convenait surtout au fossoyeur, et-cela s'appelle une hypallage; et, entre mille autres exetnples, la derniète strophe de A Villequier où, après avoir dit que l'enfant aimé, cet autre nous-même, est de toutes nos joies rêvées la seuJe qui persiste, il ajoute :

Considérez que c'est une c'hose bien triste t)e le voir qui s'eh va,

est une des plus belles litotes de notre poésie, si cette figure de rhétorique consiste à rendre par des termes atténués une chose extrêmement forte. Il exagère encore davantage, quand il prétend assimiler la révolution littéraire et la révolution politique, Toute "sa pièce, un

peu longue, mais d'une si belle venue, tend à cette assimilation. Elle n'a même été faite que pour y arriver. Nous avons déjà vu combien la plupart des héritiers directs de la Révolution répugnaient au romantisme et demeuraient attachés aux principes de la littérature classique.

La même année qu'il composait cette Réponse à un acte ar accusation (1854) il faisait, dans le même courant d'idées, un long poème, sous ce titre : Écrit en 1846, autre réponse à un autre acte d'accusation. Cet acte aurait eu pour auteur un marquis vendéen qui fréquentait jadis chez sa mère et que la conduite politique de Hugo, pair de France, indignait. (Il avait l'indignation facile.) Hugo le désigne seulement par ses initiales, mais il nous cite une dizaine de lignes de sa lettre accusatrice. Il est vraisemblable qu'elle n'a jamais été écrite. En tout cas, elle n'a pu l'être en 1846, puisque le marquis en question, que M. Berret a identifié, était mort en 1841 1. Le poème est. du même cru que l'autre. Moins de verve peut-être ; mais plus d'éloquence. Hugo réclame pour l'honnête homme le droit de changer d'opinion, que nul ne lui a contesté, et de s'élever de ce qu'il croit être l'erreur à ce qu'il croit être la vérité,

Dois-je vivre portant l'ignorance en écharpe,

Cloîtré dans Loriquet et muré dans Laharpe ?

Dois-je exister sans être et regarder sans voir?

Et faut-il qu'à jamais pour moi quand vient le soir,

Au lieu de s'étoiler le ciel se fleurdelyse?

Car le Roi masque Dieu même dans son église...

1. Là-dessus, M. Vianey nous dit qu'en supposant une lettre faite en 1846 par un homme mort en 1841, Hugo nous avertissait -de sa tetion. Je crois que M. Vianey plaisante : nous ne connaissions ni le nom du marquis ni, à plus forte raison, la date de sa mort. Hugo n'avait pas prévu la perspicacité ds ses commentateurs.

On se demande comment, en 1846, le bon roi LouisPhilippe, qui venait, moyennant une commande de fresques, d'apaiser les ressentiments de M. Biard, aurait pu masquer Dieu à Victor Hugo ! Que de choses dans cette pièce qu'il n'aurait alors ni écrites ni pensées! 1 Labeauté des vers nous le ferait oublier si nous n'étions un peu gênés qu'il eût mis cette supercherie morale sous l'autorité de sa mère morte, dont il aperçoit toujours l'œil, nous dit-il, dans l'aube comme dans la nuit. Mais, il est permis d'invoquer à sa décharge sa force d'autosuggestion. Souvent, là où nous le prenons en flagrant délit d'erreur volontaire, je suis convaincu que son imagination l'avait assuré de sa sincérité. Et justement,

1. Il n 'a jamais poussé cette supercherie plus loin que dans les deux pièces des Chansons des Rues et des Bois, intitulées l'une Ecrit en 1827, l'autre A un Visiteur parisien et datée de Doinrémy 182... Dans la première il déblatère contre 1e passé; il parle de « la royauté grue montée sur le roi soliveau » et des prêtres « insulteurs » qui ploient les textes du ciel « aux sens monstrueux de l'enfer. » La seconde commence par ces vers :

Moi que je sois royaliste!

C'est à peu pres comme si Le ciel devait rester triste Quand l'aube a dit: Me voici!

Elle continue :

J'étais jadis à l'école Chez ce pédant le Passé.

J'ai rompu cettç bricole;

J'épelle un autre A. B. C.

Et elle se termine :

His, savoure, aime, déguste,

Et libres, narguons un peu Le roi, ce faux nez auguste Que le prêtre met à Dieu.

Comme ces vers ressemblent en effet à ceux qu'il écrivait avant 1830 ! Notons aussi que la pièce est censée écrite de Domrémy, qu'il y fait rimer Vaucouleurs avec fleurs et qu'il n'y est question que d'une belle fille au petit pied que le poète poursuit depuis la Sologne. C'est probablement une autre figure de femme que Domrémy et Vaucouleurs auraient évoquée en lui, en 182 . Il dira au Congrès de la Paix en 1869. « Mon socialisme date de 1828. » Il date de sa naissance, mai s il n'en avait pas encore pris conscience en 1828, et surtout iljne l'exprimait pas.

au sujet des dates de ses poèmes, on fait valoir qu'il n'avait pas l'intention çle nous tromper puisqu'il savait que ses manuscrits iraient à la Bibliothèque Nationale ; rien ne lui aurait été plus facile que d'y biffer cè qu'il aurait voulu. Mais peut-être n'y a-t-il pas songé.

Cette question des dates écartée, suivons l'ordre fictif, conforme, sans doute, à un souci d'ftrtj de cette oeuvre qui, selon l'expression du poète, commence par uri sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit de clairon de l'abîme ». U na première petite pièce adressée à Léopoldine en marque l'opposition absolue à l'ouvrage paru précédemment, les Châtiments. Ses amis lui avaient bien recommandé de publier, après l'explosion et l'éruption satiriques, un recueil de vers calmes et tendres où les noms de Bonaparte et de Robert Macaire ne fussent point prononcés. Ils ne le seront pas, et, dès les premiers mots, il formule la loi sainte qui sort des choses d'ici-bas : ne rien haïr, tout aimer ou tout plaindre.

Cette Aurore nous rappelle les Voix intérieures et les Rayons et les Ombres, mais souvent avec un accent plus fort et peut-être encore plus de maîtrise. J'en détache une ravissante peinture de ses deux filles :

Dans le frais clair obscur du soir charmant qui tombe, L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,

Belles et toutes deux joyeuses, ô douceur l Voyez : la grande sœur et la petite sœur Sont assises au seuil du jardin, et sur elles Un bouquet d'oeillets blancs aux longues tiges grêles Dans une urne de marbre agité par le vent Se penche et les regarde immobile et vivant Et frissonne dans l'ombre et semble au bord du vase Un vol de papillons arrêté dans l'extase. ~

Quel délicieux livre on ferait avec les courtes pièces de Hugo, ses instantanés, ses quadros, comme disait André Chénier ! Il lui souvient de sa vie aux champs et des récits que le soir il faisait aux enfants accourus pour l'entendre ; et ce poème, la vie aux champs, de 1846, est d'autant plus intéressant qu'on y voit comment les histoires que Hugo imagine et raconte aux petits finissent par l'halluciner lui-même. Il leur parle des Juifs, de la Grèce, de Rome, de cette antique Égypte où le ramènent si souvent ses rêveries et vers laquelle l'avait sans doute orienté son culte de Napoléon. Il leur décrit les Sphinx, les Anubis, les Ammons assis au désert. Les siècles ont passé, mais la pierre mutilée a encore gardé quelque forme ; et voici que le futur poète de la Légende des Siècles et du Sultan ZimZizimi s'arrête devant ces pierres, aujourd'hui frustes, et oublie sans doute son petit auditoire.

On y distingue encor le front, le nez, la bouche,

Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.

Le voyageur de nuit qui passe à côté d'eux S'épouvante et croit voir aux lueurs des étoiles Des géants enchaînés et muets sous leurs voiles.

Sauf une interminable invective contre les cuistres et les pédants et l'absurde prophétie qu'un jour on n'instruira plus les oiseaux par la cage (traduisons : il n'y aura plus de classes ni de collèges) ; que l'enfant ne sera plus « une bête de somme attelée à Virgile », et qu'on verra disparaître « l'éternel écolier et l'éternel pédant », l'Aurore des Contemplations a une vivacité d'inspiration et une fraîcheur de coloris dignes de son titre. Elle ne nous apprend rien sur le poète et sur l'homme que ne nous avaient appris les recueils des Feuilles d'Automne aux Rayons et Ombres. L'exquise

fantaisie de La Fête chez Thérèse, où l'on croit voir une des sources de la poésie de Verlaine, ne saurait surprendre ceux qu'avait charmés la Statue des Rayons et des Ombres. Et comme dans les Feuilles d'Automne, comme dans les Voix intérieures, Hugo se plaît à rappeler que le poète, esprit splendide et doux, doit à certains moments devenir formidable et que de son humble et haute poésie où les oiseaux chantent l'amour, l'espérance et la joie, tout à coup, un vers fauve peut sortir de l'ombre en rugissant.

Cependant dans Aurore, comme dans le livre suivant l'Ame en fleur, composé surtout de vers d'amour, un thème apparaissait que nous n'avions pas rencontré dans les recueils antérieurs et qui allait bientôt s'enfler, se ramifier, se multiplier et remplir à lui seul presque tout un volume, les Chansons des rues et des bois : le thème de la gauloiserie précieuse, du plaisir amoureux encouragé par la nature et par le bon Dieu qui veut qu'on aime. C'est un côté de la nature du poète qui ne s'était pas encore poétiquement révélé, et dont ces préludes ne donnent qu'une faible idée 1. Quant aux pièces

1. Ce thème nouveau est celui d'un sentiment plus familier de la nature, avec une tendance à l'érotisme.

Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade.

...la violette

La plus pudique fait devant moi sa toilette;

Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ,

Et le frais papillon, libertin de l'azur,

Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,

Si je viens a passer dans l'ombre, continue,

Et si 1:1 fleur se veut cacher dans le gazon,

Il lui dit « Es-tu bête Il est de la maison... »

La pièce imprimée porte la date d'août 1835, les Roches : elle est du 15 octobre 1854. En 1835, Hugo ne l'aurait pas faite, pas plus qu'il n'aurait fait, dans le goût du dix-huitième siècle, mais avec plus de poésie, ces pièces malicieuses et légères : la Coccinelle, Vieille chanson du vieux temps. (Voyez aussi A Granville.)

d'amour, quelle qu'en soit l'inspiratrice, elles ne font que reprendre des motifs déjà développés. Rappelez-vous dans les Rayons et les Ombres, l'ode cnarmante : Quand tu me parles de gloire..., vous la retrouvez ici, moins charmante peut-être :

Je préfère aux biens dont s'enivre L'orgueil du soldat et du roi L'ombre que tu fais sur mon livre Quand ton front se penche sur moi...

La meilleure de ces poésies personnelles en est la plus impersonnelle, un symbole du pouvoir de l'amour qui a la beauté d'un bas-relief de marbre et qui aurait pu figurer dans la Légende des Siècles. Chez Hugo l'épopée prend aussi souvent les ailes du lyrisme que le lyrisme se pose sur les pentes de l'épopée. Le rouet de la reine Omphale, dont la roue est d'ivoire et la quenouille d'ébène, ce rouet qui a vu Hercule asservi filer aux pieds de la reine, ce rouet est là dans l'atrium sur un riche tapis. Et dans le fond du palais les fantômes de tous les monstres qu'Hercule a domptés, rôdant d'un air terrible, mais sans oser approcher, fixent un œil humilié sur le rouet qui les a tous vaincus une seconde fois en la personne de leur vainqueur.

Le troisième livre, les Luttes et les Rêves, reflète surtout les préoccupations sociales qui, de 1840 à 1850, envahirent de plus en plus le poète et sa compassion pour les maux dont la société est responsable. Il commence par un long poème, Melancholia, qui est comme une revue des misères et dont la première partie, écrite en 1846, est contemporaine de la première version des Misérables. Il se termine par un autre long poème, Magnitudo parvi, dont l'idée dominante est qu'une

Allié est un monde et que, lô feu d'un patiné contient autant d'irttini qu'un astre au fond du ciel. ,Ilelaneholid fait passer devant nos yeux dé banales infortunes (Jtie leur banalité même rend plus navrantes, car il semble qu'elles appartiennent inévitablement à la trame de la vie : une femme qui pleure, un enfant dans ses bras, pendant que l'homme est au cabaret ; — une fille que sa pauvreté a jetée sur le trottoir en robe de soie et que les enfants chassent et ih'sulteht; — un malheureux qui a volé un pain pour nourrir sa famille, Comme Claude Gueux, et que condamne un homme que les faux poids ont enrichi ; — un génie méconnu, harcelé par l'injure, dont ôri ne reconnaîtra la grandeur qu'une fois qu'il sera mort ; — des petites filles de huit ans qui travaillent dans les ateliers, des enfances broyées par la dent des machines ; — un cheval dont le conducteur a bu « un vin plein de fureur, de cris et de jurons », et qui, sous les noirs tourbillons des coups de fouet, agonise et tombe avec un oeil « où luit irague\* ment l'âme effrayante des choses ; — un avocat sans conscience, uh parasite engraissé, un puissant qui fait la roue tandis que derrière lui, « sa fiente épanouie engendre son flatteur » ; — enfin un cantonnier qui fut jadis, au temps de l'invasion, « un des grands paysans de la grande Champagne » et qui aujourd'hui, mal logé, mal vêtu, mal bayé, gagne tout juste assez de paiil « pdur manger le matin et pouf jeûner le soir ». Et voici que, sur là toute où il casse péniblement ses cailloUx, passe dans une calèche un de ces profiteurs qtii firent « suer à nos. malheurs des châteaux et des rerites Les Vers du poète ont ici la même frappe que les plus beaux vers de Malherbe, de -Corileille ou de Boileau.

Moscou remplit ses prés de meules odnrtint«-# ;

Pour lui Leipsik payait des chiens et des valets,

Et la Bérésina charriait un palais ..

Un million joyeux sortit de Waterloo...

Les derniers vers du poèmè dressent une image terrible. Pendant que l'ombre est pleine de gémissements, que les greniers grelottent sous les toits et que les heureux du monde jouent, boivent, dansent ou chante n t,

...par moments on voit au-dessus d'eux Deux poteaux soutenant un triangle hideux Qui sortent lentement du noir pavé des villes.

0 forêts, bois profonds, solitudes, asiles ! 1

Cette poésie vigoureuse, réaliste, comprÓhensivc de la misère humaine, qui tient, si on veut, de l'ancienne satire morale ou sociale, mais avec plus d'émotion, une éloquence plus pittoresque et des élargissements d'horizon, je n'en vois pas chez nous d'autres modèles avant Victor Hugo, pas même dans le Jocelyn de Lamartine qui n'étreint jamais l'humble et rude réalité. A l'inspiration de Meîancholia, a cette veine qui pouvait être si heureuse, se rattache la pièce sur les tribulations douloureuses du maître (l'étude que ses élèves tourmentent et, par opposition à toutes ces tristesses de la vie, le poème du Revenant. On se rappelle cette mère inconsolable d'avoir perdu son premier-né et qui, mettant un second enfant au monde et se croyant incapable de lui donner un amour dont l'autre pourrait souffrir comme d'un oubli, l'entend tout à coup murmurer dans l'ombre : « C'est moi. Ne le dis pas. » Le

1. Dans les Misérables il dira de t'échafaud : « C'est une sorte de monstre fabriqué par le juge et par le charpentier, un spectre qui semble vivre d'une vie épouvantable faite de toute la mort qu'il a donnée. »

poème se sauve de la sentimentalité qu'il effleure par la forte précision des détails et par l'amour des choses familiales qui est une des plus solides vertus de Hugo'. Mais sa mélancolie l'emporte, quand, les yeux levés vers ces mondes inconnus qui roulent dans le firmament, il songe qu'une terre inclémente, « des hommes durs éclos sur des sillons ingrats », des haines, des passions et tous les maux qui en résultent, des déserts torrides, des pôles glacés, les tempêtes de l'Océan, les guerres, des villes en flammes, des peuples en fureur et sanglants, que tout cela fait un astre dans les cieux ! De même, dans une masure, un enfant crie, l'homme et la femme, acharnés l'un contre l'autre, se lancent à la tète d'ignobles injures, cependant que leur vitre au soleil couchant brille comme une étoile et va là-bas éblouir un passant. Aucun poète, je crois, n'a égalé Hugo dans ces contrastes que lui découvre le hasard ou que lui suggère sa rêverie.

Malheureusement, il détruit une partie de l'émotion qu'il nous donne par l'effet qu'il veut produire. C'était inaugurer la poésie des humbles que d'éveiller notre attention sur la vie, si pauvre en ce temps-là, du maître d 'études; et le sentiment était aussi juste que généreux. Mais ne l'appelez pas « le sublime forçat du bagne d innocence », ou j'oublie tout ce que vous venez de me dire d'émouvant pour m'amuser ou m'irriter de vos doubles antithèses. Le maître d'étude n'est pas plus un être sublime ou un forçat que le collège n'est

1. Il est assez curieux de noter que l'idée du Revenant, de la réincarnation d'un être emporté par la mort, est une idée absolument bouddhique. On trouve en Extrême-Orient des histoires nombreuses de Revenants semblables. Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on peut faire entre les conceptions de Hugo et les religions ou philosophies asiatiques, nous le verrons plus loin.

un bagne et les élèves des innocents. La sympathie est la plus noble qualité de l'homme et je dirais volontiers avec Schopenhauer qu'elle est le grand miracle de l'éthique. Ayons-en pour les êtres maudits, pour les parias, pour les Bug-Jargal, les Claude Gueux, les Quasimodo, les Triboulet. Mais lorsque Hugo écrit :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie

Parce qu'on les hait.

Passants, faites grâce à la plante obscure,

Au pauvre animal.

Plaignez la laideur, plaignez la piqûre;

Oh! plaignez le mal.

je comprends bien qu'ici l'ortie et l'araignée représentent deux variétés de méchants; je n'en proteste pas moins, car rien n'est plus suranné et en même temps plus fréquent daris la poésie de Hugo que cette conception de la méchanceté des animaux parce qu'ils nous piquent ou nous mordent et de la laideur des plantes parce qu'elles nous sont nuisibles. En quoi l'araignée ou l'ortie sont-elles laides? « Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre? » demandait La Fontaine. Enfin passe pour ces orties et ces araignées emblématiques : Hugo, comme les hommes du moyen-âge, voit dans les animaux et les plantes des signes de la nature et de Dieu, un alphabet formidable et profond. Mais, s'il rencontre parfois d'admirables allégories, il n'est pas incapable d'en suivre d'absurdes et même de révoltantes. Il aperçoit un squelette de chouette cloué sur une porte. Aussitôt une comparaison, qu'il aurait dû écarter, s'impose à lui entre le Christ qui faisait le bien et cette chouette qui faisait le mal, tous deux également crucifiés, l'une au seuil d'une masure, l'autre sur la

porte des cieux. (TbujOltrS cette idée que la chouette fait le mal parlée Qu'elle se nourrit de sa chasse, — comme nous!) L'assimilation ou l'antithèse, je rie sàis éomment dire, se prolonge. L'âme du Christ -allait, parmi les ténèbres, poursuivant, chassant, dévoient les vices, ces taupes,, le crime, Ce phalène, l'envié, cet aspic,

Les vers de terre et les vipères Que la nuit cache dans les pierres Et le mal dans le cœur humain.

Le Christ a été « la chouette immense de la lumière et de l amour ». Mais les hommes sont des bourreaux sans yeux et ils infligent le même traitement au Christ et aux hiboux. NoUs avons peu d'exemples aussi frappants des bizarreries où un rapprochement inattendu, une antithèse superficielle et surprenante peuvent entraîner Hugo.

Quant au dernier poème de ce troisième livre, Mdgnitudo PàYvi, qui oppose la lumière d'un astre au feu d'un pâtre, il exprime toute l'anxiété de l'homme devant l'abîme étoilé. L'astronomie avait de tout temps attiré Hugo, et il racontait plus tard à Concourt qu'il avait passé Une nuit entière à l'Observatoire avec Arago, « curieux de voir la lune et d'être fixé sur le dessin de ses détails ». Il avait déjà, dans une pièce où il imaginait que les morts voyageht de monde eh monde, décrit le funèbre Saturne avec ses deux anneaux flamboyants « d'où tombe une éternelle et profonde terreur » ; et il on avait fait l'enfer temporaire des criminels, lei, il se figure Ces monstres de rayons, ces soleils entoùrés de leurs lunes, ces planètes habitées par dés êtres qui 110us sont inconcevables, par une vie dont le baiser rious ferait horreur, ces comètes qui sont les noirs pro-

jectilôS du gouffre, des boulets 1riotlstrileÙx et pourtàht des univers. Mais l'autre lumière, celle que le pâtre allume, est un monde aussi, ou plutôt elle indique la présence d'un monde, c'est-à-dire d'une âme. Si ce poème, dont la première partie était écrite en 1846, avait été terminé la thème année, il est probable que Hugo y eût simplement développé l'idée des passions, des souffrances, des jbies, des i^êvèfe que peut contenir une âme humaine. Eil 1855, l'année où il l'acheva, le pàtre devint dànS Sa pensée un personhagé symbolique, celui uu penseur a l'âme ignorante, de l'homme sacré par la vénérable solitude, du rêveur fauve qui boit avec la coupe d'Dfphée à la source où but Moïse, du ptfêtre involontaire qui vit en dehors de la brume du temps, et de l'illusion de l'espace, èt qui contemple Dieu. Du berger la solitude a fait un mage dont l'humilité est le seul trait par lequel il ne Ressemble pas à Hugo. Quelle différence entre la première et la seconde partie du poènle! Dans la première, le poète se contient encore ; dans la seconde, on le sei1t pris par l'ivresse des mots et pareil, en vérité, au derviche tourneut qui accélère s'on mouvement tout en restant sur plàce. Mais que d'images surprenantes! C'est l'aurore qui flatnboie !( cïêfë rouge dl1 coq mâtin j> t, ce sont, sous le ciel endormi, « les méduses du crépuscule » qui « montrent leur face vâgueifïenh 2. N'empêche que je regrette un peU cette exaltation symbolique du pâtre : j'aurais pré-

1. Je n'insiste pas sur l'emploi de deux substantifs, dont l'un jque il peu près un rôle d'adjectif. De pliis en plus fréqiièflt chez HUgl1f c'teflt-an des cûrftctères de fea langue depuis l'fexil: Exempte :

On voitj^anuL 4eurs vers pleins d'hydres et de stryges Des mots moiistrhk ramper dans ces œuvres prodiges.

2. Dans Htorrekt" <Sacr&e des Quatre Vents d'e l'Esprit il dira :

JSt la nuit a toujours des méduses mèlées

Aux astres d'or.

féré, après l hypothèse de la vie prodigieuse des astres, la réalité de la vie douloureuse des âmes.

Nous touchons précisément à la grande catastrophe de 1843. Le quatrième livre est tout entier consacré à la mémoire de Léopoldine. Pendant plus de deux ans, le poète s'était tu. A l'exception de deux strophes, écrites le 15 février 1843, le jour du mariage de la jeune fille, et d une partie de A Villequier, les pièces de PaucaMeœ sont de 1855, 1846, 1852, 1854, 1847, 1848. Hugo ne les a pas classées dans l'ordre où elles ont été composées, mais dans l'ordre qui indiquait le mieux son acheminement, sa montée vers la résignation. Elle sont, si j'ose dire, « le Saint des Saints » des Contemplations. Jamais le poète ne s'était encore élevé à cette simplicité qui est un miracle de l'art. Jamais non plus il ne nous a paru plus grand artiste que là où l'on croirait qu'il n'avait qu'à se frapper le cœur. Qu 'il ait attendu pour exprimer sa souffrance et son deuil, c'est naturel : on ne sculpte pas dans la lave ardente. Mais quand la matière refroidie lui est devenue abordable, avec quel sentiment artistique il l'a prise et modelée !

Un autre grand poète a été frappé du même coup que Hugo, d un coup plus terrible encore, puisqu'il perdait sa fille unique : Lamartine. Comme Hugo, moins longtemps que lui, il a gardé le silence. Il n'était pas plus sincère, seulement il était fort peu artiste, et, dès qu'il eut permis à sa douleur de parler, elle fit irruption. La pièce est longue avec des redites, des obscurités, des maladresses d expressions ; elle roule des scories.

Mais nous avons là, dans quelques strophes immortelles, la douleur à sa sortie même de l'âme, qui presque indépendamment de la volonté du poète, s'estrépandue dans la forme du vers. Je vous en citerai les plus significatives :

Et je sentis ainsi dans une heure éternelle Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,

Et la douleur combla la place où fut mon cœur,

Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu, je n'avais qu'elle!

Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour ;

Elle avait remplacé ceux que la mort retranche ;

C'était l'unique fruit demeuré sur la branche

Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,

Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon;

Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,

D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,

La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,

Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,

Mon matin, mon soir et ma nuit 1...

Eh bien! prends! assouvis, implacable justice,

D'agonie et de mort ce besoin immortel;

Moi-même, je l'étends sur ton funèbre autel.

Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!

Ma fille, mon enfant, mon souffle,t la voilà !

La voilà! j'ai coupé seulement ces deux tresses Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses

Et je n'ai gardé que cela!...

Maintenant, tout est mort dans la maison aride ;

Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;

Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;

Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.

Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur.

La prière en mon sein avec l'espoir est morte,

Mais c'est Dieu qui t'écrase : ô mon âme, sois forte;

Baise sa main sous la douleur!

Mon intention n'est pas du tout d'établir un paral-

lèle entre les deux poètes. Mais après ^voiç entende Lamartine, il me semble qué nous verrpfis mieux le caractère du génie de Hugo. Chez Lamartine», c'est le jaillissement de la douleur; chez Hugo, maître de son sujet, c est la douleur recueillie et dirigée dans des artères de marbre. Lisez sa grande pièce : A Villequier. Le sentiment est le même que celui de Lamartine; les cris presque les mêmes :

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure.

L'instant, pleurs superflus t

Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'hpure,

Quoi donc! je ne l'ai plus!

Comme Lamartine, il baise, il veut baiser la main de

Dieu. Mais le poème est composé avec la même sûreté, la même harmonie que la Tristesse d'Olympio, Première partie : Maintenant que je suis loin de Paris, que je sens la paix de la nature, que j'ai tripmphê de mon désespoir, je viens à vous, mon Dieu, je vous apporte un cœur apaisé et je conviens que vous seul savez ce que vous faites.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses, L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant, L'homme subit le joug sans connaître les causes,

Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant,..

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire,

Rien ne lui fut donné danp ses rapides jours Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :

C'est ici ma maison, mon champ et mes amours...

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,

Au fond de cet azur immobile et dormant Peut-être faites-vous des choses inconnues Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Veuillot, saignant des mêmes blessures, ne pouvait

s'empêcher de se récrier d'admiration. Ce sont les plus beaux vers chrétiens de notre langue, disait-il. On s'est étonné qu'il n'y ait pas perçu un écho du Livre de Job. C'est qu'ils rendent un tout autre son que les âpres plaintes du personnage biblique livré par Dieu aux épreuves imaginées par Satan. Il est probable que Hugo s'est souvenu de Job ; mais il a fait ici comme dans la Fin de Satan : la Bible, en passant dans ses vers, a perdu de son accent farouche et s'est fondue dans son inspiration.

Seconde partie du poème : Cependant, Seigneur, considérez que je viens humblement vous adorer.

Considérez aussi que j'avais dès l'aurore Travaillé, combattu, pensé, piarché, lutté,

Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,

Eclairant toute chose avec votre clarté.

Je ne pouvais pas'prévoir que vous appesantiriez votre bras sur ma tête. Ne vous irritez pas que, si mon cœur est soumis, il ne soit pas résigné. Cette seconde partie choquait Veùillot. Rien, en effet, de la part du poète, n'est plus contraire à l'humilité chrétienne que de faire état, aux yeux de Dieu, de son labeur et de sa gloire, comme si les hommes l'avaient attendu pour comprendre la nature et comme s'il leur avait tout expliqué à la clarté divine1. Mais c'est le seul passage qui détonne dans cette pièce d'un déroulement si mesuré et si nombreux et qui, d'émotion en émotion, s'achève sur un soupir de cœur brisé.

Nous sommes loin de l'effusion tumultueuse et déchirante des vers lamartiniens ; nous en sommes encore plus loin dans cette petite pièce de 1847.

1, Le ipêrniï thèruê ou un thème analogue est traité dans la pièce intitulée Trois ans après. -

Demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne,

Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends,

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,

Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit, Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,

Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur;

Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Ici, l'artiste a si bien maîtrisé sa douleur que, pour ainsi dire, il la tient à distance. Il la voit et la peint ou plutôt il se voit et se peint lui-même dans son funèbre pèlerinage. Il voit son attitude, le dos courbé, les mains croisées; il se voit, lui, Hugo, seul, inconnu. Il voit le paysage qui encadrera son aveugle indifférence, l'or du soir, les voiles de Harfleur. Il sait déjà quel bouquet il mettra sur la tombe. Sa sincérité d'homme n'est pas contestable. Mais la plus grande douleur ne modifie pas plus les procédés d'un artiste qu'elle ne change le timbre de sa voix. La rhétorique (au meilleur sens du mot) et le génie dramatique de Hugo ne le désertent jamais. D'ailleurs le Pauca Meœ renferme des pièces en apparence plus abandonnées : sur le premier moment de la catastrophe (celle-là faite neuf ans après) et sur l'enfance de Léopoldine, de cette petite fille qu'il avait, si jeune encore, « vue apparaître en son destin. »

Toutes ces choses sont passées Comme l'ombre et comme le vent! <

1. M. Jasinski, qui, dans un cours d'École Normale, a étudié de très près les Contemplations. me fait remarquer que le poète invoque seulement Mopnldine petite fille, et qu'il n'a pas une pièce où nous la voyions jeune fille.

Le dernier poème consacre le dévouement de Charles Vacquerie qui, n'ayant pu sauver sa jeune femme, avait préféré mourir avec elle.

;

Quand il est aussi rudement atteint, l'homme se dit que sa vie est finie et se sent prêt à tous les renoncements. Mais que de fois il sort de son deuil plus impatient de vivre ! Les années qui suivirent la mort de Léopoldine furent celles où les ambitions politiques de Hugo grandirent. On s'est arrêté un moment, on a sangloté devant une tombe; puis on se remet En marche. C'est le titre du cinquième livre. Sa marche l'a conduit à l'exil, a fait de lui

Cet habitant du gouffre et de l'ombre sacrée.

Mais il ne poussera aucune des plaintes amères, aucun des cris d'indignation qui remplissent les Châtiments. Il semble même en avoir si bien perdu le souvenir qu'il ne craint pas d'écrire à Jules Janin : « Toi qui m'as vu boire le fiel sans y mêler la haine. » Il n'y a point de haine dans les Contemplations,. La tristesse de l'exil et le souvenir des amis qui pensent à lui dominent tout le cinquième livre. Sa mélancolie est, comme toujours, traversée par les beaux coups de théâtre de son imagination. Ainsi, couché sur l'herbe rare de la dune, il

1. Elle y est remplacée par un affreux mépris de l'histoire. Lisez plutôt la pièce intitulée Ponto. César, qui était sobre, y est représenté « perdu d'orgies ». Le poète confond un certain Pollion qui fut puni d'avoir jeté un esclave aux murènes avec Caton qui n'a jamais ainsi gaspillé son bien. Turenne est traité de bandit pour avoir obéi à la nécessité de ravager le Palatinat. Saint Louis est accusé d'avoir tenaillé les langues des blasphémateurs d'nn fer rouge, alors que nous savons tous qu'une amende fut substituée à cette peine.

se demande s'il ne reverra plus rien de ce qu'il aimait; le soir tombe en lui.

Comme le souvenir est voisin du remord!

Comme à pleurer tout nous ramène !

Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,

Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense écoutant gémir le vent amer

Et l'onde aux plis infranchissables;

LJétë rit, et l'on voit sûr le bord de là mer

Fleurir le chardon bleu des sables.

Le poète est seul; il est las au milieu, du rire dè l'été, et son regard se pose sur ce chardon bleu que désormais riotre mémoire associera à sa solitude, à sa tristesse, à tout ce qui lui reste éhcore de jeunesse ou de fantaisie sauvage et charmante. N'essayons pas de préciser davantage le rapport de ces deux derniers vers exquis avec ceux qui précèdent. Il existe, délicat, léger, immatériel, dans le sentiment général du poème.

Ailleurs, c'est la description du vallon où il va tous les jours, serein, abandonné, plein de ronces en Heurs.

Il y rencontré parfois une chevrière de quinze ans, aux yeux bleus, aux pieds nus, dont les agneaux laissent aux buissons un peu de leur toison. Il passe ; l'enfant et le troupeau s'effacent au crépuscule.

J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière Chanter derrière moi la douce chevrière,

Et là-bàs devant moi le vieux gardien pensif De l'écume, du flot; de l'algue, du récif,

Et des vagues sans trêve et sans fin- remuées,

Lé pâtre promontoire au chapeau de nuées S'accoude et rêve aux bruits de tous lès infinis,

Et dans l'ascension des nuages bénis Regardé sç lever la lune triomphale,

Pendant que l'ombre tremble et que l'âpre rafale Disperse à tous les vents avec son souffle amer La laine des moutons sinistres de la mer.

L'image de la petite chevrière et de ses agheaux a brusquement déterminé dans l'esprit du poète cet aspect imprévu du promontoire et de la mer blanchissante. C'est ainsi qu'à chaque instant nous sommes surpris d'une nouvelle beauté.

Ce cinquième livre est plein de son isolement insulaire et aussi de son effort pour réagir contre l'envahissement du chagrin. C'est bien le sens de la grande pièce qui le clôt : les Malheureux. Elle n'est que le développement on trois cent seize vers de ce lieu commun que les malheurs immérités ne sauraient nous empêcher d'être heureux, puisque le vrai bonheur ne vient que de la conscience. Les exemples historiques qu'il en . donne se ressentent du parti pris extravagant qu'il promène à travers l'histoire. Il a vu, dit-il, Thomas Morus, Layoisier, madame Roland, Robespierre, Danton, Malesherbes, et ses yeux restent éblouis du sourire serein de ces tête$ -coupées. Sourire serein, Danton ? Sourire serein, Robespierre? Mais quel splendide développement de ce thême stbïcien! Et quel développement parfois imprévu! Le poète cherche un vrai malheureux. Il voit près du gibet la Mère Douloureuse :

Et je me dis : « Voilà la douleur. » Et je vins.

« Qu'avez-vous donc, lui dis-je, entre vos doigts divins? » Aloi's, aux pieds du fils Baignant, (lu coup de tance,

Elle leva la droite et l'ouvrit en silence ;

Et je vis dans sa main l'étoile du matin.

Ainsi tous les souffrants lui ont apparu satisfaits, radieux, « là plaie au sein, la joie au coeur » ; iiiais Dieu lui a montré, dans les palais et les fètes, les âmes des superbes et des débauchés et les hydres qui les rongeaient, car il est juste que ceux qui fassent le mal le souffrent.

Il n'est qu'un malheureux : c'est le méchant, Seigneur !

Ajoutez seulement que la femme, la mère, ne -s'y trompe jamais ; et ce sera une transition naturelle au tableau final qui semble détaché de la Légende des Siècles. Aux premiers jours du monde, dans le profond silence du soir, le désert, les bois, les bêtes sauvages, les f ochers

Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,

Sortir deux grands vieillards nus, sinistres, augustes. C'étaient Eve aux cheveux blanchis, et son mari,

Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri...

Ils venaient tous deux s'asseoir sur une pierre.

Les astres fourmillants remplissaient le ciel noir.

Ils songeaient, et rêveurs, sans entendre, sans voir, Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance, Toute la nuit dans l'ombre ils pleuraient en silence.

Ils pleuraient tous les deux, aieux du genre humain,

Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Cette grande et sombre peinture préhistorique nous amène naturellement au sixième et dernier livre des Contemplations intitulé : Au bord de l'infini. C'est celui qui a suscité le plus de critiques, celui qui a valu à Hugo le mot cruel de Veuillot : Jocrisse à Pathmos, transformé par Jules Lemaître en Homais à Pathmos. De tout temps, l'Apocalypse avait exercé sur lui un redoutable prestige. Dès les Odes et Ballades, dans les Actions de grâces, il écrivait :

Mon esprit de Pathmos connut le saint délire,

L'effroi qui le précède et l'effroi qui le suit'

C était en lui qu'il trouvait Pathmos. « Tout homme, « écrit-il, dans William Shakespeare, a en lui son Path« mos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet « effroyable promontoire de la pensée d'où l'on aper« çoit les ténèbres. S'il n'y va point il reste dans la vie « ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordi« naire; et c'est bien. Pour son repos intérieur, c'est « évidemment mieux. S'il va sur cette cime, il est pris.

« Les profondes vagues du prodige lui ont apparu. Nul « ne voit impunément cet océan-là: Désormais il sera « le penseur dilaté, agrandi, mais flottant, c'est-à-dire « le songeur. Il touchera par un point au poète et par « l'autre au prophète. L'illimité entre dans sa vie, dans « sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie... Il « vit dans la prière diffuse, se rattachant, chose étrange,

« à une certitude indéterminée qu'il appelle Dieu. »

Hugo ne se définit pas trop mal : « un penseur dilaté, agrandi, mais flottant, ou plutôt un songeur. » « Le penseur veut, le songeur subit », a-t-il écrit dans les Travailleurs de la Mer. Il subit ses lectures. Le malheur est qu'il croit avoir découvert en lui ce qu'elles lui ont apporté. Il sort d une bibliothèque d'ouvrages de vulgarisation le poil hérissé, fauve comme un mage.

Il prend à tort et à travers dans des livres d'illuminés, de Fourier, par exemple, ou de Boucher de Perthes ou de Pi-erre Leroux, dans l' Apocalypse, dans les Vers dorés de Pythagore, dans Job, dans l'Évangile, dans

1. Dès cette époque, Sainte-Beuve, dans la dédicace des Consolations lui parlait de Pathmos où il se relirait avec son aigle : « Vous pouvez sonder toutes les profondeurs, lui disait-il, ouïr toutes les voix : vous vous êtes familiarisé avec l'infini... »

tout ce qui a transpiré chez nous des religiops de l'Extrême-Orient, dans le panthéisme, dans le spiritisme'. lienouvier, qqi q entrepris d'exposer la philosophie de Hugo, est obligé d'avouer que les contyadiGtjons ne Ip gênaient pas ût que sa « confiance dp visionnaire les lui faisait affrqnter sans pudeur ». Ap bçrd de l'infi'm.! son poème, Diç\i, éQrjt à la même époque, mais publié beaucoup plus tard, et la Légende fies Siècles en sont remplis.

Personne ne nous a imposé une vision plus atrooe et plus désespérance de çe liyidç univers, de cette danse macapro qu'est la vie, de ce spectre douloureux appelé l'homme. D'autre part, per^OfljiQ ne nous a montré la création plus souriante gousi l'oeil dç Dieu. Tout est dou,.r, calxne, hçurçux, apaisé : Dieu regarde. fylais quand les espèces s'entredéyprq.nt, Dieu regardet-il aussi ou {létourpe-t-ij lp. tête ? Le sopgeur flotte entre l'éternel carpq.ge et l'éternelle idylle, quand ce n'est pas l'éternelle parystis, — Il croit au Progrès. lie sentop pas qu'on est emporté vers 1'4zur? M&is alors comment concilier cette idée et celle du Jugement dernier, lorsque le clairon forgé q avep de l'équité condensée en airain » appellera tp4s les spectres hors des tombes ?

Presque toute sa philosophie est cqntenue dans le poème des Contemplations, la Bouche, .\_d'Ombre! dans le poème dp Di,eu où l'Ange fait un interminable discours 2. pile ne repose P.ilS sur (Jps preuves et des rài-

1. Georges Ilugp nous raconte que la grande gourmandise de son grand-père était le gribouillis « plat de Ion invention qu'il exécutait lui-même à table : mélange de tout ce qu'on avait servi, œufs. viandes, légumes, sauces, fritures, sorte de pâtée qu'il découpait, hachait à petits coups de couteau et assaisonnait en y versant la salière. » Sa philosophie n'est pas autre chose qu'un mélange de, tout ce qu'il a lu, un gribouillis.

2. Sur Victor Hugo philosophe, consultez les ouvrages de Renou-

sonnements. C'est une révélation. Des fantômes, des messagers divins en sont les annonciateurs. Un speptre, qui sans doute arrivait de l'Extrême-Orient houddhique, lui a révélé que tout vivait, que tout était plein d'âmes. Dieu a créé l'être radieux, candide, beau, adorable, mais imparfait. Si la créature avait été parfaite, elle se fut confondue avec le créateur. Imparfaite; elle devait commettre le mal. La première faute fut le premier poids. L'éther devint l'air ; l'air, le vent l'ange devint l'esprit \ l'espritl l'homme. L'âme tomba dans la brute, dans l'arbre, dans la pierre. Ici le speotre paraît être un peu manichéen. Partie du monde mystérieux des terreurs et des perditions# bien au-dessous de notre globe, là où, dans une horrible plénitude que l'on croit vide, le mal dégorge uqe vapeur monstrueuse et vivante, une échelle monte et va se perdre en Dieu. Les justes l'ont toujours gravie» Le méchant la descend. Toute faute dont il se rend coupable est un cachot qu'il s'ouvre. Il a ses actions pour juges. Cette idée qui ressemble au Karma des Bouddhistes, Hugo en a donné la plus belle formule :

L'assassin pâlfrâit s'il voyait sa victime :

C'est lui...

Ainsi la mort qui touche le bandit l'éve\He dans sa geôle.

Nemyod gronde enfermé dans 1<\ fliqntagne i\ pic \* Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic Sort des plis du linceul emportant famé fausse :

Phryné meurt; un crapaud saute hors de la fosse,

vier ; de M. Berret La Philosophie de ttugô, l'éditiori de la i':g.ende des Siècles et Victor Hugo (Garaier éditeur y.; uïi petit livr'e très'curieux, Essai sur la philophie de Vtctor Hugo du point de vue gnostique, par M. Jacques Heugel (C'alrûaiitf-Lévy) ; et Victor Hugo Spirite de M. Uaudius C,,rlkt!t (.Librairie\* ViLtel.

Ce scorpion au fond d'une pierre dormant C'est Clytemnestre au bras d'Egyste son amant...

Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,

Au cheval Brunehaut le pavé Frédégonde...

Le poète insiste particulièrement sur le châtiment qui consiste à être enfermé dans une pierre. Là, le criminel ne voit plus même l'obscure silhouette du monde ; il demeure face à face avec son crime dans la nuit. Arbres, bètes, pavés, partout une âme songe à Dieu ; partout le châtiment contemple, observe ou guette. Cette conception dépasse en horreur celles de Dante. Nous avons autour de nous, sous nos pas, sur nos tètes, dans les murs de nos maisons, dans les cailloux de nos chemins, des souffrances de damnés silencieux. Nous vivons environnés de supplices infernaux.

Cependant tout ce que nous nommons chose, objet, nature morte, n'est pas cellule de coupable. Il semble mème que ces choses, ces objets, qui savent, pensent, écoutent, entendent, aient plus de moralité naturelle que l'homme. Le verrou de la porte voit arriver la faute et voudrait se fermer. Quant aux bètes, elles ne sont pas toutes des réincarnations pythagoriciennes ou bouddhiques de tristes humains; et celles qui n'en sont pas en savent plus que nous1. Un loup pourrait donner des conseils à Néron ; et dans l'ombre, à nos pieds, notre chien voit Dieu. Mais l'homme a une supériorité magnifique : il est libre ; et sa liberté le met en possession de chercher la vérité.

Où serait le mérite à retrouver sa route Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,

Avait la certitude ayant la liberté?

1. Il a pourtant écrit dans son poème Dieu :

Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.

Non : il faut qu'il hésite en la vaste nature,

Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure Et qu'il compare au vice agitant son miroir,

Au crime, aux voluptés, l'œil en pleurs du devoir.

Il faut qu'il doute ! Hier croyant, demain impie ;

Il court du mal au bien ; il scrute, sonde, épie,

Va, revient, et tremblant, agenouillé, debout,

Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout.

Il est fâcheux que Hugo n'ait été, en fait de pensée philosophique, qu'un songeur incohérent et romanesque : chaque fois qu'il se saisit d'une idée vraie, fût-elle rebattue, il la rajeunit d'une forme admirable. De ces beaux vers nous retombons dans des fantasmagories horribles. L'univers est le forçat de Dieu. Le poète, impressionné par les noms des constellations, le Cancer, le Seorpion, le Chien, les considère comme

« les marques du bagne à l'épaule du monde » qui n'est qu 'un amas d'ombre sous un ciel formidable. Ce monde, ce gouffre que nous habitons, reçoit des autres globes, qui se jettent des âmes en fuyant dans la nuit nommée azur, une ténébreuse traînée d'esprits malsains et d êtres vénéneux. Il est l'égout du mal universel. Tout y souffre ; tout s'y souvient. Ce mulet a été un sultan ; ce cloporte a été une femme ; l'arbre un exilé; le rocher, un proscrit 1. La jeune fille qui, au bal, porte dans sa main une touffe de fleurs respire en souriant un bouquet d'agonies. Que faire? Il faut avoir pitié de toutes les laideurs et de toutes les ignominies, pleurer sur le puceron, sur l'araignée, sur le ver, sur le crabe,

1. Se rappeler les deux vers des Châtiments :

Alfrontez l'orage, affrontez l'écume,

Rochers et proscrits.

Les deux mots sont liés dans son imagination, mais il ne songe pas qu'ici le proscrit représente un homme coupable.

Sur l'effrayait crapaud, pattne monstre aux doux yeux, Qui regarde toujours le ftjtij mystérieux

Voltaire n'a-t il pas dit que le crapaud était très beau pour sa crapaude? Pe même le puceron, l'araignée, le ver, le crabe. Mais on ne pleure pas sur eux ; on pleure sur les tombeaux vivants qu'ils sont. Plaignons aussi les choses, le verrou de la prison autant que le prisonnier, la hache et le billot autant que le décapité.

Quelquefois cependant un rayon de l'éternel amour passe dans ces noirceurs. Alors l'hyène Atrée, l'épine Caïphe, le roseau Pilate, l'ours Henri VIn, le porc Borgia, poussent des cris vers l'être adorable. Tous les orgueils, toutes les fureurs se brisent ; tous les rugis sements se fondent en prières. « Le chat lèche l'oiseau; l'oiseau baise la mouche ». La création ne vit plus que d'air pur et de tendresse. Espérons ! Il n'y a pas d'enfer éternel. L'heure approche où nous verrons s'illuminer les bagnes et les monstres « s'azurer », où Jésus, penché sur Bélial en larmes, lui dira : « C'est donc toi ! » Dans la Fin de Satan, Jésus adresse au démon régénéré les mêmes paroles que Chimène à Rodrigue : Je ne te hais point. Cette idée, d'une réconciliation de Dieu et de Lucifer, tirée de Zoroastre, Lamennais l'avait déjà exposée et Alexandre Soumet en avait orné sa Divine Épopée où, après avoir racheté la terre, Jésus rachetait l'Enfer et où Satan chantait l'hymne de délivrance. Mais le penseur, ou le songeur, ou simplement. le poète ne nous donne aucune raison de l'espérer. Son Messianisme n'est qu'une fantaisie.

Devant les effets de cette révolution miraculeuse que le poète nous décrit abondamment, devant ces vautours qui, dans l'ombre, demandent pardon aux passe-

reaux, devant ces enfers « qui se refont édens », le philosophe Renouvier se pose la question de savoir « s'il y a incompatibilité entre le beau et l'absurde t. Pour moi, je quitte ces vers de Hugo sur une impression, non de beauté, mais de songe fantastique. L'imagination du poète, devenue une fabrique à métamorphoses, étend à toute l'humanité le triste privilège de se changer en pierres ou en .arbres, en bêtes ou en fleurs, que l'antique mythologie réservait seulement à quelquesuns. Mais ce qui, chez le spirituel Ovide, était- curieux, surprenant, presque amusant et toujours exceptionnel, prend ici un air de cauchemar et un sombre accent de vaticination. Il n'en reste pas moins qu'aucun poète, aucun philosophe, ne nous a présenté la face du mal sous un plus terrible aspect et ne nous a découvert avec plus d'empqrte ment le côté ténébreux de l'univers. L'épouvante est att- fond des choses les plus belles. Et pourtant aucun philosophe, aucun poète, n'a fait monter vers cq riel, qu'il accusait tout à l'heure les étoiles d'obscurcir, un pareil hymne de confiance et d'espoir Derrière ces énormes contradictions comme on en a dans le rêve ou dans la fièvre, on devine un homme qui essaie vainement de calmer, par une juxtaposition de systèmes et d'hypothèses hétéroclites, son angoisse métaphysique et son horreur de la mort. Songezque, sur vingt-six pièces, dont se compose le sixième livre, dix-huit au moins sont remplies du mystère de notre destinée ou nous ramènent à la tombe. Il jure, lui, l'homme farouche, l'homme-devoir, de s'avancer jusqu'au tabernacle de l'inconnu, de mettre la main sur les lois éternelles et les grands secrets que nous a a dérobés le Seigneur. Mais il en est de ce programme comme de celui d'écraser l'Empire et l'Empereur. Les

vérités profondes dont il s'empare ne sont que des bizarreries ou des lieux communs1. Il souffre toujours du vide effrayant, du gouffre que creuse devant lui son ignorance. Tous les mots, toutes les images, tous les vers qu'il y jette ne parviendront jamais à le remplir. Et pourtant il est un mage, comme Pindare, -comme Socrate, Caton, Juvénal, Jérémie, Cervantès, Molière, Rabelais, Plaute, Tyrtée, Platon, Voltaire, Shakespeare, Moïse, bref un de ces hommes, poètes, savants, inventeurs, puiseurs d'ombre, qui sont réellement les prêtres de l'humanité, un de ceux qui, selon le mot de Renan, ont été créés nominativement par la Providence.

Chaque fois qu'agitant le glaive,

Une forme du mal se lève,

Comme un forçat dans son préau,

Dieu dans leur phalange complète,

Désigne quelque grand athlète De la stature du fléau.

Les soixante et onze strophes de dix vers qui forment l'ode intitulée les Mages, toutes ruisselantes d'images

1. C'est la pièce Ibo où se trouvent ces strophes délirantes :

Je suis celui que rien n'arrête

Celui qui v ,

Celui dont l'âme est toujours prête

A Jéhovah...

Le songeur ailé, l'âpre alhlcte

Au bras nerveux,

Et je traînerais la comète

Par les cheveux...

J'irai lire la grande Bible;

J'entrerai nu

Jusqu'au tabernacle terrible

De l'inconnu...

Jusqu'aux portes visionnaires

Du ciel sacré,

Lt si vous aboyez, tonnerres,

Je rugirai!

splendides, sont la plus belle vague de lyrisme qui ait déferlé dans notre littérature.

Mais ces mages eux-mêmes ne sont que « des témoins frémissant d'épouvante ». Il leur faut s'entraîner à l'idée de la mort comme les autres hommes. La pièce Pleurs dans la nuit, après nous avoir rappelé que la mort est inévitable, nous oblige, pour ainsi dire, à nous accompagner et à nous contempler jusqu'au dernier acte de l'ensevelissement. Je me demande si Hugo avait jamais lu le passage des Exercices spirituels où Ignace de Loyola dresse son pénitent à se regarder au cercueil : « Je rends le dernier soupir : me voilà pâle, immobile, insensible. A l'instant mêmeje deviens un objet d'horreur pour tous ceux qui m'entourent. On me couvre le visage d'un voile et mes proches euxmêmes me fuient.... Tant que ma dépouille mortelle sera dans la maison; il y régnera une sorte de stupeur... A l'heure marquée le cortège funèbre m'accompagne au pied des autels.... » Qu'il connût ou non cette méditation, les vers de Pleurs dans la nuit, bien qu'ils ne soient pas imprégnés de foi chrétienne, ni aussi simples, ont à peu près le même accent. On a quitté la maison mortuaire. Qui passe là? C'est un cercueil qu'on porte. Où le porte-t-on ?

Ils le portent à l'ombre, au silence, à la terre ;

Ils le portent au calme obscur, à l'aube austère,

A la brume sans bords,

Au mystère qui tord ses anneaux sous des voiles,.

Au serpent inconnu qui lèche les étoiles

Et qui baise les morts.

Le corbillard franchit le seuil du cimetière. Le dedans de la fosse apparaît avec des pierres qui çà et là percent la terre fraîchement remuée. Sautons une quinzaine de strophes où le poète imagine que chacune

de ces pierres pourrait bien être une oubliette de damné, une cave où rève un criminelle Le cercueil est descendu; la terre tombe -It pelletées; le fossoyeur s'éloigne. Te voilà seul.

Commencement de l'âpre et morne solitude!

Tu ne changeras plus de lit ni d'attitude;

L'heure aux pas solennels

Ne sonne plus pour toi; l'ombre te fait terrible; L'immuable suaire a sur ta forme horrible

Mis ses plis éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la fosse.

Il vient de voir des dents que la terre déchausse;

Il rit, il mange, il mord,

EL prend, en murmurant des chansons hébétées,

Un verre dans ses mains à chaque instant heurtées

Aux choses de la mort.

Admirable mélange de réalisme et de lyrisme ! Cette idée de la mort, où Hugo s'acharne avec une douloureuse obstination, et de notre égalité à tous devant la mort, rabat l'orgueil, incline l'homme à un plus juste sentiment de ses limites, et aussi à un retour sur l'emploi qu'il a fait de sa courte vie. Mais là encore que de contradictions chez le poète! Tantôt il repasse les douleurs de son existence, la mort de ses parents, de son premier né, de ses deux frères, de sa fille, et sou examen de conscience le conduit à se comparer au Christ. C'est dans ces moments-là qu'il vient frapper sereinement à la porte du sépulcre, qu'il sourit à la douce étoile « de ce noir horizon qu'on nomme tombeau ». Tantôt, au contraire, son christianisme lui

1. Ne seraient-elles pas par hasard Messaline, Cléopâtre, Nemrod, (souvent nommé), Caligula, Achab, Phalaris, Charles IX, Constantin, Louis XI, Vitellius. Napoléon III manque encore. Mais il y a Sforza que le poète appelle toujours Sforce, parce que Sforce peut rimer richement avec force.

remonte au cœur. Il songe qu'aux instants où l'on s'abandonne à l'attrait sensuel de la passion, « on fait rougir là-haut quelque passant des eieux ». Le pythagoricien de tout à l'heure semble croire maintenant à l Ange Gardien. Il souffre, comme Racine, de sentir deux hommes en lui.

Oui, mon malheur irréparable C'est de prendre aux deux éléments;

C'est d'avoir en IllOi, misérable,

De la fange et des firmaments.

Dans un poème de Dante Gabriel Rossetti, un soir d'automne, une femme, qui est elle-mème à l'automne de sa vie, voit apparaître un fantôme et l'entend lui dire :

« Regarde-moi bien dans les yeux : je suis Ce qui aurait pu être. On m'appelle aussi Trop tard... Adieu 1 » Ce qui aurait pu être, si nous l'avions voulu, et n'a point été à cause de nos erreurs et de nos fautes : quel homme n'a pas éprouvé ce sentiment amer? Mais nul ne l'a rendu avec une vivacité plus dramatique que Hugo. Ce qui n'était que mélancolie chez Rossetti est chez lui un motif d'effroi. La petite pièce est intitulée Aux Anges qui nous voient.

Passant, qu'es-tu? Je te connais.

Mais étant spectre, ombre et nuage,

Tu n'as plus de sexe ni d'âge.

— Je suis ta mère et je venais.

— Et toi dont l'aile hésite et brille,

Dont l'œil est noyé de douceur,

Qu'es-tu, passant? — Je suis ta sœur — Et toi qu'es-tu? — Je suis ta fille.

— Et toi qu'es-tu passant? — Je suis Celle à qui tu disais : « Je t'aime. »

— Et toi? — Je suis ton âme même.

— Oh! cachez-moi, profondes nuits)

C'est la vue de son âme qui détermine son épouvante, de son âme telle qu'elle lui avait été donnée et telle que sa vie l'a faite. Après les grandes houles des Mages ou de la Bouche d ombre, nous aimons à surprendre l'humanité du poète inquiète et plus humble, reflétée dans cette goutte d'eau lustrale.

Au commencement de William Shakespeare, quand Hugo nous a &u décrit son installation à Jersey et la triste maison de Marine Terrace, il ajoute : « Ceux qui « habitaient cette demeure étaient un groupe, disons « mieux, une famille... Le vieux, le père, avait là tous « les siens, moins sa fille aînée qui n'avait pu le « suivre. Son gendre était près d'elle. Souvent ils étaient « accoudés autour d'une table ou assis sur un banc, « silencieux, graves, songeant tous ensemble, et sans « se le dire, à ces deux absents. » C'est à cette absente, couchée dans le petit cimetière de Villequier, c'est à Celle qui est restée en France que s'adresse le dernier poème des Contemplations. Dirai-je qu'en le lisant je me sens plus animé contre le gouvernement impérial qu'en lisant les Châtiments? Le nom de Napoléon n 'y est pourtant pas prononcé; le poète n'invoque son exil que pour justifier l'abandon où il a laissé sa chère morte. Mais tout ce qui porte atteinte au sentiment paternel nous est profondément odieux. C'est donc à « sa douce endormie » qu'il dédie son livre.

Puisque le froid destin dans ma geôle profonde Sur la première porte en scelle une seconde,

Et sur le père triste et sur l'enfant qui dort,

Ferme l'exil après avoir fermé la mort,

Puisqu'il est impossible à présent que je jette Même un brin de bruyère à sa fosse muette,

C'est bien le moins qu'elle ait mon âme, n'est-ce pas?

0 vent noir dont j'entends sur mon plafond le pas t

Tempête, hiver, qui bats ma vitre de ta grêle!

Mers, nuits! et je l'ai mise en ce livre pour elle.

Ce poème magnifique se termine sur un des plus beaux mouvements lyriques que Hugo ait jamais eus, un appel de tout son être au repos, au sommeil.

Paix à l'Ombre! Dormez, dormez, dormez! dormez!

Etres, groupes confus lentement transformés!

Dormez les champs! Dormez les fleurs! Dormez les tombes Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes, Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids, Dormez! Dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis 1 Calmez-vous, forêt, chène, érable, frêne, yeuse!

Silence sur la grande horreur religieuse,

Sur l'Océan qui lutte et qui ronge son mors Et sur l'apaisement insondable des morts!...

0 générations aux brumeuses haleines,

Reposez-vous, pas noirs qui marchez dans les plaines! Dormez, vous qui saignez; dormez, vous qui pleurez! Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés!

Et l'image, qu'il nous laisse de lui-même, est celle d'un homme, d'un poète, d'un contemplateur

Pâle, ivre d'ignorance, ébloui de ténèbres.

Elle résume tout ce sixième livre et peut-être toute l'œuvre que nous venons de parcourir, mais où, malgré ce ténébreux éblouissement, il y a assez de lumière et d'éclat pour en faire une splendeur de la poésie française.

Vf ! C

JEAN VALJEAN ET COSETTE Par Geoffroy.

« LES MISÉRABLES »

Auguste Vacquerie nous raconte, dans la première édition de Profils et Grimaces, qu'un soir Victor Hugo, sur ~a prière de ceux qui l'entouraient, ouvrit son beau secrétaire chinois et leur donna it choisir ce qu'ils voudraient, ode, roman ou drame. « Les trente tiroirs du charmant meuble, dit-il, débordaient de manuscrits accumulés... Nous hésitions entre ces étages de merveilles, malheureux à force de bonheur, comme une femme entre des dentelles et des perles. Notre-Dame de Paris nous disait : choisis le roman ; les Voix intérieures : choisis les vers ; mais Marie Tudor nous criait : choisis le drame. Ne pouvant nous décider, nous fermâmes les yeux et nous touchâmes du doigt un tiroir au hasard. Le hasard fut pour le roman. Donc, nous l'entendîmes, le commencement de cette épopée des Misérables qui dépassera, nous le prédisons sans peur, la fortune miraculeuse de Notre-Dame de Paris. Et les heures passèrent et la nuit se consuma, et de minces raies du jour firent pâlir la lampe, et notre émotion fut telle qu'aujourd'hui, après deux mois, nous ne pensons pas à ces pages sacrées sans nous sentir troublés à un point indicible... Qu'il soit donc terminé vite et publié

aussitôt, ce livre sombre et rayonnant, si impitoyable et si tendre. » J'en connais qui, après trente ou quarante ans, ne peuvent penser à ces mêmes pages sans éprouver le souvenir vivant et battant de leur ancienne émotion. Il leur est arrivé plus d'une fois, traversant, la nuit, dans une ville de province, la place déserte de la cathédrale, de chercher, parmi les faibles lueurs qui filtraient sous quelques seuils et à travers quelques persiennes closes, la petite porte basse de l'évêque Myriel. Mais on enviera ceux qui entendirent cette première partie de la bouche du poète, un soir de 1847. Elle était plus pure, plus vraie, plus harmonieuse, — car rien n'y détonnait — que lorsqu'au bout de quinze ans elle nous revint, imprimée, des brumes et des orages de l'exil

Elle commence par l'histoire et le portrait de l'évêque Myriel. A dire vrai, ce ne sont que les éléments d'un portrait ou d'une histoire ; des anecdotes, des détails de vie, des reliques, des bouts de lettres, tout ce que Hugo avait recueilli du frère même de Mgr de Miollis, l'ancien préfet qui vivait retiré rue Cassette. Il semble, au décousu de ses premiers chapitres, que nous découvrions peu à peu, comme si nous écoutions la ville parler de lui, la figure de ce prêtre évangélique et la sainteté de sa bonté. C'est le seul de tous les personnages chers à Hugo qui ne prenne jamais d'attitude théâtrale.

1. On trouvera dans le livre de M. Edmond Benoît-Lévy les Misérables ds Victor Hugo (Collection Des Grands Evénements Littcraires, Malfère éditeur) les renseignements les plus complets et les plus précieux sur la conception du roman, sur ce que le romancier a pris dans ses souvenirs et dans la réalité, sur ses deux textes et sur la façon dont la critique accueillit son œuvre.

Nous sommes en 1815. L'évêque Charles-FrançoisBienvenu Myriel, qui occupe le siège de Digne, y est arrivé accompagné de sa sœur, mademoiselle Baptistine, et de leur unique domestique, madame Magloire. Le portrait de mademoiselle Baptistine est inoubliable : « Une personne longue, pâle, mince, douce ; elle réali« sait l'idéal de ce qu'exprime le mot « respectable », « car il semble qu'il soit nécessaire qu'une femme soit « mère pour être vénérable. Elle n'avait jamais été « jolie; toute sa vie, qui n'avait été qu'une suite de « saintes œuvres, avait fini par mettre sur elle une « sorte de blancheur de clarté... C'était une âme plus « encore que ce n'était une vierge. Sa personne sem« blait faite d'ombre; à peine assez de corps pour qu'il « y eût là un sexe ; un peu de matière contenant une « lueur ; de grands yeux toujours baissés ; un prétexte « pour qu'une âme reste sur la terre. »

Le palais épiscopal était un vaste et bel hôtel avec de grands jardins aux magnifiques ombrages ; l'hôpital, une maison étroite et basse, à un seul étage, avec un petit jardin. Mgr Myriel fit de cette maison son évêché, et de l'évêché, l'hôpital. Son diocèse avait peu de plaines, beaucoup de montagnes : il le parcourait à pied et quelquefois à âne. Un jour le maire d'une ancienne ville épiscopale, Senez, le vit descendre de son âne avec des yeux scandalisés, et quelques bourgeois riaient autour de lui : « Monsieur le maire, dit l'Evéque, et messieursies bourgeois, je vois ce qui vous scandalise : vous trouvez que c'est bien de l'orgueil à un pauvre prêtre de monter une monture qui était celle de Jésus-Christ. Je l'ai fait par nécessité, je vous l'assure, et non par vanité. » Il avait autant d'esprit que de bonté; et son esprit ne nuisait jamais à sa bonté;

MgrMyriel ne l'aiguisait en ironie que lorsqu'il se trouvait en présence d'un homme puissant et puissamment infatué, par exemple un sénateur. On pouvait l appeler ,t toute heure du jour et de la nuit au chevet des malades et des mourants. « Il savait se taire de longues « heures auprès de l'homme qui avait perdu la femme « qu'il aimait et de la mère qui avait perdu son entanl. Il Comme il savait le moment de se taire, il savait aussi « le moment de parler... Il cherchait a calmer 1 homme « désespéré en lui indiquant du doigt 1 homme résigné « et a transformer la douleur qui regarde une fosse en « lui montrant la douleur qui regarde une étoile. » Partout où il paraissait, c'était une fête. Il prêchait moins qu'il ne causait et se servait souvent de paraboles a l'exemple de son divin Maître.

Sa foi dans la Providence était illimitée. Il sentait Dieu partout. Un jour que, dans une localité montagnarde très difficile d accès, il avait résolu de chanter pontiiicalement un Je Deum, pour ses bons amis les bergers, on s'aperçut que ni l'église ni les églises d 'alciilour lie possédaient d'ornements épiscopaux. « Comme « on était dans cet embarras, une grande caisse fut « apportée et déposée au presbytère pour Mgr l'Évèque « par deux inconnus qui repartirent sur-le-champ. On « ouvrit la caisse; elle contenait une chape de drap « d'or, une mitre ornée de diamants, une croix archi« épiscopale, une crosse magnifique, tous les vêtements <( pontificaux volés un mois auparavant au trésor de « Notre-Dame d'Embrun. Dans la caisse il y avait un « papier sur lequel étaient écrits ces mots ; Cravatte à « Monseigneur Bienvenu. » (Cravatte était un brigand redouté, insaisissable, qui, à la tète de sa bande, tenait et désolait la montagne.) « Quand je disais que cela

« s'arrangerait! » dit l'Ét^qué-. Puis il ajouta en .srll1« riant : « A qui se contente d'un surplis dé curé, Dieu « envoie une chape d'archevêque. » — « Monseigneur, <l murmura le curé en hochant la tête avec uh sou« rire, Dieu... ou le diable. » L'Évêque regarda fixe« ment le cubé et reprit avec autorité : « Dieu ! »

Il mettait toujours sa conduite d'accord avec ses paroles. Ayant écrit sur là marge d'une Bible : « La porte du médecin ne doit jamais être fermée, la porte du prètre doit toujours être ouverte », il avait fait enlever les serrures et les verrous de sa porte d'entrée qui était eu même temps celle de sa salle à manger. D'ailleurs aucune porte de sa pauvre maison ne fermai t à clef. Il se confiait gaiement à la Providence, car il avait une gaieté enfantine qui était une dé ses grâces; -On disait en le voyant : « C'est un bonhomme: » Mais, peu à peu, le bonhomme se transfigurait, « la majesté « se dégageait de cettè bonté, sans que la bonté cessât « de rayonner. Le respect, un respect inexprimable « vous pénétrait par degrés et vous montait au cœur. » Toute la ville avait pour lui uhe vénération filiale. Il vivait selon l'esprit de l'Évangile.

Ces pages de Hugo sont d'autant plus saisissahtes que nous les sentons conformes à une réalité. Les mots de Mgr Myriel orit été presque tous prononcés par Mgr dfe Miollis ; et Mgr de Miollis a vécu, du moins eii partie, la vie apostolique de Mgr Myriel. Cependant, lorsque les Mùérables parurent, son neveu protesta vivement dans le journal l'Union contre les libértés que s'était permises lé i'oiiiancier. Il ne l'aurait pas fait si le rorhari avait été publié avant 1848. Mais en 1862 Hugo ne pouvait laisser passer un personnage aussi

catholique sans essayer de lui gagner quelque sympathie anticléricale ; et il imagina une scène qui aurait pu être admirable s'il était resté dans la vérité des caractères et qui a failli gâter irrémédiablement l'image de son Evêque.

Près de Digne, un ancien conventionnel vivait dans une farouche solitude, retranché de la société par l'espèce d'horreur qu'il inspirait. « Il n'avait pas voté la « mort du roi, mais presque : c'était un quasi-régicide. » On apprend un jour qu'il est très malade. Celui que tout le pays appelle monseigneur Bienvenu triomphe de ses appréhensions et va le voir. Il arrive au moment où l'octogénaire n'a plus que quelques heures à vivre. Cette rencontre de deux hommes représentant deux mondes était d'autant plus impressionnante que ces deux mondes sont surtout deux religions hostiles et irréconciliables. Les grandes révolutions, qui bouleversent un pays de fond en comble, si elles ne partent pas d'une mystique, y aboutissent. Les idées n'acquièrent toute leur force destructrice; toute leur puissance créatrice, que lorsque l'enthousiasme religieux les a portées, sinon chez tous les meneurs, du moins dans la foule, à un certain degré d'incandescence. Il y a une mystique de la Révolution qui contredit de point en point la mystique chrétienne. Les mêmes mots dont elles se servent ont un sens tout différent. Ni le Conventionnel ni l'Évêque ne pouvaient se comprendre, et, en admettant que par un rapide effort d'intelligence ils eussent réalisé ce miracle, aucun d'eux ne pouvait donner raison à l'autre sous peine de frapper d'erreur toute sa vie passée. Mais ils pouvaient écarter les préjugés, qui, en. temps ordinaire, les auraient séparés, et se reconnaître mutuellement les qualités humaines qui les rap-

prochaient, la sincérité, le courage, l'amour de la vérité, le désintéressement. Nous aurions eu le spectacle, en somme réconfortant, de deux adversaires irréductibles qui conçoivent pour leurs idées respectives autant de répugnance que de déférence et d'estime pour leur personne.

Au lieu de cela, le Conventionnel s'engage dans une apologie de la Révolution. Il annonce à l'Évoque que l'homme doit être gouverné par la science; que la république, c'est la fin de l'esclavage pour l'homme et de la nuit pour l'enfant; que « le vieux monde, vase « des misères, en se renversant sur le genre humain, « est devenu une urne de joie (?); » que la Révolution est le sacre de l'humanité ; que Cartouche vaut Louis XV ; que Bossuet chantant le Te Deum sur les dragonnades vaut Marat battant des mains à la guillotine... Et c'ést ainsi qu'il emporte successivement, nous dit Hugo, l'un après l'autre, tous les retranchements intérieurs de l'Évêque. Nous croyions Mgr Myriel un peu mieux fortifié. Ses timides et rares objections ne font honneur ni à l'homme ni au prêtre. Mais où Hugo, aveuglé par un faux sublime, enlève au prêtre et à l'homme jusqu'au sentiment de la dignité, c'est dans les dernières lignes de la scène : « J'ai fait mon devoir, « dit le Conventionnel. Après quoi, j'ai été chassé, « traqué, poursuivi, persécuté, noirci, raillé, conspué, « maudit, proscrit... J'ai pour la foule ignorante visage « de damné; j'accepte, ne haïssant personne, l'isole« ment de la haine. Maintenant j'ai quatre-vingt-six « ans, je vais mourir. Qu'est-ce que vous venez me « demander? — Votre bénédiction, dit l'évêque. Et il « s'agenouilla. Quand l'Évêque releva la tête, la face « du Conventionnel était devenue auguste. Il venait

<( d'expirer \*. » Ce chapitre s'intitule : L'évêque en présence d'une lumière inconnue.

Il y en a itn autre moins choquant en apparence, peut-être au fond plus irritant. G'est le chapitre intitulé : Ce qu'il croyait, et qui commence ainsi : « Au « point de vue de l'orthodoxie, nous n'avons point a « sonder Mgr l'Evèque de Digne. Devant une telle àme « nous ne nous sentons en humeur qite de respect... « Que pensait-il de ce dogme-ci ou de ce mystère« là?.. » Hugo lie serait point tache de nous insinuer que Mgr Myriel était trop intelligent, trop bon chrétien, pour ne pas avoir conçu au moins des doutes sur les articles de foi. Il se rapprochait de la basse conception des rorrlaiis populaires d'Eugène Sue et de Soulié, où un prêtre n'est vraiment acceptable et même sympathique que s'il méprise la théologie et, au fond de son cœur, condamne l'Jtglise 2. Mais, en dépit de ces énormes fautes de ton et de toutes ces invraiscm-

1. La scène se passe devant la cabane du conventionnel-paria. Le vieillard, assis dans une vieille chaise à roulettes, sourit au soleil qui dt'clinc et qui touche presque à l'horizon. Ce cadre a été inspiré a Hugo par une de ses Promenades dans les rochers qui datent de son voyage en Espagne :

Le soleil déclinait le soir prompt à le suivre brunissait l'horizon; sur la pierre d'un champ Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps a vivre,

S'était assis pensif tourné vers le couchant...

Le jour qui va linir vaut le jour qui commence.

Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau L'Océan devant lui se prolongeait, immense Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

() moment solennel! les monts, la mer farouche,

Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur,

Le vieillard regardait le soleil qui se couche;

Le soleil regardait le vieillard qui se meurt

2. ("est dans le même esprit qu'aujourd'hui certains romanciers, imitant en cela les politiciens, proposent à notre sympathie où à notre admiration des officiers dont les tendances sont autimilitaristes...

blanc'és morales, la Vérité du pér&Griti&gë î'emptfHé.

Le jour où il achevait les Misérables, Hugo dit à un ami : « Dante a fait un enfer avec de la poésie, moi, j'ai essayé d'en faire un avec de la réalité. » Il à failli détériorer l'admirable iihage du prêtre de Jésus-Christ qu'il avait dressée sur le seuil de cet enfer terrestre. Il n'y est p&s parvenu. Elle demeure, sinon intacte, du moins toujours belle, et elle commande le livre tout entier. Rbtirez-la : il perd sa plus haute signification. Dès l'apparition des deux premiers Volumes, Veuillot avait bien compris qu il y avait là comiiie une nouvelle apologie de la religion chrétienne, unique solution possible aux questions sociales les plus délicates. « Le génie de l'écrivain, dit-il, franchit d'un vol puissant les abîmes oü se perd le sectaire. »

A la fin d'une journée de 1815 un homme d'environ quarante-six ans, brûlé par le soleil, ruisselant de sueur, en vêtements sordides, les pieds nufe dans des souliers ferrés; la tète tondue et la barbe longue, entrait à Digne. Cet homme, Jean Valjëaii, était un forçat libéré. Le bagne lui avait tendu la liberté ait bôtit de dix-neuf ans avec éënt neuf francs et Uti passeport jaune qui le désignait à la surveillance de la police et à la défiahce universelle. Il avait payé sa dette à la société, comme Oh dit; niais la société dans ce cas est une créancière qui île se tient jamais poUr satisfaite et considère toujours son débiteur comme ihsolvablë-. Cependaht cet homme n'était pas un grand criminel. Ouvrier de campagne, il avait volé uli paihj avec effractioh, pour nourrir les enfants de sa sœurs Nous rayions déjà rencontré dans l'œuvre de Hugo sous le nom de Claude Gueux. Ce pain volé lui a valu cinq ans dë

galères qui en sont devenus dix-neuf par ses évasions successives et malheureuses. Nous n'avons pas affaire à un bandit : Jean Valjean est né honnête : il a commis une action répréhensible mais avec les plus valables circonstances atténuantes. A dire vrai, il est moins coupable que la société qui l'a condamné et soumis pendant dix-neuf ans à un régime dégradant. Le bagne l'a perverti et a fait de lui un être anti-social, et presque inhumain. Acceptons cette donnée : elle est vraisemblable. Mais reconnaissons qu'elle est exceptionnelle. Elle ne permet pas au romancier de mettre en accusation la société. Le tribunal a eu tort d'infliger cinq années de galères à un homme dont la misère imméritée et les charges de famille excusaient l'acte stupide. Nous plaignons cet homme sans juger pour cela les tribunaux inutiles. Il est fâcheux que les prisons ne soient pas des lieux de régénération ou des écoles de vertu. Mais il faudrait alors recruter les gardeschiourmè parmi les apôtres. Et où trouver tant d'apôtres? Toujours est-il qu'un homme, qu'une répression trop violente a corrompu, fait sa rentrée dans un monde qui, loin de lui offrir des chances de réhabilitation, continue de le traiter en réprouvé.

L'hôtellerie où il se présente le prie de s'en aller; la taverne des rouliers le jette dehors ; le paysan auquel il demande l'hospitalité saisit son fusil; le chien, dont il a pris la niche pour dormir, le mord et déchire ses haillons. Repoussé de partout, affamé, épuisé de fatigue, il se couche, au tomber de la nuit, sur les marches de la cathédrale, de cette église à laquelle, dans l'ombre, il a montré le poing. Une vieille femme qui en sortait s'émeut de le voir ainsi et l'interroge : « Vous avez frappé à toutes les portes? — Oui.. — Aves-vous frappé.

à celle-là? — Non. — Frappez-y. » La porte qu'elle lui indique de l'autre côté de la place est celle de FËvêque. Une seule porte s'ouvrira devant le forçat d'hier : la "porte du prêtre. Pour un beau symbole, c'en est un, et naturellement amené. Mgr Myriel est un évêque peut-être aussi exceptionnel que le forçat Jean Valjean. Mais il incarne l'esprit de l'Évangile qui a inspiré il l'Église ses œuvres de libérés, où les malheureux à l'expiration de leur peine peuvent se refaire une âme et connaître l'âpreté salubre de l'expiation.

Jean Valjean entre chez Mgr Myriel et, dès le seuil, dit ce qu'il est : un bagnard sorti du bagne depuis quatre jours. Non seulement l'Evêque, qu'il prend pour un pauvre curé, l'invite à s'asseoir à sa table, mais il l'appelle mon frère, ce qui réveille peut-être en lui quelque chose du chrétien d'autrefois, et Monsieur, ce qui lui rend sa dignité d'homme. Et non seulement il s'entretient avec lui comme avec un Monsieur, mais encore il veut que le dîner ait un air de fête et que tout son luxe y paraisse, toute son argenterie, six couverts d'argent et deux chandeliers.

On s'est demandé si Mgr Myriel n'exagérait pas, s'il ne partageait pas le défaut des personnages de Hugo qui ont si souvent peur de ne pas être assez sublimes, s'il ne commettait pas une imprudence blâmable en étalant sous les yeux d'un pauvre diable, dont il ne connaît que les dix-neuf ans de galères, le doux éclat de cette tentation. N'y a-t-il pas dans cette charité quelque ostentation en désaccord avec tout ce qu'on nous a dit de la simplicité de l'évêque? C'est ce que je pensais avant d'avoir lu la vie de quelques grands saints. Hugo a simplement arrangé, dramatisé, et, si vous voulez, embelli une aventure réellement arrivée à

Mgr de Miollis. Mais en l'embellissant, il en a fait par extraordinaire, et sans le savoir, un exemple de ces merveilleuses intuitions qui semblent le privilège des Saints. Mgr Myriel n'a pas eu l'intention d'éprouver son hôte; il n'a pas prévu la conséquence de ce qu'il faisait. Il a seulement senti qu'il devait agir ainsi envers cette i\mc à sauver. La double vue de la charité chrétienne le conduisait obscurément; et ce qui eût été téméraire et même condamnable sur le plan de la sagesse humaine, devenait providentiel. Que d'imprudences analogues on pourrait citer des Saints, qui furent des miracles de prévision psychologique!

L'évêque a donné à Jean Valjean la chambre des hôtes. Au milieu de la nuit il se réveille. U 11 détail de son étonnante soirée lui revient à la mémoire : l'endroit où la servante a déposé les couverts d'argent, les six couverts massifs, dont on tirerait au moins deux cents francs, le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans. Il est vrai qu'il eût gagné davantage si l'administration ne l'avait pas « volé ». Son esprit « oscilla toute une grande heure dans des fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte., » Il ne pouvait pas ne pas céder. Ses dix-neuf années de bagne étaient plus fortes que la surprise qu'il avait ressentie de l'accueil du prêtre. Pour arriver à l'argenterie il traverse la chambre où Mgr Myriel dort éclairé par un rayon de lune. « Immobile, effaré de ce vieillard lumineux, jamais « Jean Valjean n'avait rien vu de pareil. Cette confiance « l'épouvantait. Le monde moral 11 'a pas de plus grand « spectacle que celui-là: une conscience troublée et « inquiète, parvenue au bord d'une mauvaise action « et contemplant le sommeil d'un juste. » Il commet cependant sa mauvaise action et se sauve. Arrêté

quelques heures après, il est ramené cfre? l'Évêque qui s'est aperçu du vol des couverts. Mais à peine les gendarmes qui le tenaient au collet avaient-ils ouvert la porte, Mgr Myriel s'était approché aussi vivement que son grau(! âge le lui permettait : « Ah! vous voilà! « s'écria-t-il. Je suis aise de vous vo~r. Eh bien, mais! « je vous avais donné les chandeliers aussi qui sont « en argent comme le reste... Pourquoi ne les avez« vous pas emportés avec les couverts?... » Il alla il « la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les « apporta il Jean Vatjean... qui tremblait de tous ses « membres... Les gendarmes s'éloignèrent... « N'ou« bliez pas, n'oubliez jamais, lui (lit-il à voix basse, « que vous m'avez promis d'employer cet argent à « devenir honnête homme, » Jean Valjean, qui n'avait « aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. « L'Évêque avait appuyé sur ses paroles en les pro« nonçant. Il reprit avec solennité : « Jean Valjean, mon (( frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. « C'est votre âme que je vous achète, je la retire aux « pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne « à Pieu. » Cette fois, soyez en sûrs, Mgr Myriel a deviné chez cet homme misérablement déformé, sombre, hirsute, farouche, le chrétien à naître. Les coups de la grâce sont quelquefois des coups de théâtre. D'une inspiration soudaine et d'une main prompte, il a ramené, dans son filet, de l'eau fangeuse ofr elle commençait à se débattre, une âme promise à de nobles souffrances.

Mais cette âme n'était pas encore sauvée. Jean Valjean sortit de lq. ville en proie à une foule de sensations nouvelles. « Il voyait avec inquiétude s'ébranler au « dedans de lui l'espèce de calme affreux que l'injustice « de son malheur lui ^vait donné. Parfois il eAt vrai-

« ment mieux aimé être en prison avec les gendarmes « et que les choses ne se fussent point passé ainsi : cela « l'eût moins agité. » Un petit Savoyard d'une dizaine d'années, qui s'amusait à jouer aux osselets avec quelques pièces de monnaie, déboucha sur la route. Une pièce de quarante sous lui échappa et vint rouler jusqu'à Jean Valjean. L'enfant vit l'homme mettre le pied dessus; et, comme il le priait de lui rendre sa pièce, tout à coup la voix et l'air sauvage du misérable lui firent une telle peur qu'il s'enfuit en courant sans oser tourner le cou ni jeter un cri. Jean Valjean se baissa pour ramasser son bâton. Il aperçut la pièce d'argent. « Il avait fait une chose dont il n'était déjà « plus capable... » C'était la bête instinctive et coutumière qui avait agi en lui, pendant que son intelligence tantôt se roidissait contre l'action évangélique et les paroles de l'Évêque, tantôt découvrait avec un frémissement anxieux une nouvelle vie toute pure et rayonnante. Il prit conscience de son vol presque involontaire. Il en eut horreur. Il tâcha vainement de retrouver l'enfant, s'écria : « Je suis un misérable! » et, l'excès du malheur l'ayant fait en quelque sorte visionnaire, il se contempla face à face et éclata en sanglots. La nuit même le voiturier, qui fait le service de Grenoble à Digne et qui arrive à Digne vers trois heures du matin, vit un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de Mgr Myriel.

Vous pouvez chercher dans Balzac, reprendre Crime et Châtiment ou les Possédés de Dostoïewski, lire les dernières études les plus poussées d'âmes obscures, sordides ou brutales, par exemple L'homme traqué de M. Carco, que je considère comme un des romans les plus originaux de notre époque, — vous ne trouverez

rien qui dépasse, ni peut-être même qui atteigne, en largeur et en profondeur, cette vigoureuse analyse de Jean Valjean. C'est une des plus belles et des plus sûres qu'on ait jamais faites de l'âme humaine. Hugo, si insuffisant et quelquefois d'un pédantisme si lourd quand il s'agit d'exprimer les nuances délicates des sentiments, est aussi à l'aise dans la psychologie des personnages formidables et dans la peinture des états violents et visionnaires du cœur que dans l'évocation des mondes préhistoriques.

Huit ans se sont écoulés. Jean Valjean avait gagné une petite ville du Pas-de-Calais. Le soir même où il y était entré, il avait sauvé d'un incendie les deux enfants du capitaine de gendarmerie « ce qui fait qu'on n'avait pas songé à lui demander son passeport ». Personne ne sait plus qu'il sort du bagne. Il est devenu le père Madeleine. Il a fondé une industrie; il a déjà gagné une fortune. Il vit 'en anachorète, silencieux, studieux, modeste, bienfaisant, aimé, vénéré de tous, sauf de l'inspecteur de police Javert, jadis employé aux chiourmes du Midi, chez qui sa figure et sa force peu commune éveillent de vagues soupçons, et sa philanthropie aussi, car, respectueux de l'autorité jusqu'à la superstition, Javert trouve cependant peu séant qu'un maire, — et M. Madeleine a dû, malgré lui, accepter la mairie, — aime tant que cela le genre humain. Voici une fille publique qui se rue sur un jeune bourgeois et lui enfonce ses ongles dans le visage. Il est vrai, mais c'est sans importance ! que ce jeune bourgeois avait jugé plaisant de lui enfoncer, en passant, une poignée de neige entre ses deux épaules nues. Javert arrête la fille et la condamne à six mois de

prison. Six mois de prison! La malheureuse qui, chassée des ateliers .du maire parce qu'on avait su qu'elle avait un enfant, se prostituait pour paye)' la pension de sa petite fille! Heureusement, M.Madeleine avait été témoin de la scène. Il ordonne, bien qu'elle lui ait craché au visage, de la mettre en liberté. Maintenant la conviction de Javert est faite. Seul un galérien peut donner raison à une fille contre un officier de justice. ÏI dénonce à la préfecture de police de Paris M. Madeleine comme ancien forçat. On lui répond qu'il est fou. Ce Jean Valjean, dont il a l'esprit obsédé, et qui est, depuis huit ans, rechefché pour avoir volé un petit Savoyard, a été enfin retrouvé. Il s'appelle Champmathieu. On l'a coffré à la suite de l'escalade d'un mur et d'un vol de pommes à cidre. -C'est un délit qu'un homme paie de quelques jours de prison et qui renvoie un forçat aux galères, à perpétuité. D'anciens compagnons de chaîne le reconnaissent. Il a beau faire la brute et nier. Javert lui-même l'a reconnu. Et Javert, aussi intraitable envers lui-même qu'envers les autres, vient eipoSer le cas à M. le Maire, et, ayant offensé l'autorité dans sa personne, le prie de demander la destitution de l'inspecteur Javert, dès que ledit inspecteur sera de retour d'Arl'as où l'affaire Cliampmathiéu se juge le lendemain.

Jean Valjean reste seul : que va-t-il faire? Il n'a souhaité qu'une cliose au monde : l'ensevelissement de son passé. Du moment qu'un autre devient Jean Valjean, son passé est aboli. il a promis à Fantine, cette pauvre femme qu'il a sauvée de Javert, qu'il soigne dans son infirmerie et qui va bientôt mourir, d'aller cnèrchèr sa petite fille et de se charger d'elle. Il doit accomplir sa promesse. Ce n'est pas seulement son

intérêt à lui, ni l'intérêt de cet enfant qui sont en jeu, c'est l'intérêt de toute la ville dont il fait la prospérité. Enfin ce Champmathieu a tout l'air d'une brute, et pourquoi Dieu a-t-il permis, pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il fût pris pour Jean Valjean? De quel droit, lui, Jean Valjean, irait-il se jeter à la traverse des desseins de la Providence? Mais sa conscience et le souvenir de Mgr Myriél protestent. La nécessité du sacrifice s'impose. L'homme la rencontre toujours dans la rude montée de l'expiation. M. Madeleine part pour Arras. Son voyage à plusieurs reprises contrarié, soh arrivée, son entrée dans la salle du tribunal, la résurrection des plus cruels aspects de son passé et tout à coup, quand Champmathieu est définitivement écrasé par les témoignages de forçats qu'il ne connaît pas, une voix laméntable et terrible : « Brevet, Chenildieu, Cochepaille, regardez de ce côté-ci! » et vingt personnes s'écriant : n Monsieur Madeleine! » toutes ces scènes sont d'une grandeur et d'une beauté vraiment extraordinaires.

On comprend l'admiration presque unanime des lecteurs de cette première partie. Quelques-uns faisaient des réserves sur le personnage de Fantine. Il paraissait peu vraisemblable qu'une bonne ouvrière eût été chassée d'une fabrique parce qu'elle avait un enfant; D'autre part, il était difficile de s'expliquer qu'une jeune fille fraîche, pure, très simple, délicieusement naturelle, se fût éprise d'un étudiant de la trentième année, Tholomyès, un affreux cuistre. Mais cette objection se fondait moins sur l'expérience de la vie que sui- l'ennui de ce long épisode qtii voulait être spirituel et léger et qui n'était que prétentieux et pesant. Il peut être heureux pour un homme de n'avoir pas mené la vié du

Quartier latin; mais, s'il est romancier, eût-il même du génie, qu'il ne s'avise pas de la peindre. Murger n'était ni un observateur ni un écrivain; et pourtant il n'y a pas un chapitre de la Vie de Bohème, si conventionnelle et si vieillie, qui ne soit encore plus vrai que ceux où Hugo nous introduit dans la morne bande joyeuse de Blachevelle, de Fameuil, de Listolier et de Tholomyès. C'est Tholomyès qui est chargé de faire les mots et les discours. Il n'y a jamais eu de grisette si déshéritée qui eût supporté, seulement dix minutes, les propos avantageux, pédantesques et niais de ce triste individu. Il n'est pas adroit d'affliger une femme, à qui l'on prête les qualités les plus rares, d'un amant qui nous répugne ou qui nous assomme.

Mais ce ne sont là que des taches négligeables. Mgr Myriel et Jean Valjean remplissaient la scène. Nous avions assisté aux phases les plus dramatiques d'une conversion. On se demandait avec une ardente curiosité ce qui allait suivre. « Il est probable, écrivait Veuillot, que les parties suivantes nous montreront le forçat en lutte contre la société, s'efforçant de lui arracher les misérables qu'elle opprime et qu'elle broie. Le forçat va devenir un rédempteur. » Et il s'élevait déjà contre la fausseté de ce point de vue favorable peut-être à un intérêt vulgaire, mais au fond « d'un art inférieur et dont les conséquences morales sont à redouter ».

Les craintes de Veuillot étaient injustifiées : Hugo n'a point fait de Jean Valjean, dans la suite de son ouvrage, un rédempteur ou un ;usticier. Il aurait pu nous le montrer, forçat gracié, recommençant au

milieu de toutes les défiances et sous toutes les humiliations que lui valent à la fois son ancienne condition de galérien et son rôle trop bien joué de Père Madeleine, une vie de bienfaisance, de charité, de dévouement obscur et d'humble sacrifice. Après les grands actes héroiques, les saintes actions aux voiles d'ombre. Hugo n'a rien fait de semblable. C'est peut-être la faiblesse des Misérables que les deux premiers livres d'une psychologie forte et neuve et d'une très haute inspiration soient suivis de huit autres livres où tout semble se ramener à la question de savoir si Jean Valjean échappera à Javert, si le coupable le moins coupable du monde parviendra à dérouter le plus féroce, le plus implacable, le plus inintelligent des représentants de la société. L'admirable histoire d'une conversion tourne en une histoire d'évasion et de poursuite policière. Et cependant la conversion n'est pas encore achevée. Mais l'auteur n'y fera plus qu'une ou deux allusions, une surtout lorsque Jean Valjean est mis en possession de connaître la vie d'abnégation d'un couvent cloîtré. « Ce couvent, dit-il, contribua à « maintenir et à compléter dans Jean Valjean l'œuvre « de l'Évêque. Il est certain qu'un des côtés de la « vertu aboutit à l'orgueil. Jean Valjean était peut« être à son insu assez près de ce côté, lorsque la Provi« dence le jeta dans le couvent du Petit-Picpus. Tant <( qu'il ne s'était comparé qu'à l'évêque, il s'était trouvé <( indigne et avait été humble. Mais, depuis quelque « temps, il commençait à se comparer aux hommes, « et l'orgueil naissait. Qui sait? il aurait peut-être fini « par revenir tout doucement à la haine. Le couvent « l'arrêta sur cette pente. »

Voilà le nouveau drame que nous attendions et que

Hugo se conteste de nous indiquer passant : la vertu chrétienne du converti menaçant de sombrer dans l'orgueil. Au lieu de cela pous avons l'éternel forçat traqué par l'éternel policier. Pour obtenir que cette chasse se prolongent pendant plus d'un millier de pages, quelle complaisance abusive n'a-f;-ij pas fallu exiger de nous! Nous avons dû accepter que Jean Valjean soit ramené çiu bagne; qu'un jury eu le cœur de le condamner ; que son histoire n'ait pas fait courir uli frisson d'émotion par toute la France; -et qu'enfin, si le bagne était inévitable, un gouvernement se soit trouvé qui n'ait pas immédiatement signé sa grâce. La société n'est pas si noire !

Nous avons dû accepter aussi qpe le personnage de Jean Valjean subît une diminution. De retour au bagne, il sauve (fôns les conditions les plus dangereuses un marin qui allait tomber à l'eau. il y tombe lui-même, disparaît aux yeux de tpus, passe eji nageant sous un navire, se cache dans pqe barque et, la nuit yenue, s'enfuit. Les journaux annoncent 4 la fois sa piort et son acte d'héroïsme. Mais pqurquoi n'attend-il pas sa grâce? Est-il bien sûr que l'évoque Myriel aurait approuyé cette nouvelle évasion, cette nouvelle tropiperie à l'égard de la Justice? On dira que la conversion -ne change pas radicalement l'homme, qu'elle laisse toujours en -lui un peu de sos ancienpe^ formes d'esprit, quelque pli de ses anciennes habitudes; que Jean Valjean, qui ne saurait compter sur la générosité des. policiers et des magistrats, avait gardé- un certain goût pour les cachettes, les escalades, les disparitions silencieuses dans le dos des qrgonsins, et comme un désir secret, presque inconscient; de mettre en défaut tous les limiers de la police. Mais Victor Hugo n'a point

noté ce trait qui pouvait être juste. Il écrit simplement : « Jean Valjean avait cela de particulier qu'on « pouvait dire qu'il portait deux besaces; dans l'une, « il avait les pensées d'un saint; dans l'autre les redoute tables talents d'un forçat. Il fouillait dans l'une ou « dans l'autre, selon l'occasion. » Cette façon de concevoir Jean Valjean fait de lui un personnage de roman-feuilleton, d'ailleurs très curieux, un mélange de saint Vincent de Paul et de Vautrin. En effet, dix ans plus tard, installé bourgeoisement à Paris, sous le nom de M. Fauchelevent, avec Cosette, la fille de Fantine, qui passe pour sa fille ou sa petite-fille, mais toujours à la merci du policier, il possède tout un assortiment de costumes et de fausses barbes et il a loué trois logements, ce qui, entre parenthèses, ne me paraît pas très fort, car c'est le meilleur moyen de se faire remarquer dans trois quartiers différents. L'influence des romans de Balzac est manifeste, et celle des romans d'Eugène Sue les ]'lystères de Paris et le Juif errant dont l'impression sur le public avait été prodigieuse. C'est it ces influences qu'on peut attribuer en partie, je crois, cette sorte de déviation du sujet primitif des Misérables» Il faut l'accepter 014 fermer le livre; et ce serait dommage de fermer un livre qui nous réserve encore tant d'objets d'admiration.

Commençons par le débarrasser des digressions dont Hugo l'a grossi. On a compté qu'elles formaient un -total de neuf cent cinquante-cinq pages et que, sur huit volumes, elles en remplissaient trois. Digressions historiques : la bataille de Waterloo. Hugo en 1861 eu avait visité les derniers vestiges ; il s'était même logé, à l'Hôtel des Colonnes de Mont-Saint-Jean; il nous en fait, en dramaturge épique, le long et minutieux récit

accompagné de tous ses commentaires et illustré de son fameux paradoxe que le vrai vainqueur de la journée, ce fut Cambronne ; — tout cela simplement parce que, le soir de la bataille, un abominable coquin, Thénardier, chez qui, hélas! Fantine devait un jour laisser sa petite fille Cosette, sauve la vie, sans le vouloir, en dépouillant les cadavres, au colonel Pontmercy dont le fils Marius tiendra plus tard une grande place dans le cœur de Cosette et dans les préoccupations de Jean Valjean. — Digression sur l'histoire intérieure de la France en 1831 et 1832 et sur les Barricades. Pourquoi nous raconte-t-il ces épisodes de guerre civile? Parce que Marius y est gravement blessé. — Digressions didactiques : sur les couvents cloîtrés; sur l'argot ; sur les égouts de Paris ; et chacune de ces digressions est suspendue, comme à une patère, à un des événements ou des hasards que rencontre Jean Valjean. Ni l'étude des âmes ni la marche du roman ne justifie la longueur de ces développements qu'on pourrait, sans aucun inconvénient, supprimer ou réduire. Et je ne parle pas des autres plus courts mais qui abondent. Nous apprenons que Mgr Myriel a été frappé de cécité dans les dernières années de sa vie : développement sur la cécité. Le fils de Thénardier, jeté sur le pavé par sa famille et lâché dans Paris, est devenu Gavroche : développement sur le gamin de Paris. Ces développements et ces digressions, quelquefois insupportables, n'en finissent pas moins par donner à l'œuvre la majesté d'une énorme masse organisée, qui serait tout un monde.

Hugo a modifié sa conception du roman depuis qu'il écrivait Notre-Dame de Paris. Toujours épopée et drame, mais aussi plaidoyer social, et encore occasion

pour le romancier d'épancher son trop-plein de réflexions personnelles, dè souvenirs, de connaissances, de curiosités satisfaites ; et même prétexte pour s'acquitter d'un devoir : par exemple, le très beau chapitre sur Louis-Philippe. « Il est tout simple qu'un « homme, fantôme lui-même aujourd'hui, qui a connu « ce roi, vienne déposer pour lui devant l'histoire : « cette déposition, quelle qu'elle soit, est évidemment « et avant tout désintéressée; une épitaphe écrite par « un mort est sincère, une ombre peut consoler une « autre ombrer le partage des mêmes ténèbres donne « le droit de louange; et il est peu à craindre qu'on « dise jamais de deux tombeaux dans l'exil : Celui-ci a « flatté l'autre. » (On aurait mieux aimé qu'il ne parlât pas tant de sa mort et de son tombeau, au moment où le roman qu'il écrivait témoignait de sa puissante vitalité.) Cette manière de traiter le roman, d'y faire entrer de la philosophie, de la politique, de l'histoire, des articles d'Encyclopédie, dont Jean-Jacques Rousseau avait donné un des premiers exemples, a fortement séduit Tolstoï, et l'auteur de Guerre et Paix s'est plu à rendre hommage à celui des Misérables. Sur les trois volumes de Guerre et Paix, un tout entier appartient à l'histoire et à la politique. La bataille de Borodino et l'incendie de Moscou sont en relation plus étroite avec le sujet du roman que la bataille de Waterloo; mais Tolstoï nous les a décrits surtout parce qu'il voulait nous exposer

sa façon de les comprendre et sa théorie sur les grands hommes de l'histoire. D'ailleurs son sujet était plus historique que celui de Hugo. Il se proposait d'étudier toute la société russe, du moujik au grand seigneur, entre 1800 et 1815. Il n'avait pas de personnage'central. La composition de son roman ne se présentait pas

sous une forme dramatique ; elle était beaucoup plus souple et enserrait dans des mailles très élastiques toutes les manifestations de la vie d'un peuple à une heure particulièrement grave. Hugo, génie latin et rectiligne, apporte dans son roman la mème rigueur logique que dans son théâtre et dans ses grands poèmes. Qu'arrive-t-il? Chez Tolstoï la forme plus lâche, plus indéterminée, absorbe plus facilement tout ce qu'il ajoute d'histoire, de philosophie, de système personnel à l'action du roman; chez Hugo, tous ces ajoutés forment (les excroissances sur une ligne droite.

Suivons cette ligne droite. Jean Valjean avait promis à Fantine de veiller sur sa petite Cosette qu'elle avait confiée aux indignes Thénardier, aubergistes à Montfermeil. Une fois libre et officiellement mort, il va la chercher. Toute cette partio de l'ouvrage où il la tire des griffes qui la martyrisaient est la plus attendrissante. La petite Cosette, avec sa grande poupée, compte à jamais parmi les enfants que la littérature a illustrés. Quand je la vois, sa main menue dans la grosse main de son sauveur, s'enfoncer sous les bois, je songe au Magasin d'antiquités de Dickens et à la petite Nelly et son grand-père, tous deux seuls au seuil du vaste monde. Ce sont des pages qu'il est impossible de relire sans émotion, il condition toutefois de ne pas trop réfléchir. Si on réfléchit, on constate que Hugo, une fois de plus, a sacrifié la vérité à l'effet. Lorsqu'on est un forçat évadé, peu désireux d'attirer l'attention sur soi et qu'on vient reprendre une enfant à d'ignobles

exploiteurs, ou ne commence pas par payer Jes phoses dix fois leur valeur sans broncher; on n'achète pas à une petite fille qu' pD pourra g4ter demain la plus belle poupée de. la foire qui excitera la jftjpusie des enfants de la maison et de leur mère; on ne lui- rpet pas un louis d'or dajis son sabot de Noël alors que les autres ont une pièce de (Jix sous; on se garde de rien commettre qui puisso sembler une excentrieité et frapper les imaginations.

L'ancien forçat qui n'avait jamais aimé, qui n'avait jamais été père, q,gifint? mari, ami, et dont le cœur « était ple|u de virginités », se sentit résiner les entrailles quand il eut pris Cosette et qu'il l'eut emportée et délivrée. « Tout ce qu'il y avait de pas« lionne et d'affectueux en lui se précipita vers cet « enfant.,. L/Evêqne avait fait lever 4 son fyprizon « l'aube de la vertu ; Cosette y faisait lever l'aube de « ¡'UlnOur. \* Majsvpus pensez bien qu'il va retrouver à Paris Javert qui a: Mi attaché a la préfecture de police. Javert l'a reconnu et, -qil soir, il la tête d'une escouade 4'agentSj se met à ijl1 poursuite. Sans « ses redoutables talents de forçat », il eût été perdu. Au moment où, dans un cul-de-sac, il devait tomber au ppuvojr des policiers, il attache Cosette à une corde dont il prend l'extrémité entre ses dents, s'élève, par sa seule force musculaire, dans Jongle d'un mur, y attire l'enfant et escalade ainsi le jardin d'un couvent de BernardinesBénédictines. Le jardinier, le seul homme qui y soit admis, est un viens paysan, le père Fauc|ieleyent, à qui jadis M. Madeleine a sauvé la vie. Il ne sait rien de ce qui s'est passé depuis et n'éprouve qu'un faible étonnement à voir tomber du ciel un homme dont il vénère le souvenir.

Jean Valjean pourrait rester dans le couvent en qualité de second jardinier. Mais il faut d'abord qu'il en sorte. Par où il est venu? Impossible : le quartier est surveillé par la police. Heureusement, une religieuse est morte, dont le couvent, contrairement à la loi, veut que la dépouille soit ensevelie dans la éhapelle. La Supérieure charge Fauchelevent de remplir avec de la terre le cercueil que les Pompes funèbres emporteront1. Voilà une porte de sortie, étrange mais sûre. Que M. Madeleine se couche dans ce cercueil : Fauchelevent répond de l'ivrognerie du fossoyeur; il le mettra vite sous la table et délivrera l'enterré vivant. Quant à Cosette, elle passera devant les yeux de la tourière cachée au fond d'une hotte. Mais Fauchelevent ignorait que le vieil ivrogne de fossoyeur était mort; et, arrivé au cimetière, il se heurte à l'inflexible sobriété de son successeur. La situation est angoissante. On dira que c'est du roman-feuilleton. On citera Monte-Cristo, quelques épisodes du Vautrin de Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié. Sauf Balzac qui s'y prend d'une autre manière, aucun d'eux n'est" capable de nous tenir aussi haletants pendant vingt ou trente pages. Les circonstances sont peu vraisemblables : d'accord ; mais Hugo en a compensé l'invraisemblance par la vraisemblance morale du nouveau fossoyeur, Gribier, long, maigre, livide, qui a étudié, qui a fait sa quatrième, qui a dû renoncer à l'état d'auteur et qui, en même temps qu'il

1. La scène est une des plus mauvaises des Misérables, aussi mauvaise dans son genre que celles où palabre Tholomyès, l'amant de Fantine. Hugo a prêté à cette Supérieure, sous prétexte qu'habituée « au barrage du silence » elle avait « du trop-plein dans son réservoir », un discours sur le droit des religieux d'être inhumés en religion, c'est-à-dire sous l'autel, qui, dans la bouche d'un Janotus de Bragmardo, serait une parodie excessive et fastidieuse. Que Hugo connaissait mal les Supérieures des couvents!

enterre les gens, est encore écrivain public. Ses gestes, ses phrases de beau parleur, son dédain du provincial Fauchelevent, et, quand celui-ci lui a dérobé sa carte, son effroi à la pensée des quinze francs d'amende qui le menacent, et sa fuite éperdue, tout est d'une telle vérité qu'elle se communique à la situation elle-même.

Les religieuses, qui avaient un pensionnat, ont pris Cosette; Jean Valjean est maintenant M. Fauchelevent aîné, jardinier des Bernardines. Le long séjour de Jean Valjean dans un couvent, dont la discipline est au moins aussi dure que celle des Carmélites, me paraît un des plus beaux coups de génie de Hugo. Il a été provoqué par les souvenirs de Juliette Drouet, ancienne élève pensionnaire des Dames de Sainte-Madeleine et par le goût de l'antithèse. Mais les souvenirs sont curieux et l'antithèse est saisissante. Le couvent était le deuxième lieu de captivité que Jean Valjean voyait. Dans le premier, des hommes qui avaient volé, violé, pillé, tué, assassiné. Dans l'autre, des femmes qui n'avaient rien fait. Dans le premier, on expiait : c'était compréhensible ; dans l'autre, on expiait aussi. Mais expiation de quoi? Quelle expiation? « Une voix ré« pondait dans sa conscience : la plus divine des gé« nérosités humaines, l'expiation pour autrui... Il avait « sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la « plus haute cime de la vertu possible ; l'innocence qui « pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à « leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le « supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché « pour en dispenser les âmes qui ont failli ; l'amour de « l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y « demeurant distinct et suppliant; de doux êtres faibles « ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire

« de ceux qui sont récompensés 1... Chose frappante, « et qui le faisait rêver profondément comme un aver« tissement à voix basse de la Providence même : « l'escalade, les clôtures franchies, l'aventure acceptée (( jusqu'à la mort, l'ascension difficile et dure, tous ces « mêmes efforts qu'il avait faits pour sortir de l'autre « lieu d'expiation, il les avait faits pour entrer dans celui« ci. Était-ce un symbole de sa destinée? » Ces pages sont la plus belle défense que je connaisse des Ordres contemplatifs. Ne nous étonnons pas que Hugo ait senti avec toute son imagination l'idée sublime de l'Adoration perpétuelle et des macérations du cloître. Il était de ceux pour qui totite grandeur est naturellement claire et le resterait, si elle n'avait pas à craindre les fumées de leur orgueil et de leurs thuriféraires.

Six années se passent. Cosette a environ quatorze ans. Jean Valjean est si heureux au couvent qu'il en éprouve des scrupules. Il n'a pas le droit de condamner au cloître Cosette qui a. celui de connattre la vie. La mort de Fauchelevent lui fournit un bon prétexte pour s'en aller. 11 a loué une maison écartée, au fond d'un jardin verdoyant, rue Plumet, et deux autres logis par mesure de prudence ou par esprit de complication. Et maintenant il vient tout les jours s'asseoir dans une allée déserte du Luxembourg avec une adolescente dont quelques semaines ont fait une ravissante créa-

1. Victor Hugo ne s'est pas contenté de mêler à ses justes considérations sur les Ordres des affirmations de foi démocratique -qui n'avaient rien à y voir. Mais il semble «voif eu peor que cet admirable passage le fit accuser de cléricalisme. Aussi a-t-il éprouvé le besoin de rassurer son lecteur. « Ici, dit-il, toute théorie personnelle est réservée, nous ne sommes que narrateur ; tfeat aft point de Tue de Jean Valjean qu& ,nous nous plaçons, et nous traduiaous ses impressions. »

ture 1. Le jeune homme qui recevra le premier regard de cette âme encore inconnue d'elle-même, son premier regard de femme, n'est pas loin : il s'avance à l'autre bout de l'allée : il se nomme Marius Pontmercy.

Lû personnage de Marius est le seul de son œuvre où Hugo se soit mis, non pas tel qu'il aime à paraître en sage ou e11 mage, mais tel qu'il avait été dans la crise de sa vingtième année. Encore s'est-il suffisamment déguisé pour qu'on ne le reconnût que si on connaissait bien son histoire. Marius est le fils d'un colonel de l'Empire, comme lui le fils d'un général. Il a été, comme lui, séparé de son père, élevé dans des idées royalistes, obligé de mener une vit laborieuse et en danger de perdre la jeune fille qu'il aimait. Voilà les traits de ressemblante. Mais que de différences ! Marius n'a pins sa mère ; il a grandi dans la maison de son grand-père, M. Gillenormand. M. Gillenormand, alerte. octogénaire, appartient à la haute bourgeoisie de îa Restauration que son esprit, ses manières, sa philosophie, ses traditions, rapprochaient de la nonlesse. « Il portait, dit Hugo, sa bonne vieille « bourgeoisie de l'air dont les marquis portaient leur « marquisat. » Comme sa jeunesse s'était prolongée jusqu'à la soixantaine et qu'il avait sùivi les modes, il gardait le costume des Incroyables du Directoire : un habit aux revers spacieux, une longue queue de morue

1. \* Une tête tfâe Raphatèl eût dépite à Marie posée sur un coït que Jean Goiajom eût donné à Vénus. » Il est curieux que Hugo tienne tant à cette antithèse d'un goût si douteux. Qu'on se rappelle dans les Contemplations Iti pièce Claire P(eadiÉT) ■Son pèré, lè sculpteur, se propose de faire venir du marbre de Carrare. Ce bloc prendra la forme de sa fille et l'on dira :

Quel est cet ouvrier de Rome ou (te la Grèbe

Iràwaat dans son tl-rt des secr&ts inconnus,

En copiant Marie a su faire Vénus ?

avec de larges boutons d'acier et la culotte courte. Il mettait toujours ses mains dans ses goussets et disait : La Révolution est un tas de chenapans. « Quand on le contredisait, il levait sa carine; il battait les gens comme au grand siècle. » Sa seconde fille avait épousé malgré lui un soldat de fortune qui avait eu la croix à Austerlitz et qui avait été fait baron et colonel à Waterloo. C'est lui qui, laissé pour mort dans le ravin d'Ohain, avait été ranimé par un détrousseur de cadavres, Thénardier. M. Gillenormand l'appelait « un brigand de-la Loire » et le qualifiait la honte de sa famille. A la mort de madame Pontmercy, il avait pris le petit Marius ; et le colonel s'était engagé à ne jamais voir son enfant, à ne jamais lui parler, « sous peine qu'on le lui rendît chassé et déshérité ». Hugo a fait de M. Gillenormand un de ses meilleurs portraits et du monde que cet homme d'un autre siècle fréquentait le soir, aux lumières, — car il ne recevait personne le jour, — la peinture fraîche et vive d'un Musée des Antiques de Paris sous la Restauration.

Le colonel, qui vivait retiré à Vernon, mourut. Marius, arrivé trop tard, contempla cette figure qu'il voyait pour la première fois, « où une gigantesque balafre imprimait l'héroïsme et où Dieu avait empreint la bonté ». Il éprouva une tristesse qui se dissipa à son retour. Mais un jour, il apprend ce que son père a souffert; comment il s'est sacrifié pour que son fils fût riche et heureux; il se jette sur les histoires de la République et de l'Empire, sur le Mémorial de SainteHélène, sur les journaux, les bulletins, les proclamations. « La première fois qu'il rencontra le nom de « son père dans les bulletins de la grande armée, il en « eut la fièvre toute une semaine. » Bref il découvre la

grandeur des événements. « Il avait vu, avec une sorte « de surprise inouïe mêlée de crainte et de joie, étin« celer des astres, Mirabeau, Vergniaud, Saint-Just, « Robespierre, Camille Desmoulins, Danton, et se lever « un soleil : Napoléon. » Et il découvre aussi l'héroïsme de son père et la bonté de cet homme dont son aïeul a humilié et meurtri le cœur. Le choc entre le petit-fils et le grand-père était fatal. Il se produisit le jour où M. Gillenormand mit la main sur un cent de cartes que Marius s'était fait faire à ce nom : le baron Marius Pontmercy ; car il avait trouvé parmi les papiers de son père la recommandation de prendre ce titre que le colonel avait payé de son sang et que la Restauration lui contestait. (Rappelons-nous le titre de baron, puis de vicomte, porté par Victor Hugo à peu près pour les mêmes raisons.) La scène est admirable. M. Gillenormand ayant traité de lâches les vaincus de Waterloo... « Et si Monsieur votre père est là-dessous, je l'ignore, j'en suis fdché, tant pis, votre serviteur!... » Marius, ne pouvant insulter son grand-père et voulant venger son père, lance une énorme grossièreté sur Louis XVIII qui, d'ailleurs, était mort depuis quatre ans. « Le vieil« lard, d'écarlate qu'il était, devint subitement plus « blanc que ses cheveux. Il se tourna vers un buste de « M. le duc de Berry qui était sur la cheminée et le « salua profondément avec une sorte de majesté sin« gulière. Puis il alla deux fois lentement et en silence, « de la cheminée à la fenêtre et de la fenêtre à la che« minée, traversant toute la salle et faisant craquer le « parquet comme une figure de pierre qui marche. A « la seconde fois il se pencha vers sa fille, qui assistait « à ce choc avec la stupeur d'une vieille brebis, et lui « dit en souriant d'un sourire presque calme : — « Un

« baron comme monsieur et un bourgeois comme moi « ne peuvent rester sous le même toit. » Et tout à coup « se redressant, blême, tremblant, terrible, le front << agrandi par l'effrayant rayonnement de la colère, il « étendit le bras vers Marius, lui cria : « Va-t'en 1 » Il idolâtrait son petite-fils.

On voit combien l'histoire de Marius diffère de celle de Hugo. Le romancier n'a reproduit de ses souvenirs que le moment où il réagit contre l'antibonapartisme de sa mère et fut ébloui par la gloire de l'Empire (et non par -la Révolution). Chassé de chez son grandpère, Marius, tout en devenant lui-même insignifiant, joue dans le drame un rôle considérable. il n'est plus qu'un jeune homme amoureux sans caractère. Mais avec lui nous descendrons dans les bas-fonds de la société; — ses amis et lui nous entraîneront à l'épopée des Barricades, - enfin c'est lui qui sera chargé d'infliger à Jean Valjean sa suprême épreuve.

Le sordide garni que son dénuement l'a forcé d'occuper lui a donné un voisinage abject : celui de la famille Thénardier et d'une bande de rôdeurs sinistre&. Nous revenons au roman policier. Thénardier a reconnu dans le bienfaiteur dont il a sollicité la visite la richard qui jadis lui a enlevé la fille de Fantine. Presque tout un volume est consacré aux péripéties du guet-apens qu'il lui a tendu et où reparaît Javert. Assurément Hugo s'était dit qu'il ferait mieux qu'Eugène Sue, et il ne s'était pas trompé. Il a peint une étonnante galerie de criminels. V oye'l. Claquesous, le ventriloque, un errant vague et terrible, dont les disparitions sont des évanouissements et les apparitions des sorties de terre. Et Montparnasse : vingt ans, un joli visage, de charmants cheveux noirs; il a tou&lês vices, il aspira à tous

les crimes. « Frisé, pommadé, pincé à la taille, un « buste d'officier prussien, la. cravate savamment nouée, « un oas&e-tête dans sa poche, une fleur à sa bouton- « nière : tel était ce mirliflqre du sépulcre. » Il n'y a pas pour un grand écrivain de genre inférieur. Lorsque Hugo touche au roman-feuilleton, il en fait une œuvre d'art, comme jadis Corneille transfigurait la tragédie grandiloquente de son temps. Le peintre de la Cour des Miracles s'est surpassé dans ce tableau des gibiers de prison. Il est difficile de croire que la société est responsable de cette sombre ignominie aux éclairs livides : la nature n'a certes pas refusé sa collaboration. Mais Hugo, avec son imagination généreuse, a distingué dans cette fange quelque chose de pur comme une feuille de lys, le sentiment de tendresse à la fois passionnée et respectueuse que la misérable fille des Thénardier, Éponine, éprouve pour Marius et qui lui fait battre le cœur sous ses haillons. Et de cette même fange il a créé Gavroche, Gavroche aussi immortel que Chérubin.

Cependant Marius est parvenu à correspondre avec Cosette. Ses allées et venues éveillent quelques soupçons chez M. Fauchelevent qui décide d'emmener sa fille en Angleterre. Le jeune homme, désespéré, entend gronder l'émeute autour du corbillard du général Lamarque et court rejoindre ses amis. Il s'était lié h un groupe d'étudiants en entente cordiale avec quelques ouvriers, le groupe de l'A. B. C. Ces jeunes gens se proposaient en apparence l'éducation des enfants, en réalité le redressement des hommes. L'A B. C. c'est l'alphabet; c'est aussi le peuple, le grand Abaissé. Ils avaient un chef, Enjolras, « un Antinoüs farouche... une nature pontificale et guerrière », un Saint-o-Just,

mais un Saint-Just qui n'aurait pas commencé comme l'autre, le vrai 1. Hugo ne sait pas faire parler la jeunesse. Les membres de l'A. B. C. valent bien mieux que la bande de jeunes fêtards qu'il avait mis en scène dans la première partie de son roman ; ils ne sont pas beaucoup plus vivants. Toujours ces dialogues tendus, cette brillante et fatigante escrime, et ces fausses improvisations du bohème ou du philosophe où le romancier déverse toutes les étrangetés et les froides drôleries de son érudition facile. Mais, s'il n'a pas le sentiment des bonnes conversations de la vingtième année, du moins lorsque la mort se présente devant cette jeunesse qu'elle épouvante si peu, il a le sens de l'héroïsme. Ses jeunes insurgés, artificiels en temps de paix, et fastidieux dans leurs propos, sauf quand ils disent des vers, deviennent de la chair et de l'âme et prennent les plus chaudes couleurs de la vie, le fusil à la main, au milieu des écroulements de pavés ou sur la barricade. Le récit des funérailles de Lamarque et des journées d'émeute sont des choses vues; et c'est tout dire. Les épisodes des Barricades, la chanson du gamin de Paris jetée à travers le fracas des balles, la mort de Gavroche, méritent le titre de l'Épopée rue SaintDenis.

Mais quand je relis ces pages frémissantes, je ne puis m'empêcher de songer à tout ce sang inutilement répandu. Ma pensée se détourne des prétendus héros de l'idée, de ces jeunes gens instruits par les livres et

1. Hugo n'aurait-il pas trouvé le nom d'Enjolras dans la sanglante histoire de l'auberge de Peyrebeille où un paysan ainsi nommé fut assassiné? L'affaire avait fait beaucoup de bruit en 1832 Voir le livre de M. Bouchardon l'Auberge de Peyrebeille et les Auberges Romantiques de Pailleron.) Une étude critique des Misérables relèverait de très nombreux échos de toute une partie du siècle.

ignorant presque tout de l'homme et de la vie, pour se reporter sur leur sanglant ouvrage, sur les cadavres d'autres jeunes gens moins favorisés qu'eux, mais, dans la circonstance, plus honorables puisqu'ils étaient soldats. Enjolras, général d'émeute, me fait horreur. Les barricades, que Hugo magnifie, m'apparaissent comme la'plus abominable duperie. Ne nous le dit-il pas lui-même? « La répression a autant de régiments « que la barricade a d'hommes et autant d'arsenaux « que la barricade a de cartouchières. Aussi sont-ce là « des luttes d'un contre cent qui finissent toujours par « l'écrasement des barricades. » Mais voilà : on espère toujours. On espère que « la Révolution, surgissant « brusquement, viendra jeter dans la balance son flam« boyant glaive d'archange. Cela arrive. Alors tout se « lève, les pavés entrent en bouillonnement, les « redoutes populaires pullulent, Paris tressaille souve« rainement, le quid divinum se dégage... » Du point de vue social, puisque l'auteur aime à s'y placer, l'Épopée rue Saint-Denis me semble un aussi mauvais livre que l'Histoire des Girondins de Lamartine1. Tous deux sont de nature à propager la mystique révolutionnaire. Il est difficile d'aller en cette voie plus loin que Hugo qui, dans sa digression sur l'argot, écrit posément : « Le sens révolutionnaire est un sens moral. » Et ces mêmes penseurs qui « dorent la guillotine », comme Lamartine, ou qui divinisent l'Insurrec-

1. Lamartine dans son Cours familier de littérature de 1863 publia plusieurs entretiens intitulés Considérations sur un chef.d'œuvre ou les dangers du génie. Grands éloges, mais plus grandes réserves. L'auteur le plus responsable de la révolution de 1848 estimait que le livre était « malsain ». Le 16 avril 1863, Hugo inscrivit sur son carnet : « Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine sur les Misérables. Cela pourrait s'appeler : Essai de morsure par un cygne. »

tion comme Hugo, accuseront Joseph de Maistre d'avoir donné à la guerre l'épithète de divine qu'ils ne prennent pas la peine de comprendre. La guerre civile à leurs yeux revêt un caractère sacré. Mais pourquoi le général Enjolras, ses capitaines, ses lieutenants et Marius font-ils massacrer des hommes et en massacrent-ils eux-mêmes? Pour renverser le tyran LouisPhilippe dont le romancier, dans un chapitra précédent, a loué l'esprit de justice et le dévouement au pays.

Pendant que le groupe de l'A» B. C. dépensait, avec une- affreuse libéralité et gans égard pour la patrie, le sang qui lui appartenait et un sang qui ne lui appartenait pas, le buvard de Gosette, reflété dans un miroir, avait révélé à son père adoptif sa correspondance et son amour. Jean Valjean aimait, adorait la jeune fille. Elle était sa lumière, sa demeure, sa famille, sa patrie, son paradis ; et ce buvard lui annonçait qu'elle lui échapa. pait, qu'elle glissait de ses mains. Il songea à celui qui la lui volait et fut tenté par la haine... À ce moment, comme il était sorti dans l'ombre et s'était assis sur la borne de sa porte, Gavroche, envoyé par Marius, apporte une lettre à Gosette. Jean Valjean l'ouvre et y lit : « Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi. » Il pousse d'abord « un affreux cri de joie intérieur ». Mais, une heure après, il sortàit en habit de garde national et faisait son entrée à la barricade où combattait Marius et où Javert, démasqué et prisonnier, était condamné à mort. Naturellement il rend les plus grands services aux insurgés et obtient, pour récompense, de brûler lui-même la tervelle à l'homme de police qui l'a reconnu. Il l'emmène clans une ruelle déserte, coupe ses liens, et lui dit : « Vous êtes libre. YI Puis, retournant à la bataille &u moment

où la charge sonne et où l'armée va emporter la barricade, il saisit Marius, qu'une balle venait d'atteindre et qui s'évanouissait, le charge sur ses épaules, et, avec ta vieille science des évasions, soulève la trappe de fer . d'un égout et disparaît. (1: Après le chaos, le cloaque, Jeau Vuljean était tombé d'un cercle de l'enfer dans l'autre. » Les deux bras de Marius autour de son cou, les pieds du jeune homme pendant derrière lui, il errait, dans le dédale de l'horrible cité souterraine, dans ce Paris de ténèbres. Et ce furent tout à coup les fondrières d'abjection où l'on risque de s'enliser comme sur certaines grèves de Bretagne ou d'Ecosse. Enfin, quand il eut atteint la grille de sortie, déposé son fardeau sur la berge de la Seine, un homme de haute stature, enveloppé d'une longue redingote, se dressa devant lui : Javert.

Mais cette fois il se passa quelque chose d'extraordinaÍre : le policier consentit à faire ce que lui demandait l'ancien forçat : il appela un fiacre et on lui donna l'adresse trouvée dans les vètements du jeune homme : Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, numéro 6. « Le cocher, silhouette noire sur son siège, fouettait « ses chevaux maigres... Marius, immobile, le torse « adossé au coin du fond, la tête abattue sur la poi« trine, les bras pendants, lesjambes roides, paraissait « ne plus attendre qu'un cercueil ; Jean Valjean semblait « fait d'ombre, et Javert de pierre ; et dans cette voi« ture pleine de nuit, dont l'intérieur chaque fois qu'elle « passait devant un reverbère, apparaissait lividement « blêmi comme par un éclair intermittent, le hasard (1: réunissait et seùîblait confronter lugubrement les « trois immobilités tragiques, le cadavre, le spectre, la « statue. » Marius rendu à son grand'père, Jean Val-

jean demanda encore à Javert de rentrer un instant chez lui. Javert le lui accorda, il l'accompagna jusqu'à sa porte. « Je vous attends, » dit-il; et, pendant que Jean Valjean montait, il s'en alla. Le duel formidable entre ces deux hommes qui durait depuis vingt ans s'achevait sur la défaite du policier.

Javert s'en allait vaincu et bouleversé. Il devait la vie à un forçat en rupture de chaîne ; et ce forçat lui devait la liberté. Et lui Javert n'y pouvait rien. Cela avait dû être. « Il lui semblait que sa respiration était « gènée à jamais... Quoi! un honnête serviteur de la « loi pouvait se voir tout à coup pris entre deux crimes, « le crime de laisser échapper un homme et le crime « de l'arrêter... Lui-même, Javert, le guetteur de « l'ordre, l'incorruptibilité au service de la police, la « providence-dogue de la société, vaincu et terrassé, et « sur toute cette ruine un homme debout, le bonnet <( vert sur la tète et l'auréole au front... voilà la vision « effroyable qu'il avait dans l'âme... État violent, s'il « en fut. Il n'y avait que deux manières d'en sortir, « l'une d'aller résolument à- Jean Valjean et de rendre <( au cachot l'homme du bagne. L'autre... » Nous savons ce que fut l'autre. L'inspecteur Javert, après avoir rédigé des observations pour le bien du service, se jeta à la Seine.

Cette fin m'a toujours paru plus près du comique que du sublime. On la dirait empruntée à une charge d'atelier. Mais il suffit de rapprocher Javert des policiers de Balzac pour se rendre compte que ce personnage a été conçu et fabriqué au rebours de la réalité. Le procédé classique qui isole une qualité et en fait tout un personnage est ici poussé jusqu'à la limite de la caricature. Javert, « né dans une prison d'une tireuse de

cartes dont le mari était aux galères », ne doit à ses parents que l'horreur de leur bohème. Il n'a aucune vie individuelle, ni habitudes, ni manies, ni attachements particuliers, ni vices, ni passions, hormis celle de défendre l'ordre et spécialement d'arrêter Jean Valjea.n. Dirai-je qu'il me produit aujourd'hui l'effet de certaines peintures cubiques? En m'approchant je ne vois qu'un équilibre de figures géométriques, actions, réactions, attitudes et gestes toujours identiques. Mais de loin il a grand air ; il a même l'air de vivre. Il vit assez pour se tuer, par impuissance à résoudre un problème qui ne nous paraît pas très difficile. On a félicité Hugo de ne pas avoir avili la police comme Tolstoï dans Résurrection. En effet, mais il l'a montrée faible d'esprit. Du reste son policier est propre, sans détours, sans compromissions et il a à un très haut degré le sentiment du devoir. Mettons que ce soit du cubisme cornélien.

Marius guéri et rentré en grâce près de son grandpère a épousé Cosette. Il ne tient qu'à M. Fauchelevent de vivre désormais en famille. Mais le même combat se livre en lui, la même délibération orageuse que jadis à la veille du procès d'Arras. Ce qui m'étonne un peu, c'est que cet homme, qui a été éveillé à la vie morale par l'évêque de Digne, puis a vécu pendant des années au couvent et qui fréquente l'église, n'ait point de confesseur et ne consulte jamais un prêtre. La conclusion de son débat intérieur l'oblige à tout avouer à Marius. Tout? Non! Il ne révèle de son passé que ce qui le forcera de s'éloigner du milieu familial où Marius et M. Gillenormand lui-même le pressaient de prendre place. Alors il se retire; il espace ses visites à Cosette; on lui fait bientôt comprendre que mieux vaudrait les

cesser; il les cesse; il s'efface complètement; il s'apprête à mourir.

Et Cosette? La seule jeune fille qui vive un peu non seulement dans les Misérables, mais dans toute l'œuvre de Hugo, est peut-être la triste fille des Thénardier, Eponine. Gosette chez les Thénardier, à l'auberge de Montfermeil, est un des plus beaux portraits d'enfant que nous possédions. Cosette jeune fille est inexistante. Il semble bien que Hugo ne voie dans les jeunes filles que des êtres sans caractère, sans personnalité, insouciants et encore plus inconscients ; et je ne sais rien de plus niais, de plus faux, que le décousu de leur conversation amoureuse. Cosette donc n'est pas surprise que l'homme qui l'a sauvée, élevée, aimée, adol'ée, à qui elle doit tout, disparaisse de sa vie.

Elle ne l'est pas davantage le jour où son mari la prend et court avec elle chez Jean Valjean, réparer leur ingratitude. Ce jour-là, par Thénardier qui avait patiemment reconstruit la vie de l'ancien forçat, mais qui, l'ayant rencontré dans les égoûts chargé, pensait-il, d'un crime, voulait enfin faire chanter les Pontmercy, Marius a presque tout appris et tout compris. « Éperdu « il commençait à entrevoir dans ce Jean Valjean on « ne sait quelle haute et sombre figure. Une vertu « inouïe lui apparaissait, suprême et douce, humble « dans son immensité.')) Marius et Gosette arrivent à temps pour recevoir la bénédiction du vieillard qui meurt la figure éclairée par la lueur des deux chandcliét's de l'Evêque. t La nuit était sans étoiles et « profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, « quelque ange immense était debout, les ailes dé« ployées, attendant l'âme. » Les dernières pages sont d'une émotion irrésistible.

Telle est cette CeliVre que j'ai trop longuement analysée peut-être et encore très insuffisamment. Mais une analyse, qui aurait été en même temps une critique, m'a paru la meilleure méthode pour en parler. Nous ne sommes pas tous tenus de bien posséder les Misérables ou de les avoir relus assez récemment.

Résumons nous. Un début admirable,, qui est un chef d'œuvre de psychologie et de pathétique. Il est bon d'insister sur la Valeur psychologique de cette première partie, car souvent un jugement sommaire a déclaré Hugo incapable d'une étude profonde du cœur humain ; et rien évidemment ne dément cette assertion dans aon théâtre et dans ses derniers romans. Ce début éclaire toute l'oeuvre ou du moins devrait l'éclairer ; mais la lumière qu'il projette s'égare; s'affaiblit, semble se perdre dans un amoncellement de Circonstances, d'imbroglios, d'aventures, de théories sociales, et reparait pourtant fi la fin, pâle et doute comme une lueur de cierge sur la Face d'un mort. Après ce début, aussi long qu'un grand roman dè nos jours, un roman policier incomparable) coupé de digressions qui menacent d'en faire une encyclopédie du xïx° siècle, englobe, avec quelques très beaux portraits de bourgeois et de criminels, un tableau des premières années de LouisPhilippe où, Hugo pour une fois, s'est montré un historien digne de ce nom et un historien psychologue dans sa peinture des insurgés et du roi. Lamartine lui a reproché vivement le chapitre intitulé : Ce qu'on faisait en 1847. « La Restauration fut notre mère, lui dit-il; est-ce il nous de lui arracher son manteau après

sa mort et de montrer sa nudité à ses ennemis?... » Oui, il a été dur et injuste envers ces quinze années si réparatrices de notre histoire ; mais tenons nous pour satisfaits qu'il ait rendu justice au gouvernement de Juillet et qu'en nous peignant les héros des Barricades, il nous ait mis sous les yeux la figure vivante de la mystique jacobine.

Les Misérables sont certainement un des plus grands romans de tous les temps, le seul, peut-être, qui, dans ses parties principales, ait satisfait aux plus hautes exigences de l'art et aux conditions de l'œuvre populaire. Et c'est aussi un de ceux qui ont eu le plus d'action, en bien par la pitié qu'il dégageait, en mal par les utopies qu'il propageait. Lamartine avait tort quand il prétendait que le titre du livre était faux. « Ce ne sont pas les Misérables, mais les Coupables et les Paresseux, car presque personne n'y est innocent et personne n'y travaille, dans cette société de voleurs, de débauchés, de fainéants, de filles de joie et de vagabonds... » Et il lui semblait que le titre le plus juste eût été l'Épopée de la canaille. D'abord le mot Misérables s'emploie dans les deux sens. Mais Hugo attirait notre attention et notre compassion sur certaines misères dont la société est responsable. Je ne parle pas de la fille mère : la Marguerite de Gœthe a plus fait que la Fantine des Misérables. Je songe à la difficulté pour un homme, frappé par la loi, de se réhabiliter. L'aventure de Jean Valjean a suscité, dans l'Église même, de nouvelles « œuvres de libérés ». C'est ce qu'on oublie un peu trop lorsqu'on juge sévèrement Hugo. Il a fait du bien. Et il en a fait encore en ceci que, sous une forme qui saisissait l'imagination, il rappelait à des milliers et des milliers d'esprits, qui s'en éloignaient de plus en plus, la

conception de la morale chrétienne, le rachat par le sacrifice, l'expiation par le renoncement, la vertu de la souffrance. Ces idées ne lui appartenaient même pas comme romancier. Lamartine s'en était inspiré, dans sa Geneviève aussi bien que dans son Jocelyn. Mais Hugo leur donnait plus de relief, plus d'envergure, et le poète des Harmonies n'avait jamais su faire un personnage aussi évangélique que Mgr Myriel ni dont la signification portât aussi loin.

Le même roman a exercé une mauvaise influence, parce que le drame et ses acteurs nous sont présentés de telle sorte qu'il est impossible de ne pas condamner la police, les tribunaux, la société presque tout entière. Le polieier est inintelligent et impitoyable; la justice aveugle et implacable. Conclusion : il faut refaire la société. D'où nécessité de la révolution. Voilà ce que pouvaient en emporter et en garder d'innombrables lecteurs. Rien ne les avertissait des subterfuges du romancier qui, pour mettre eontinuellement la société dans son tort, n'avait pas craint d'outre passer la vérité et la vraisemblance. Rien ne leur faisait sentir toutes les contradictions dont la thèse était infirmée. Est-ce la société qui a eorrompu les Thénardier et les Montparnasse? Mais il est inutile de s'appesantir sur ce côté de l'œuvre qui aujourd'hui a le plus vieilli et qui, du reste, doit paraître fade aux nouveaux fanatiques des guerres de classe. Il vaut mieux, en terminant, considérer que de cette œuvre mêlée sont sortis des personnages immortels et que nous ne concevrions pas la seconde moitié du XIX8 siècle sans ce monument qui a voulu être un phare et qui demeure simplement l'imposant et sombre témoignage d'une imagination prodigieuse servie par la magie d'un des plus grands maîtres du verbe.

VICTOR HUGO ET LA J-JN E RÉPUBLIQUE

Par Willette.

LES DERNIERS ROMANS

La conception de l'œuvre romanesque, où Hugo satisfaisait à la fois son génie épique, ses ambitions philosophiques et didactiques, son appétit immodéré d'érudition, son imagination pittoresque et théâtrale, supposait un sujet d'assez grande envergure. Il ne le trouva malheureusement ni pour les Travailleurs de la mer ni pour l'Homme qui rit, qu'il publia dans les dernières années de son exil, ni pour Quatre-vingt-treize qui parut en 1874.

Ses trois derniers romans ont de nombreux traits communs, et d'abord celui-ci que la matière n'en comportait pas le développement somptueux et débordant que le romancier lui a donné. Le contraste en est tellement accusé qu'ils en paraissent difformes. Lorsque les Travailleurs de la mer furent publiés; Théophile Gautier déclara ne pouvoir en dire ni bien ni mal, « cela ne lui semblant pas être un produit humain, mais quelque chose de fabriqué par un élément : les œuvres de Polyphème. » Il y a là, en effet, des proportions qui nous déconcertent. Ce n'est plus l'architecture de Notre-Dame. Ce n'est plus l'immense galerie des Misérables; ce sont des constructions cyclopéennes pour quelques hôtes seulement.

Les Travailleurs de la mer se passent à Guernesey. Mess Lethierry, homme notable de Saint-Sampson, ancien matelot, aujourd'hui armateur, possède deux biens dont il est fier : sa jolie nièce Déruchette et son bateau la Durande. C'est le premier bateau à vapeur qui fasse le service entre la côte française et les îles de la Manche. Le contremaître de la Durande, le sieur Clubin, est un sinistre hypocrite qui, chargé d'une restitution de trois mille livres pour Mess Lethierry, va échouer, à la faveur du brouillard, contre un écueil, jette ses passagers et son équipage dans la chaloupe, et, resté seul sur un rocher qu'il croit connaître, s'apprête à fuir et disparaît. Mess Lethierry est désespéré. Ce n'est pas tant son bateau qu'il regrette que sa machine, cette machine unique dont la perte est irréparable. Elle n'a peut-ètre pas de grave avarie. Mais personne ne peut songer à l'arracher des formidables rochers Douvres. Il faudrait pour cela un matelot qui fut un forgeron et un héros et par-dessus le marché un fou. Déruchette s'écrie : « Si cet homme existait, je l'épouserais ! » A ces mots, un jeune homme très pâle sort du groupe où l'on discute et dit : « Vous l'épouseriez? » Et Mess Lethierry répond : « Elle l'épouserait, j'en donne ma parole au bon Dieu! »

Ce jeune homme, Gilliatt, un songeur qui vit à l'écart, un sauvage tendre et taciturne, part sur son bateau, aborde aux Douvres et, après des semaines d'un travail surhumain, dans une horrible solitude, malgré les pires dangers de la mer, malgré l'ouragan, malgré la faim et le froid, parvient à embarquer la précieuse machine. Il arrive de nuit à Saint-Sampson. A peine a-t-il amarré sa conquête et touché terre, il se hâte vers la maison de celle qu'il aime pour voir au moins sa

fenêtre éclairée. Mais dans l'ombre du jardin il entend les aveux d'amour qu'elle échange avec le jeune pasteur Ebenezer. Il facilite leur mariage, puis va s'asseoir sur un rocher que recouvre la marée haute. Ce que les vents et les flots conjurés n'avaient pu, l'insouciante Déruchette l'a fait.

L'Homme qui rit est l'histoire d'un enfant acheté par les Comprachicos, hideuse affiliation nomade, qui trafiquaient des enfants. Ils ne les volaient pas; ils les achetaient pour les vendre à l'état de monstres. Ils les défiguraient, les désossaient, les disloquaient, faisaient d'eux des nains ou des avortons. D'ailleurs les enfants ne gardaient aucun souvenir du traitement qu'ils avaient subi. On les endormait à l'aide d'une poudre stupéfiante. L'enfant, dont il est question ici, Gwynplaine, avait eu l'opération de la Bucca lissa usque ad nares qui met sur la face un rire éternel. « Cette science, « habile aux sections, aux obtusions, aux ligatures, « avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les « gencives, détendu les oreilles, décloisonné les cartil« lages, désordonné les sourcils et les joues, élargi le « muscle zygomatique, estompé les coutures et les « cicatrices, ramené la peau sur les lésions, tout en « maintenant la face à l'état béant; et de cette scul« pture puissante et profonde était sorti ce masque, « Gwynplaine. » Les Comprachicos, dont cet enfant était la victime, l'abandonnent un soir sur une côte déserte, par crainte de la police anglaise, qui, en ce moment, les traquait.

Il erre dans la nuit et dans la neige. Et voici qu'il entend une plainte : il s'approche et voit un pauvre petit être, une petite fille, sur le sein de sa mère morte.

Il la prend otj après avoir encote longtemps marché, il est recueilli par un saltimbanque philosophe, Ursus, accompagné d'un loup qui porté le nom de Homo. Ursus s'attache à ces deux enfants. Gwynplaine grandit près de sa petite compagne, Dea, qui est àveuglfc et qui l'aime de tout son coeur ; et il devient un fameux objet d'attraction. Gwynplaine saltimbanque « était un don « fait pal' la Providence à la tristesse des hommes... Il « guérissait les hypocondries rien qu'en se montrant\*.< 1) Un beau jour, une bouteille trouvée au bord de la mer est apportée à l'amirauté. Les Comprachicos, sur le point de sombrer, avaient éprouvé le remords de leur conduite et avaient signé un papier où ils déclaraient que Gwynplaine, fils de lord Claneharlie, qui s'était exilé en Suisse, leur avait été vendu orphelin, à l'âge de deux ans et demi, sur l'ordre du roi Jacques II.

Gwyhplaine passe ainsi des tréteaux à la Chambre des lords. Et il doit épouser la duchesse Josiane qui précisémeht vient de lui envoyer une lettre brûlante de désir. Mais au moment de s?, donner à luli elle apprend le changement de fortune tle cet histrion qui sera son mari et le jette à la porte. Installé au Parlement, il pro-. nonce un discours révolutionnaire qui fait rire aux larmes toute l'Assemblée. Alors il se sauve. Pendant ce temps on a expulsé Ursus et Dea qui ront fcru mort. Le cœur de là jeuhe fille ne lui permettait pas de pareilles émôtions« II ne la rejoint que pour recueillir son dernier soupir; et de désespoir il se jette dans les flots.

Quatfe^iiin^i-t^eùe nous conduit à Fougères, où Bâliài) àvait déjà situé son roman des Chouans, dans cettè région de l'ille-et-Vilaine qu'en 1835 Hugo avait

visitée. Le marquis de Lantenac, émissaire des princes, débarqué d'Angleterre, est à la tète de l'insurrection. Il a contre lui son propre neveu Gauvain qui commande les troupes de la République et, près de Gauvain, commissaire délégué par la Convention, l'ancien précepteur de ce jeune chef, un prêtre défroqué, Cimourdain. Les Chouans, battusj décimés, réduits à dix-neuf hommes, sont assiégés au chàteau de la Tourgue; et les assiégeants, les Bleus, ne sont pas moins de quatre mille. Dans un engagement précédent les hommes de Lantenao avaient pris trois petits enfants dont la mère avait été laissée pour morte. Ils offrent de les rendre si on leur assure la vie sauve à tous. Cimoúrdain, qui veut Lantenac, refuse.

Cependant les assiégés ont découvert une issue insoupçonnée ; ils fuient, mais pas avant d'avoir mis lefeu au château. A cet instant la mère des enfants, guérie de sà blessure, qui, depuis des jours et des jours les cherchait, arrive au pied du château et les aperçoit dans une chambre que le feu commence a lécher. On les avait oubliés. Elle pousse des cris déchiranta. Le marquis de Lantenac, qui allait gagner la forêt, rebrousse chemin, ouvre une porte que personne ne pouvait forcer, monte au milieu des flammes et sauve les deux petits garçons et la petite fille. Arrêté par Cimourdain, il sera guillotiné le lendemain. Mais, après une longue délibération intérieure, Gauvain pénètre dans la prison, l'en fait sortir et prend sa place. Cimourdain, implacable, et qui pourtant aime son ancien élève comme un fils, le condame à mort. Seulement, lorsque la tête de Gauvain roule dans le panier, il se tire un coup de pistolet au rœÙr. 11

Ces romans sont loin d'être aussi fortement intrigués que les Misérables ou Notre-Dame de Paris. Mais Hugo va les grossir d'abord par l'érudition et par ses réflexions et dissertations philosophiques, ce qui esteffrayant. Plus il avance en âge, plus il semble désireux de s'instruire, autrement dit d'étendre son vocabulaire, de faire bruire à ses oreilles des assemblages de syllabes qui ne lui avaient pas encore servi. Et plus il boit la science à même les dictionnaires. M. Berret a retrouvé dans sa bibliothèque de Guernesey toute.sa documentation des Travailleurs de la mer, de l'Homme qui rit, de Quatre-vingt-treize. Que d' ouvrages historiques et scientifiques, que de lexiques, que de glossaires n'a-t-il pas consultés et dépouillés ! Dans les Travailleurs de la mer il a fait une débauche de termes techniques. Le résultat est que nombre de pages n'en sont lisibles que pour ceux qui étudient la science navale. L'énumération est un de ses procédés favoris comme elle en était un de Rabelais à qui les mots procuraient aussi une sorte d'ivresse. Mais Rabelais n'en tirait guère que des effets comiques ; Hugo, lui, en agitant ces sonorités, cherche toujours à nous donner des impressions graves.

Il suffisait à Virgile de quelques vers pourvue nous ayons la sensation de toute l'armée des vents se ruant sur la mer. Le dénombrement de cette armée, dit Hugo, ferait reculer Homère. Homère, peut-être; mais pas lui. Il s'autorise de l'opinion d'un astronome qui disait : Le vent de partout est partout; et il dénombre complaisamment les souffles dont la dispersion fait l'unité de l'atmosphère. Cette page est encore plus extraordinaire

que la meute du vieux seigneur dans la légende du beau Pécopin.

« Tous les rumbs sont là : le vent du ,Gulf-Stream « qui dégorge tant de brume sur Terre-Neuve ; le vent « du Pérou, région à ciel muet où jamais l'homme n'a « entendu tonner; le vent de la Nouvelle-Écosse où « vole le Grand Auk, Alcas impennis, au bec rayé ; les « tourbillons de fer des mers de Chine ; le vent de la « Mozambique qui malmène les pangaies et les jonques ; « le vent électrique du Japon dénoncé par le gong;... « le vent plutonien qui sort des cratères et qui est le « redoutable souffle de la flamme ; l'étrange vent propre « au volcan Awu qui fait toujours surgir un nuage oli« vâtre au nord;... le puissant vent du sud-ouest (( nommé Pampero au Chili et Rebojo à Buenos-Ayres, « qui emporte le condor en pleine mer et le sauve de la « fosse où l'attend, sous une peau de bœuf fraîchement « écorché, le sauvage couché sur le dos et bandant son « grand arc avec S'es pieds;... l'harmattan des Cafres; « le chasse neige polaire qui s'attelle aux banquises et « traîne les glaces éternelles;... le vent des archipels « d 'Australie où les chasseurs de miel dénichent les « ruches sauvages cachées sous les aisselles des bran« ches de l'eucalyptus géant;... les vents qui ont « assailli Christophe Colomb sur la côte de Vera« guas et ceux qui, pendant quarante jours, du « 21 octobre au 28 novembre 1520, ont mis en question « Magellan abordant le Pacifique, et ceux qui ont « démâté l'Armada et soufflé sur Philippe II;... les « vents porteurs de crapauds et de sauterelles qui pous« sent des nuées de bêtes par-dessus l'océan;... les « lourds vents aveugles tuméfiés de pluie, les vents de « la grêle, les vents de la fièvre, ceux dont l'approche

« met en ébullition les salses et les solfatares de « Calabre; ceux qui font étinceler le poil des panthères « d'Afrique rôdant dans les broussailles du cap de Fer; c( ceux qui viennent secouant hors de leur nuage, « comme une langue de trigonocéphale, l'épouvantable « éclair à fourche; ceux qui apportent des neiges s noires. »

J'en ai sauté un grand nombre; mais on surprend là, dans toute leur candeur, les jeux de Hugo qui n'ont que le tort de se croire terriblement sérieux. On comprendrait son énumération des vents s'il les caractérisait pas leur nature, leur marche, les phénomènes qui les précèdent, les effets qu'ils produisent; on trouve plaisant qu'il se rabatte sur le caractère de leur pays d'origine ou plutôt sur quelque particularité qui n'a rien à voir avec les troubles atmosphériques, comme la chasse au condor et les ruches cachées dans les eucalyptus d'Australie. D'ailleurs l'éclair fourchu qui s'élance hors des nuages et le poil étincelant des panthères nous rappellent que le visionnaire est toujours là qui sait nous imposér sa vision, même quand il classe des fiches de dictionnaire1.

Il en classe beaucoup aussi, dans l'IIonime qui rit, sur les tourmentes boréales, sur l'astronomie, sur les Comprachicos, sur l'histoire d'Angleterre, sur les bizarreries du cérémonial anglais, sans compter toutes les bribes

1. Mais on le préfèrera encore dans les vers où il personnifie les phénomènes du ciel et de la mer 4e telle façon qu'pn a pq diro qu'il créait une mythologie. Exemples :

Ces deux athlètes faits de furie et dé vent Lp tangage qui bave et 1ft roulis qui fume Luttaient sur ce radeau funèbre, dans la brume...

Et ce vers prodigieux : ..

La nuée et le vent passaient en se tordant.

de lecture dont il a farci les soliloques de son impitoyable bavard d'Ursus.

Comme dans les Misérables, le plus léger prétexte justifie l introduction d 'uii long développement. L'entretien brageux de Danton, de Robespierre et de Marat au cabaret de la rue du Paon ne se rattache au sujet de Quatre uingttr-eize que par l'arrivée de Cimourdain à l instant où Marat s 'eii allait furieux, et par sa nomination de commissaire délégué près du commandant Gauvain. Nous avons plus de trente pages sur la Convention parce que Marat a dit qu'il y serait le lendemain ; mais la visite de Marat se réduit à envoyer son partisan Louis de Montaut chez Robespierre afin de hâler l expédition par toute la France du décret qui porte la peine de mort contre toute connivence dans les évasions de brigands et d'insurgés prisonniers.

Les Comprachicos qui ont abandonné Gwyn plaine meurent dans un naufrage. Le romancier ne nous épargne aucune péripétie de ce naufrage dont la certitude déqide les malheureux à confier aux flots une bouteille qui contient l'aveu de leur crime. Elle a flotté pendant des années; puis un jour l'océan l'a jetée sur le rivage anglais et un soldat l'a portée à l'Amirauté. Il y a un officier commis pour ouvrir ces bouteilles. Cet officier s'appelle Barkilphedro. Protégé par la dudiegse Josiane, qui lui a procuré cette place, il la déteste furieusement. « Jamais un homme n'avait à ce K( point abhorré une femme sans raison. Quelle chose « terrible! Elle était son insomnie, sa préoccupation, « son ennui, sa rage. Peut-être en. était-il un peu « amoureux. » Mais le rôle de Barkilphedro consiste uniquement à déboueher la bouteille, à en eommunÍquer le contenu- à la reine, à garder le secret pour que

l'humiliation de la duchesse soit plus éclatante, et a constater avec un paroxysme de joie intérieure combien « les combinaisons les plus haineuses peuvent « être dépassées par la munificence infernale de l'im« prévu. » Il vole aussi deux mille guinées que Gwynplaine l'avait chargé de remettre à Ursus; et en déclarant à Ursus que Gwyn plaine n'est plus, il cause la mort de Dea que, du reste, il ne connaît pas. En somme ce « puissant drôle » se contente d'enregistrer l'heureuse catastrophe et ne prend d'autre initiative que d'expulser Ursus. Il était inutile de lui consacrer sept ou huit chapitres.

Le second livre de Quatre-vingt-treize, le plus intéressant à mon avis et le plus neuf, qui forme environ le cinquième de l'ouvrage, nous raconte dans les moindres détails la traversée dramatique d'Angleterre en France du marquis de Lantenac. Mais elle n'a qu'un rapport assez lointain avec le sujet du roman.

Dans les Travailleurs de la mer, on dirait que Hugo s'est proposé de dérouter son lecteur. Le sujet ne se dessine qu'à la moitié du roman. Jusque-là notre attention a été surtout retenue par le personnage de Clubin. « Sieur Clubin était petit et jaune avec la force d'un « taureau. La mer n'avait pas réussi à le haler. Sa « chair semblait de cire. Il était de la couleur d'un « cierge et il en avait la clarté discrète dans les yeux... « Sieur Clubin était bref, sobre, froid ; jamais un geste. « Son air de candeur gagnait tout d'abord. Beaucoup « de gens le croyaient naïf... Aucune réputation de « religion et d'intégrité ne dépassait la sienne. Qui « l'eilt soupçonné eut été suspect. Il était lié d'amitié « avec M. Rébuchet, ehangeur à Saint-Malo, rue Saint« Vincent, à côté de l'armurier, et M. Rébuchet disait :

« Je donnerais ma boutique à garder à Clubin. » On rencontre assez souvent dans les romans de Hugo ces traits balzaciens.

Cet homme, dont nous suivons avec un intérêt languissant les mystérieuses allées et venues à Guernesey, puis à Saint-Malo, est un gredin qui, depuis des années, attend l'occasion de faire un mauvais coup, sans compromettre sa respectabilité. Il a retrouvé à Saint-Malo un certain Rantaine qui jadis a volé cinquante mille francs à Mess Lethierry. Il le file, et, au moment où ce voleur, qui vient de commettre un crime, allait s'embarquer pour l'Amérique du Sud, il l'arrête. Le revolver au poing, il exige la restitution des cinquante mille francs et des intérêts, soit environ soixantequinze mille. Ajoutez que ces événements sont compliqués d'étranges rendez-vous dans les vieux quartiers de Saint-Malo et de longues conversations avec des contrebandiers espagnols dans une maison « visionnée » ou hantée. Nous sommes, comme à plusieurs reprises dans les Misérables, en plein roman-feuilleton. Nous y sentons toujours la maîtrise de Hugo, mais dans les Misérables nous savions où nous allions; ici, nous ne le savons pas; et, quand nous le saurons, nous penserons : «.Pourquoi tant de détours, pourquoi ces lents et longs épisodes qui aboutissent à ce qu'on pourrait dire en vingt lignes? » Il semble que Hugo ait peur d'avancer, qu'il retarde à plaisir le moment d'aborder son vrai sujet, qu'il en prolonge au delà de toute nécessité les minutieuses préparations pour surexciter notre attente et 'en même temps nous pénétrer de sa force. Ce serait une dangereuse tactique si, en eflet, il n'était très fort. -

Chacun de ces trois romans a ce qu'Ernest Dupuy appelait dans l'étude de ses pièces de théâtre un clou ; et ce clou est un monstre. « Toujours la réussite à coups de monstres ! » disaient les Goncourt. Tantôt le monstre sort naturellement du sujet.; il y était caché dans une anfractuosité, et Hugo l'en a aussitôt débusqué. Tantôt c'est un monstre du dehors, un monstre adventice, si j'ose dire. Le premier est le plus intéressant ; et parmi les monstres qu'il a créés, un des plus curieux et des plus effrayants est la pieuvre des Travailleurs de la mer. Elle parut éclipser tous les autres personnages, et on put croire que le grand sucées du roman était son œuvre. Elle forme, dans la partie épique des Travailleurs, un drame en trois actes.

Premier acte. Les rochers Douvres formidables dans une déchirure de brouillard. La chaloupe de la Durande a emporté matelots et passagers pleins d'admiration pour l'héroïque capitaine Glubin qui n'a pas voulu quitter son épave. Il est seul et tout à coup pâlit d'épouvante. Il pensait avoir échoué sur les Hanois qui sont à un mille de la côte. Le brouillard l'a trompé; et cette éolaircie lui montre son erreur. Il est aux Douvres jumelles, « ce coupe-gorge de l'Océan. » Tout à coup il aperçoit une voile. De la distance où olle est, on ne pourrait pas distinguer la silhouette du bateau nau-. fragé de la dentelure des rocs. Mais, s'il gagnait le rocher nommé VHomme qui n'est qu'à deux cents brasses, une figure humaine se dessinant en noir sur la blancheur crépusculaire aurait bien des chances d'être vue. Clubin se déshabille, ne garde que sa ceinture de

cuir, où les trois billets de mille livres étaient enfermés dans une boîte de fep, et plonge. « Il entra très « avant spus l'eau, atteignit le fond, le toucha, côtoya fi un moment les roches sous-marines, puis donna une « secousse pour remonter à la surface. En ce moment, 9 il se sentit saisir par le pied. »

Deuxième acte. Un décor merveilleux : un de ces antres ou de ces sanctuaires ou de ces palais que, loin des yeux de l'homme, la mer sculpte mystérieusement dans ses montagnes secrètes. Gilliatt, toujours en quête de crabes et de langoustes pour sa nourriture et de décris utiles pour le sauvetage de la machine, s'était aventuré dans une fissure du rocher sur lequel Clubin avait lancé la Durande. Il se trouva dans une cave « qui « figurait le dedans d'une tête de mort énorme et splen« dide; la voûte était le crâne, et l'arche était la « bouche... Cette bouche, avalant et rendant le -flux et <( le reflux, béante au plein midi extérieur, buvait de « la lumière et vomissait de l'amertume... Le rayon du « soleil, en traversant ce porche obstrué d'une épais« seur vitreuse d'eau de mer, devenait vert comme un « rayon d'Aldébaran. L'eau, toute pleine de cette « lumière mouillée, paraissait de l'émeraude en fusion. « Une nuance d'aigue-marine d'une délicatesse inouïe « teignait mollement toute la caverne... Les moires du « flot, réverbérées au plafond, s'y décomposaient sans « fin, élargissant et rétrécissant leurs mailles d'or avec « un mouvement de danse mystérieuse. Une impres« sion spectrale s'en dégageait; l'esprit pouvait se « demander quelle proie ou quelle attente faisait si « joyeux ce magnifique filet de leu vivant. Aux reliefs « de la voûte et aux aspérités du roc pendaient de « longues et fines végétations baignant probablement

« leurs racines à travers le granit dans quelque nappe « d'eau supérieure et égrenant, l'une après l'autre, à « leur extrémité, une goutte d'eau, une perle. Ces « perles tombaient dans le gouffre avec un petit bruit « doux. Le saisissement de cet ensemble était indicible. « On ne pouvait rien imaginer de plus charmant ni rien « rencontrer de plus lugubre. C'était on ne sait quel « palais de la Mort, contente. » Je voudrais pouvoir citer tout ce que Gilliatt vit et entrevit dans cet antre dont la description est une des visions les plus surprenantes de Hugo. De Virgile, dont le berger Aristée descend dans l'humide royaume où vivent les Nymphes sous leurs voûtes de rocailles, jusqu'à Michelet et Loti, personne n'a peint avec des couleurs plus vives, plus nuancées et une limpidité plus brillante, la magnifique orfèvrerie sous-marine baignée d'une lumière d'apocalypse. Gilliatt songeait, confusément ému. Tout à coup, à quelques pieds au-dessous de lui, il aperçut, dans la transparence de cette eau, une espèce de guenille qui « avait la forme d'une marotte de bouffon « avec des pointes ; ces pointes, flasques, ondoyaient ; « elle semblait couverte d'une poussière impossible « à mouiller... Cette silhouette glissa et disparut, si« nistre. »

Troisième acte. Même décor, un mois plus tard. Gilliatt a essuyé une terrible tempête. Il a faim et se m-et à la poursuite de son repas. Ce jour-là les poing-clos et les langoustes se dérobaient. « La tempête avait refoulé ces solitaires dans leurs cachettes, et ils n'étaient pas encore rassurés. » Mais un gros crabe, effrayé de son approche, saute à l'eau. Gilliatt court après lui. Le crabe disparaît. Il y avait là une espèce de porche où lamer entrait et n'était pas profonde. Gilliatt s'engagea

sous ce porche ; et il reconnut la caverne qu'il avait explorée le mois précédent. « Il remarqua au-dessus « du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure « horizontale dans le granit. Le crabe était probable« ment là. Il y plongea le poing le plus avant qu'il put « et se mit à tâtonner dans ce trou de ténèbres. Tout à « coup il se sentit saisir le bras. Ce qu'il éprouva en ce « moment, c'est l'horreur indescriptible. Quelque chose « qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant, « venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras « nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pres« sion d'une courroie et la poussée d'une vrille. En « moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui « avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. « La pointe fouillait sous son aisselle... Une deuxième « lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. « C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle « lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt et « tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'ap« pliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En « même temps une souffrance inouïe, comparable à « rien, soulevait ses muscles crispés. Il lui sem« blait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, « cherchaient à lui boire le sang. Une troisième « lanière..i lui fouetta les côtes comme une corde. Elle « s'y fixa... Une quatrième ligature... lui sauta autour « du ventre et s'y enroula... Un cinquième allonge« ment jaillit du trou, ... et vint se replier sur « .son diaphragme. Brusquement une large visco« sité ronde et plate sortit de la crevasse. C'était le « centre : les cinq lanières s'y rattachaient comme « des rayons à un moyeu... Au milieu de cette vis« cosité il y avait deux yeux qui regardaient. Ces.

(( yeux voyaient Gilliatt. Gilliatt reconnut la pieuvre. »

Je suis un peu surpris qu'un pécheur aussi expérimenté que Gilliatt ne l'ait pas reconnue à son premier enlacement et même le jour où il vit cette guenille fuir sous l'eau transparente. Mais peut-être n'avait-il pas idée que la bête pût atteindre de pareilles dimensions. Il savait qu'elle n'était vulnérable qu'à la tète. Sa main gauche, armée d'un couteau, restait libre. L'horreur et la douleur des succions augmentaient. « Tout à coup la « bête détacha du rocher sa sixième antenne et, la lan« çant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche. « En même temps elle avança vivement la tête. Une « seconde de plus, sa bouche anus s'appliquait sur la « poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au liane et les deux « bras garrottés, était mort... Il évita l'antenne... et « son poing armé s'abattit sur la bête... Les quatre cents « ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. « Ce haillon coula au fond de l'eau. » Près de la crevasse où il avait été harponné, il avait remarqué un caveau dont l'amas des galets avait exhaussé le fond au-dessus du niveau des marées ordinaires. Il crut y voir une face qui riait. Il y entra en se courbant et trouva en effet une tète de mort et tout un squelette humain au milieu d'une multitude de crabes vides. Sieur Clubin avait conservé sa ceinture de cuir et dans cette eeinture la petite boîte en fer qui contenait les trois mille livres. Ce caveau était le garde-manger de la pieuvre. Les crabes mangeaient le cadavre et la pieuvre mangeait les crabes1.

1. Hugo, dans son chapitre intitulé le Monstre, a vu de ses yeux, nous dit-il, à Serk, dans la cave dite les Boutiques, une pieuvre poursuivre à la nage un baigneur. « Tuée, on la mesura, elle avait quatre pieds anglais d'envergure, et l'on put compter ses quatre cents suçoirs. La bête agonisante les poussait hors d'elle convulsivement. »

Je he crois pas que Hugo, en fait de monstres, ait fait plus beau que cètte pieuvre dans « son palais de « l'abîme brodé et incrusté de toutes les pierreries de <( la mer A son apparition en librairie, deux camps se formèrent : l'un prétendait que la bête était irréelle, aussi fantastique que la chimère, les Harpies et la Scylla d'Homère aux six cous d'une longueur Vlélnesurée qui supportent chacun une horrible tête aboyante ; l'autre affirmait que Hugo avait raison dans la description de cette « Méduse servie par huit Serpents » i En tout cas, la pieuvre de Gilliatt est exceptionnelle comme la plupart des personnages du romancier. Mais la mystérieuse terreur d'halluciné, qu'il a certainement ressentie en la peignant, lui a donné une vie réelle et immortelle.

Quatre-vingt-treize a aussi son monstre. Je ne parle pas de Marat. Son monstre n'est pas issu du sujet même, comme le poulpe que doivent fatalement rencontrer uli jour les travailleurs de la mer. C'est un

Ce chapitre a des passages admirables. On rêverait d'une histoire naturelle écrite ainsi : « La nuit, et particulièrement dans la saison du rut elle est phosphorescente. Cette épouvante a ses amours. Elle attend l'hymen. Elle Se fait belle, elle s'allume, elle s'illumine, et, du haut de quelque rocher, on peut l'apercevoir au-dessous de soi dans les profondes ténèbres épanouie en une irradiation blême, soleil spectre. b Mais dès que le peintre, le poète, le dramatique évocateur cèdent la place au philosophe, nous retombons dans le déraisonnable et le pathos. La pieuvre inquiète presque le penseur sur le créatettt'. Ces créatures sont des surprises hideuses. « Elles sont les formes voulues du mal. Que devenir devant ces blasphèmes de la création contre elle-même?... Toute bête mauvaise con1me toute intelligence perverse est sphinx... etc.. èto. » Hugo ferait mieux de songer que la coccinelle, la bête à bon Dieu, est au moins aussi dévoratrice que la pieuvre: qu'il avait lui-même un estomac très dévorateur et que les langoustes et les poulets auraient été en droit de le considérer comme un monstre. Quant à la forme de la pieuvre ne vaudrait-il pas mieux admifer la prodigieuse et incompréhensible variété des êtres vivants^ lorsqu'on est philosophe?

monstre que rien ne désignait spécialement au drame de la chouannerie ; et, bien qu'il soit un canon, il relève, plutôt, en tant que monstre, du caprice de l'Océan. Le marquis de Lantenac s'est embarqué sur la corvette Claymore. La nuit est noire; la mer, forte sans être violente, a des lames qui, de temps à autre, balaient l'avant de la corvette. Tout à coup une chose effrayante arrive. Une caronade, un gros canon court d'invention anglaise, s'est détachée. « Un canon qui casse son « amarre, dit Hugo, devient brusquement on ne sait « quelle bête surnaturelle. C'est une machine qui se « transforme en un monstre. Cette masse court sur ses « roues, a des mouvements de bille de billard, penche « avec le roulis, plonge avec le tangage, va, vient, s'ar« rête, parait méditer, reprend sa course, traverse « comme une flèche le navire d'un bout à l'autre, « pirouette, se dérobe, s'évade, se cabre, heurte, « ébrèche, tue, extermine. C'est un bélier qui bat à sa « fantaisie une muraille. Ajoutez ceci : le bélier est de « fer, la muraille est de bois. C'est l'entrée en liberté <( de la matière; on dirait que cet esclave éternel se « venge; il semble que la méchanceté qui est dans ce « que nous appelons les objets inertes sorte et éclate « tout à coup; cela a l'air de perdre patience et de « prendre une étrange revanche obscure; rien de plus « inexorable que la colère de l'inanimé... »

Aucun poulpe d'aucun océan ne peut s'emparer de sa proie avec une avidité plus heureuse que l'imagination de Hugo d'un pareil sujet. Que parle-t-il de matière inanimée? Nous n'en connaissons pas dans son œuvre où tous les objets, toutes les choses ont. une âme, la statue de marbre ou de bronze, le cimier du casque, la porte qui, prise de pitié, s'ouvre d'elle-même, le clai-

l'on « qui a l air de savoir le secret ». Mais jamais encore aucun de ces objets n'avait été possédé d'un mouvement aussi désordonné, tout en paraissant obéir à une volonté démoniaque, à des préméditations et des ruses féroces, à de haineux ressentiments ou à des fantaisies furieuses cela ressemblait « au chariot vivant de l Apocalypse ». Vous retrouverez toujours l'Apocalypse dans toutes les visions et les fantasmagories tragiques de Hugo. Il fait un puissant et sinistre tableau du duel qui s engage entre le canonnier responsable du malheur et le masto-donte d'airain dont la frénésie, aux lueurs oscillantes d'un falot, saccage 1 "entrepont, massacre les hommes, lézarde les mâts, ébrèche le bordage, disloque la batterie. Le sangfroid, la décision rapide du marquis de Lantenac font trébucher le monstre; le canonnier à son tour plonge une barre de fer entre les rayons d'une roue; et la victoire reste à l 'homme. « Le pygmée avait fait le tonnerre prisonniér. » Lantenac récompense le canonnier en lui nouant à la vareuse sa croix de Saint-

Louis; puis il le condamne a être fusillé pour avoir par sa négligence compromis le navire. On dira que cet épisode éclaire le caractère disciplinaire du marquis et sa fermeté de grand chef. Mais je crois qu'il ne faut en chercher l'utilité que dans sa beauté ; et c'est bien suffisant. D ailleurs je critique beaucoup moins les longueurs de ces romans que je n'essaie de montrer comment ils sont composés; et je remarque que, dans ces dernières œuvres, l'invention de Hugo porte plus sur les épisodes que sur l'ensemble.

Quant à l'Homme qui rit, le monstre y tient sa place - une place d'honneur : c'est le héros du livre, le frère, si on veut, de Quasimodo, mais avec cette ,diffé...

rence que la nature était la seule coupable de La difformité du sonneur de Notre-Dame, tandis que le masque de Gwynplaine était l'œuvre artistique de la cruauté humaine. Gwynplaine est moins un monstre qu'une monstruosité accomplie par des monstres.

Derrière ces prodiges, — le canon de la Claymore, la pieuvre des Douvres, le rire immuable de Gwynplaine, — qui saisissent l'imagination et menacent de remplir la mémoire au détriment du reste, il y a les âmes, des personnages et d'abord celle de Hvgo dont les meilleurs sont dotés. Hugo s'appelle Uisas, l'Ursus de l'Homme qui rit, quand il philosophe, 8fuan8 il cite Juvénal et Lactance, quand il s'occupe d'alchimie, quand il collectionne les singularités de& mœurs anglaises et les particularités des résidences de la haute aristocratie, depuis le palais du comte de Grantha\*i, nommé le labyrinthe des corridors, jusqu'à. l'hôtel éb duc de Devonshire où il 'y a un lion qui tourne le dos au palais du roi, en passant par le château du comte de Salisbury, où l'on voit le lit d'ùne comtesse de Salisbury, fait d'un bois, du Brésil qui est une panacée contre la morsure des serpents et qu'on appelle milhombres, ce qui veut dire mille hommes. Sur ce lit est écrit en lettres d'or : Hornii soit qui mal y peme. Vous reconnaissez Hugo à ce goût pernicieux pour tes anecdotes, les raretés, les étrangetés, toutes ces sauterelles du pittoresque qu'il capture avec délices. Mais vous le reconnaîtrez encore bien mieux dans le personnage de lord Linnœus Glancharlie, toujours de l'Homme qui rit.. Lord Glancharlie, contemporain de Cromwell, était

un des pairs d'Angleterre qui avaient accepté la république et qui n'acceptèrent pas la restauration. « il était « aisé au noble patricien de rentrer dans la Chambre « haute reconstituée... Mais, pendant que la nation « couvrait d'acclamations le roi,... il avait détourné la « tête de toute cette allégresse ; il s'était volontairement « exilé; pouvant être pair, il avait mieux aimé être « proscrit;... il avait vieilli dans la fidélité à la répu« blique morte. Aussi était-il couvert du ridicule qui « s'attache naturellement à cette sorte d'enfantillage. « Il s'était retiré en Suisse. Il habitait une espèce de « haute masure au bord du lac de Genève... Cet homme « était hors de son pays, presque hors de son siècle... « Quelques-uns riaient tout haut ; d'autres s'indignaient. « On comprend que les hommes sérieux fussent choqués « par une telle insolence d'isolement... Il est désa« gréable de voir les gens pratiquer l'obstination.., » C'est ce même lord Clancharlie qui, sans doute, avait écrit, dans un certain livre de satires intitulé Châtiments, cette strophe dont les hommes sérieux se montraient justement choqués :

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;

S'il en demeure dix, je serai le dixième ;

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Mais Hugo s'appelle aussi Gwynplaine lorsque, à la Chambre des Lords, nouveau lord, il s'adressa à ses pairs, attaque leurs privilèges, défend les droits sacrés et méconnus du peuple et leur résume son grand ouvrage les Misérables en cette phrase lapidaire : « J'ai ramassé dans la vaste diffusion des souffrances mon énorme plaidoirieéparse,» Vous pensez bien que le mal-

heureux Gwynplaine, hier bateleur, que la reine Anne vient de rétablir dans les biens et les honneurs des Claneharlie, ne s'écrierait jamais de lui-même, si Hugo n'avait pas pris sa forme et sa voix : « J'ai du vieux « sang républicain dans les veines... Ces rois, je les « exècre!... Qu'y a-t-il dans un roi? Un homme, un « faible et chétif sujet des besoins et des infirmités. « A quoi bon un roi? Cette royauté parasite, vous la « gavez. Ce ver de terre, vous le faites boa. Ce ténia, « vous le faites dragon... »

Si nous passons aux Travailleurs de la mer, Hugo s'y nomme Gilliatt ou du moins il chérit en Gilliatt quelques-uns de ses propres traits : Gilliatt ne va jamais au temple; Gilliatt achète des oiseaux pour les mettre en liberté; Gilliatt croit qu'il en est Je l'air comme de l'eau où des créatures, identiquement diaphanes et colorées, se confondent avec leur milieu ; il croit que l'air est habité par des transparences vivantes ; il croit que les rêves sont des préfigurations de réalités invisibles ; il croit au mystère; « il est sur la limite qui sépare le songeur du penseur ». Il y a en Gilliatt du visionnaire et du mage, et par conséquent du Victor Hugo. Il y en a même un peu, très peu, mais cependant un peu dans mess Lethierry qui, protestants ou catholiques, déteste indifféremment les hommes d'église. « Tout clergé lui déplaisait; il avait l'irrévérence révolutionnaire. » Hugo ne l'en blâme pas. Il regrette seulement que cet excellent homme ne distingue pas. « Il n'y a point de bonne haine en bloc. » D'ailleurs il le félicite de s'imaginer, contrairement aux prêches sur l'Enfer de tous les révérends, que Dieu est bon, et il apprécie ses fautes d'orthographe qui lui font écrire papauté pape oté.

Hugo apparait moins, chose curieuse, dans Quatre-

vingt-treize. Il n'est ni le marquis de Lantenac, ni le prêtre défroqué Cimourdain, ni le jeune Gauvain qu'il a fait à la ressemblance d'un Hoche ou d'un Marceau et qui leur ressemblerait encore davantage s'il pouvait ne pas guinder les personnages de son invention. Mais où on le retrouve, c'est dans la bibliothèque du château de là Tourgue, près des trois petits otages des Chouans, qui à eux trois n'ont pas neuf ans, deux petits garçons : René-Jean et Gros Alain et une petite fille toute blonde de vingt mois, Georgette. Ils étaient en haillons; mais les « haillons des enfants, c'est plein de lumière». Pendant que montent jusqu'à eux des bruits farouches de tambours, de chevaux, de sonneries militaires, de chaînes entre-heurtées, les petits s'amusent avec des insectes et tout ce qui leur tombe sous la main, jusqu'à ce que René-Jean, attiré par un grand livre posé sur un lutrin, dont il voyait d'en bas une belle gravure et la considérait « avec un regard d'amour terrible », escalade une chaise, commence à en arracher les pages et à les passer à son frère et à sa sœur qui les déchirent en menus morceaux et les distribuent par la fenêtre à tous les souffles de l'air. Ainsi périt un vieil in-quarto, honneur et curiosité de cette bibliothèque, l'Evangile selon saint Barthélemy, considéré, avec ses belles estampes, comme un exemplaire unique. C'est ce que Hugo appelle « le Massacre de Saint-Barthélemy » . Le chapitre qui nous le raconte est joli — et long. On a l'impression que Hugo l'a écrit, comme un assez grand nombre des pièces de l'Art d'être grand-père, en regardant jouer Georges et Jeanne. Il a bien noté les gestes des enfants, leurs mots, leur façon de s'amuser, leurs petits chagrins. Peut-être s'y attarde-t-il trop complaisamment, Mais enfin il est leur peintre le plus

optimiste, le plus natteur;et ses enfauts sont beaucoup plus vrais que ses amoureux qu'il fait souvent parler comme eux. Qui sait si les trois petits héros de Quatrevingt-treize ne seraient pas, en fin de compte, les plus vrais de tous les personnages de ses derniers romau?

Mettons simplement des personnages principaux, car Hugo prouve ordinairement une observation plus juste dans les portraits de ses personnages secondaires, particulièrement des coquins comme Clubin et Rantaiue. Les autres sont des symboles ou des caractères tout d'une pièce. Symbole, Gwynplaine : il le sait et il le crie lui-même. On se rappelle qu'il a été vendu aux Comprachicos par le roi Jaeques II qui voulait sans doute se venger de l'insolence républicaine du père. « CJe rire « qui est sur mon front, c'est un roi qui l'y a mis. Ce « rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut « dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce tQre « est un produit des tortures... Ah 1 vous me prenez « pour une exception! Je suis un symbole... Je repré« sente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. « L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait on l'a fait « au genre humain. On lui a déformé le droit, la juste tice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi « les yeux, les narines et les oreilles; comme à moi, « on lui a mis au cœur un cloaque de colère et de duu' te leur et sur la face un masque de contentement... « Mylords, je vous le dis, le peuple, c'est moi. » 04 no s'était jamais douté qUE\ Gwynplaine eût tant médité sur l'état social ni qu'il fut aussi éloquent. Mais avc!; les personnages symboliques on a de ces surprises. Désignés d'office à représenter quelque grande idée, ils sont toujours à la hauteur de la situation, même la

plus imprévue et la plus abrupte. Seulement, si l'idée ne nous passionne pas, son représentant ne nous intéresse en aucune façon; et si elle nous intéresse, nous en voulons à celui qui la représente de ne pas nous en montrer les actions et les réactions dans les autres affections de la vie.

Symbole aussi, Gilliatt, mais , moins accusé. On 11e sait d'où venait, Anglaise ou Française, la femme qui FiL élevé, peut-être sa mère. Elle vivait solitaire; elle est morte. Il vit solitaire dans une maison « visionnée ». Il a une petite aisance, et il possède une large et forte chaloupe ventrue appelée jadis panse hollandaise qu'il a gagnée à des régates. Il connaît la côte mieux que les oiseaux de mer. Comme il a des livres et qu'il ne va pas à la chapelle, on n'est pas bien sÍlr qu'il ne soit pas sorcier. Une odeur de sorcellerie flotte autour de lui. Cela lui vaut même des visites de paysans qui viennent lui parler de leurs maladies. « Au repos, il res« semblait à un dace de la colonne Trajane... Il avait « entre les yeux cette fière ride verticale de l'homme « hardi et persévérant... Mais le hâle l'avait fait presque « un nègre. On ne se mêle pas impunément à l'océan, « à la tempête, à la nuit; à trente ans, il en paraissait « quarante-cinq. Il avait le sombre masque du vent et « de 'la mer. » Il aime Déruchette depuis le jour de Noël où, marchant derrière elle sur la route de SaintSampson, il la vit, près d'un bouquet de chênes verts, se retourner, se baisser, écrire quelque chose avec son doigt sur la neige, puis se redresser, doubler le pas, se retourner encore, cette fois en riant, et disparaître. Quand il atteignit le bouquet de chênes, son regard tomba sur l'endroit où la jeune fille s'était arrêtée et il lut son nom tracé par elle dans la neige : Gilliatt.

Cette scène, la première du livre, est délicieuse. Mais nous ne saurons rien de plus sur Gilliatt, sinon qu'il accomplitun prodige en ramenant la machine delaDurande, que son incomparable énergie a été payée de la plus naturelle ingratitude, qu'il est allé au-devant du plus dur sacrifice et qu'ayant renoncé à tout il n'a pas voulu survivre à son renoncement. Il n'avait jamais adressé la parole à Déruchette avant de lui demander : « Vous épouseriez celui qui irait aux Douvres?... » Cependant depuis quatre ans il l'aimait; et le soir il allait souvent jouer de la flûte près dé sa demeure.

Émile Montégut, dans une étude d'ailleurs très admirative, reprochait à Hugo le mutisme de Gilliatt. Sur ces rochers Douvres où il lutte avec une sauvage opiniâtreté contre le froid, la faim, la solitude, l'hostilité des flots, la fureur de la tempête, toutes les puissances mauvaises, où il a dû se sentir effleuré du découragement et craindre de perdre cœur, pas un cri, pas une prière, pas un mot, pas même le nom de Déruchette ne franchit, comme dirait Homère, le rempart de ses dents. Nous entendons les conversations que se tient Robinson dans son île. Mais Gilliatt passe et repasse absorbé par son œuvre formidable sans un murmure, sans un soupir, sans le moindre -signe de faiblesse ou de tristesse. Pour ce signe, pour ce soupir, que ne donnerait-on point! Montégut ne comprend pas que le stoïque Gilliatt n'a rien à dire. Il n'a qu'à obéir à sa consigne qui est de se mettre au-dessus des préjugés et des superstitions de la foule, de triompher des forces de la nature et d'être un grand vaincu de l'amour. Il symbolise l'écrasement de la plus haute énergie par la fatalité du cœur. S'il n'était pas un homme-symbole, pensez-vous qu'il se ferait périr pour une jeune demoi-

selle qui ne lui a jamais parlé, qui ne l'a jamais aimé, au moment où la victoire qu'il a remportée sur les éléments doit lui gonfler l'àme et lui rendre la vie plus belle? Montégut jugeait que le suicide le diminuait. Nous aurions préféré un Gilliatt trouvant dans l'œuvre qu'il avait faite pour conquérir Déruchette la force de l'oublier. Mais alors Gilliatt plus vrai, — car un homme capable de son initiative et de son héroïque endurance ne se tue pas, — n'aurait pas représenté l'Avaya dont l'idée poursuivait Hugo.

Tous les personnages sont de conception ou, si l'on préfère, de fabrication cornélienne en ce sens qu'ils demeurent toujours libres et font étalage de leur volonté. La duchesse Josiane me paraît en être un des meilleurs exemples. C'était la première fois que Hugo mettait en scène, dans un roman ou dans une pièce de théâtre, une femme dangereuse et sensuelle. Josiane, fille bâtarde d'un roi, a vingt-trois ans, tout l'orgueil du, sang paternel, une beauté fraîche, robuste, des goûts intellectuels et le pédantisme des précieuses, de l'esprit, de l'aplomb, et, sans aucune sensibilité, des sens qui attendent et une imagination lascive. Elle doit épouser le fils naturel de lord Clanchardie qui ne lui déplaît pas, mais qui n'est pas plus pressé qu'elle, sinon d'abdiquer, du moins de restreindre sa liberté. La duchesse J.osiane s'ennuie. Rien ne peut la distraire, pas même les grands matches de boxe où elle se rend travestie en homme. Son fiancé, à bout de ressources, la conduit à Gwynplaine. Elle apparaît dans cette baraque foraine, cuirassée de pierreries, « les

« deux sourcils noircis à l'encre de Chine, et les bras, « les coudes, les épaules, le menton, le dessous des « narines, le dessus des paupières, le lambeau des « oreilles, la paume des mains, le bout des doigts, tou« chés avec le fard et ayant on ne sait quelle pointe « rouge et provocante. Et sur tout cela une implacable « volonté d'être belle. Elle l'était au point d'être « farouche. » GWYllplaiuo, bouleversé reçoit quelques jours après un mot ainsi conçu : « Tu es horrible et je « suis belle. Tu es histrion et je suis duchesse. le suis la « première et tu es le dernier. Je veux de toi. Je t'aime. « Viens. » Mais le lendemain Gwynplaine, reconnu fils légitime de lord Clancharlie, est transporté et laissé seul dans un des palais de son père, où précisément est descendue Josiane. Il en explore les méandres, le fouillis de chambres et de corridors, les richesses et les merveilles comme Gilliatt explorait l'architecture des Douvres; et comme Gilliatt pénétrant dans la caverne féerique de la pieuvre, il se trouve dane une salle octogone voûtée, sans fenêtres, éclairée d'un jour d'en haut, toute en marbre fleur de pêcher; au milieu, sous un baldaquin en marbre noir, d'une vasque taillée dans le même marbre montait un grêle jet d'eau tiède et odorante. Une toile d'argent diaphane séparait cette salle de bain d'une chambre à coucher qui était comme une grotte de miroirs ; et dans cette chambre, Josiane dormait à peine voilée. Elle se réveille, voit Gwynplaine, se jette à son cou. Puis elle le repousse, le regarde et s écrie : « Dans l'Inde, tu serais dieu. Est-ce que « tu es né avec ce rire épouvantable sur la face? Non, « n 'est-ce pas ? C'est sans doute une mutilation pénale. « J'espère bien que tu as commis quelque crime. Viens « dans mes bras... Je me sens dégradée près de toi;

(( quel bonheur! Déchoir repose... Il me fallait un « amour comme en ont les Médées et les Canidies... « Tu es ce que je voulais... Tu ne sais pas à quel point « je suis perverse... Ton approche fait sortir l'hydre de « moi, déesse... » C'est bien la pieuvre humaine, mais splendide et volontaire « dans un tourbillon de mots forcenés ».

Tout à coup une petite sonnerie vibre; un panneau s'ouvre; l'intérieur d'un tour apparait avec une lettre sur une assiette d'or. (Dans les palais et les châteaux d-e Hugo, les murs sont souvent à surprises.) Cette lettre, venue de la reine, lui annonce que le nommé Gwynplaine est maintenant lord Clan charlie et sera demain son mari. « Josiane relut le message de la « reine. Puis elle dit : — « Soit! » Et calme, montrant « du doigt à Gwynplaine la portière de la galerie par où « il était entré : — « Sortez! » dit-elle. Gwynplaine, « pétrifié, demeura immobile. Elle reprit, glaciale : — « Puisque vous êtes mon mari, sortez! » Gwynplaille, « sans parole, les yeux baissés comme un coupable, « ne bougeait pas. Elle ajouta : — « Vous n'avez pas <( le droit d'être ici. C'est la place de mon amant. »

Que l'obligation d'épouser Gwynplaine, aujourd'hui lord d'Angleterre, enlève à la perverse Josiane tout désir de lui, c'est ce qu'il y a de vraisemblable ou de vrai dans cette scène; mais rien n'est plus faux que le cynisme de cette Diane impudique, de cette « immaculée égrenée », de cette « vestale bacchante », car ce sont les noms dont elle se définit elle-même. Seulement jamais la fausseté psychologique n'a revêtu une pareille magnificence. « Mon cœur est de pierre, « a'écrie-t-elle, mais il ressemble à ces cailloux mysté« l'ieux que la mer roule au pied du rocher Huntly

« Nabb, à l'embouchure de la Thees, et dans lesquels, « si on les casse, on trouve un serpent. Ce serpent, c'est « mon amour. » Les grandes criminelles de Corneille n'étaient pas aussi fortes en curiosités d'histoire- naturelle, mais elles ne poussaient pas plus loin la franchise sur le mal qu'elles se proposaient de faire 1.

Tous les personnages de Quatre-vingt-treize relèvent de la même formule : l'ex-prêtre Cimourdain a passé de l'autel à la guillotine avec sa gravité d'officiant, inexorable par principe, fermé par son culte de la justice à toute pitié, par son amour du peuple à toute compréhension des âmes. Il hait la théocratie, l'aristocratie, la monarchie, le passé, le présent; il n'aime que l'avenir dont ses haines lui dessinent la figure « effrayante et magnifique -». Hugo le définit : un impeccable qui se croyait infaillible. « Pas de milieu, « dit-il, pour un prêtre dans la Révolution. Un prêtre « ne pouvait se donner à la prodigieuse aventure fla« grante que pour les motifs les plus bas ou les plus « hauts ; il fallait qu'il fût infâme ou qu'il fût sublime. » Voilà bien un de ses tranchants aphorismes. Les défroqués révolutionnaires n'ont souvent été ni l'un ni l'autre. Je n'en connais aucun qui ait été sublime, pas

1. Je rapprocherais volontiers cette scène de l'Homme qui rit, d'une psychologie si verbeuse et si voyante, de la page des Choses vues intitulée D'après Nature, où l'on dit que Hugo a peint un épisode des amours de l'actrice Alice Ozy avee le peintre chassériau (voir les Amours d'un poète de M. Louis BARTHOU), Cet épisode, que Hugo nous raconte comme s'il en avait été le témoin, tient tout entier dans le jeu de la cruelle fille qui s'amuse à provoquer par son impudeur la douleur jalouse de son amant jusqu'à le-faire s'évanouir et qui, lorsqu'il revient à lui, le traite de canaille et de sapajou avec une telle effusion de tendresse bourrue et de rudesse passionnée qu'il croit entendre un hymne. C'est à mon avis très supérieur à la scène de Josiane et de Gwynplaine. A rapprocher aussi, dans ce genre de psychologie sommaire et frénétique, les Deux trouvailles de Gallus du Théâtre en liberté et particulièrement la seconde ; Esca.

même Cimourdain, à moins qu'on n'accorde de la sublimité au couperet suspendu sur les têtes 1. Le marquis de Lantenac a la même intransigeance, la même implacabilité, mais, étant vieille France, avec de l 'esprit, et, malgré son grand âge, avec des articulations plus souples. Quant à Gauvain, neveu du marquis, ancien élève du prêtre, il voit l'absolu humain au-dessus de l'absolu révolutionnaire ; en d'autres termes, il met les devoirs de l'humanité au-dessus des intérêts immédiats de la Révolution ; et nous connaissons le résulat de ses délibérations intérieures avant même qu'il s'y soit engagé. Cependant les Cimourdain et les Lantenac ont parfois des revirements soudains encore plus inattendus qu'inexplicables, car on les explique par le désir de nous étonner. Cimourdain, qui a derrière lui quatre mille assiégeants et devant, dix-neuf assiégés, propose à ceux-ci de se rendre et leur offre sa tête s ils consentent à livrer Lantenac. La proposition est repoussée par les Chouans. Ce soudain appétit de martyre nous stupéfie chez « l'effrayant homme juste ». D'autre part, rien, dans l'inflexibilité du marquis et dans son réalisme de chef qui sacrifierait tout à l'intérêt supérieur de son parti, ne nous permettait de prévoir un acte aussi désastreux pour sa cause, et aussi sentimental que le sauvetage des trois enfants. Ces revirements ne nous surprennent pas de gens qui appartiennent à la famille des Hernani et des Burgraves.

Mais Hugo excelle partout à combiner et à préparer les grands effets de théâtre. Il s'empare de la curiosité

1. Comme toujours le portrait physique est très beau : « Gimourdain avait une façon de parler brusque, passionnée et solennelle, la voix brève, l'accent péremptoire, la bouche triste et amère, 1 'œil ' clair et profond, et sur tout le visage on ne sait quel air indigné. »

du lecteur, la tient en suspens, la lance sur une fausse piste, la ramène pour la désorienter encore, et tout à coup la satisfait en la surexcitant. Une de ses scènes dramatiques les plus impressionnantes est celle où

Gwynplaine apprend son incroyable fortune. Le pauvre bateleur a été arrêté par l'officier de justice qui vous touche de sa masse et que vous devez suivre sans lui poser de question, sous peine d'être pendu. Prise de eorps silencieuse! On arrive devant une lourde porte de prison. Elle s'ouvre et se ferme derrière lui. Le petit cortège avance dans un sombre couloir qui se rétrécit, dont la voûte s'abaisse et dont le mur suinte.

Il parvient à une cave ronde, vaste, un fond de puits cyclopéen éclairé d'une lanterne rouge. Là, un homme nu, couché sur le dos, les yeux fermés, le torse disparaissant sous un informe monceau de pierres, râle. A c oté, entre deux hommes vêtus de longs suaires noirs, dans un fauteuil est assis un vieillard enveloppé d'une robe rouge, blême, immobile, le shérif tenant à la main, selon le privilège de tout juge royal et municipal, un bouquet de Heurs. C'est ici un bouquet de roses.

Il fait approcher Gwynplaine et s'adressant au patient qui agonise sous la torture des pierres écrasantes; il le supplie de renoncer à son silence. « Dis si tu

« reconnais cet homme! » « Le supplicié vit Gwyn« plaine... Il tressaillit autant que l'on peut tressaillir « quand on a une montagne sur la poitrine, et il cria : « C'est lui! oui! c'est lui:... » — « Greffier, écrivez, »dit « le shériff. GWYllplairw, quoique terrifié, avait fait jus« qu'à ce moment-là à peu près bonne contenance. Le cri

« du patient : C est lui! le bouleversa. Ce Greffier, éçri« irez, le glaça... Frémissant, éffaré, éperdu, il jeta au « hasard les premiers cris qui lui vinrent et toutes ces

« paroles de l'angoisse qui ont l'air de projectiles in« sensés : f Ce n'est pas vrai. Ce n'est paa moi. Je ne « connais pas cet homme. Il ne peut pas me recon« naître puisque je neleconnais pas... Monsieur le juge, i ayez compassion d'un homme qui n'a rien fait « et qui est sans protection et sans défense. Vous avez «---devant vous un pauvre saltimbanque. » — « J'ai « devant moi, dit le shériff, lord Firmin Clancharlie, « baron Clancharlie et HUüterville, marquis de Corleone « en Sicile, pair d'Angleterre. » Et se levant et mon« trant son fauteuil à .Gwynplaine, le shériff ajouta : « Mylord, que votre seigneurie daigne s'asseoir. » Vous concevez la surprise de Grwynplaine ; mais vous concevez aussi la nôtre, car. nous n'en savions pas plus long que lui; nous croyions comme lui à une affreuse méprise de la justice. Nous ignorions que le patient, désigné sur Ieî papier des- Comprachieos, était l'homme qui avait défiguré l'enfant de lord Clanchatlie et du reste le seul capable de pratiquer cette opération. Depuis des années il était retenu èn prison. On avait donc mis facilement la main sur lui. Comme il avait refusé de répondre, o-n l'avait soumis à la torture et enfin confron1é avec wa victime que, du même coup, on identifiait. Il faut avouer que peu de romanciers machinent d'awsiM beaux coups de théâtre.

Enfin, de chaque roman Hugo avait l'ambition de faire le miroir de tout un monde. Quatre-vingt-treize, c'est la Révolution et le choc effroyable des deux France ; r Homme qui rit, c'est FAngleterre du xvn-" siècle ; im Travailleurs de la mer, c'est la vie de l'Océan. On

saura gré à l'auteur de Quatre-vingt-treizs, dans un livre où la Convention est traitée de « grande cime » de « sommet » d' « Himalaya », de « point culminant de l'histoire » qui ne peut être contemplé que par les aigles, d'avoir donné au royaliste un plus beau rôle qu'au conventionnel, de n'avoir point fermé les yeux sur les tares des plus fameux révolutionnaires et de s'être montré d'une impartialité inespérée. Quant à.la vérité des paysages et des mœurs, les Chouans de Balzac me semblent très supérieurs. Hugo a idéalisé les Bleus et embelli la chouannerie.

Les Anglais prétendent que, dans f Homme qui rit, il n'a rien compris à l'Angleterre -du xvue siècle ni même, d'une façon générale, à l'Angleterre. Il n'est pas difficile, en effet, d'y relever des exagérations, des généralisations insoutenables, des déformations -de la réalité sous une végétation parasite d'ornements pittoresques et de détails singuliers. Il en est cependant de ce livre comme de ses drames et de ses poèmes : il a su y créer une certaine atmosphère historique. Son Angleterre n'est pas celle de r Histoire de Macaulay. Mais^ si Gwynplaine n'est pas plus anglais que Ruy Blas n'était espagnol, si Ursus est l'éternel bavard philosophe -et encyclopédique que nous rencontrons malheureusement dans tous ses romans, Hugo n'aurait point placé en France sa duchesse Josiane qui, tout artificielle qu'elle soit, n'en a pas moins la violence insolente des Anglo-Saxonnes émancipées. Le fiancé de cette duchesse, qui aime à courir les quartiers populaires déguisé en matelot sous le nom de Tom-Tim-Jack, ne détonne pas à. la cour d'Angleterre. Le match de boxe est un admirable tableau des amusements britanniques où les grandes dames ne dédaignent point de

paraître. Et surtout, il me semble que Hugo a très bien noté « la démolition insensible qui pulvérise et désagrège perpétuellement les lois et les coutumes anglaises », comme il a très bien marqué, çà et là, la bizarrerie et l'illogisme de ces coutumes et de ces lois. Son réquisitoire contre l'aristocratie anglaise n'est malheureusement qu'une charge. Là, ce n'est plus l'observateur qui parle, c'est le démocrate déchaîné. Et puis il assombrit tout, et, dans une analyse morale et sociale qui exige de la légèreté de main, tout ce qu'il touche devient rigide.

Ah I qu'il est plus à l'aise sur l'ourque des Comprachicos que les flots démontés vont engloutir ou sur les rochers Douvres ! Il lui faut la vie terriblement silencieuse ou tumultueuse des énormités, le chuchotement préalable des ouragans, les tourmentes boréales, les noires tempêtes de neige, la ruée des vents, « cette masse de titans que nous appelons les souffles, « l'immense canaille de l'ombre. » Ses images semblent jaillir de profondeurs inexplorées ou nous saisissent par leur crudité familière. Voici un navire en perdition. « Le pont avait les convulsions d'un diaphragme qui « cherche à vomir; on eût dit qu'il faisait effort pour « rejeter les passagers. » La tempête qui éclate sur les Douvres, et qui remplit tout un livre du roman, ses menaces d'abord, sa mobilisation des vents, sa déclaration de guerre, ses péripéties, son dénouement, toute son histoire, j'allais dire son épopée, mieux encore, son apocalypse, est certainement un des phénomènes les plus merveilleux non seulement de notre littérature, mais du génie littéraire. C'est là que Hugo demeure incontestablement seigneur et maître. Personne ne l'a détrôné du sombre et splendide écueil d'où

il contemple, étudie, peint, imagine ou transfigure la vie multiple des flots et des vents. Il est leur grand romancier. Ils avaient raison, ceux qui lui écrivaient à cette simple adresse : Victor Hugo, Océan.

VICTOR HUGO

Par Léopold Flameng en 1872.

DE L'ANNÉE TERRIBLE A L'ANNÉE FATALE

Les Châtiments avaient été le premier de ses livres de vers publiés en exil, les Chansons des Rues et des Bois en furent le dernier. On ne s'attendait pas, bien que les Contemplations eussent pu les faire pressentir, à cette débauche de galanteries et de gauloiseries lyriques, à toutes ces culbutes dans la verdure et la rosée de Nymphes. et de. grisettes, d'amoùreux et d'Amours. Le grand arc d'Apollon vengeur s'était rapetissé en arc de Cupidon. Booz prenait les roses à témoin de sa bonne fortune et chantait Larifla! Les sourcils graves se froncèrent. On crut voir passer « sous le manteau traînant d'Olympio le pied de bouc du satyre ». Les admirateurs du poète furent un instant interloqués.

Veuillot, lui, fut ravi. S'il m'est arrivé de citer plusieurs fois Veuillot, c'est que, depuis 1840, parmi les adversaires et les critiques de Victor Hugo, il est le seul, avec Barbey d'Aurevilly peut-être, qui fasse figure, le seul dont les coups portent, car il savait les donner et les Chdtiments avaient insulté sa mère. Ses éloges de quelques poèmes des Contemplations et de la première partie des Misérables en acquièrent plus

de valeur. Mais je doute que celui des Chansons des Rues et des Bois ait été de nature a réjouir le poète. « Les Chansons, dit-il, sœurs ressemblantes des Chdtiments, et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d 'une netteté, d un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles. C est de la chair vivante et ferme, qui bondit de la seule vigueur des muscles et palpite de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française. J'en loue, aussi, dans une certaine mesure, l'inspiration... Elle est un châtiment et d'autant plus terrible que l'auteur n'en sait absolument rien. M. Hugo est né en 1802, ce qui le mène aux environs du point de maturité où se trouvaient les deux vieillards qui s'introduisaient près de Suzanne... »

Mais Émile Montégut, dans la Revue des Deux Mondes, prenait ingénieusement la défense des Chansons. « J'oserais affirmer, dit-il, qu'on calomnie l auteur lorsqu on attribue ses nouvelles poésies à un accès de cette sensualité maladive qui sévit quelquefois, aux approches de l'âge austère même chez les personnes dont la vie fut toujours la plus prudente et la mieux réglée. » Si le poète, selon lui, s'était diverti à ces sujets scabreux, c'est qu'il ne voulait pas qu'on put dire qu'une seule corde de la lyre lui ait échappé. Le libertinage ailé d'Horace avait le droit de figurer dans son œuvre aussi bien que les nobles inspirations de Virgile. Pourquoi ces deux grands poètes ne se compléteraient-ils pas l'un par l'autre en lui? Et puis, comme artiste, il n était

pas fâché de surprendre le public, de lui apporter, dans ces Folatries et ces Gaietés, moins vives encore que celles de Ronsard, un contraste saisissant aux fanfares héroïques de la Légende des Siècles et aux sombres tableaux des Misérables. Évidemment, ce thème de la sensualité était court et mettait le poète en danger de tomber rapidement dans la monotonie ; mais il l'avait choisi pour nous montrer que la virtuosité de son génie en égalait la diversité. Il n'y pensait pas hier ; il l'abandonnerait demain.

Je ne partage en aucune façon l'opinion de Montégut. Les Chansons des Rues et des Bois ne sont ni un caprice passager ni le calcul d'une ambition littéraire qui prétend s'annexer un genre de plus et, par exemple, surpasser Béranger dans la chanson gauloise comme elle avait surpassé Eugène Sue dans le roman-feuilleton. Veuillot me paraît avoir vu beaucoup plus juste quand il a rapproché les Chansons des Châtiments. Les deux livres partent en effet du même tempérament, non pas grossier, mais ardent et que les années et la vie d'exil semblent avoir plus fortifié qu'assagi. 1 Tenons compte aussi du moment où il a commencé ce nouveau recueil. Il sortait du surmenage qu'il s'était imposé pour achever la première série de la Légende des Siècles et qu 'il avait payé d 'un anthrax. On lui avait ordonné un changement d'air. Il alla se rétablir dans l'île de Serk dont la ceinture de. rocs sauvagement sculptés abrite des bois, des prairies, un décor charmant de bucoliques. Ce fut la qu 'il se sentit renaître. Mais entre les vieillards de Suzanne et lui il y a toute la différence

1. Les Goncourt écrivaient en 1869 : « Hugo a une force, une très grande force fouettée, surexcitée,.. la force d'un homme marchant toujours dans le vent et prenant deux bains de mer par jour. »

qui sépare un vieux marcheur hypocrite d'Anacréon, d'un Anacréon robuste chez qui se mélangeraient savoureusement nos deux tendances nationales, la gauloiserie et la préciosité, enfin d'un Anacréon qui arriverait au rendez-vous de Jeanne ou de Néère monté sur Pégase ou sur un cheval de l'Apocalypse. Quoi qu'en dise Veuillot, dont je comprends fort bien l'ironique âpreté, le livre est sain et le début comme la fin n'en manque pas de grandeur. Le poète est descendu de sa monture, du grand cheval de gloire.

Je l'avais saisi par la bride;

Je tirais, les poings dans les nœuds,

Ayant dans les sourcils la ride De cet effort vertigineux...

Je le tirais vers la prairie Où l'aube, qui vient s'y poser,

Fait naître l'églogue attendrie Entre le rire et le baiser...

Il voulait retourner au gouffre :

Il reculait prodigieux,

Ayant dans ses naseaux le soufre Et l'âme du monde en ses yeux...

Moi, sans quitter la plate-longe,

Sans le lâcher, je lui montrais Le pré charmant, couleur de songe,

Où le vers rit sous l'antre frais...

— Que fais-tu là? me dit Virgile.

Et je répondis, tout couvert De l'écume du monstre agile :

— Maître, je mets Pégase au vert.

Ce n'est pas une entrée banale dans l'épicurisme. D'ailleurs, dès ses premiers pas, il y retrouve ou croit ou veut y retrouver ses grands devanciers, Orphée, Eschyle,

Plaute, Virgile, le vieux Dante, André Chénier. Chez les Anciens, il est vrai, le temps a revètu de prestige le nom de leurs amours et celui des coins de terre où ils ont aimé. Mais les clamydes étaient des jupons ; Chloé, Lalagée, Lesbie, Lydie, Néère, Glycère se nomment aujourd'hui Madelon, Marton, Jeanneton, Annette et Rose.

Les plus beaux noms de la Sicile Et de la Grèce ne font pas Que l'âne au fouet soit plus docile,

Que l'amour fuie à moins grands pas.

Les fleurs sont à Sèvre aussi fratches Que sur l'Hybla, cher au sylvain ;

Montreuil mérite, avec ses pêches,

La garde du dragon divin...

Ça, que le bourgeois fraternise Avec les satyres cornus 1

Amis, le corset de Denise,

Vaut la ceinture de Vénus.

La nature est partout et toujours la mème. Les mêmes rayons font l'aube d'Ivry et l'aube d'Athènes. Les Auteuils sont des Tempés. Ronsard l'avait déjà dit, et que sa forêt de Gastine valait celle d'Erymanthe. Ronsard, il est vrai, se plaisait à élever l'objet de sa tendresse ou de son désir au rang des déesses; Hugo s amuse plus souvent à ramener les nymphes et les dryades au rang des belles filles qui passent en chantant traderidera. La nature les a pétries toutes pareilles; l'amour seul en a divinisé quelques-unes. Avis à celles qui seraient ambitieuses de divinité. Chez Ronsard, qui garde toujours, même au plus fort de ses gaillardises, le sentiment de la beauté antique, la volupté se rehausse de mélancolie épicurienne. Hugo, comme un

homme revenu à la santé, écarte pour une fois les images qui pourraient l'assombrir. Il semble, dans ce livre unique, avoir conjuré le spectre de la mort; et, nouvel Orphée, sa sensualité joviale entraîne avec elle tout le paysage aux bacchanales de l ombre et aux noces de la nuit. Ce thème de la nature amoureuse, charmée que l'amour mène ses jeux sous les chênes, sur les gazons, au bord des fontaines, est un de ceux dont Hugo ne se fatigue pas.

La campagne est caressante Au frais amour ébloui;

L'arbre est gai pourvu qu'il sente Que Jeanne va dire oui...

L'ode court dans les rosées;

Tout chante; et dans les torrents Les idylles déchaussées Baignent leurs pieds transparents.

La fauvette et la sirène Chantent des chants alternés Dans l'immense ombre sereine Qui dit aux âmes : « Venez!....

Viens; qu'en son nid qui verdoie Le moineau bohémien Soit jaloux de voir ma joie Et ton cœur si près du mien...

Le poète a certainement abusé des variations sur ce motif; nous finissons par trouver fastidieux les chardonnerets qui font des folies et les roses qui en disent et la joie du hallier, « sous l'œil serein de Jéhovah », — du Jévohah des braves gens, sans doute, — quand un papillon déniaise une violette. Je ne goûte pas beaucoup plus ces longues pièces comme l'Eglise où le poète, avec des renouvellements d'ingéniosité, peint

les fleurs, les plantes, les bêtes en petits singes de l'homme, en menues caricatures de notre vie. L'aubépine et l'ortie ont bâti l'église; un lis près de la porte tient les fonts baptismaux ; un cloporte seul sous une pierre songe comme Jean à Pathmos. On marie un œillet nommé Cydalise avec un chou nommé Jacquot.

Un beau papillon dans sa chape Officiait superbement ;

Une rose riait sous cape Avec un frelon son amant...

Un bon crapaud faisait la lippe Près d'un champignon malfaisant.

La chaire était une tulipe Qu'illuminait un ver luisant.

Ces deux strophes exquises pourraient être de Henri Heine : mais non toute la- pièce. Il se serait arrêté, il n'aurait pas eu cette insistance : sa fantaisie est libre, légère, ailée ; elle se pose et s'envole ; bien qu'il la dirige, elle semble n'obéir qu'à un souffle de l'air. La fantaisie de Hugo a les feux du diamant, mais elle en a aussi la dureté. C'est une œuvre d'orfèvre : du moins, elle nous produit cette impression, que contredit cependant sa prodigieuse abondance. Comparons-la plutôt à une merveilleuse jonglerie. Le poète jongle avec ses rimes et ses rythmes comme avec des boules brillantes ou des couteaux curieusement ciselés. Le mage des Contemplations est devenu un prestidigitateur ou, si vous aimez mieux, un magicien. Mais il redevient naturel et grand poète quand il rencontre l'inspiration de la chanson populaire, de cette chanson qui semble porter en elle sa musique ;

Je ne me mets pas en peine Du clocher ni du beffroi;

Je ne sais rien de la reine Et je ne sais rien du roi ;

J'ignore, je le confesse,

Si le seigneur est hautain,

Si le curé dit la messe En grec ou bien en latin.

S'il faut qu'on pleure ou qu'on danse Si les nids jasent entre eux;

Mais sais-tu ce que je pense?

C'est que je suis amoureux.

Sais-tu, Jeanne, à quoi je rêve?

C'est au mouvement d'oiseau De ton pied blanc qui se lève Quand tu passes le ruisseau...

Il redevient grand poète, quand, au lieu de mignar- der la nature, il en traduit la beauté des spectacles unie à celle de nos efforts ; quand il nous montre, dans la plaine immense, l'ombre du crépuscule élargissant jusqu'aux étoiles le geste auguste du semeur; ou encore quand il écrit :

Tout en soupirant comme Horace,

Je vois ramper dans le champ noir Avec des reflets de cuirasse,

Les grands socs qu'on traîne le soir.

J'habite avec l'arbre et la plante ;

Je ne suis jamais fatigué De regarder la marche lente Des vaches qui passent le gué.

Il redevient encore grand poète lorsque, dans le Souvenir des Vieilles Guerres, sa petite strophe de quatre vers octosyllabiques rend d'aussi beaux sons épiques

que ses grands alexandrins. Nos soldats se battaient en Navarre. Leur capitaine, une barbe grise, est tué du coup de fusil d'un abbé. L'abbé est pris; mais on vit que le mort voulait lui faire grâce et on le chassa du pied. Puis on enterra le capitaine.

Il avait sans doute à Marine Quelques bons vieux amours tremblants;

Nous trouvâmes sur sa poitrine Une boucle de cheveux blancs.

Maintenant le bataillon a repris sa marche, à la brune dans la montagne :

Nous tenions tous nos armes prêtes A cause des pièges du soir.

Le croissant brillait sur nos têtes.

Et nous, pensifs, nous croyions voir,

Tout en cheminant dans la plaine Vers Pampelune et Teruel,

Le hausse-col du capitaine Qui reparaissait dans le ciel.

Le poète ne me décrit pas le paysage : je le vois comme dans une eau-forte. Il n'a pas sollicité mon émotion : je me sens ému du trépas de ce vieil homme comme si je l'avais connu. Quelques traits suffisent : je n'oublierai jamais ce défilé du bataillon dans un pays montagneux et peu sûr, sous un croissant de lune, avec le souvenir de son capitaine, qui remplissait le ciel et l'ombre.

Enfin nous aimons le poète quand, abandonné à sa verve, il rajeunit la tradition des poètes burlesques du temps de Louis XIII et par la vertu de son lyrisme la transfigure. Je ne crois pas plus qu'il se soit mis en scène dans les Choses écrites à Créteil que dans le joli

tableautin du dix-huitième siècle intitulé : Duel en juin. Dans le Duel, il reconnaît aux mains d'un insolent marquis un ruban tombé du jarret de sa belle, « ce diminutif adorable de la ceinture de Vénus. j) Il le lui arrache. Le marquis s'emporte.

Il se dressa tout en courroux,

Et moi, je pris ma mine altière.

— Je suis marquis, dit-il, et vous?

— Chevalier de la Jarretière.

— Soyez deux. — J'aurai mon témoin.

— Je vous tue et je vous tiens quitte.

— Où çà? — Là, dans ce tas de foin.

— Vous en déjeunerez ensuite.

C'est pourquoi demain, réveillés,

Les faunes, au bruit des rapières,

Derrière les buissons mouillés Ouvriront leurs vagues paupières.

Voilà ce que n'avaient jamais trouvé ni les Théophile, ni les Scarron, ni les Saint-Amant ; et voici, dans la franche gauloiserie, ce que. ne nous ont jamais donné ni Béranger ni ses imitàteurs ou ses suiveurs.

Sachez qu'hier de ma lucarne,

J'ai vu, j'ai couvert de clins d'yeux Une fille qui, dans la Marne,

Lavait des torchons radieux.

Ces torchons radieux firent pousser les hauts cris, comme s'il était interdit, sous peine d'immoralité, à une pièce de toile nommée torchon de renvoyer des rayons de lumière.

Près d'un vieux pont, dans les saulées.

Elle lavait, allait, venait :

L'aube et la brise étaient mêlées A-la grâce de son bQnnet..,

Des cupidons, fraîche couvée,

Me montraient son pied fait au tour ;

Sa jupe semblait relevée Par le petit doigt de l'amour...

Je quittai ma chambre d'auberge,

En souriant comme un bandit;

Et je descendis sur la berge Qu'une herbe, glissante, verdit.

Je pris un air incendiaire,

Je m'adossai contre un pilier,

Et je lui dis .« - 0 lavandière !

(Blanchisseuse étant familier...) '

Nous devinons, moins la gaieté fringante des vers, le discours qu'il lui tient. On n'entendit plus le bruit vertueux du battoir.

Je m'arrête. L'idylle est douce Mais ne veut pas, je vous le dis,

Qu'au delà du baiser on pousse La peinture du paradis.

Le lendemain, notre conquérant interroge un merle bavard qui se tenait sur une patte, l'air farce. « Je criai : « Sais-tu pourquoi je suis fier? »

Il dit, gardant sa posture,

Semblable au diàble boiteux :

« C'est pour la même aventure Dont Gros-Guillaume est honteux. »

Les pièces de ce genre, qui abondent dans la première partie du livre, Jeunesse, ont encore plus scandalisé, je crois, par les bizarreries que le poète s'est permises, par les à peu près et les calembours qu'il y a semés. Songez qu'il a osé écrire qu'au temps des patriarches les anges leur apportaient à manger et qu'on entendait, dès l'aurore, Dieu dire : « As-tu déjeuné

Jacob? » Lui, il a entendu dans la prairie le mouton qui disait : « Notre Père, que votre sainfoin soit béni ! » Et la vue d'un oiseau buvant une petite goutte d'eau brillante dans la feuille d'un arum lui a rappelé « que la plus belle feuille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ». Admettons que ces plaisanteries soient plus dignes d'un livret de revuiste que de l'ode d'un poète lyrique. Aristophane n'en a pas toujours eu d'un goût plus délicat; et il ne faut pas oublier qu'elles se sauvent chez Hugo par la verve pittoresque qui les amène, par la grâce imprévue de l'image qui les suit.

Nous en accepterions beaucoup d'autres semblables pour ne pas avoir à lire les imprécations du vieux chêne, le chêne du parc détruit, contre les rois et les prêtres, et, dans la seconde partie, qui répond si mal à son titre Sagesse, une abominable diatribe sur le Grand siècle1 ; la profession de foi pacifiste d'un ivrogne lyrique du nom de Jean Sévère, le Vrai dans le vin, où la pure anarchie pourrait s'abreuver à longs traits ; et toute une dégringolade de strophes aux couleurs de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité, qui ont mis la grande ode des Mages en petites chansons

1. Ce siècle a la forme d'un monstrueux char...

Sur sa double roue Le grand char descend, L'une est dans la boue, L'autre est dans le sang... Comme un geai dans l'arbre, Le roi s'y tient fier ;

Son cœur est de marbre, Son ventre est de chair...

Il règne et végète Effrayant zéro

Sur qui se projette

L'ombre du bourreau...

Il semble que ses plus belles qualités aient quitté le poète, jusqu'à son sens toujours si juste de la convenance du rythme. Ces stupides petits vers pourraient se danser.

et qui semblent tomber d'une école primaire supérieure pour nous avertir que la misère est morte, que la guerre est vaincue et que « Dieu fait par l'homme sur la terre ce qu'il fait par l'ange dans les cieux », — ce qui ne nous rassure pas quant à l'ordre des cieux. Il est temps que le cheval ailé reprenne son vol, quadrupède de l'infini, aventurier du vertige et, de ses quatre pieds terribles, menace le ciel noir de la nuit d'une éclaboussure d'étoiles. Adieu, Suzon! Adieu Néère! Adieu l'eau vive où « elles trempent leurs pieds dans le cresson » ! Adieu le pré où le poète avait pour merveille et pour joie de voir « trembler au poids d'une abeille un brin de lavande en fleur » ! Il est reparti pardessus les gouffres vers les cimes et les astres.

J'ai insisté sur les Chansons des Rues et des Bois, — dont le titre est charmant, mais inexact, car ce sont surtout les Chansons des Prés et des Bois, — parce qu'avec les Châtiments c'est, me semble-t-il, le recueil où Ilugo a le mieux exprimé certains côtés de sa nature, sa forte vitalité, son amour de la femme, son goût des beaux fruits à mordre sous de précieuses arabesques. Littérairement, il est possible que les Émaux et Camées de Théophile Gautier l'aient incité, lui si fertile et si divers en rythmes, à composer tout un livre dans les mêmes strophes. Mais la richesse de son vocabulaire et ses tons plaisamment heurtés, la joyeuse opulence des rimes, ce réalisme pimpant et gai dont les racines cependant plongent dans une eau sombro « où rampe un esprit sous les joncs », et ces coups d'ailes en pleine lumière, ce petit vers qui, comme le démon des légendes, peut entrer dans une noisette et tout à coup remplir le porche d'une cathédrale, toutes ces qualités, — que reproduit, du moins

pour quelques-unes, le Thédtre en liberté, — ont très vivement influé sur les poètes du Parnasse, de Théodore de Banville à Catulle Mendès et à Glatigny et sur les néo-romantiques de Richepin à Rostand. Hugo a créé un nouveau genre et nous en a offert un modèle jusqu'ici insurpassé. 11 est seulement fâcheux qu'on ne puisse plus jouir longtemps de son imagination féerique sans que le sectaire utopiste reparaisse. Il faut s'y résigner.

L'exil ne l'avait pas changé, mais avait exaspéré ses défauts et ses contradictions, et la solitude avait achevé de fausser son jugement. Il était pris entre son tempérament qui était d'un violent et d'un autoritaire et son idée de résoudre toutes les difficultés sociales par la douceur, la bonté, l'amour et les baisers Lamourette. Chez lui, dans sa maison, sur ses enfants, il faisait régner une stricte discipline, une contrainte qui leur paraissait étouffante. Il avait soumis pendant des années Juliette Drouet à 'une sorte de séquestration purificatrice. Mais, dès qu'il avait le pied dehors et qu'il songeait au sort de la France et de l'Europe et du monde, ce tyran domestique avait l'anarchie tendre.

Ses contradictions politiques ne sont pas moins fortes que ses contradictions philosophiques. En 1852 il lance une Lettre au peuple où il lui rappelle que, Louis Bonaparte étant hors la loi, hors l'humanité, le citoyen, devant le plébiscite, n'a qu'une chose à faire : charger son fusil et attendre l'heure. Je pense que, si Hugo lui donne ce conseil impérieux, ce n'est pas pour qu'il tire sa poudre aux moineaux. Mais voici que les proscrits démasquent parmi eux un espion qui leur était affecté par la police de M. Bonaparte. Ils s'apprè-

tent à le juger et à le châtier comme il convient. Hugo s'oppose à ce qu'on touche au eoquin, ne fÚt-ce que pour le fouiller. « Il y a, dit-il, deux êtres en cet homme, un mouchard et un homme : le mouchard est infâme; l'homme est sacré... Le garder à vue, c'est attenter à sa liberté; le fouiller, c'est toucher à sa personne. » Comme je suis bien sûr qu'il n'y a là aucun sublime, c'est simplement ridicule.

Hugo s'était de tout temps élevé contre la 'peine' de mort. La répulsion qu'elle lui inspirait n'était pas seulement chez lui affaire de sentiment ou de raison : son imagination lui représentait avec une telle intensité les apprêts du supplice et le supplice qu'il ne pouvait en supporter l'horreur. Nous avons vu dans le Dernier jour dun condamné et à la fin du poème Melancholia sa dramatique hantise de la guillotine. En Angleterre, l'idée de la corde nouée au cou du patient, de la trappe qui s'ouvre sous ses pieds, de la face qui devient bleue sous le voile du gibet, des yeux sanglants qui sortent brusquement de leurs orbites, lui était aussi intolérable et révoltait toute sa chair. A Guernesey, un certain John Charles Tapner, buveur et débauché, qui vivait avec les deux soeurs, maridel'une, amantde l'autre, est entré de nuit chez une femme, l'a tuée, l'a volée, puis a mis le feu au cadavre et à la maison. On l'a condamné à mort. Hugo s'agite. Il invoque l'inviolabilité de la personne humaine, car « les principes ne prouvent jamais mieux leur grandeur et leur beauté que lorsqu'ils défendent ceux-là mêmes que la pitié ne défend plus. » Il s'adresse aux habitants, et obtient de quelques uns qu'ils signent une adresse à la reine. Il va dans son plaidoyer pour Tapner jusqu'à se comparer à lui. On ne le croirait pas; je cite : « Cet homme et moi,

« n'avons-nous pas des souffrances qui se ressemblent? « Ne tendons-nous pas chacun les bras à ce qui nous « échappe? Moi banni, lui condamné, ne nous tournons« nous pas chacun vers notre lumière, lui vers la vie, « moi vers la patrie? » Tapner est pendu. Dans un pays où la peine de mort existait Tapner avait mérité deux fois d'être pendu. On l'entendit qui disait en marchant à la potence : « Pourquoi ne me laisse-t-on pas le temps de me repentir? » Il avait le repentir tardif et lent. Hugo est convaincu que l'artisan de ce meurtre légal est Napoléon III. En effet, deux jours avant l'exécution, l'ambassadeur de France a rendu visite au secrétaire d'État de l'Intérieur lord Palmerston, et on suppose que par lui Bonaparte a fait savoir au gouvernement anglais qu'il serait fort contrarié si ce gouvernement, en grâciant l'incendiaire assassin, semblait donner raison au proscrit. Aussitôt Hugo écrit une lettre à lord Palmerston où il le traite de haut en bas et où il l'engage à transmettre le récit de l'exécution à l'hôte des Tuileries, « cet aigle à gibets ». D'ailleurs, si Tapner avait tué trois cents femmes et quelques centaines de vieillards et d'enfants ; si, au lieu de forcer une porte, il avait crocheté un serment; si, au lieu de brûler une maison, il avait mitraillé une ville ; si, au lieu de dérober quelques shillings, il avait volé vingt-cinq millions, Tapner aurait aujourd'hui un ambassadeur à Londres t.

On ne s'étonnera pas qu'un esprit capable de ces égarements ait naturellement couru à l'utopie politique et sociale. En 1847 deux Anglo-Saxons avaient fondé à

1. Il ne s'en tint pas là. Nous lisons, dans Choses Vues, le récit d'une sorte de pèlerinage qu'il fit a la cellule, à l'échafaud et à la tombe de Tapner. Il acheta au plâtrier, qui l'avait moulée, la tête du pendu dont le masque était colorié en rose; et il mit dans son portefeuille une poignée d'herbe arrachée à sa fosse.

Londres la Société des Amis de la Paix. Deux ans plus tard, cette Société tint son troisième Congrès à Paris avec environ cinq eents membres. Hugo s'était activement employé pour qu'elle reçüt du gouvernement l'accueil le plus favorable. Il en accepta la présidence; les deux fondateurs étaient les vice-présidents ; l'archevêque de Paris y fut présent. L'abbé Deguerry, confesseur de Mmo Hugo, et le pasteur Coquerel tombèrent dans les bras l'un de l'autre au discours de clôture du poète. Toute l'Assemblée trépigna d'émotion. Hugo était plus autorisé que personne à prêcher la paix universelle, car son journal l'Evénement avait déjà proposé au Prince Président d'organiser une Société des Nations qui désormais résoudrait les litiges internationaux. Dans son discours d'ouverture, il disait : « Un jour « viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi « impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg « et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impos« sible et paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen « et Amiens, entre Boston et Philadelphie... Un jour « viendra où l'on montrera un canon dans les musées « comme on y montre aujourd'hui un instrument de « torture en s'étonnant que cela ait pu être. 1 » Ces

1. Dans son excellent livre, que j'ai déjà cité, la Vie politique de Victor Hugo, M. Pierre lIE LACKETBLLE nous dit que l'idée de la confédération des peuples, dont Hugo va devenir l'apôtre, avait traîné en Allemagne, en Angleterre, en Europe centrale depuis 1830 : « Il l'avait captée un instant en 1832, puis abandonnée;... il en avait signalé en 1834 le vice fondamental. A cette époque il distinguait clairement l'erreur saint-simonienne en lui objectant qu'on ne peut fonder une religion avec la seule morale et qu'il faut, pour l'asseoir solidement, le dogme et le culte appuyés sur les mystères et les miracles. » M. de Lacretelle rappelle très justement qu en 1842 il ne croyait possible d'établir l'unité du monde qu'en ayant recours il l'Eglise dont c'était la mission : cela ressort d'une poésie publiée cette année-là dans la Revue des Deux Mondes < qu'il s'est gardé de recueillir plus tard dans ses œuvres ». (Mais elle a été recueillie dans le livre pos-

conceptions de République universelle, de Société des Nations, espèce d'amalgame du Saint-Simonisme, des élucubrations d'Anacharsis Clootz, des rêveries de Pierre Leroux et, comme l'a bien vu M. de Lacretelle, du messianisme polonais, s'emparèrent de lui, le travaillèrent et, en 1855, il avait fini par croire qu'elles lui avaient été révélées ou qu'il les avait inventées.

Le 24 février 1855, au sixième anniversaire de la Révolution de 1848, dans un discours aux proscrits, il traçait à-grands traits l'état où serait le monde si la France, appuyée sur l'épée de Quatre-vingt-douze, eût donné aide, comme elle le devait, à l'Italie, à la Hongrie, à la Pologne, à la Prusse, à l'Allemagne, si l'Europe des peuples eût succédé à l'Europe des rois. « Le « continent serait un seul peuple; les nationalités « vivraient de leur vie propre dans la vie commune... « Plus de Rhin, fleuve allemand; plus de Baltique et « de mer Noire, lacs russes ; plus de Méditerranée, « lac français; plus d'Atlantique, mer anglaise... Plus « de guerre ; par conséquent, plus d'armée. Plus de « frontières, plus de douanes, plus d'octrois ; le libre « échange... Une monnaie continentale qui remplace « et résorbe toutes les absurdes variétés monétaires « d'aujourd'hui... Toutes les libertés faisant faisceau « autour du citoyen gardé par elles et devenu invio« lable... Aucune voie de fait contre qui que ce soit, « même pour amener le bien... La vieille pénalité se

thume, Toute la Lyre.) Il s'inquiétait de la croissance de l'Amérique et de la décroissance de Rome. Philadelphie, un comptoir de marchands, remplacera-t-elle la ville où rêva Michel-Ange, « où Jésus mit sa croix, où Flaccus mit ses chants ? » L'Amérique a l'homme pour but, l'Italie avait Dieu. C'est dans cette pièce que se trouve ce vers qui nous prouve que, dès 1842, il se considérait déjà sur un grand pied dans ses relations avec Dieu :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux

« serait dissoute comme le reste, etc., etc. » Qui a empêché ce beau rêve de s'accomplir? Louis Bonaparte. Mais Hugo le reprend ; il l'a fait sien ; toutes ses œuvres en seront désormais dominées. La présideIlce de la République française lui a échappé ; Dieu lui doit celle de la République universelle. Pour l'établir, « il faudra, à coup sûr, une révolution qui sera « la suprême, et peut-être, hélas ! une guerre qui sera « la dernière. » C'est ainsi qu'il parlait en 1869, à Lausanne où se tenait un nouveau Congrès de la Paix. « La dernière guerre » : que de fois, depuis quinze ans, n 'avons-nous pas entendu ces mots ! Quant à la Société des Nations, nous la possédons. Chez Hugo, du moins, elle était un rêve inoffensif et n'avait rien d'alimentaire. Et ce qu 'il en dit ne ressemble pas aux sordides déclamations de nos politiciens. Cela peut encore se lire ; c'est écrit en bon français.

Comme Voltaire de Ferney, il envoyait des messages aux nations, aux peuples, aux armées. Il suppliait l'Italie de se défier des rois et de prendre conscience qu'elle portait en elle la révolution qui devait dévorer le passé et la régénération qui devait fonder l'avenir. Il conjurait Genève d'abolir la peine de mort et félicitait le Portugal de s'être mis, par cette abolition, à la tète de l 'Europe. Il avertissait les soldats russes, qui écrasaient un soulèvement de la Pologne, qu'ils eussent à redevenir des hommes. L'Angleterre, par sa bouche, était rappelée au devoir, c'est-à-dire à la clémence envers les Fenians. A l'Espagne hésitante qui pouvait renaître république ou renaître monarchie, il écrivait : « Une « république en Espagne, ce serait la production sans « tarif, la consommation sans douane, la circulation « sans ligature, l'atelier sans prolétariat, la richesse

« sans parasitisme, la conscience sans préjugés, la « parole sans bâillon, la loi sans mensonge, la force « sans armée, la fraternité sans Caïn... » Il soutenait les Crétois opprimés contre le Turc; les Cubains révoltés contre l'Espagnol. Son cosmopolitisme lui permettait de crier aux Mexicains : « Combattez, luttez, « soyez terribles, et, si vous croyez mon nom bon à « quelque chose, servez-vous en. Visez cet homme à « la tête ; que la liberté soit le projectile. » Cet homme, c'était l'homme du Deux Décembre, mais, au Mexique, le chef de la France.

D'ailleurs, de tous les côtés on le sollicitait, on l'appelait au secours. Malheureusement il n'avait pas le même succès que Voltaire. L'Amérique restait sourde à son éloquence en faveur de John Brown, l'instigateur de la révolte des esclaves de Virginie : et on vit « cette chose plus effrayante que Caïn tuant Abel, » on vit « Washington tuant Spartacus ». La lettre où il demandait au Mexique la vie de Maximilien arriva trop tard ; mais on peut douter que Juarez se fût laissé convaincre de la nécessité d'être sublime. Les Espagnols demeurèrent fidèles à la monarchie; et Garibaldi n'éprouva pas le désir de renverser la royauté.

La situation de Hugo n'en avait pas moins grandi. En 1862, les éditeurs des Misérables lui offrirent à Bruxelles un banquet où la plupart des pays étaient représentés par des écrivains et des publicistes et qu'il présida entre le bourgmestre, M. Fontainas et le président de la chambre, M. Verwoort. Ce banquet fut un événement qui enflamma lajeunesse. Il faisait de Hugo un personnage européen : bien plus, il consacrait sa gloire mondiale. Des Américains le saluaient comme le régénérateur prédestiné du vieux monde. En Angle-

terre, où il avait froissé tant de susceptibilités, éveillé tant d'antipathies, le nombre de ses admirateurs s'était accru. Guernesey était aussi fier de le posséder que Jersey regrettait de l'avoir perdu. On peut en juger par ce petit exemple. Il s'était embarqué de Guernesey pour Southampton le jour même où la reine Victoria offrait au vice-roi d'Egypte le spectacle de la flotte anglaise, près de Southampton, dans la rade de Sheerness. Le capitaine du navire lui dit : « Est-il vrai, monsieur, que vous désiriez voir la flotte ?» — « Mais, capitaine, répondit Hugo, ce n'est pas votre itinéraire. » — « Ce sera mon itinéraire si vous le voulez. »... — « Un vaisseau français ne ferait pas cela pour moi!... » — « Ce qu'un vaisseau français ne ferait pas pour vous, un vaisseau anglais le fera... Seulement, pour ma responsabilité devant mes chefs, écrivez-moi sur mon "livre votre volonté. » Hugo écrivit : « Je désire voir la flotte anglaise, » et signa. La coprse à travers la flotte anglaise dura plus de deux heures. Vers sept heures du soir, quand le vaisseau arriva à Southampton, il était pavoisé. On s'étonna. « Pour qui donc avez-vous pavoisé, capitaine ? Pour le Khédive ? » Le capitaine répondit : « Pour le proscrit. » Hugo, qui nous raconte ce souvenir, ajoute : « Traduisez : Pour la France. » Je ne le crois pas : c'était bien pour le proscrit, pour l'homme attaché à sa proscription comme à l'honneur de sa vie et dont l'attitude, depuis bientôt dix-neuf ans, protestait implacablement contre l'Empereur.

En France, il était de plus en plus écouté. Ses fils, Meurice, Vacquerie, Lockroy, Rochefort, avaient fondé un journal, le Rappel, destiné à discréditer l'Empire libéral. « Il semblé bien, dit justement M. de Lacretelle,

que si le poète eût consenti kà rentrer en France pour accepter résolument la responsabilité politique des campagnes du Rappel, Napoléon III aurait été impuissant à prendre la moindre mesure contre lui : Paris se serait soulevé en sa faveur. » D'ailleurs, l'Empereur agissait à son égard en dépit du sens commun. En 1862 il avait interdit l'adaptation théâtrale des Misérables, faite par Charles Hugo, qui devait être jouée à l'Ambigu. Pourquoi ? A l'occasion de l'Exposition universelle, il avait autorisé la représentation de Hernani; puis, à la suite d'un poème sur Mentana adressé à Garibaldi, Hernani fut retiré de l'affiche. Le succès en avait été plus que littéraire. Maintenant on autorisait Lucrèce Borgia.

L'Empire chancelait. Hugo n'avait pas désarmé. Le dix-neuvième hiver d'exil avait commencé pour lui dans ce Guernesey « où l'hiver n'est qu'une longue tourmente ». Il avait l'âme « indignée et calme ». En avril il vit mourir un ami : Hennett de Kesler, qu'il avait connu le 3 décembre près de la barricade Baudin. Il prononça sur sa tombe un discours qui se terminait par ce superbe mouvement oratoire : « Écoute, tu diras « à Jean-Jacques que la raison humaine est battue de « verges ; tu diras à Beccaria que la loi en est venue à « ce degré de honte qu'elle se cache pour tuer ; tu diras « à Mirabeau que Quatre-vingt-neuf est lié au pilori ; « tu diras à Danton que le territoire est envahi par une « horde pire que l'étranger ; tu diras à Saint-Just que « le peuple n'a pas le droit de parler; tu diras à Marceau « que l'armée n'a pas le droit de penser; tu diras « à Robespierre que la République est poignardée ; tu « diras à Camille Desmoulins que la justice est morte; « et tu leur diras à tous que tout est bien, et qu'en

« France une intrépide légion combat plus ardemment « que jamais, et que, hors de France, nous, les sacri« fiés volontaires, nous, la poignée de proscrits survi« vants, nous tenons toujours, et que nous sommes là, « résolus à ne jamais nous rendre, debout sur cette « grande brèche qu'on appelle l'exil, avec nos convicnt tiens et avec leurs fantômes. » Vous avez là un bel exemple de son éloquence. Le 14 juillet il plantait dans le jardin de Hauteville-House le chêne des EtatsUnis de l'Europe, et ses vers, lus devant les proscrits, conviaient les siècles à son ombre.

En attendant, écume, autan, bruits, noires bouches, Ménagez l'arbre enfant, éléments irrités!

Tant qu'il sera petit, murmurez, voix farouches,

Et quand il sera grand, chantez !

Nous les prierons de ne pas chanter encore.

La guerre éclata. Il ne douta pas un instant que Bonaparte fut l'agresseur. Il écrivit aux femmes de Guernesey que les deux peuples allaient s'entretuer pour le plaisir de deux princes, et il les invita à faire une quantité considérable de charpie. « Nous en ferons deux parts égales et nous enverrons l'une à la France et l'autre à la Prusse. » Jusqu'au 15 août il resta à Bruxelles. Il ne voulait rentrer en France que pour y faire la révolution. On ne l'attendit pas et on oublia même d'inscrire son nom dans la liste des membres du gouvernement provisoire. Il prit le chemin de Paris. Passé la frontière, il vit dans un bois un campement de soldats français, hommes et chevaux mêles, il cria : Vive l'ar-

mée! et se mit à pleurer. Paris, qu'il avait toujours exalté, le reçut triomphalement. On aurait dit que l'homme de génie qui lui était rendu compensait une défaite qui n'était pas encore irrémédiable. De partout, des trottoirs, des voitures, des fenêtres, des cafés, des théâtres, les vers des Châtiments s'élançaient aux sons de la Marseillaise. Il s'écria : « Parisiens, vous me payez en une heure vingt ans d'exil. » Et il dit aussi : « Paris est la ville de la civilisation, et savez-vous pourquoi ? C'est parce que Paris est la ville des révolutions. » Civilisation et révolution sont devenus pour lui deux termes identiques.

L'homme qui, au bout de vingt ans, rentrait ainsi à Paris, et qu'Edmond Goncourt nous a peint, avait grand air avec une politesse un peu froide, un peu hautaine, de belles mèches blanches révoltées comme dans les cheveux des prophètes de Michel-Ange, « sur sa figure une placidité singulière, presque extatique, et des éveils, presque aussitôt éteints, d'un œil noir, noir, noir. » Le trait d'extatique me paraît très juste. Il s'était fait photographier à Guernesey écoutant Dieu. Il écoutait du moins son dieu intérieur; et celui-ci lui conseilla sans doute de lancer un manifeste aux Allemands, qui ne pourrait manquer de les arrêter dans leur marche victorieuse. Les Allemands ne s'arrêtèrent pas. Son Appel aux Français et son Appel aux Parisiens n'eurent pas beaucoup plus d'effet. Alors il voulut accompagner au feu ses fils et leur batterie d'artillerie ; et il coiffa ses cheveux blancs d'un képi de garde national. Mais les délégués du 1448 bataillon lui enjoignirent de rester chez lui. Et il revint à la Musc dans son grand Paris bloqué. L'indignation et le ressentiment lui dictèrent les premières pièces de VAnnée ter-

rible. Le 29 septembre, sa petite fille Jeanne avait eu un an :

Vous souriez devant tout un monde aux abois ;

Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,

0 Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.

Jamais il n'avait été aussi populaire. L'armistice venu, 214,000 suffrages firent de lui le second élu de la capitale. Il prit le chemin de Bordeaux. La capitulation le remplissait, comme Paris tout entier, de douleur et de colère. C'était donc pour cela qu'on avait vécu sous les mitrailles !

Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,

Quand les petits enfante, bombardés dans les rues, Ramassaient en riant obus et biscayens,

Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,

Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,

Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville 1

Son état d'esprit était si contraire au sentiment de l'Assemblée, son perpétuel dithyrambe en l'honneur de Paris lui était si désagréable, son opposition aux préliminaires de paix lui paraissait si maladroite, ses opinions sur les papes et les rois et sur l'avènement d'une République universelle, où entrerait l'Allemagne repentante, si absurdes, qu'il comprit bientôt que, dans l'intérêt de sa gloire, mieux valait résigner son mandat. Il le fit d'une manière éclatante au milieu d'un discours sur Garibaldi, très déplacé, où, sans 6gard pour le courage et sans respect pour le malheur, il déclarait que, seul de tous nos généraux, Garibaldi n'avait pas été vaincu dans cette guerre. Les clameurs irritées de l'Assemblée le forcèrent d'abandonner la tribune.

Il se proposait d'aller se recueillir à Arcachon quand une voiture lui ramena son fils Charles mort subitement. Ce ne fut pas à Bordeaux, mais à Paris qu'eurent lieu les funérailles, le 18 Mars, aux premiers grondements de l'insurrection. Sur tout le parcours, de la place de la Bastille au Père-Lachaise, des bataillons de garde nationale, rangés en bataille, présentèrent les armes. Les tambours battaient aux champs. Les clairons sonnaient. Le convoi était obligé à de longs détours à cause des barricades. Quand le corbillard, suivi de Hugo, était passé, le peuple criait : Vive la République!

0 ville auguste,

Ce jour-là tout tremblait, les révolutions Grondaient et dans leur brume, à travers des rayons,

Tu voyais devant toi se rouvrir l'ombre affreuse Qui par moments devant les grands peuples se creuse;

Et l'homme qui suivait le cercueil de son fils T'admirait, toi qui, prête à tous les fiers défis, Infortunée, as fait l'humanité prospère ;

Sombre, il se sentait fils en même temps que père,

Père en pensant à lui, fils, en pensant à toi.

Les insurgés comptaient sur lui. Le Rappel, qu'ils se gardèrent bien de suspendre, n'avait pas cessé de dénoncer l'incapacité ou la trahison du gouvernement provisoire et accusait Thiers de machiner une restauration. Et le grand poète n'avait-il pas prêché depuis longtemps la Révolution? N'avait-il pas écrit dans son William Shakespeare : « La France, terrassée de lumière, se relèvera tenant à la main cette flamme épée, la Révolution? » N'avait-on pas encore à présent à l'esprit l'épopée des Barricaydes et son apologie de la Révolution? N'avait-il pas déclaré à Lausanne, tout récemment, qu'il fallait, pour que la République uni-

verselle triomphât, accepter la grave et noble perspective d'une Révolution? Enfin n'avait-il pas écrit, l'année précédente : « Le jour où je conseillerai une insurrection, j'y serai. » III est vrai qu'il n'avait pas conseillé celle-ci ; il l'avait même déconseillée, vu les circonstances, bien qu'il n'en désapprouvât pas les raisons ; mais il y était. Y resterait-il? Il partit pour Bruxelles. Il avait senti que sa gloire pouvait sombrer dans la sinistre aventure; et il respira quand il fut sftr qu'on ne l'avait pas nommé membre de la Commune.

De Bruxelles il essaya d'expliquer son sentiment sur l'insurrection et ne satisfit ni les Versaillais ni les Communards, pas plus que dans ses vers où il donnait tort aux deux partis, mais en les mettant sur un pied d'égalité et en nommant représailles les crimes de la Commune. A Versailles la réprobation commençait à s'épaissir sur son nom. A Paris on faisait circuler sa profession de foi de 1848 où il rejetait la république qui arborait le drapeau rouge et qui voulait abattre la colonne Vendôme. Pour lui, !il était désemparé.

L'événement s'en va roulant des yeux de flamme Après avoir posé sa griffe sur mon âme,

Laissant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,

Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé,

Ceux qui regarderaient n'lon esprit dans cette ombre Le trouveraient couvert des empreintes sans nombre De tous ces jours d'horreur, de colère et d'ennui Comme si des lions avaient marché sur lui...

La Commune fut vaincue. Ses derniers forfaits lui arrachèrent des cris de douleur; les flots de sang répandus par les Versaillais, des cris d'indignation,

mais seulement dans ses vers de l'Année terrible. Il se tut pendant les semaines tragiques et retrouva seulement la parole lorsque le gouvernement belge signifia que les insurgés seraient considérés comme des criminels et non comme des réfugiés politiques. Alors il jugea bon de déclarer qu'il leur offrait l'asile de son foyer. Offre de Gascon, s'il en fut, puisque les malheureux étaient cueillis à la frontière. Mais sa lettre produisit le plus mauvais effet sur ses hôtes. Des jeunes gens vinrent sous ses fenêtres le huer et lui cassèrent même deux vitres. Cette manifestation insignifiante devait prendre un peu plus tard dans son esprit, pour les besoins de sa cause, des proportions de guet-apens. Enfin le gouvernement belge lui rendit le grand service de l'expulser. C'était le seul moyen qu'il eut de rattraper un peu de sa popularité près des vaincus. Mais les vainqueurs étaient si montés contre lui qu'on discuta à la Société des Gens de lettres sur sa radiation et qu'elle faillit être votée.

Il s'était réfugié à Vianden, au Luxembourg. Quand il reparut à Paris, la ville ne lui cacha pas sa désaffection : elle lui avait en juillet 1871 refusé un siège à l'Assemblée; en janvier 1872, aux élections complémentaires, elle lui préféra un obscur adversaire de la Commune. Le 24 Mars de la même année, Edmond Goncourt, qui était allé le voir, écrivait : « Dans la tourbe au milieu de laquelle il vit, dans le contact imbécile et fanatique qu'il est obligé de subir, dans les mesquineries idiotes de la pensée et de la parole qui le circonviennent, l'illustre amoureux du grand, du beau, enrage au fond de lui... Parfois, dans l'envahissement de son salon par les hommes à feutre mou, il se laisse retomber, avec une lassitude indéfinissable, sur son

divan, en jetant dans une oreille amie : « Ah! voilà les hommes politiques t! «

Cette année 1872, il publia l'Année terrible, le recueil de vers le plus massif qu'il nous ait donné. Très peu de strophes lyriques ; des régiments de sombres alexandrins, qui nous laissent dans la mémoire comme un souvenir de piétinement lourd et de temps à autre des sons de marche guerrière ou funèbre. Ce sont, avec deux ou trois pièces de Sully-Prudhomme et de Leconte de Lisle, les seuls vers inspirés par la guerre de 1870 qui aient survécu. Paul de Saint-Victor, malgré toutes ses réserves sur les poèmes touchant la Commune, écrit à la fin de son étude : « En sortant de la représentation des Perses d'Eschyle, les Athéniens couraient vers les temples et frappaient sur les boucliers suspendus aux autels, en criant : « Patrie! Patrie! » On pousse le mème cri après avoir lu ce livre qui ne célèbre pourtant que des défaites et des deuils. »

Je viens de le relire. Je voudrais, moi aussi, crier : « Patrie! Patrie! » Je ne le puis pas. Non que le poète n'ait plus d'une fois rencontré le mot qui serre le cœur et, plus d'une fois, de ses grands vers eschyliens, suscité en nous l'enthousiasme sacré. Quand il nous peint le départ des citoyens pour la bataille, à l'aube froide et blème, accompagnés jusqu'à la sortie par leurs femmes qui portent le fusil et ne le leur rendent

i. Ce fragment du Journal des Goncourt a été également cité par M. Berret dans son Introduction à la seconde série de la Légende des Siècles dont je recommande la lecture pour toule cette période de la vie de Hugo.

qu'après l'avoir baisé; quand il s'écrie qu'il voudrait ne pas être Français pour choisir la France et la proclamer « sa patrie et sa gloire et son unique amour » ; quand il envoie, par ballon monté, à une femme, une lettre sur Paris assiégé : « Paris, terrible et gai, combat. Bonjour, madame. » et qu'il fait un beau tableau héroïque et alerte de la ville bombardée, affamée, et de toutes les misères que les femmes supportent sans se plaindre ; quand devant des eadavres prussiens flottant sur le fleuve, il songe que ces hommes s'étaient promis que la prostituée Babylone leur ouvrirait les bras, et qu'il ajoute : « ... Et la Seine son lit, » nous retrouvons le poète unique de la première Légende des Siècles et des Chdtiments.

Mais l'Année terrible me laisse surtout l'obsession de contre-vérités et d'erreurs que l'art le plus savant ne saurait maquiller en beautés littéraires. On aurait d'abord souhaité que le poète ne s'acharnât pas sur le vaincu de Sedan et ne vînt pas nous déclamer que toutes nos victoires depuis Tolbiac jusqu'à Wagram, tous nos chefs de guerre depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, « par la main d'un bandit rendirent leur épée ». Ce n'est pas vrai. On souffre autant de l'entendre nous annoncer que, bien loin de nous prendre l'Alsace et la Lorraine, c'est par nous que les Allemands seront pris; qu'entrer dans nos cités, lire nos livres, respirer le même air que nos penseurs, « c'est vouloir ce grand vent, la Révolution » ; qu'ils emporteront dans leur sac de guerre l'âpre ardeur de foudroyer les trônes. Tout cela est faux, archi-faux. Notez que dans une pièce précédente, Choix entre les deux nations, il faisait de l'Allemagne que rien n'éclipse, de l'Allemagne que les peuples ont vue

Dresser, portant l'aurore entre ses poings de fer,

Contre César Hermann, contre Pierre Luther.

l'éloge le plus poétique et le plus enflammé et qu'après l'avoir achevé sur ces mots : « L'Allemagne est puissante et superbe, » il se tournait vers la France et disait seulement : « 0 ma mère! » C'était très beau; mais l'idée que l'Allemagne d'Hermann et de Luther allait rapporter de chez nous la sainte Révolution était très folle.

Les deux tiers du volume sont à peu près remplis par la guerre civile. Hugo assimile d'abord les deux partis. L'un représentait la loi; l'autre le droit. Le poète était pour le droit contre la loi; il regrettait l'inopportunité de l'insurrection, mais sa sympathie foncière allait aux barricades, non seulement parce qu 'Enj-olras y était mort en brave et que Baudin s'y était fait tuer, mais parce que de ce côté, et seulement de ce côté, poindrait un jour la République universelle. A dire vrai, son instinct ne le trompait pas. « Je suis républicain et pour roi j'ai moi-même! » s'écriait-il dans une pièce assénée aux rêveurs de monarchie. Sans la Commune aurions-nous eu la République? Qu'on le veuille ou non, la République est fille de la Commune. On avait raison, lorsqu'on accusait Hugo « de voiler les crimes des communards, de pallier leurs hontes, de chercher des circonstances atténuantes à leurs forfaits ». Il détestait leurs atrocités, sans aucun doute ; mais l'Idée avant tout !

Cependant pourquoi lui en voudrait-on d'avoir cherché des circonstances atténuantes? Le Quatre Septembre, la fièvre obsidionale des Parisiens, la capitulation, les maladresses du gouvernement provisoire, le

choix de Versailles, la ville en effervescence abandonnée à elle-même : cela n'excuse pas les scélératesses de cette immonde lie humaine que les saintes révolutions font toujours remonter à la surface ; mais cela explique les milliers d'honnêtes gens qui marchèrent et les quelques grandes âmes qui se mirent de la partie. Au lieu d'invoquer ces raisons, Hugo retourne à son rugissement habituel.

J'accuse la misère et je traîne à la barre Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,

Le passé; je dénonce, ô royauté, chaos,

Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux!... J'accuse, ô nos aïeux, car l'heure est solennelle,

Votre société, la vieille criminelle!

La scélérate a fait lout ce que nous voyons...

Et l'ignorance aussi sans doute? Le poète arrête un misérable qui vient d'incendier la Bibliothèque et s'écrie : K Mais c'est un crime inouï ! » Il lui explique ce que c'est qu'une bibliothèque, que le livre est son médecin, son guide, son gardien, sa richesse. « Et tu détruis cela, toi! » Et l'incendiaire de répondre : « Je ne sais pas lire. » Ouvrez maintenant le livre, l'Insurgé, de Vallès, un des chefs de la Commune; et cherchez l'endroit oil ces messieurs votent pour l'incendie. Que se rappellent-ils, qu'ont-ils présent à l'esprit au moment où ils brandissent le tison sacrilège? « ... Voyons, « au collège, tous les livres traitant de Rome glorieuse « ou de Sparte invincible sont pleins d'incendies, il me- « semble! — d'incendies salués comme des aurores par « les généraux triomphants, ou allumés par des assié« gés que se chargeait de saluer l'Histoire. Mes der« nières narrations étaient en l'honneur de résistances « héroïques, de Numance en ruines, de Carthage en

« cendres, de Saragosse en flammes!... Ah 1 je ne me « suis pas rendu, je ne suis pas devenu incendiaire « sans avoir embrassé du regard tout le passée sans « avoir cherché des ancêtres ! Nous avons pioché cela « à deux, Lanchette et moi, qui avons fait nos classes, « puis à quatre, à dix. Tous ont voté pour la flambée « — eu masse! » Cette pag-e de Vallès -est d'un éclat lugubre. Si jamais on fait une édition critique de l'Année terrible, elle servira de commentaire et de correctif an poème de Hugo., et j'espère qu'on dira que le poète, contemplateur peut-être du mande invisible, comme 3 récrivait dans les: Voix intérieures, discernait de moins en moins les réalités morales.

La répression de la Commune l'atterra. Ne nous étonnons pas qu'il rait laissée passer sans élever la voix et qu'il n'ait protesté ni c<aaire l'exécution sommaire de quinze mille Pa-risiens ni contre les déportations en masse. Sa protestation n'aurait pas été entendue. Mais ses vers témoignent de son horreur et de sa pitié. C'est par lâ que son livre commença à lui regagner les cœurs, quand les honnêtes gens reprirent possession d'eux-mêmes et réfléchirent sur les excès du vainqueur. J:en ai eoanu, dans ma prime jeunesse, qui avaient vu la Commune de près, qui en avaient souffert, qui l'abominaient : cependant ils gardaient un souvenir encore plus affreux de la façon dont, après la bataille des rues, on avait fusillé tant d'égarés et tant. d'innocents. Lorsque je lus pour la première fois l'Annéeterrible, je-retrouvai tout ce que je leur avais entendu. dire dans la pièce des Fusillés, où le poète admire jusqu'à l'épouvante, chez les Communards jeunes OIL vieux, chez leurs- femmes, leurs filles, même leurs. enfants :

Cette facilité sinistre de mourir.

Un des plus beaux récits du livre reproduisait une histoire qu'un témoin avait racontée devant moi, les larmes aux yeux.

-Sur une barricade, au milieu des pavés .Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés, JJn enfant de douze ans est pris avec des hommes. — Es-tu de ceux-là, toi! — L'enfant dit: Nous en sommes.

— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller. Attends ton tour. — L'enfant voit des éclairs briller Et tous ses compagnons tomber sous la mitraille.

Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aille Rapporter cette montre à ma mère chez nous?

— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous Ont peur! Où loges-tu? — Là, près de la fontaine. Et je vais revenir, monsieur le capitaine.

— Va-t'en, drôle! — L'enfant s'en va. — Piège grossier 1 Et les soldats riaient avec leur officier,

Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle,

Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle, Brusquement reparu, fier comme Viala,

Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.

La mort stupide eut honte et l'officier fit grâce. Enfant, je ne sais point, dans l'ouragan qui passe, Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,

Ce qui dans ce combat te poussait, mais je dis Que ton âme ignorante est une âme sublime.

Bon et brave, tu fais, dans le fond de l'abîme Deux pas, l'un vers ta mère et l'autre vers la mort; L'enfant a la candeur et l'homme a le remord,

Et tu ne réponds pas de ce qu'on te fit faire;

Mais l'enfant est superbe et vaillant qui préfère A la fuite, à la vie, à l'aube, aux jeux permis,

Au printemps, le mur sombre où sont morts ses amis. La gloire au front te baise, ô toi si jeune encore! Doux ami, dans la Grèce antique, Stésichore T'eût chargé de défendre une porte d'Argos; Cynégire t'eut dit : « Nous sommes deux égaux ! » Et tu serais admis au rang des purs éphèbes Par Tyrtée à Messène et par Eschyle à Thèbes. On graverait ton nom sur des disques d'airain ;

Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,

S'ils passent près du puits ombragé par le saule,

Font que la jeune fille ayant sur son épaule L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,

Pensive, se retourne et regarde longtemps.

Voilà la vraie mission du grand poète : il est le seul ai pouvoir donner aux actes sublimes qui, sans lui,, seraient vite oubliés, leur récompense impérissable.

La désaffection de Paris, ses tristesses, ses rancunes, ses rancœurs, de petits drames domestiques lui conseillèrent la solitude. Il regagna Guernesey et y passa un. an. Ce fut avec une émotion heureuse qu'il revit cette île, les champs, les vergers, les hameaux, « la même; fuite immense des nuées ».

Oui, je la reconnais cette grève enchantée,

Comme alors elle m'apparut.

Rive heureuse où l'on cherche Acis et Galatée,

Où l'on trouve Booz et Ruth;

Car il n'est pas de plage ou de montagne ou d'île,

Parmi les abîmes amers,

Mieux faite pour cacher les roses de l'idylle

Sous la tragique horreur des mers.

Il goûta longuement l'absence du bruit humain et des imprévus ; il écrivait :

Heureux celui qui vit stupide en sa demeure

Et qui chaque soir voit

Le même oiseau de nuit sortir à la même heure

Du même angle du toit.

Il avait repris sa vie de travail, non dans les entrailles de la terre, comme le disait Michelet, mais dans sa

forge aérienne. Pendant cette aimée, il fit Quatre-vingttreize, deux pièces du Théâtre en liberté} des poèmes de la Légende des Siècles et il prépara VAri d'être grandpère.

Religions et Religion et VAne, poèmes philosophiques que, de retour en France, il publia dans les années qui suivirent, ne font que délayer ce que nous avions déjà maintes fois entendu. Hugo est avec Voltaire l'écrivain qui s'est le plus répété. Mais, en général, je préfère les ritournelles de Voltaire. Elles sont .plus amusantes et ont toujours un petitgrain d'imprévu. Les Quatre vents de l'esprit, qui contiennent de réelles beautés, mais qui sont composés, comme le recueil posthume Toute la Lyre, de poèmes écrits aux anciennes époques de sa vie, sembleraient presque des « morceaux choisis » destinés à montrer dans le même ouvrage les quatre faces de son génie : le drame, l'épopée, l'ode et la satire. L'Art d'être grand-père est le dernier de ses recueils qui semble nous apporter quelque chose de nouveau. Hugo avait de tout temps aimé les enfants. Je crois que, très instinctif, il les aimait surtout petits. Les grands, dont le caractère était arrêté, ne l'intéressaient plus. Son imagination travaillait mieux dans les limbes. Il avait été le premier de nos poètes à chanter l'innocence et le pouvoir des petits êtres. La Cosette des Misérables, le Petit Paul de la Légende des Siècles, les trois bébés de Quatre-vingt-treize vivront longtemps dans les mémoires. Aujourd'hui, il n'avait plus d'autre famille que Georges et Jeanne. Sa fille Adèle, qui s'était enfuie de Guernesey, lui avait été ramenée folle, et on l'avait mise dans une maison de santé. Il était revenu à Paris pour assister à la mort de son dernier fils FrançuisVictor. En décembre 1873, il écrirait :

Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux!

Tu vois tomber tes fils, ta patrie et tes dieux.

Mais il était encore moins malheureux que, Priam, puisqu'il lui restait une petite-fille et un petit-fils. C est a eux que Y Art d'être grand-père est dédié.

Ce livre n'est pas un livre d'enfant; mais ce qu'il a de meilleur pourrait en ètre un. Ce qu'il a de meilleur n'est pas ce motif, vraiment trop agréable au poète, du tonnerre qui doit être chez lui bon enfant, du belluaire qui a fait la guerre aux empereurs, qui a traîné pélemèle à l'abîme les rois avec leurs ministres, les trônes liés aux échafauds, les faux dieux, les césars, les princes, les Jupiters, et qui aujourd'hui, — est-ce possible? — se laisse vaincre par une petite fille. Ce ne sont pas non plus ses méditations sur Dieu, mais avec des restrictions, ni ses revenez-y de métaphysique et de métempsyohose, malgré un admirable passage où, devant la ménagerie du Jardin des Plantes, devant ce bagne des lions, que les petits enfants contemplent, il songe que ces bètes pourraient être des damnés emprisonnés dans des formes animales, des « muets hurlants ~, incapables d'exprimer leur torture. Ce ne sont pas davantage ses rengaines sur le Syllabus et son badinage irrité, incompréhensif et pesant sur l'Immaculée-Conception. Que de choses il nous plairait de supprimer, simplement par désir d'harmonie et de beauté, d'un livre où le grand-père, ses deux petits-enfants à la main, réglant sa marche « sur la petitesse aimable de leur pas », nous déclare « qu'il n'a point d'autre affaire ici-bas que d'aimer! »

Mais le meilleur, le plus original, ce sont les petites histoires de pot cassé, de pain sec au cabinet noir,

insignifiantes en soi, mais que Hugo touche de sa magie et rend exquises; ce sont les petits apologues comme celui du moine qui interroge en passant trois enfants, Roland, le futur chevalier, Raymond le paresseux et Jean de Pau. Il leur demande :

Quelle est la chose, enfant, qui vous plaît déchirée?

— La chair d'un bœuf saignant, répondit Jean de Pau.

— Un livre, dit Raymond. — Roland dit : Un drapeau.

Comme on sait que les bètes énormes, les hippopotames, les éléphants, les rhinocéros, « sont évidemment faits pour les petits enfants », il est tout naturel que le grand-père écrive un Poème du Jardin des Plantes où il s'amusera à peindre les animaux dont la difformité réjouit l'œil bleu des innocents. Quand la fantaisie lui viendra de raconter un beau conte qui satisfasse ce besoin d'ètre terriliés et finalement rassurés que nous apportons en naissant, il est tout naturel aussi qu'il choisisse un lion comme héros de son récit épique. Ce lion tient enfermé dans son antre un petit garçon, le fils du roi. Un paladin veut le lui reprendre. Le lion dévore le paladin. Un ermite vient le supplier de le rendre. Le lion chasse l'ermite. Le roi envoie sa troupe contre lui. Le lion met en déroute les soldats du roi. Mais, furieux d'avoir été attaqué, il avertit le prince que, le lendemain, il rapportera l'enfant vivant encore dans le palais et que là, il le mangera. Le lendemain, en effet, au milieu de la ville terrorisée et désertée, le lion avança tranquille avec l'enfant évanoui entre ses effroyables mâchoires. Vous comprenez bien que le roi ne l'avait pas attendu. Sa panique avait été telle qu'il en avait oublié son autre enfant, une petite fille qui devait s'appeler Jeanne.

Celle-ci, reconnaissant son frère dans la gueule épouvantable, se dressa toute droite et menaça le monstre de son petit doigt.

Alors près du berceau de soie et de dentelle Le grand lion posa son frère devant elle,

Comme eut fait une mère en abaissant les bras,

Et lui dit : « Le voici. Là! ne te fâche pas. »

Nous n'avions pas encore vu Hugo revêtu de la peau d'un lion. Tout le poème est marqué de sa griffe. Il n'y manque, pour ravir les enfants et les grandes personnes, qu'une certaine naïveté. En revanche, les vers en sont souvent d'une grande beauté. Que dites-vous de cette tombée de la nuit?

Le lion solitaire

Plein de l'immense oubli qu'ont les monstres sur terre Se rendormit, laissant l'intègre nuit venir.

La lune parut, fit un spectre du menhir,

De l'étang un linceul, du sentier un mensonge,

Et. du noir paysage inexprimable un songe...

Cette naïveté qui le fuit dans ses grands poèmes semble parfois s'offrir spontanément à lui dans ses chansons et ses rondes enfantines. Il arrive parfois aussi que, sans effort, sans idée arrêtée, les rayons, les couleurs, les bruits, les échos, les reflets, que ses sens ont recueillis, s'appellent, se répondent, se commandent, s'organisent, et, comme les souffles de l'air et les feuilles des bois font une espèce de chant, produisent une poésie où le poète ne paraît avoir été qu'un instrument d'une délicatesse artistique infinie entre l'âme des choses et nous. Ce sont, par exemple, les premiers vers de Ora Ama.

Le long des berges court la perdrix au pied leste. Comme pour l'entraîner dans leur danse céleste Les nuages ont pris la lune au milieu d'eux...

Le crépuscule jette une vague lueur Sur des formes qu'on voit rire dans la rivière.

Monsieur le curé passe et ferme son bréviaire.

Il est trop tard pour lire, et ce reste de jour Conseille la prière à qui n'a plus l'amour...

Le chef-d'œuvre de cette pure poésie, nous l'avons dans Choses du soir :

Le voyageur marche et la lande est brune ;

Une ombre est derrière, une ombre est devant,

Blancheur au couchant, lueur au levant;

Ici crépuscule, et là clair de lune.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus où,

Maître Yvon soufflait dans son biniou.

La sorcière assise allonge sa lippe;

L'araignée accroche au toit son filet Le lutin reluit dans le feu follet Comme un pistil d'or dans une tulipe...

Le coche qui va d'Avranche à Fougère Fait claquer son fouet comme un vif éclair;

Voici le moment où flottent dans l'air Tous ces bruits confus que l'ombre exagère...

Des flaques d'argent tremblent sur les sables,

L'orfraie est au bord des talus crayeux ;

Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux Le vol monstrueux e vague des diables.

Un panache gris sort des cheminées,

Le bûcheron passe avec son fardeau ;

On entend, parmi le bruit des cours d'eau,

Des frémissements de branches trainées.

La faim fait rêver les grands loups moroses;

La rivière court, le nuage fuit;

Derrière la vitre où la lampe luit,

Les petite enfants ont des têtes roses.

Je ne sais plus quand, je ne sais plus oti,

'Maître Yvon soufflait dans son biniou.

Le refrain est de la vraie poésie populaire ; le reste, d'une poésie ténue, brillante, indéfinissable, mais si vivace et si forte qu'à côté, les plus beaux vers éloquents perdent de leur charme et ne nous paraissent plus que de la prose rythmée et rimée. Lisez la Mise en liberté, une des pièces les-plusconnueset les plus-impressionnantes de I' Art <£ être grand-père. Le poète est entré dans la vOllèTe où un seul oiseau restait. Il l'a pris et, ouvrant la main, lui a dit : « Sois libre! » L'oiseau s'est évadé dans l'immensité splendide ; et « regardant cette fuite et cette délivrance D, le poète pensif s'est dit : « Je viens d'être la mort. » Le symbole ne se découvre qu'à la -fin ; mais tout dans ce poème noms y amène à notre insu. L'oiseau, en voyant entrer ce géant, a éprouvé une inexprimable anxiété. Il a voleté « devant la main épouvantable ». Quand il a été pris, il est resté l'œil fermé, le bec ouvert, l'aile morte, immokile.Nous gardons l'impre&sion d'une extrême habileté, et notre sommes heureux que le sombre poète des Contemplations et de la Légende des Siècles, étant plus près de la mort, la considère comme une entrée dans la lumière et dans la transparence. Mais la lippe de la sorcière, l'orfraie au boTd des talus, les frémiss-emen-ts de branches traînées et les petites têtes roses d-es enfants, sous la lampe, derrière la vitre : seul, un très grand poète peut faire avec cela quelque chose de mystérieux qui nous prend l'imagination et le cœur. Et nous n aurons pas l'idée de le louer d'avoir ét-é ingénieux.

Hugo était rentré à Paris. L'Année terrible, Quatrevingt-treize, l'Art d'être grand-père, lui avaient ramené la popularité. On l'avait, non sans quelque difficulté, fait élire sénateur. Ce demi-succès effaça les échecs passés. Et le Sénat de la troisième République l'écouta plus décemment que les Assemblées de naguère et de jadis. Mais il n'eut aucune action, il ne joua aucun rôle. Pour les politiciens qui l'entouraient il était devenu l'idole de la démocratie et de la libre pensée, une idole à garder jalousement et à ne faire sortir qu'aux grandes fètes. Pour les poètes, les écrivains, les artistes, il demeurait, comme le disait Taine qui pourtant ne l'aimait guère, un des événements les plus considérables du siècle, et le dernier représentant de la grande génération romantique. De la forêt détruite, il ne restait qu'un chêne. Paris lui payait en amitié et en hommages l'encens de ses panégyriques. Sa vieillesse robuste continuait dans ses innombrables vers d'exterminer les prêtres et les rois. La nature ne l'avertissait pas qu'il vieillissait. Et tel petit poème, échappé de sa main, par la fraîcheur, la beauté neuve, le goût de la vie, rappelait l'adorable Psyché, si jeune, du vieux Corneille. Une des dernières pièces insérées dans la seconde Légende des Siècles fut écrite en 1876 : la Chanson de Sophocle à Salamine. Les noms de Sophocle et de Salamine n'ont aucune importance ; mais la chanson est délicieuse :

Me voici ; je suis un éphèbe ;

Mes seize ans sont d'azur baignés.

Guerre, déesse de l'Erèbe,

Sombre guerre aux cris indignés,

Je viens à toi ; la nuit est noire.

Puisque Xercès est le plus fort,

Prends-moi pour la lutte et la gloire Et pour la tombe. Mais d'abord,

Toi dont le glaive est le ministre,

Toi que l'éclair suit dans les cieux,

Choisis moi de ta main sinistre Une belle fille aux doux yeux,

Qui ne sache pas autre chose Que rire d'un rire ingénu,

Qui soit divine, ayant la rose Aux deux pointes de son sein nu,

Et ne soit pas plus importune A l'homme plein d'un noir destin Que ne l'est au profond Neptune La vive étoile du matin.

Donne-la moi que je la presse Vite sur mon cœur enflammé.

Je veux bien mourir, ô déesse,

Mais pas avant d'avoir aimé.

En 1878 il eut une attaque d'apoplexie. De ce moment, ce furent ses tiroirs toujours bondés qui, en s'ouvrant, nous donnèrent l'illusion de son activité infatigable. Il vécut encore sept ans. Sa compagne, Juliette Drouet, — un demi-siècle d'amour! — le devança de deux ans dans l'ombre éternelle ou dans l'éternelle clarté. Souffrant, les yeux pleins de larmes, il la vit emporter comme un vieux roi à qui sa majesté défend de suivre le cortège. Puis ce fut son tour. L'énigme qui l'avait tant tourmenté, qui avait rempli ses insomnies, qui avait terriblement fécondé son imagination, allait enfin lui livrer son dernier mot. On l'entendit sur son lit de mort murmurer : C'est ici le

combat du jour et de la nuit; mais ces paroles restent aussi obscures que celles de Goethe : De la lumière! Le vendredi 22 mai 1885, il mourait [L une heure et demie de l'après-midi.

Il avait écrit dans Choses vues au sujet des obsèques de Chateaubriand. « J'aurais voulu pour M. de Cha« teaubriand des funérailles royales, {Notre-Dame, le « manteau de pair, l'habit de l'Institut, l epée du geii« lilhommc émigré, le collier de l'ordre, la Toison d'or, « tous les corps présents, la moitié de la garnison sur « pied, les tambours drapés, le canon de cinq en cinq « minutes, — ou le corbillard du pauvre dans une « église de campagne. »

JI avait écrit dans les Contemplations.

... Taillis sacrés où Dieu même apparaît,

Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,

Foret ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,

C'est sous votre branchage auguste et solitaire Que je veux abriter mon sépulcre ignoré Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

On ne tint aucun compte de ces vœux. Toute la France ressentait vivement la perte de son grand poète. Les funérailles nationales s'imposaient; mais on eut le tort d'en faire une manifestation d'anticléricalisme. Le Régime ne connaît pas la mesure. On vota la désaffection du Panthéon comme si, dans une circonstance qui rapprochait les esprits et les cœurs, il ne convenait pas d'éviter tout ce qui était de nature à froisser des âmes. Malgré cela cependant, du fond de la province, des âmes, qui méprisaient les artisans de cette grossièreté, accoururent, tant la gloire de Hugo était prestigieuse\*

J'ai vu la veillée funèbre sous l'Arc de Triomphe, et les six cuirassiers, torches allumées, resplendissants et sombres, de chaque côté du cercueil. Mais toute la place était plus noire que la nuit, d'un monde qui n'avait aucun respect de la mort. J'ai assisté au cortège qui avait commencé vers 11 heures et qui n'arriva qu à deux heures moins le quart au Panthéon. Oaze chars couverts de couronnes précédaient le corbillard. La foule applaudissait à leur passage comme à une bataille de fleurs. Le défilé était déjà à moitié disloqué en arriyant sur la place de la Concorde où je me trouvais. Le groupe anticlérical de Puteaux s'était laissé distancer par les Beni bouffe toujours et mettait du désordre. La journée était belle et chaude. N'eût été la première partie du cortège, on aurait cru à une grande réjouissance, et la population avait son air de fète. Le corbillard des pauvres, que le poète avait demandé, impressionnait désagréablement. On se disait que le corbillard des pauvres n'a de sens que si tout l'enterrement est d'un pauvre : ni fleurs, ni couronnes, ni discours, ni corps constitués, ni garde républicaine, ni régiment de cuirassiers fanfare en tête, ni candélabres allumés et voilés de crêpe sur tout le parcours. Ou on n'avait pas compris la volonté du poète, ou s'il avait désiré ee corbillard par amour du contraste, on convenait que son antithèse suprême était une de ses plus mauyaises. Je n'ai jamais été le témoin de funérailles d'où l'idée de la mort fût aussi absente.

Mais elles avaient une signification qu'un jour na lis le, qui était un écrivain, J.-J. Weiss, fit remarquer dans

un étincelant article des Débats. Sous ce même Arc de Triomphe par cette même voie royale des ChampsÉlysées, devant la mêmp affluence, trente-trois ans plus tôt, l'homme que Hugo avait le plus exécré, Louis Bonaparte, empereur de la veille, le 2 décembre 1852, avait fait son entrée solennelle à Paris. La ville retentissait d'acclamations pendant qu'à Jersey, un proscrit se redressait et criait :

0 république de nos pères,

Grand Panthéon plein de lumières,

Dôme d'or dans le libre azur,

Temple des ombres immortelles,

Puisqu'on vient avec des échelles Coller l'Empire sur ton mur,

Je t'aime, exil; douleur, je t'aime !

Aujourd'hui Napoléon III était enterré en exil et le poète banni suivait dans sa bière le chemin triomphal.

Ce n'était encore là qu'une signification d'ordre général, un nouvel exemple de la vanité que recouvrent nos apothéoses. Il y en avait une autre. Les Châtiments n'atteignaient pas un homme seul. Ils visaient toutes les institutions, tous les corps que le Premier Consul avait créés ou réparés pour servir à sa puissance d 'ornement et d'appui et qui continuent cet usage sous n'importe quel gouvernement. « Jamais, disait Weiss, on n'a vu, jamais on ne verra discorde plus flagrante entre un triomphateur et tout le cortège officiel de son triomphe. Je sais bien qu'on me répondra que les corps, les hiérarchies et les compagnies d'aujourd'hui doivent être distingués des corps, des hiérarchies et des compagnies qui florissaient au Deux Décembre qu ils n 'eii sont pas solidaires ; qu'un régime corrupteur corrompt tout; mais que les gouvernements honnêtes et éclairés

arrivent ensuite qui répandent la lumière, l'intégrité et l'honneur là où des tyrans n'ont communiqué que leurs vices. Je ne contredis pas ces maximes générales. Seulement on n'a pas la ressource de constater qu'elles se trouvent le moins du monde indiquées dans les Chdtiments et dans Napoléon-le-Petit. Du fait du Deux Décembre, Hugo condamne et bafoue les choses en masse et pour toujours. C'est tout ce que le prophète en son délire a fait anathème qu'il traîne maintenant derrière son char de triomphe. L'ordre de marche des corps constitués qui va se développer de l'Arc de Triomphe au Panthéon n'en montrera presque pas un qui ne porte au front la blessure d'un vers du poète. » Et Weiss les énumérait : les généraux, le grand chancelier de la Légion d'Honneur, la Magistrature, la Cour de Cassation, les préfets, toutes les autorités que Hugo avait appelées : intrigants, fourbes, crétins, puissances / Et à chacun de ces corps constitués, il disait : « Passez ! Passez vite ou on se souviendra de tel vers, de elle strophe... » On ne voulait pas s'en souvenir alors )arce qu'on croyait encore à la corruption de l'Empire. Mais aujourd'hui, il serait à craindre que les strophes et les vers partissent tout seuls.

Que l'homme, dont il semblait que le démiurge ironique de Renan eut réglé les funérailles, ait été notre ilus grand poète, j'en suis convaincu. Il l'a été, malgré tous ses défauts, sans lesquels d'ailleurs ses qualiés n'auraient pas existé, malgré la banalité de sa pensée et la faiblesse de sa philosophie. Commet poète '•pique, il est le seul. Comme poète lyrique, il est le

plus ordonné et le plus éclatant. Satirique, il l'a été a une puissance extraordinaire. Il est varié au que nous n'avons pas un seul grand poète dont, volontairement ou non, il ne nous reproduise la couleur, ne nous rende l'accent, ne nous fasse entendre le timbre. Les vers de Malherbe et de Corneille abondent dans son œuvre. Il a des vers de philosophe dont je serais étonné que Vigny n'eût pas été jaloux. Il est parfois aussi mélodieux que Lamartine, aussi gracieux que La Fontaine, aussi pur que Racine. Mais il a toujours été lui. Toujours la même tige avec une autre fleur. Cette tige était capable de porter toutes les fleurs dont nous nous enorgueillissons.

Son imagination a fait sa puissance. Comme homme, il avait eu son foyer bouleversé ; comme père, sur quatre enfants il en avait enterré trois, et mieux eut valu, hélas, qu'il enterrât le quatrième ; comme écrivain, on n'avait pas cessé de l'attaquer. Lorsque, vieillard, il se plaignait d'avoir été très malheureux, on pouvait lui donner raison t. Cependant je crois que sa sensibilité a été assez courte ; mais tout ce qu'elle transmettait à son imagination s'y répercutait indéfiniment et y prenait des formes exquises, terribles ou magnifiques. Cette imagination tenait du prodige ou du phénomène. Il est assez curieux que de Sainte-Beuyc

1. Cependant il ne se plaignait pas toujours, et il trouvait dans le sentiment de sa valeur de fermes consolations. Dans les Quatre Vents de l'Esprit, il écrira :

J'ai traversé les pleurs, les haines, les veuvages,

Ce qui mord, ce qui nuit ;

Noir rocher, j'ai connu tous les âpres visages

Du deuil et de la nuit...

Je suis presque prophète et je suis presque apôtre;

Je dis ; C'est bien! Allons! ' Mais je ne voudrais pas de mon sort pour un autre ? 0 fauves aquilons!

à Henan, en passant, par Théophile Gantier, Michelet, Flaubert, les GrOïWQurt, Paul de Saint-Victor^ taras, amis .ou adversaires, aient pponoucé à .son sujet le mot de Gyclope jou.\*le Polyphème ou de Vukaiii..« Souvent au-dessus de l'humanité, parfois. il est au-dea&Mis,. écrivait Renan, au lendemain de sa mort; C Q-mmp, un Gy-lope à, peiae dégagé de la matière, il a les,seerets d'uji m.oade.per-dl1. » Il n'en eut pas été trop fâché, lui qUl-J n'admettait qaa-e la critique admàrattive, disait : « Laissez tes gaies tranquilles dans leur originalité.. Il y -a -dus&ilvage dans -ces civilisateurs mystérieux. »

Mais Renan\* se trompent en prétendaat que son; génie était a4indeîssus de toutes les distinctions dtarsue» et. qu'aucune des familles, qui se .paritageut l'espèce humai\*© au.-physique comme au caorai, ne pouvait se l'attribuer.. C'est 1ID -Cyclope, si l'on veut, mais' un Gyçlop^ ,fr-aiigais. Il a au. plus haut point certaines qualités de la race : le développement oratoire ; la logique non dans la construction d'un système mais dans l'exposé d'une idée, dans l'exposition d'une pièce, dans la marche d'un poème ou d'un roman ; le culte de la forme; la passion du prosélytisme. Ce grand méditerranéen, bien qu'il se soit parfois enivré de ténèbres, est encore plus près d'un Eschyle ou d'un Virgile que d'un Milton ou d'un Shakespeare. Il est nôtre tout entier. Et si sa politique est encore plus inconséquente et contradictoire que sa philosophie, si rien ne nous répugne plus que les utopies dont il s'est nourri, avant de les lui reprocher comme des vices particuliers de son esprit, accusez-en son siècle. Du jour où nous avons lâché la connaissance et l'étude toujours plus approfondie de l'homme moral pour concevoir un homme social abstrait qui n'aurait plus ni les instincts,

ni les péchés originels, ni les passions, ni les ardeurs égoïstes de l'autre, nous avons ouvert nos portes et nos fenêtres aux plus malfaisantes chimères. C'est l'héritage du xvm8 siècle, augmenté de celui de la Révolution. Le génie de Hugo est comme ces arbres des Tropiques qui ont, paraît-il, deux sortes de racines : les unes plongent très profondément dans le sol ; les autres semblent boire de l'air. Par sec racines aériennes, il a bu, il a absorbé toutes les erreurs de ses contemporains, il s'est gonflé du passage de toutes les nuées. Par ses racines terrestres il a tiré de notre terroir sa générosité, sa conception de l'amour bien moins romantique que dans son théâtre, sa tendresse pour le peuple et pour les enfants, cette sympathie plébéienne qui lui faisait partager toutes les révoltes de l'âme populaire contre les injustices sociales et les pouvoirs

indignes; enfin son sens indéniable de la gr^#tijepF,

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

Des c Odes et Ballades s aux c Rayons et Ombres i Le théâtre 35 Les premiers romans et « Notre-Dame de Paris » ..... 69 Hugo journaliste et voyageur 103 t: Napoléon le petit » et « les Châtiments » 135 La « Légende des Siècles » 169 « Les Contemplations » . 203 c Les Misérables » 243 Les derniers romans • • 287 De l'Année Terrible à l'année fatale .. 323

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE 1 AGN'Y — 1029.